844 R 7c
KM 62
1925

Notre J. Jacques Rousseau

H. DIDIER, Editeur

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
844 R76
KM82
1925

ROMANCE

Return this book on or before the *Latest Date* stamped below. A charge is made on all overdue books.

U. of I. Library

MAR 24 '37 JUN 22 1964

JUN 12 1939

MAY 15 1950

JAN 14 1959

MAY 25 1964

Jean-Jacques ROUSSEAU

MORCEAUX CHOISIS

DU MÊME AUTEUR

(*Etudes sur J.-J. Rousseau*)

Le Sentiment de la Nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre. Paris, 1907, in-8°.

Le Texte de *la Nouvelle Héloïse* et les éditions du 18e siècle. (Edition des *Annales J.-J. Rousseau*). Genève, 1910, in-8°.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

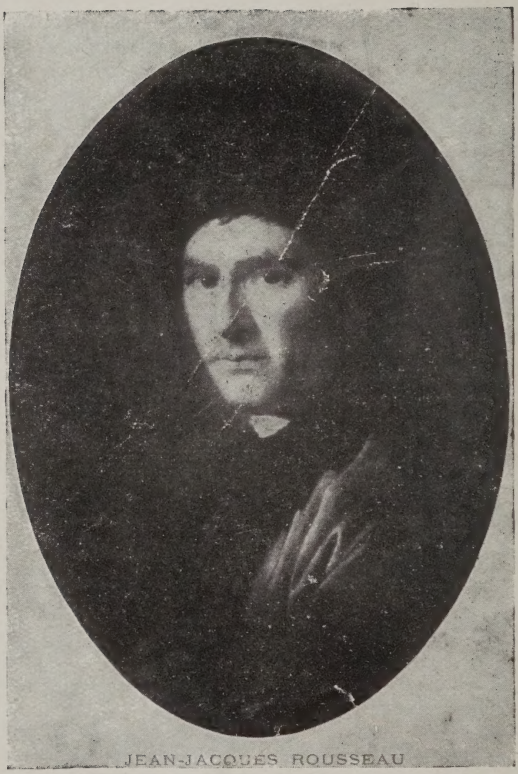


Fig. 1. — Portrait de Rousseau par le peintre anglais Ramsay (Musée d'Edimbourg).

Il fut fait à Londres en 1766. La physionomie de Rousseau est sensiblement creusée par la souffrance. Rousseau porte son bonnet d'arménien (Reproduit d'après les *Annales J.-J. Rousseau*, t. I).

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection moderne de Classiques

Publiée sous la direction de M. PAUL CROUZET

Jean-Jacques ROUSSEAU

MORCEAUX CHOISIS

Avec une Introduction et des Notes

PAR

Daniel MORNET

Docteur ès Lettres

Professeur à la Sorbonne

SIXIÈME ÉDITION

H. DIDIER
Libraire-Editeur
6, Rue de la Sorbonne, PARIS

ED. PRIVAT
Libraire-Editeur
14, Rue des Arts, TOULOUSE

1925

TOUS DROITS RÉSERVÉS

844R76
KM32 Romans
1925

PRÉFACE

Les éditions paraissant dans

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection moderne de Classiques

ont pour caractère essentiel d'être faites surtout pour l'enseignement.

Elles ne sont pas des travaux d'érudition, mais des travaux de pédagogie pratique.

On y utilise autant que possible les plus récents travaux d'érudition, les meilleures éditions antérieures, auxquelles est dû sans doute le meilleur de celles-ci, et les résultats les plus certains de la science contemporaine (dont les progrès d'ailleurs sont si incessants que les éditions ont périodiquement besoin d'être renouvelées), mais sans exposer jamais la science pour elle-même et en se contentant d'adapter ses résultats aux besoins des classes.

C'est ainsi que persuadés de la nécessité, pour l'étude vraiment scientifique de la littérature, de replacer les auteurs et les œuvres dans leur milieu exact et à leur date, de ressusciter pour les yeux les époques et les circonstances où les œuvres ont paru, tous les auteurs de ces éditions ajoutent à la suite de l'œuvre elle-même une collection d'illustrations documentaires, souvent inédites ou peu connues, qui aide à donner à l'œuvre son vrai sens et sa vraie portée.

Ainsi est complétée notre *Histoire illustrée de la Littérature française*, qui fait, avec ses 324 illustrations, pour l'ensemble de la littérature, ce que ces éditions font pour chaque œuvre particulière.

613226

Mais cette collection apporte aussi quelques autres innovations toutes destinées à justifier son épithète de *moderne*.

Elle est *moderne*, en s'efforçant de dégager, dans les notices et dans les notes, l'intérêt actuel et contemporain que présentent les auteurs et les œuvres (et cela d'ailleurs sans dénaturer ce qui était la vraie pensée de l'auteur à sa date). L'utilitarisme d'aujourd'hui est trop porté à considérer les grandes œuvres littéraires comme des vieilleries sans intérêt pour lui ; c'est les défendre à ses yeux, c'est surtout éveiller la curiosité de la jeunesse, que d'indiquer ça et là et *d'amorcer* (en laissant aux maîtres et aux élèves le soin de les continuer) quelques-uns des développements susceptibles de montrer que la pensée des grands classiques trouve des applications journalières dans notre société.

Elle est *moderne* en se mettant au niveau des besoins de la clientèle scolaire d'aujourd'hui. Cette clientèle est de plus en plus composée de gens qui ignorent les langues anciennes, ou qui, comme nous tous, par le seul effet de l'éloignement, comprennent de moins en moins la langue française classique. D'où la nécessité, non seulement de ne jamais citer du latin ou du grec, sans le traduire, mais encore de traduire souvent la langue même du 17e siècle. Voilà pourquoi ces éditions, diminuant les *notes d'érudition* qui risquent d'étouffer l'œuvre sous leur amas et qui ont peut-être quelque responsabilité dans la fameuse crise du français, multiplient au contraire les *notes d'explication*. Mais les notes multipliées sont un autre danger : l'élève s'y perd. Pour éviter ce danger, ces notes d'explication sont abrégées, réduites au minimum ; et surtout, autant que possible, classées de façon que la multiplicité des notes soit ramenée à quelques principes généraux. Dans chaque œuvre

il y a de nombreux passages qui exigent la même observation grammaticale ou littéraire : si on la répète, c'est fastidieux et encombrant — si on ne la répète pas et qu'on renvoie à un passage antérieur, c'est inutile, car l'élève va rarement au renvoi. Voici le moyen terme adopté ici : la première fois que se présente un fait grammatical, par exemple, nous formulons en note *(et imprimons en italique continue)* le principe général, dont il est l'application particulière — et surtout ce principe général nous le résumons dans un exemple simple et court :

Il se faut entr'aider (pour la place, fréquente au 17e siècle, du pronom personnel complément) ;

Faire leçon (pour la suppression de l'article fréquente au 17e siècle) ;

La grecque beauté (pour la place de l'épithète), etc., etc.

Puis, à chaque nouvelle application particulière qui se présente, nous rappelons la *règle*[1] générale uniquement par l'*exemple* qui la résume : Règle : *Il* se *faut entr'aider*, etc., etc. Si règle et exemple ont été une fois bien compris, il est vraisemblable que ce simple rappel suffira à réveiller tous les souvenirs nécessaires, et surtout que l'élève, quand il achèvera l'étude de l'œuvre, sera en possession d'un certain nombre de principes généraux[2], qui lui expliqueront bien des détails. Tel est l'effort fait pour réduire les notes à la fois à l'essentiel et à l'unité.

Cette collection espère encore être *moderne* en reprenant une vieille tradition, dont on a dit trop de

1. Nous prenons le mot *règle* non pas dans son sens strict de règle de grammaire, mais dans un sens plus général, et parfois comme équivalent d'*habitude*, *fait général*, *tolérance grammaticale*, etc.

2. Les mêmes règles et les mêmes exemples se retrouvent dans tous les volumes de la collection, de façon à assurer pour les élèves la continuité d'une même méthode.

mal, la tradition des notes d'appréciation littéraire. Sans tomber dans l'admiration verbeuse, et sans empiéter sur les impressions personnelles du maître et des élèves, il est possible, en quelques mots précis, d'exciter discrètement les élèves à sentir et à juger la beauté littéraire. En tous cas, la méthode contraire a fait ses preuves et depuis que les notes d'érudition ont remplacé les notes littéraires, on a des élèves beaucoup moins sensibles à la valeur artistique des œuvres. Or, cette valeur artistique étant ce qui rend les œuvres éternelles et par suite actuelles, c'est encore être *moderne* que d'y insister.

Peut-être aussi voudra-t-on bien apprécier comme un effort *moderne* notre tendance aux méthodes concrètes et aux méthodes actives : d'une part la publication de tous ces documents illustrés qui aident à reconstituer les milieux dans lesquels les œuvres sont nées, d'autre part toutes ces invitations, multipliées en notes pour les élèves, à des recherches et à des travaux personnels sur un texte précis, ou encore nos essais d'une explication des textes, non pas émiettée en remarques de détail, mais suivie, comme la demandent les plus récents Programmes et Instructions.

C'est l'ensemble de cette tentative pour mettre une nouvelle méthode et une nouvelle vie dans l'étude de la littérature que nous présentons au jugement éclairé du corps enseignant, dont nous sollicitons toutes les observations suggérées par l'expérience et capables de faire apporter toutes les rectifications et mises au point, exigées par l'expérience pédagogique de tous, à ce qui n'est le résultat que de l'expérience pédagogique de quelques-uns.

PAUL CROUZET,
Agrégé des Lettres,
Inspecteur de l'Académie de Paris.

***

Un mot pour l'explication de la méthode particulière suivie dans tous les *Morceaux choisis* de la collection.

Un principe unique inspire cette méthode : si les *Morceaux choisis* sont un mal nécessaire, en ce sens qu'ils ont été trop souvent conçus de façon à faire perdre le sentiment et le goût de l'œuvre intégrale, on s'efforce d'atténuer le mal du passé par tous les moyens possibles, afin de développer au contraire le sens de l'intégralité de l'œuvre, ce qui est la méthode à la fois la plus pédagogique et la plus scientifique.

De ce principe découlent les applications suivantes :

1° *Classement.* — Plus de distribution de morceaux pris un peu partout en rubriques artificielles créées par l'annotateur « Politique, Voyages, Littérature, Pédagogie, Variétés, etc. ». On ne connaîtra ici, autant que possible, d'autre ordre que l'ordre chronologique [1] des ouvrages, et d'autre principe d'unité que l'unité même de l'œuvre de l'écrivain.

2° *Analyse.* — Outre que chaque œuvre garde sa date et son indépendance, elle garde aussi sa suite des idées. Plus de fragments accolés sans lien, mais des extraits reliés par une analyse suivie [2], qui, d'une part, renseigne précisément sur ce qu'on n'a pu citer et donne l'impression de l'ensemble ; d'autre

1. Quand un extrait, pour une raison quelconque, n'est pas à sa date, la raison du déplacement est toujours donnée et l'extrait est signalé par un trait ondulé (~~~~) en marge.

2. Jamais une coupure n'est faite sans que le lecteur soit averti par des points de suspension, afin qu'il ne soit pas exposé à chercher la suite des idées où elle ne serait pas.

part, assure aux extraits cités leur véritable valeur, en les replaçant dans la suite des idées de l'œuvre entière.

3° *Titres.* — De même, les extraits conservent autant que possible leur vrai titre, quand l'auteur en a donné un, prennent par exemple pour eux l'en-tête du chapitre d'où ils sont tirés, etc., de façon à supprimer le plus possible l'abus des titres inventés par l'annotateur. Pourtant on ne s'est pas interdit l'habitude de résumer au début d'un morceau son idée générale, mais ces titres fictifs sont toujours encadrés [_____] pour n'être pas confondus avec des titres réels. Il ne faut pas qu'un moyen mnémotechnique utilisé par les éditeurs soit pris pour une œuvre de l'auteur et que les élèves croient que Musset, par exemple, a fait une pièce intitulée *Le Pélican*, pendant qu'ils ignoreront la *Nuit de Mai*.

4° *Choix.* — Enfin le choix des morceaux est aussi prudent que large. Le respect dû à la jeunesse, à toutes les consciences et à toutes les convenances, doit passer et passe ici avant tout, mais il est impossible de méconnaître que, de notre temps, les idées s'élargissent et que les scrupules, littéraires ou sociaux, par exemple, qui auraient fait autrefois éliminer certains morceaux, n'agissent plus aujourd'hui. Il ne suffit plus en particulier qu'un morceau touche aux questions contemporaines, pour que ce soit une raison de l'écarter : au contraire. Ainsi, l'intérêt des *Morceaux choisis* est augmenté et modernisé : ainsi la pensée de l'écrivain est plus intégralement représentée.

P. C.

AVERTISSEMENT

Les principes généraux de cette Collection ont été exposés par M. Crouzet dans les pages précédentes. Mais chaque auteur apporte ses problèmes. Pour Rousseau, nous les avons résolus comme il suit :

L'ordre de classement des extraits s'imposait. Pour nul auteur l'enchaînement chronologique ne s'accorde mieux avec la clarté logique. Cette règle souffre naturellement, dans le détail, quelques exceptions. Il y a avantage à restituer en tête du premier DISCOURS *le passage des* CONFESSIONS *où Rousseau raconte sa genèse, etc. Les* CONFESSIONS, RÊVERIES *et la* CORRESPONDANCE *pour une part, ont été disposées pour se compléter entre elles et nous donner, dans l'ordre des dates, les étapes de la vie de Rousseau*[1].

Rousseau n'est pas seulement un dialecticien et un remueur d'idées. Il est encore et surtout celui qui a renouvelé la sensibilité française. Cet aspect de son génie se dissimule le plus souvent dans les Extraits scolaires. Nous n'en voyons pas la nécessité absolue. Les élèves lisent les fureurs d'Hermione et celles de Phèdre. Pourquoi ne liraient-ils pas, en partie, ce qui donne à la NOUVELLE HÉLOÏSE *sa nouveauté et sa vie, l'ardeur du sentiment qui y crée aussi l'héroïsme et le dévouement ? Choisis avec discernement, et si leur place reste discrète,*

1. Pour signaler ces manquements à l'ordre chronologique, nous donnons en tête du morceau l'indication de l'ouvrage d'où il est tiré et sa date. — En outre, le titre est en italiques et placé entre crochets. Enfin tout le texte est suivi en marge par un trait ondulé (⦚), qui signale cette exception.

ces passages n'ont rien qui puisse inquiéter. Ils s'orientent tous dans l'œuvre de Rousseau — ce qui n'est pas pour Racine — vers des conclusions fortement morales. On y gagne de laisser au génie de Jean-Jacques sa physionomie vraie. On y gagne d'intéresser les élèves et de leur parler à l'occasion un langage qu'on ne saurait toujours séparer de la discussion et de la raison, le langage du cœur.

On sait que cette collection ne se préoccupe pas d'érudition savante. Elle est faite pour les élèves, non pour l'auteur et pour les maîtres. Rien ne dispense pourtant l'éditeur de dire, comme il le faut pour les classes, ce qu'il croit être exactement la vérité. Ce scrupule du vrai ne nous a pas imposé sur Rousseau et son œuvre des jugements d'ensemble qui soient neufs. Ces jugements s'en tiennent aux claires généralités, les meilleures pour l'élève et les plus sûres pour l'histoire littéraire. Mais, dans le détail, nous avons rencontré assez souvent des recherches personnelles. Les unes se retrouvent dans ce que nous avons publié par ailleurs. D'autres nous ont conduit à donner un certain nombre d'indications qui complètent, précisent ou rectifient ce qui est connu. Sur l'influence générale de Rousseau, les milieux d'opinion où parurent le Premier Discours, *la* Lettre a d'Alembert, *l'*Émile, *parfois sur leurs sources ; sur l'influence et le succès de presque toutes les œuvres, etc., on trouvera ainsi des anecdotes, des faits, des indications bibliographiques qui peuvent apporter une modeste contribution à l'étude inachevée de Jean-Jacques.*

Il ne saurait être question de donner ici un texte de Rousseau tout à fait assuré. Le travail critique qui permettrait de l'établir n'est pas fait. Nos recherches personnelles[1] *nous permettent pourtant d'imprimer,*

1. *Annales J.-J. Rousseau.* 1909.

pour les extraits de la Nouvelle Héloïse, *un texte définitif. Pour le reste, on ne saurait se contenter des éditions courantes qui sont détestables. Provisoirement, notre expérience personnelle nous a montré que l'édition d'ensemble la plus sûre était celle de Genève (par du Peyrou), 1782, in-4°. C'est elle que nous avons suivie*[1].

Nous donnons les références des documents qui n'ont pas été utilisés jusqu'à nous et qui n'ont pas trouvé place dans nos travaux sur J.-J. Rousseau.

N. B. — Les notes, assez nombreuses, qui appartiennent à Rousseau sont imprimées en caractères plus fins, et suivies de la mention : *(Note de Rousseau)*.

1. Pour les textes qu'elle ne donne pas, nous avons suivi l'édition Musset-Pathay.

EXPLICATION

DES

SIGNES ET ABRÉVIATIONS

SIGNES

Le signe § veut dire « paragraphe ».

Le signe = a été régulièrement employé, dans un but constant d'abréviation, pour remplacer les mots *« égale, équivaut à, signifie,* etc., » et tous mots analogues.

Le signe * *(astérisque)* introduit un exercice, écrit ou oral, proposé sur un texte précis (exercice ayant pour but d'éloigner les élèves des vagues et amples considérations sur les œuvres, et de les habituer au contraire à des recherches exactes sur des points bien délimités).

Les titres encadrés [____] résument l'idée générale du morceau et n'appartiennent pas à Rousseau.

Le trait ondulé (⦚) indique que l'Extrait n'est pas à sa place chronologique.

ABRÉVIATIONS

Dict.	= dictionnaire.	*éd.*	= éditeur, édition.
Cf.	= « Confer », mot latin pour dire « Comparez, voyez ».	*Op. cit.*	= ouvrage cité (latin : *opus citatum*).
p., pp.	= page, pages.	*v.*	= vers.
p. ex.	= par exemple.	*n.*	= note.
sqq,	= et suivants.	*vol.*	= volume.

L'abréviation : Crouzet... *Gr. Fr.*, renvoie régulièrement à

Crouzet, Berthet, Galliot,
Grammaire Française simple et complète pour toutes les classes
(Privat-Didier, éd.).

N. B. — Pour l'explication des mots employés dans le sens classique, l'instrument de travail indispensable est le lexique complémentaire de la « Littérature française illustrée » :

G. Cayrou,
Le Français classique
(Lexique de la langue du XVII^e^ siècle)
(Didier, éd.)

J.-J. ROUSSEAU

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Première Partie : LA VIE ET LE CARACTÈRE

I. LE CULTE DE ROUSSEAU

Les œuvres de Rousseau ont remué profondément les âmes contemporaines. Par là elles éveillèrent très vite des curiosités et des enthousiasmes passionnés. A travers les livres, on chercha l'auteur pour lui demander des conseils et des exemples. De son vivant même, Rousseau connut par des lettres innombrables, par les visites qui le poursuivirent, cette exaltation des lecteurs et des disciples. Dès qu'il fut mort, la sérénité du tombeau environna sa mémoire d'une auréole éclatante. On le vénéra comme un prophète. On suivit ses traces avec une piété recueillie.

A Ermenonville « des milliers d'inscriptions » se pressèrent « écrites dans presque toutes les langues de l'Europe sur les arbres, les rochers, les grottes, les fûts de colonnes[1] ». Les souvenirs du grand homme sont des reliques. Le cabaretier Antoine, d'Ermenonville, garde ses sabots et sa tabatière. Sur les sabots il a laissé inscrire « une foule de noms français, italiens, suisses, allemands, anglais, suédois et surtout polonais ». L'écrivain Gabriel Brizard y rédige un ex-voto : « Gabriel Brizard a voulu honorer son nom, en le consacrant à la simple chaussure de l'homme qui ne marcha jamais que dans les sentiers de la vertu ». Sur la tabatière, le futur terroriste Anacharsis Clootz enserre une formule exaltée : « Mes doigts ont touché cette tabatière ; mon cœur en a tressailli et mon âme en est devenue plus pure[2] ».

Ainsi, dès la mort même de Rousseau, la personne de l'écrivain s'est associée au prestige de son œuvre. Sa vie fut érigée en leçon et en symbole. Parallèlement, tous ceux qui s'inquiétèrent de ses doctrines et les combattirent poussèrent la critique philosophique

1. F.-Y. Besnard. *Souvenirs d'un nonagénaire.* 1880, t. II, p. 19.

2. F.-Y. Besnard, tome II, pages 11-12.

jusqu'à la critique personnelle. La vie de Jean-Jacques demeure encore le prétexte de batailles ardentes. On pèse ses vertus et l'on précise ses tares. Un livre de M. Jules Lemaître ne corrige l'indignation que par la pitié. Une érudite anglaise, Mme Macdonald, voue au contraire le labeur patient de ses jours à défendre sa mémoire insultée. Par là, la biographie de Rousseau mérite plus que toute autre qu'on s'y attarde. Elle ne s'impose pas seulement pour mieux connaître l'œuvre. Elle justifie ou condamne plus ou moins, en justifiant ou condamnant Rousseau, quelques-unes des tendances profondes, dangereuses ou fécondes, où notre vie morale plonge souvent ses plus fortes racines.

II. BIOGRAPHIE DE ROUSSEAU [1]

A. La Vie d'aventures (1712-1742).

Rousseau naquit à Genève, le 28 juin 1712. Son père, d'origine française, Isaac Rousseau, avait mené une vie vagabonde et fantasque. Maître de danse, puis horloger, il avait quitté une femme intelligente, aimable, et qu'il aimait, pour s'installer comme horloger à Constantinople. Jean-Jacques naquit au retour, et sa naissance coûta la vie à sa mère. Isaac Rousseau guida l'éducation de l'enfant comme il avait conduit sa vie. Obligé de s'enfuir après une rixe il confia son fils à son beau-frère, qui le mit en pension chez le pasteur de Bossey, M. Lambercier. Le séjour, de deux années, dans cette paroisse de campagne fut, malgré quelques mésaventures, paisible et charmant. Mais l'idylle prit fin. Jean-Jacques passa quelques mois chez un oncle, entra chez un greffier, puis chez un graveur, et y prit des habitudes de paresse et de maraude. Un beau jour, au retour d'une promenade, le 14 mars 1728, trouvant les portes de la ville fermées, il partit pour l'aventure, les poches vides. Le curé catholique d'un village voisin, M. de Pontverre, l'envoya à Annecy chez Mme de Warens qui devait se charger de le convertir.

La vie de Mme de Warens avait été plus hasardeuse encore que celle d'Isaac Rousseau et de Jean-Jacques. Mariée avant quinze ans, elle entraîna M. de Warens dans des spéculations qui tournèrent mal. Pour arranger les affaires elle quitta Vevey et son mari, avec ses bijoux et l'argenterie, et vint se jeter à Evian aux pieds de l'évêque de Genève-Annecy. Elle abjura le protestantisme et y gagna, avec des satisfactions de conscience, une pension du roi de Savoie. Pour achever la conversion de Jean-Jacques, elle

1. Le résumé le plus complet et le plus rigoureusement informé de la vie de Rousseau a été donné par M. Lanson, dans la *Grande Encyclopédie*.

l'expédia à Turin, à l'hospice des catéchumènes. Il en sortit catholique et sans ressources. Après avoir tenté divers métiers, appris chez le comte de Gouvon le latin et l'italien, volé chez Mme de Vercellis un ruban et faussement accusé une jeune domestique, il revient à Annecy auprès de sa protectrice, entre quelque temps au séminaire, court d'aventure en aventure, tente la fortune en Suisse comme professeur de musique, se laisse duper par un escroc qui se disait archimandrite, et, passant par Paris, revient enfin pour la troisième fois (1732), demander asile à Mme de Warens, qui avait quitté Annecy pour Chambéry. A Chambéry, il se lia avec des gens intelligents, Gauffecourt, M. de Conzié, auxquels il dut sans doute une part de ses curiosités littéraires. Après un voyage qu'il fit à Montpellier pour se soigner (1737), Mme de Warens loua aux environs de la ville le petit domaine des Charmettes. Rousseau s'y installa (1738). Il a tracé dans les *Confessions* le tableau fort embelli de la vie qu'il y mena. Mais dans la solitude où il vivait il étudia avec une ardeur obstinée. C'est là qu'il apprit presque tout ce qu'avait oublié de lui enseigner un père qui ne lisait que des romans. Il avait lu déjà Saint-Evremond, Bayle, Lesage, Voltaire, Prévost. Il lut plus ardemment encore des moralistes et des philosophes, Montaigne, Pope, Rollin, Boileau, Descartes, Leibnitz, Locke, Malebranche. Il apprit assez bien le latin. Il s'initia avec une bonne volonté méritoire aux sciences les plus diverses, les mathématiques, la physique, la chimie qu'il connut assez pour écrire d'intéressantes *Institutions chimiques*. Le grec seul lui resta toujours étranger.

L'idylle des Charmettes ne fut pas ce qu'il l'a revue par le souvenir. Avant son départ de Chambéry il avait auprès de Mme de Warens un rival, Vintzenried. Il dut rester le plus souvent seul à la campagne. Mme de Warens et son nouveau protégé poursuivaient à Chambéry des entreprises troubles et malchanceuses. Il se décida enfin à partir et se plaça comme précepteur chez le prévôt général du Lyonnais, M. de Mably (1740). Après avoir échoué dans sa tâche il rentrait aux Charmettes quelques mois et partait enfin pour Paris, sans doute dans l'été de 1742.

B. Rousseau fréquente la société littéraire (1742-1750).

Jean-Jacques arrivait à Paris avec une nouvelle méthode de notation musicale. Il comptait lui demander la fortune. Il n'obtint de l'Académie des sciences que des compliments. Il lia pourtant connaissance avec de grandes dames, Mme Dupin, Mme de Broglie, et des écrivains, Marivaux, Fontenelle, Diderot. Il lisait toujours, rêvait de plus belle, écrivait un opéra et vivait d'expédients. Il

accepta une place de secrétaire de l'ambassadeur de France à Venise (1743), M. de Montaigu. M. de Montaigu n'avait pour tous talents que son nom. Rousseau était intelligent, mais d'humeur difficile. Ils se brouillèrent vite et Jean-Jacques revint en France par le Simplon et par la Suisse (1744).

Aussi pauvre qu'à son départ, il s'installa dans le petit hôtel de Saint-Quentin. Il y connut une servante, Thérèse Le Vasseur, dévouée sans doute et affectueuse, mais ignorante et grossière. Il la prit pour compagne et la garda jusqu'à sa mort. Entre temps il entrait comme secrétaire chez Mme Dupin, remaniait un opéra de Voltaire et Rameau, se liait avec le duc de Richelieu, le financier La Popelinière et Mme d'Epinay.

C. Rousseau écrivain (1750-1762).

Rousseau avait beaucoup écrit pour lui-même. Dès les Charmettes il avait tenté les sujets les plus divers. Mais il n'avait rien publié qui comptât. Les *Confessions* nous ont raconté avec quelle soudaine révélation il avait lu, en allant voir Diderot à Vincennes, le sujet proposé par l'Académie de Dijon : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». Il concourut ; son discours fut couronné (1750) ; le lendemain il était célèbre. Comme sa timidité et sa gaucherie faisaient de lui un mondain fort maladroit, il résolut de mettre d'accord ses goûts et sa doctrine. Il renonça à la dorure et aux bas blancs, prit une perruque ronde, posa l'épée, vendit sa montre et prétendit vivre en copiant de la musique. Sa carrière littéraire n'en souffrit pas. Le *Devin du Village* triompha à l'Opéra (1753). Le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, composé à Saint-Germain, inquiéta la prudence des Académiciens de Dijon, Rousseau n'eut pas le prix, mais il eut pour lui l'opinion et le succès (1755).

Après un voyage à Genève où il reprit son titre de citoyen et redevint calviniste (1754), il accepta de Mme d'Epinay un asile qui l'éloignât des visiteurs importuns et le rapprochât des joies champêtres. Il s'installa à l'Ermitage, maisonnette de jardinier au fond du parc de la Chevrette. Thérèse Le Vasseur et sa mère s'y établirent avec lui (9 avril 1756). Il y mena, à travers les bois voisins et dans la paix enfin conquise, une existence qui fut d'abord enivrée. Les choses pourtant se gâtèrent. Mme d'Epinay aimait Rousseau, mais elle l'aimait pour elle-même autant que pour lui. Elle s'accommodait mal de la solitude qu'il voulait et l'appelait sans cesse au château. Jean-Jacques, maladroitement sollicité, refusa de l'accompagner à Genève où elle allait consulter le docteur Tronchin. Les intimes de Mme d'Epinay, Grimm et Diderot, désiraient, sincère-

ment sans doute, rappeler Jean-Jacques à Paris. Ils s'associèrent Thérèse et sa mère, peu curieuses des joies rustiques. Rousseau dut lutter contre elles et contre ses amis et s'aigrir par des dissentiments quotidiens. En même temps, il s'éprenait d'une passion violente pour une jeune femme, belle sœur de Mme d'Epinay, Mme d'Houdetot qui aimait fidèlement le poète Saint-Lambert. Amours chastes et silencieuses, mais qui furent aisément devinées et qui suscitèrent des jalousies ou des inquiétudes. De tout cela, par l'irritabilité maladive de Jean-Jacques, par les maladresses et les hostilités de Mme d'Epinay, Grimm ou Diderot, les malentendus s'exaspérèrent jusqu'à une rupture retentissante. Les torts réciproques sont malaisés à préciser et leur discussion sans portée essentielle.

Brouillé avec Mme d'Epinay, Rousseau s'installa à Montmorency (15 décembre 1757), chez M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé ; il passe quelques mois, pendant les réparations de sa maison, dans une dépendance du château de Montmorency où le Maréchal de Luxembourg lui offrit un nouvel Ermitage. Il publie, en 1758, la *Lettre à d'Alembert* ; en 1761, la *Nouvelle Héloïse* ; en 1762, le *Contrat Social*. La même année, la publication de l'*Emile* attire sur lui la colère du Parlement. Il fut décrété de prise de corps et s'enfuit en Suisse dans la nuit du 9 au 10 juin 1762.

D. Les Années errantes et le Retour à Paris (1762-1778).

Dès lors, Rousseau change incessamment d'asile, poursuivi par les haines religieuses de ses ennemis et par les soupçons maladifs qui exagèrent démesurément chez lui les terreurs et les rancunes. Décrété de prise de corps à Genève, chassé d'Yverdun par le sénat de Berne, il s'installe à Motiers, dans le Val-Travers, territoire de Frédéric II. Lié d'amitié avec le gouverneur, milord Keith, maréchal d'Ecosse, il y passe dix-huit mois heureux. Mais ses opinions religieuses exaspérèrent vite les calvinistes orthodoxes. L'apparition des *Lettres de la Montagne* (1764), des discussions bruyantes, obligèrent le pasteur Montmollin à le citer devant le Consistoire. La population, irritée de ses manières étranges, était soupçonneuse et hostile. Dans la nuit du 6 au 7 septembre 1765, des pierres furent violemment lancées contre sa maison. Il quitta alors le Val-Travers, passa six semaines de rêveries délicieuses dans la petite île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, près de Neuchâtel, la quitta sur les ordres du sénat de Berne et regagna Paris par Bâle et Strasbourg.

Le philosophe anglais Hume lui offrit la sécurité en Angleterre. Il arriva à Londres le 13 janvier 1766 et s'établit au château de Wootton, chez un ami de Hume, Davenport. Malheureusement,

hanté par ses angoisses maladives, atteint déjà de la manie et peut-être de la folie de la persécution, il bâtit, sur de vagues indices, l'histoire d'un complot ourdi par Hume. Après une querelle violente, il quitta l'Angleterre et rentra en France, en mai 1767.

Successivement, il s'arrêta près de Gisors, au château de Trye, propriété du prince de Conti, puis à Lyon, Grenoble, dans le Dauphiné, à Bourgoin et à Monquin. Il revint enfin à Paris (1770). Il s'installa, pour vivre de sa musique et de ses modestes pensions, dans un quatrième étage de la rue Plâtrière. Il y vécut huit ans, poursuivi par la curiosité des visiteurs, heureux seulement des longues promenades qu'il faisait aux environs, souvent plusieurs fois par semaine, de sept heures du matin jusqu'à la nuit. En mai 1778, il accepta l'asile que lui offrait le marquis de Girardin au château d'Ermenonville. Il y mourut subitement le 2 ou le 3 juillet.

E. Conclusion.

Certaines vies d'écrivain déroulent un cours paisible entre des rives sans cesse prévues. On discerne mal les pentes insensibles qui les entraînent. La vie de Rousseau révèle clairement au contraire les fatalités qui ont pesé sur sa destinée. Elle fut vagabonde. Et elle fut solitaire. Par là, elle modela invinciblement les plus précises tendances de son génie.

Jean-Jacques ignore les traditions du foyer. Il s'élève au hasard des camaraderies d'atelier. Il ignore même ce que mettent autour de nous d'habitudes tranquilles et d'invisibles soutiens la fixité des horizons et le cours régulier des jours. Habitué à la discipline sévère du calvinisme genevois, il embrasse le christianisme que lui enseigne une jeune femme de mœurs faciles et de morale aventureuse. Elevé sans mère, il s'attache à cette femme pour son premier amour. Par caprice ou par nécessité, il se laisse aller ou s'astreint aux besognes les plus diverses et les plus incertaines. Il est graveur, valet, arpenteur, précepteur, maître de musique, secrétaire d'ambassadeur. Ce qu'il lit et ce qu'il apprend, il le lit à l'aventure et l'apprend au hasard de ceux qu'il rencontre et des événements qui le poussent. Rien ne demeure stable autour de lui, rien ne l'assure de lendemains qui reflètent les jours, hormis l'éternelle nature, les joies renouvelées des fleurs, des arbres, des horizons. Par là, il en vint à ne croire qu'en lui et à n'aimer que la nature.

Par là, s'exaspéra aussi sa tendance à l'isolement. Accoutumé à vivre de la vie des petites gens, confiné dans les emplois subalternes, il n'avait acquis qu'à demi l'aisance des manières qui permet de vivre sans heurt parmi le monde où l'on est riche et

de loisir. A Genève, la grossièreté de ses compagnons empêcha toute liaison sincère. Mme de Warens, qui fut pour lui affectueuse, était inconstante et absorbée par de tyranniques entreprises. A Paris, il ne vécut près des grandes dames et des gens de lettres que pour risquer des maladresses ou pressentir des dissentiments profonds. Ainsi se confirma sa timidité de nature. Pour ne pas se heurter, il s'isola. Incapable de se plier aux milieux sans cesse changeants qu'il traversait, il vécut loin d'eux, avec lui-même. Toute son œuvre en fut marquée.

III. LE CARACTÈRE DE ROUSSEAU

A. Ses Défauts.

Par la biographie, le caractère de Rousseau se révèle et se juge. Non que tout soit clair dans ce qu'il fit et ce qu'il voulut. Les complexités fuyantes des sentiments s'interprètent aisément au gré des haines ou des ferveurs. Mais il y a dans cette biographie assez de faits et de données précises pour fixer de prudentes conclusions.

Ses défauts furent grands : « J'ai dit, écrivait Mme Geoffrin, que c'était un bel esprit et une âme très noire ». Il y aurait, pour penser comme elle, bien des apparences et quelques réalités.

Rousseau eut certes des excuses. Toute sa vie, il traîna de pénibles infirmités. Une maladie assez obscure, mais qui était de celles, les médecins sont d'accord, qui retentissent sur l'imagination et sur les centres nerveux, lui gâta ses meilleurs jours et le poursuivit d'obsessions lancinantes. Il souffrit de tares mentales, de manies obsédantes et honteuses, que les *Confessions* précisent, que les médecins cataloguent et qui sont le signe de nerfs malades et de volonté désorganisée. Son humeur irritable et morose inclina vite vers la folie de la persécution[1]. Son tempérament d'ailleurs n'en fut pas seul responsable. On oublie trop que, derrière les complots ridicules qui le hantent, de tristes, d'odieuses réalités même se cachent. On a dit trop aisément qu'il n'était victime que de lui-même, que les sévérités apparentes de l'autorité n'étaient qu'une survivance de forme et cachaient une tolérance de fait. La vérité est que Rousseau fut durement menacé et qu'il y allait pour lui en France, de peines sévères. Le Parlement,

1. Nous insistons sur ce point. Avant de juger Rousseau, il faut établir très précisément qu'il fut un malade. *Tous les médecins* qui se sont occupés de lui — on l'oublie trop souvent — s'accordent sur le principe. Signalons seulement le dernier en date, M. P. Janet (*Les Névroses*, 1909, p. 50).

après l'affaire de l'*Emile*, agit avec une décision et une promptitude résolues ; M. Lanson l'a clairement montré[1]. A son retour d'Angleterre, Jean-Jacques, comme il le sait ou comme il le pense, est encore suivi et épié par la police. A Genève, le parti hostile à Rousseau, et qui triompha, mit dans la lutte un acharnement violent[2].

Ces sévérités légales s'accordaient avec une opinion fanatique. En 1766 les docteurs de Sorbonne réclamaient encore « le droit du glaive pour exterminer l'hérésie, l'irreligion, l'impiété[3] » On sait quel fut le sort du chevalier de La Barre. Rousseau parut aussi dangereux. Vers 1780 un Jésuite, le P. Gaillard, disait à ses élèves : « Voilà un homme qui, si on lui avait rendu justice, aurait été brûlé avec ses écrits[4] ». Ceux-mêmes qui luttaient pour la liberté de penser et d'écrire, les Voltaire, les Grimm et les Diderot, s'associèrent à l'autorité avec une malveillance obstinée. La coterie holbachique ne fut qu'à demi la chimère maladive de Rousseau. C'est Voltaire qui écrit pour lui, dans le *Sentiment des Citoyens :* « On punit capitalement un vil séditieux ». Ce sont Grimm et Diderot, on le sait depuis les travaux de Mme Macdonald[5], qui truquent et remanient ces *Mémoires* de Mme d'Epinay dont on s'est servi si maladroitement pour condamner la mémoire de Jean-Jacques. Il ignora sans doute ces machinations littéraires, puisque les *Mémoires* parurent longtemps après sa mort. Mais il n'avait pas tort de supposer Diderot et Grimm capables d'insinuer qu'il fut ingrat, hypocrite et vicieux. Ajoutons qu'il eut autour de lui des femmes qui s'ingénièrent à tirer parti de son humeur défiante. Thérèse fut vraisemblablement une âme grossière. On racontait à Ermenonville, qu'après la mort soudaine de son mari, elle fouilla les poches du cadavre et vida le secrétaire[6]. L'anecdote peut sembler douteuse, mais il reste assuré qu'elle ne comprit ni le génie de Rousseau, ni la hautaine sérénité qu'il trouvait dans ses solitudes. Des contemporains et des Suisses ont dit qu'elle avait machiné de toutes pièces la lapidation de Motiers pour le chasser d'un asile où elle goûtait mal les beautés romantiques du Jura. Elle sut, avec l'aide d'une mère cupide, agir sur l'esprit faible de Rousseau et le pousser là où il penchait.

Tout cela atténue les défauts essentiels qui furent les siens : l'orgueil et le désarroi de la volonté. Non l'orgueil de son génie,

1. Article des *Annales J.-J. Rousseau.* 1905.

2. Voir le livre de M. Ed. Rod. *L'Affaire J.-J. Rousseau.* 1906.

3. Marmontel. *Mémoires.* Ed. Tourneux. 1891, t. II, p. 280. L'année même de l'*Emile*, l'abbé de Malvaux publie un *Accord de la religion et de l'humanité sur l'Intolérance* où il prétend démontrer qu'elles s'accordent pour l'approuver.

4. Arnault. *Souvenirs d'un sexagénaire.* 1833, t. I, p. 63.

5. *La Légende de J.-J. Rousseau rectifiée.* 1909.

6. Besnard. *Op. cit.*, t. II, pp. 7 et suiv.

mais celui de sa vertu. Dans la solitude où l'enfermèrent son caractère et les haines de ses contemporains, il dressa en face du monde le rayonnement de sa vie morale. Tout enfant il s'exaltait à la lecture de Plutarque, comme il continua à l'aimer et à chérir dans Tacite les héroïsmes qui s'opposent aux ignominies impériales. Ainsi se forgea-t-il un fantôme de vertu surhumaine et de dramatique honneur. Toute sa vie il tenta de se confondre avec lui. Et très vite il se convainquit qu'il était proche du rêve dont il répète constamment la formule : « De tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi ».

Aucun peut-être n'eut des intentions plus hautes, mais aucun ne se fia pour les atteindre à des guides plus décevants. Malade de corps et malade d'esprit, Rousseau fut pris tout entier, pendant une part de sa vie, par l'obsession de ses souffrances et de ses manies. Mais il ne les oubliait que pour se soumettre aux suggestions de ses caprices et aux chimères de ses fantaisies. L'énergie apparente qui lui faisait à lui-même illusion n'était que l'intensité de son désir et la tyrannie de son imagination. Aussi passe-t-il incessamment d'un projet à un autre, d'une destinée à celle qui la contredit, de l'exaltation de l'espoir au renoncement de la déception. Les événements, sans doute, se sont faits les complices du tempérament. Rousseau n'en reste pas moins parmi tous ceux qui ont voulu guider les hommes, l'un de ceux qui ont le moins su se guider eux-mêmes.

Nous devons à cet orgueil et à cette faiblesse ce qui fait parfois le ton déplaisant des *Confessions*. Jean-Jacques leur doit aussi le plus trouble de sa vie. Ne parlons pas de ces maraudes, mensonges et complaisances qui marquèrent parfois sa jeunesse et que nous ne connaissons d'ailleurs que par lui. C'est son honneur de n'être pas resté ce que la vie aurait pu faire de lui : un laquais, un parasite et un gredin. Mais plus tard, des faits subsistent, pénibles ou coupables, et ce sont les faits qui s'élèvent toujours contre lui, non les polémiques psychologiques. Qu'il ait parlé comme il l'a fait de M^me^ de Warens et de quelques autres, qu'avec ses propres fautes il ait si aisément confessé celles des autres, cela veut dire qu'il a trop songé à dresser son piédestal, même sur des ruines. Surtout, du haut de cette vertu qu'il voulait si parfaite, il a perdu de vue les tâches modestes, mais impérieuses, qui sont celles de la vie et qui tissent le plus souvent la trame des existences courageuses et droites. Héros de Plutarque, ou apôtre de la vérité persécutée, c'est un mirage où s'évanouissent trop aisément les réalités médiocres qui font nos fautes ou nos vertus. Par là, Rousseau que tourmente la chimère d'un grand et noble amour, lie sa vie tout entière à celle d'une servante d'auberge. Par là, surtout, il consent à ce crime que fut l'abandon des cinq enfants, envoyés, nous dit-il

lui-même, aux enfants trouvés. Peut-être eût-il donné sa vie pour un Emile. Mais des enfants qui naissent n'imposent encore que les prosaïques devoirs des nuits sans sommeil et des soins physiques. Plutarque et Tacite n'y ont que faire. Jean-Jacques a cédé plusieurs fois et sans lutte à de misérables sophismes où se sont trahis seulement un lâche amour de la tranquillité et la crainte de l'opinion.

B. Ses Qualités.

Il ne saurait donc être question de voir en Rousseau ce qu'il voulut être et ce qu'il fut bien longtemps pour ses fidèles : la plus noble image de la vertu persécutée. Mais ces fautes, qui s'atténuent par bien des excuses, se rachètent aussi par les plus hautes qualités de l'âme.

Jean-Jacques, tout d'abord, eut l'indifférence de l'argent. Non pas le dédain qui s'affiche et qui n'est qu'une attitude. Il sait se faire payer ce qu'on lui doit et ne cache pas ses embarras et ses combinaisons pécuniaires. Mais il eut vraiment le goût de la vie très simple et ce mépris si malaisé de tout ce qui s'achète par le sacrifice de l'indépendance et de la pensée. De ses œuvres, il ne tira pas 20,000 livres. C'est très fermement qu'il s'oppose à ce qui était son droit légal et même moral, le tirage d'une édition parisienne de la *Nouvelle Héloïse* qui aurait fait concurrence à celle de Rey. Et quand Malesherbes l'y oblige et oblige l'éditeur à lui verser 1,000 livres d'indemnité, il cède à Rey, par compensation, pour 1,000 livres, le manuscrit du *Contrat Social* dont il pouvait trouver 2,000. Quand Milord Maréchal lui offre 1,200 francs de pension, il fait réduire le chiffre de moitié. Son budget s'équilibre toujours avec des ressources minimes, 2,000 francs par exemple, vers 1770, dont Thérèse, dépensière, absorbe le plus clair. Par là, Rousseau, qui s'éleva contre le luxe, vécut selon son idéal et selon un idéal difficile et rare.

Il s'accommoda plus mal à ses rêves de fraternité et de bienveillance universelles. Les hostilités qu'il rencontra et qu'il paya souvent de retour, les soupçons maladifs qui le hantent le mêlèrent à trop de querelles violentes. Il eut pourtant une âme bonne, généreuse et dévouée. S'il se fâche pour des raisons obscures avec M^me^ d'Epinay, s'il prête à Hume d'absurdes machinations, il sut garder autour de lui des amitiés passionnées et sûres. A travers son humeur inquiète et ses isolements farouches, des amis et des amies fidèles aimèrent malgré tout l'âme tendre qu'ils devinaient. De grands seigneurs, le Maréchal de Luxembourg, Milord Maréchal, le prince de Conti pardonnèrent à ce plébéien ses gaucheries et ses défiances. Les femmes surtout reconnurent en lui

celui qui savait les comprendre et les payer de retour. Nul écrivain ne s'attacha plus aisément, non les passions des femmes, mais ces amitiés tendres qui sont plus sûres et plus rares. Mme d'Houdetot, Mme de Créqui, Mme de Boufflers, Mme de Luxembourg, Mme Latour de Franqueville, Mme de Verdelin, lui furent pieusement fidèles, à travers ses exils, ses rebuffades, et par delà sa mort. Et parmi elles il y a des âmes que nous connaissons bien et qui furent charmantes, comme celle de Mme d'Houdetot, ou exquises, comme celle de Mme de Verdelin. Pour tous ceux qu'il ignorait, pour la foule obscure et anonyme, il fut assurément d'une bonté patiente et simple. Les *Rêveries* nous racontent quels plaisirs il trouvait à des aumônes, à des dons ingénieux et modestes. Les contemporains ne démentent pas ces anecdotes : « Il ne rencontrait point un pauvre, dit Bernardin de Saint-Pierre, qu'il ne lui donnât l'aumône ». « J'aperçus [près d'Ermenonville], dit François Besnard, une pauvre vieille femme... Je lui demandai si elle avait connu M. Rousseau ; elle me dit que n'étant venue habiter le village voisin que depuis sa mort, elle n'avait point eu occasion de le connaître, mais qu'elle avait entendu parler de lui avec les plus grands éloges, surtout à raison de sa charité pour les pauvres, avec lesquels il causait souvent et qu'il ne quittait jamais sans leur donner quelques petites pièces de monnaie[1] ».

Les contemporains affirmèrent aussi que Rousseau leur avait appris ce qu'est l'amour généreux du vrai. Entre sa vie et la hautaine devise « Vitam impendere vero », il y eut sans doute quelque distance. Les *Confessions* ne s'accordent pas toujours avec les recherches de l'érudition contemporaine. Entre la scène avec Mme Basile à Turin, telle que les *Confessions* la narrent, et celle qu'ébauche une première rédaction de ses brouillons, il y a des contradictions importantes. La *Correspondance* et les *Confessions* ne nous donnent pas de ses amours avec Mlle Serre, à Lyon, un récit qui se concilie. Rousseau corrige et embellit, pour l'élégance littéraire du récit et pour l'élégance aussi de ses rôles d'amant incompris ou éconduit. Mais la plupart des corrections que les recherches biographiques apportent aux *Confessions* ne révèlent rien qui trahisse le dessein de se mentir à lui-même et aux autres. Il embellit singulièrement l'idylle à deux des Charmettes où il vécut presque toujours seul, inquiet des spéculations de Mme de Warens et de ses complaisances pour Vintzenried. C'est qu'à travers le temps, ces mois de bonheur rustique ont répandu partout leurs clartés. Et tant d'erreurs graves de chronologie, quelques mois passés chez son oncle au lieu de deux ou trois ans, deux séjours à Chenonceaux et non un, etc..., ne se justifient par aucune vanité visible. Il faut bien admettre que sa mémoire fut

1. *Op. cit.*, t. II, p. 4.

peu sûre et que le passé se déformait en lui. Il reste d'ailleurs qu'avec une dignité singulière et un courage jamais lassé il défendit ses opinions et sa doctrine au péril de ses amitiés, de ses ressources, de sa tranquillité et de sa liberté. Rien sans doute ne l'eût menacé après l'*Emile* s'il eût voulu, comme tant d'écrivains contemporains, publier l'ouvrage sans son nom. On eût condamné le livre et feint d'ignorer l'auteur. On le lui dit avant que l'ouvrage parût. Il refusa.

Autre chose le soutint que l'orgueil d'auteur. Les *Confessions* ne dissimulent pas les succès qui firent de lui le rival heureux de Voltaire. Mais Rousseau les raconte avec une modération singulière et un détachement certain de son génie, quand on compare ce qu'il écrit à ce que lui répétèrent obstinément des centaines de correspondants. Des visiteurs qui s'acharnaient à le poursuivre nous ne savons ce qu'ils disaient. Mais près de trois mille lettres conservées à la bibliothèque de Neuchâtel nous révèlent qu'il fut pour d'innombrables lecteurs un maître, un confesseur et un Dieu. Les effusions lyriques et les naïvetés passionnées exaltent son style, sa pensée et son cœur. Jean-Jacques en a dit bien moins qu'il n'aurait pu faire en juxtaposant quelques citations.

C'est que le principe de quelques-uns de ses défauts fut surtout celui de ses vertus et qu'il n'y en a pas au fond qui élève plus aisément l'homme au-dessus de lui-même et lie plus légitimement les âmes moindres à celles qui les dominent. Rousseau fut toute sa vie un chercheur de chimère et un pourchasseur d'idéal. Idéal et chimère qui restèrent lointains, comme il y avait loin de Thérèse Le Vasseur à l'héroïne de la *Nouvelle Héloïse*, et du précepteur d'Emile au père qui abandonna ses enfants. Mais du moins les tribulations de sa vie, les luttes contre ses maux physiques, les fautes qu'il ne sut pas éviter ne le conduisaient jamais au scepticisme qui dispense de l'effort et du progrès. La vie qui fut médiocre pour lui, sa conduite qui fut trop souvent lâche ou trouble, il ne cessa pas de les vouloir plus droites et plus courageuses, pour lui-même et pour les autres. Et c'est pour cela qu'on lui pardonna tant de choses, et si aisément : « On peut dire, écrit M. Lanson, qu'il a changé l'atmosphère morale de la France. » Ce qui importe pour entraîner c'est moins la rectitude que l'élan.

IV. L'INFLUENCE DE ROUSSEAU

Rousseau fut donc un prodigieux entraîneur d'âmes. Et c'est là ce qui vaut pour l'histoire. Bon ou mauvais, il a agi avec une singulière puissance. Chacun de ses ouvrages, nous le verrons, souleva l'opinion. Et ce ne sont pas seulement les gens de lettres et le

gens très cultivés qui le lurent et s'enthousiasmèrent. La *Nouvelle Héloïse* et l'*Emile* pénétrèrent plus profondément : il y a dans les lettres conservées à Neuchâtel des confidences de ceux qui ignorent le français correct. Il ne suscita pas seulement des polémiques littéraires et ces curiosités ergoteuses où se distrait le bavardage des écrivains de métier. On agit quand on l'avait lu, et dans toutes les classes sociales, autrement qu'on n'avait agi. « Des reines, dit Bernardin de Saint-Pierre, ont allaité leurs enfants ; un grand roi a appris un métier ; des riches ont cherché à construire des Elysées sous le nom de jardins à l'anglaise ; il a adouci l'éducation des enfants jusque là que l'Impératrice de Russie a banni des écoles les châtiments corporels, ainsi qu'il devrait être fait chez nous. La malheureuse Pologne semble espérer de l'éducation de ses enfants. J'ai connu des libertins réformés par ses divins écrits : les uns se sont mariés ; d'autres, des officiers, avaient renoncé, d'après ses écrits, à l'usage de la viande, et ne s'en portaient que mieux, couchaient sur la dure ; des prêtres respectables ont prêché dans leurs sermons ses éloges du christianisme...» Un officier, Seguier de Saint-Brisson, démissionne pour se vouer au bonheur de l'humanité. Une femme mariée renvoie son amant pour se montrer digne de la *Nouvelle Héloïse*. Des gentilshommes campagnards le remercient de leur avoir fait comprendre les joies saines de la vie champêtre et du foyer. Une femme, près de l'Ermitage, s'habille comme Julie d'Etange pour suivre plus fidèlement le modèle qui la guide. Un amoureux l'appelle à son aide pour avoir la force de cacher son amour à celle qu'il aime sans espoir.

On sait que l'œuvre de Rousseau fut, après sa mort, la source inépuisable où puisèrent nos plus grands écrivains. Mme de Staël, Chateaubriand, Lamartine, lui durent une part de leur génie, George Sand lui demande ses doctrines, le feu de son âme et jusqu'au mouvement de son style. L'œuvre politique de la Révolution s'est édifiée pour une part sur les systèmes des *Discours* et du *Contrat Social*. A l'étranger, les répercussions de l'œuvre furent plus lointaines encore. Toute l'Allemagne romantique le lit avec enthousiasme, depuis les plus grands, Gœthe, Schiller, Kant, Herder, Wieland jusqu'à de moindres écrivains, Mendelssohn, Möser, Zimmermann, Jacobi, Lavater, Campe. Tolstoï le garde à son chevet. Si bien qu'il demeure presque vain de disserter sur ce qu'il y eut dans cette influence de bienfaisant ou de néfaste. Rousseau fut une de ces forces qui se discutent moins qu'elles ne s'imposent.

Deuxième Partie : L'ŒUVRE

I. DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS[1] (1750)

Historique.

Avant d'arriver à Paris, Rousseau avait songé sans aucun doute à tenter la fortune d'écrivain. Mais, de même qu'il était chimiste, géomètre, musicien, précepteur ou laquais, il se crut réservé aux destinées les plus diverses. Il écrit des dissertations morales ; une chronologie historique ; une arlequinade ; un projet de cantate ; un opéra : *La Découverte du Nouveau-Monde* ; une comédie : *Narcisse ;* une tragédie en prose : *Lucrèce ;* des pièces de vers ; un article pour le *Mercure* sur la figure de la terre. A Paris, il tâtonne aussi gauchement : un opéra : *Les Muses galantes* (1744) ; un ballet adapté d'une pièce de Voltaire : *Les Fêtes de Ramire* (1745) ; des *Institutions chimiques* (1747) ; une comédie : *L'Engagement téméraire* ; un *Essai sur l'Origine des Langues* (date incertaine). Tout cela ne le tirait ni de la gêne ni de l'obscurité, lorsqu'un hasard le révéla soudain à lui-même et au public. En allant voir Diderot enfermé à Vincennes, il lut par hasard la question posée par l'Académie de Dijon pour le prix de 1750 : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». Les *Confessions* nous ont dit quelle soudaine lumière avait dessillé ses yeux. Saisi d'un trouble inspiré, il dut s'asseoir au pied d'un arbre. Sa doctrine prenait une âme consciente : la civilisation avait empoisonné le cœur de l'homme et ruiné son bonheur originel. Marmontel a nié l'anecdote et affirmé que Diderot seul avait suggéré à Rousseau le paradoxe. Rien n'autorise ce récit malveillant ; aucun autre contemporain n'a contesté l'originalité de la thèse. Toute la vie de Rousseau et ses plus profondes tendances l'y préparaient.

Son Originalité.

Le *Discours* n'était dans son fond qu'une assez médiocre déclamation. Les arguments historiques que Jean-Jacques invoque pour exalter les sociétés pauvres et grossières et maudire les civi-

1. Titre exact : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.*

lisations raffinées sont constamment chancelants ou faux. Les gens de lettres qui lui répondirent les bouleversèrent aisément. La thèse même se ruine par l'intransigeance naïve des conclusions. Avec une ardeur aveugle Rousseau la pousse jusqu'à l'absurde. Ce sont les livres, dit-il, qui ont fait peser sur l'humanité le fardeau des erreurs et des douleurs, et le calife Omar fut un grand cœur qui brûla la bibliothèque d'Alexandrie. A dire vrai, il ne répondit à Stanislas, à Grimm, à Borde, académicien de Lyon, à Lecat, académicien de Rouen, que pour renier ces conclusions. Mon Discours, corrige-t-il, est un discours théorique qui précise les maux nés de la culture sociale. Mais ces maux sont incurables ; ils s'escortent de quelques bénéfices moraux, politesse des mœurs, scrupules de justice apparente, etc. Supprimer la civilisation, c'est garder les maux en renonçant aux palliatifs : « Je ne propose point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliothèques et tous les livres, de détruire les collèges et les académies... Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité. »

Si les arguments sonnaient creux, ils avaient pourtant leur portée. Tout un mouvement d'opinion se précise à la fin du 17e siècle et dans la première moitié du 18e. La morale du renoncement et de l'austérité se heurte de plus en plus à l'amour de la vie et des joies légitimes qu'elle nous donne. *Le Mondain* de Voltaire affirmait avec éclat que l'âge d'or n'était qu'une fable, la simplicité qu'un mirage, et que la civilisation avait mis le goût, la décence et l'intelligence là où régnaient la sottise et la grossièreté. Voltaire avait pour lui son esprit et la complicité de l'opinion[1]. C'est contre lui, peut-être, contre l'opinion sans aucun doute que Rousseau prétendit lutter. Ses raisons s'imposèrent par l'ardeur qui les anime et le style qui les colore. De la morale sociale, des maux, des vices et de leurs remèdes on parlait abondamment vers 1750. Mais on en discutait avec une froideur voulue d'analyse et une concision tranchante et sèche. C'est la manière des *Lettres Persanes* et celle des *Lettres Anglaises* qui faisait règle. Deux livres qui furent célèbres encadrent le Discours, les *Mœurs* de Toussaint qui eurent une dizaine d'éditions et suscitèrent au moins deux réfutations (1748) et les *Considérations sur les Mœurs*, de Duclos, illustres jusqu'à la fin du 18e siècle. Nul effort d'éloquence ne s'y trahit, et nul frémissement d'enthousiasme. Le moraliste note, raille et ne s'émeut pas[2]. Rousseau bien au contraire est pris

1. Voir le livre de M. A. Morize : *L'Apologie du luxe au 18e siècle*. Paris. Didier. 1909.

2. Toussaint annonce qu'il a répandu dans son ouvrage « plus de sentiment que d'esprit ». Il faut comprendre : « plus d'amour de la vertu que de désir de briller ». Et encore le seul *Discours préliminaire* sur la Vertu comporte huit portraits à la façon de La Bruyère.

tout entier par sa chimère. On fit à l'éloquence le crédit que ne méritait pas la doctrine.

Son Succès.

Le succès fut peut-être moins général ou moins soudain qu'on ne l'a dit. Sans doute, tous les gens de lettres s'en mêlèrent : un roi, Stanislas, des académiciens de province, Borde et Lecat, Formey, académicien de Berlin, Grimm, etc. Les journaux multiplièrent et prolongèrent cette querelle de plume. Mais c'est que les pierres de Jean-Jacques tombaient à plein dans le jardin de la littérature et d'une philosophie attachée à la certitude du progrès ; c'est qu'il n'y avait pas de plus belle matière à polémique et que l'occasion ravit tout autant que l'adversaire. L'opinion moyenne semble avoir été plus lente à s'émouvoir. Dans cinq cents bibliothèques privées du 18e siècle, nous n'avons trouvé que quinze fois ce premier Discours, tandis que le *Discours sur l'Inégalité* s'y rencontre soixante-seize fois et la *Nouvelle Héloïse* cent soixante-cinq. Il fallut quelque temps pour qu'on s'accoutumât à cette gloire soudain révélée. Le second *Discours* fit le triomphe assuré.

DISCOURS SUR L'INÉGALITÉ[1] (1754)

Historique.

En 1753 l'Académie de Dijon proposa comme sujet de concours cette question : « Quelle est la source de l'inégalité des conditions parmi les hommes ; si elle est autorisée par la loi naturelle ? » Rousseau résolut de concourir à nouveau, et pour échapper au tumulte de Paris il s'établit à Saint-Germain : « Tout le jour enfoncé dans la forêt, j'y cherchais, j'y trouvais l'image des premiers temps dont je traçais fièrement l'histoire ; je faisais main-basse sur les petits mensonges des hommes ; mon âme s'élevait auprès de la divinité ». L'Académie hésita cette fois devant les hardiesses de Jean-Jacques. Le prix fut donné à l'abbé Talbert.

1. Titre exact : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.*

Les Sources du Discours.

Jean-Jacques avait cherché et trouvé son *Discours* ailleurs que dans les futaies de Saint-Germain. L'Académie de Dijon en posant la question, comme les concurrents en s'efforçant de la résoudre, obéissaient à des curiosités qui s'étaient multipliées depuis le début du siècle. On avait cessé de croire que l'homme était sorti tout armé des mains du créateur et que la volonté de Dieu avait fixé les hiérarchies sociales par le droit divin. C'était donc l'histoire de nos progrès qu'il fallait écrire, celle des tâtonnements de la pensée et des ébauches de vie commune. On fit appel pour en retrouver les lignes effacées au raisonnement et à l'observation.

Par le raisonnement les philosophes qui précédèrent Rousseau, Diderot ou Condillac, les juristes Grotius et Pufendorf[1] qu'on traduit dès le début du siècle, affirmaient qu'on pouvait discerner dans la complication des esprits civilisés, dans l'amas confus des habitudes sociales, les lentes et tortueuses étapes qui avaient conduit de la barbarie des cavernes aux palais de marbres sculptés. Il suffisait d'analyser avec patience pour retrouver les éléments. Sur les résultats de l'enquête ces philosophes ne s'entendaient pas; mais tous les Encyclopédistes au milieu de qui Rousseau vivait, tout ceux dont ils s'inspiraient, s'accordaient sur le principe. La raison devait reconstituer et justifier ou condamner l'histoire humaine. A Diderot, Condillac, Grotius et Pufendorf, Rousseau dut donc la méthode même de son enquête. Il entend édifier une construction logique autant qu'historique. Et sans doute il se met ainsi à l'abri des querelles théologiques et respecte les textes sacrés qui fixent la destinée d'Adam et Eve. Mais il obéit aussi à la pente de son esprit et aux tendances de ses lectures et de ses amis. Dans le détail il les suit même constamment, s'inspire de Diderot lorsqu'il réhabilite la passion[2], de Condillac[3] quand il conçoit une histoire de la pensée humaine longtemps guidée par les seules impressions des sens. Grotius[4] et Pufendorf[5] l'inspirent quand il étudie les lentes transformations de l'état de nature en état social, la naissance de l'idée de propriété.

1. Ces sources du Discours ont été étudiées avec une grande précision par M[r] Morel dans les *Annales J.-J. Rousseau*. 1909. Nous lui ayons emprunté ses principales conclusions.

2. Surtout des *Principes de la Philosophie morale* (de Shaftesbury) traduits par Diderot (1745) avec ses notes et des Articles de l'*Encyclopédie* et de l'*Apologie de l'abbé de Prades* (1752) Ajoutons-y, comme Rousseau l'a dit lui-même, les conversations et conseils de son ami.

3. *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746).

4. *Le Droit de la guerre et de la paix.*

5. *Le Droit de la nature et des gens.*

Pourtant il y a autre chose dans le *Discours*, comme dans la philosophie encyclopédique. Le triomphe des sciences dans la première moitié du XVIII^e siècle, la défiance, puis le dédain des systèmes inclinèrent vite les enquêtes logiques vers l'observation et vers les faits. Pour bien connaître l'homme il y a mieux que la méditation, il y a l'étude attentive de son organisation, la recherche avisée des événements dont l'histoire a gardé la trace. Rousseau, qui avait été physicien et bon chimiste, ne pouvait ignorer que les faits décident contre les systèmes et que la logique ne tient pas devant l'expérience. Son histoire de la société humaine édifie des hypothèses qui ne demandent rien, nous dit-il, à la réalité du passé. Il s'efforce pourtant de les soutenir par les solides charpentes que donnent l'étude du corps humain, celle des races et celle des peuples. Il suit constamment Buffon quand il parle du « physique de l'homme ». Il interroge le P. Dutertre[1], la vaste compilation de l'*Histoire des Voyages*[2], d'autres encore, lorsqu'il évoque la vie heureuse et grossière des sauvages en face des mœurs civilisées.

L'Originalité du Discours.

Rousseau cependant ne ressemble en rien à tous ceux qui l'ont précédé. Ni les méthodes n'étaient neuves, ni les faits, ni le dessein. On le lut malgré tout sans songer à d'autres qu'à lui. « Le *Discours*, dit Grimm, est peut-être de tous les ouvrages de cet homme célèbre le plus original ». C'est qu'il apportait la poésie et la passion, le frémissement et l'éloquence. Ceux qui l'avaient précédé étaient philosophes et juristes ; ils s'inquiétaient surtout de raisonner juste ; ils étaient des « curieux ». Rousseau ne se préoccupe pas tant de savoir que de guérir. Il veut, pour lui et pour les autres, moins la science que le bonheur. Certes il souffrait peu de l'inégalité sociale, en 1755, et la basse envie des richesses et du pouvoir ne le poursuivait pas, lui qui vécut pauvre, qui *voulut* vivre pauvre et dont les souffrances furent celles du cœur et des nerfs, non de l'ambition. Mais il avait souffert de cette inégalité ; il avait connu la faim, les nuits à la belle étoile, les humiliations de la servitude. Il en avait vu souffrir autour de lui. Il avait, à travers la France, rencontré de ces paysans qui cachaient, pour échapper au fisc, jusqu'à leurs vivres. En lui-même il croyait retrouver le secret du bonheur perdu, le talisman qui peut nous rendre à nos vraies destinées en nous rendant à la vie familiale et rustique, aux conseils des grands bois, des grands prés et des champs pacifiques.

1. *Histoire générale des Antilles habitées par les Français* (1667).

2. Publication périodique qui paraissait depuis 1748.

Ainsi l'analyse et la science, les histoires de sauvages et les études de linguistique n'étaient plus des spéculations de cabinet. Rousseau les dressait fièvreusement pour tracer l'avenue qui devait ramener ses contemporains vers les horizons de la paix et du bonheur. Au fond ces raisonnements et ces études n'étaient ni solides ni toujours clairs. Mais le *Discours* apportait l'exposé lumineux d'idées obscures On ne discuta pas : on fut ébloui.

La Portée du Discours.

La portée du Discours fut immense. Il survenait exactement à l'heure qu'il fallait. Quelques mois plus tard il n'était justement question que d'une « fille sauvage » découverte dans les bois, aux environs de Châlons[1]. La Condamine, Louis Racine, Grimm, le duc de Luynes, Buffon, s'étaient intéressés à son aventure. Le *Discours* de Jean-Jacques installa définitivement dans la littérature le sauvage libre, heureux et pur. Marmontel dans ses *Incas*., Bernardin de Saint-Pierre dans la *Chaumière indienne*, dix autres moins connus autour d'eux, G. de Beaurieu, Delisle de Sales, Mercier, Bertin, Luchet, Delille se complurent à vêtir d'innocence, de franchise et de feuilles de palmier des Indiens, des Caraïbes ou des Otaïtiens[2]. La chimère qui oppose aux complications morbides des cités civilisées l'insouciante indépendance des huttes de feuillage et des forêts vierges fixa pour toujours ses thèmes illusoires et poétiques.

En même temps la doctrine de l'égalité prenait une forme éloquente. De spéculation de juristes ou de discussion d'économistes, elle devenait une terre promise, un idéal lointain mais vivant. On n'a pas dit que des romanciers mêmes vinrent après Rousseau pour ébaucher ou construire sur ses principes des cités où le bonheur naît de la simplicité et du sacrifice de chacun à tous. D'Arnaud ou la Dixmerie les évoquent ; Mme Leprince de Beaumont[3] ou Rètif de la Bretonne[4] en sont les législateurs attendris et minuticux. Villages modèles et communauté, « repas en commun, infirmerie commune », petite Sparte « où l'on ne possède que ses meubles, son linge et ses habits », ce n'est, avec Sparte ou « la vie des premiers chrétiens », que le reflet du mirage évoqué par Rousseau. Et de ce mirage, la Révolution allait tenter de saisir et de fixer ce qu'il pouvait cacher d'aspirations légitimes et d'humaine réalité.

1. *Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans*. 1755. (Probablement par La Condamine, ami de Rousseau).

2. Citons même par curiosité un « drame » : *Kailaz ou les jeunes sauvages*. Paris (1770).

3. *La Nouvelle Clarisse* (1767).

4. *L'Ecole des Pères* (1776).

LETTRE A D'ALEMBERT[1] (1758)

La Querelle du théâtre au 18e siècle.

En apparence, Rousseau avait conquis le succès par l'audace et la surprise. Pourtant sa gloire ne s'imposa pas seulement par l'ascendant de son génie. En obéissant à sa pensée intérieure, il suit constamment les voies où l'opinion publique est toute prête à suivre ses pas. Que les deux discours fussent d'actualité, il suffit pour cela que Jean-Jacques n'en ait pas choisi les sujets. La *Lettre à d'Alembert* lui fut dictée aussi sûrement par la pression des idées ambiantes.

Les affaires de Genève y eurent sans doute une part essentielle. Aux Délices, Voltaire donnait des représentations où toute la haute société génevoise accourait. Il déplut aux magistrats que la cité de Calvin se complût à des histoires d'amour. Voltaire fut prié d'interrompre la carrière de *Zaïre* ou d'*Alzire*. Il en garda quelque aigreur. Quand d'Alembert rédigea l'article *Genève* pour l'*Encyclopédie*, il le pria de dire son mot et de protester. Rousseau n'aimait pas le théâtre qu'il avait tenté sans succès, et qui résumait pour lui et les corruptions et les artifices sociaux. Il n'aimait pas Voltaire dont l'influence sur Genève menaçait celle qu'il rêvait d'y prendre. Enfin il savait qu'il serait suivi par des alliés énergiques et qu'il allait porter son coup dans une bataille furieusement poursuivie autour de lui.

On a dit bien souvent quelles hostilités le théâtre avait rencontrées au 18e siècle. Ni les jansénistes, ni Bossuet, ni bien d'autres ne furent tendres pour Racine ou Molière. Mais on a moins dit que la querelle s'était âprement continuée. Il n'y a pas d'année du 18e siècle où l'on ne pourrait inscrire un livre, un article, une anecdote où s'affirme la haine du théâtre. Sans doute les salles de spectacles s'emplissent. Les gens de plume et de coulisses, Voltaire en tête, raillent abondamment les scrupules de piété. Lefranc de Pompignan lui-même, un magistrat, rassure Louis Racine en justifiant Jean Racine. Mais Languet, archevêque de Sens, en recevant Nivelle de la Chaussée à l'Académie (1736), l'avait félicité de « fournir à nos jeunes gens, je ne dis pas des spectacles, mais des lectures utiles ». Les *Nouvelles ecclésiastiques* protestèrent et Languet, en recevant Marivaux, dut rétracter cet éloge imprudent[2].

1. Titre exact : *J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, à M. d'Alembert, de l'Académie française... Sur son article* GENEVE, *dans le septième volume de l'Encyclopédie, et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette ville.*

2. Cité par M. Lanson. *Nivelle de la Chaussée*, 1re édit., pp. 26-28.

Il y a mieux; un comédien célèbre, Riccoboni, rédige, avec assez de succès pour qu'on le réédite, un traité de la *Réformation du théâtre* (1743). Il y proclame « le grand bien que produirait la suppression entière du théâtre[1] ». S'il faut se résigner à des vices incurables, on leur donnera du moins un « Conseil » où figureront le substitut du lieutenant général de police et deux docteurs de la faculté de théologie[2]. Par eux on « épurera ». *Le Cid*, comme *Bérénice*, *Pompée*, *Mithridate*, *Phèdre*, *Bajazet*, *Rodogune*, etc., iront dormir, loin des foules qu'ils corrompent, un sommeil éternel. A partir de 1750, la discussion s'envenime. Fagan écrit un traité pour la comédie[3]. Un anonyme le réfute[4]. L'abbé Clément tranche le débat : « Toute représentation de théâtre est sans doute un péché mortel... Il n'est pas plus permis d'y aller une fois que mille[5] ». En 1756, Desprez de Boissy commence des *Lettres sur les Spectacles*, deux ou trois fois rééditées, et qui étranglent à grand renfort de théologie, de dialectique et de morale la tragédie et la comédie. Le *Journal de Verdun* l'applaudit : « Quelque chose qu'on puisse dire il n'y a pas moyen de réconcilier les plaisirs des spectacles avec le christianisme ». Autour de ces gens de théologie ou de lettres, il y a la complicité des mœurs. Les Jeux floraux de Toulouse, en 1748, couronnent une Ode sur le danger des spectacles. Vers 1740, la grand'mère de Mme Cavaignac, curieuse de littérature, mais soucieuse du salut de son âme, suppliait son fils de ne pas la tenter en lui apportant Corneille, Molière ou Racine[6]. En 1755, un Manceau, le prince d'Ardenay, pour revenir « aux premiers principes de son éducation », renonce à la Comédie et à l'Opéra. Et s'il glisse en voyage de noces vers ces coupables délices, c'est après s'être bien promis à son départ « de ne point aller aux spectacles[7] ».

L'Originalité de Rousseau critique du Théâtre.

Par là Rousseau était assuré que son livre franchirait les frontières étroites de Genève et qu'il serait autre chose qu'un paradoxe qui distrait et qui passe. Il prenait simplement sa place dans un débat où s'obstinaient des forces toujours neuves, le plaisir ou l'art et les scrupules religieux. Avec tous ceux qui l'ont précédé il se rencontra assurément. Sa lettre établit que le théâtre

1. *Préface*, p. XV
2. P. 68.
3. *Nouvelles observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens*, 1751.
4. *Essai sur la comédie moderne où l'on réfute les nouvelles observations de M. Fagan*, 1752.
5. *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*. 1753, p. 243.
6. *Mémoire d'une inconnue*. 1894, p. 8.
7. *Mémoires*. 1880, pp. 27, 66.

ne saurait être utile et que même il est nuisible. La deuxième partie est la moins originale dans ses arguments. L'immoralité des intrigues tragiques, « l'école de vices et de mauvaises mœurs » qu'est le théâtre de Molière, la place séduisante et funeste que l'amour a prise dans les pièces françaises, tout cela avait été affirmé, pour ne parler que d'eux, par un Riccoboni ou un Desprez de Boissy. Le détail seul et les exemples portent la marque de Rousseau. Riccoboni veut corriger le *Misanthrope*, comme Rousseau s'indigne que Molière y insulte la vertu. Mais c'est justement cette vertu que Riccoboni retouche, parce qu'elle n'est pour lui que détestable humeur et déplaisante impolitesse. La première partie de la démonstration, où s'infiltrent nécessairement des thèmes traditionnels, vaut par l'ingénieuse et subtile dialectique qui soutient les thèses. Personne n'avait dit aussi clairement avant Jean-Jacques que le théâtre ne dirige pas les mœurs, mais leur obéit, puisqu'il dépend tout entier du succès et que l'on n'aime que ce que l'on est. Que l'amour de la vertu et la haine du vice ne soient au théâtre qu'une hypocrisie commode, sans aucun retour vers nous-mêmes, que les « sujets » de comédie soient non les vices mais les ridicules, et que la crainte du ridicule s'accorde avec l'indulgence pour les vices, voilà ce que Rousseau discute mieux qu'un autre, ou même tout le premier.

L'Influence.

Le premier effet de la *Lettre à d'Alembert* fut d'aviver le dissentiment entre Rousseau et les philosophes. D'Alembert, avec sa bonne grâce un peu hautaine, s'accommoda de la réplique et loua l'auteur de son talent. Mais Voltaire cessa de sourire des paradoxes pour vouer à l'ennemi des lettres et du théâtre une haine active et tenace. En même temps l'autorité de Jean-Jacques donnait une force nouvelle aux scrupules qui s'acharnaient contre les spectacles. Le 14 mai 1759, Gresset désavouait son pâle théâtre, renonçait à la scène par une lettre publique et en consignait « l'engagement irrévocable dans les mains sacrées de l'évêque d'Amiens ». En 1768, le censeur Marin avait loué la moralité de la pièce des *Moissonneurs*, bergerade vertueuse de Favart. Les Jésuites protestèrent et Marin perdit une pension de 2,000 livres[1]. Vers 1765, à Angers, une dame Milscent regarde « l'assistance à la comédie comme un gros péché[2] ». Et vers 1774, au Mans, la tante de Tilly nomme encore Corneille et Racine des « empoisonneurs d'âmes[3] ».

1. *Correspondance littéraire*, Mars 1768, t. VIII, p. 43.
2. Desnard *Op. cit.*, t. I, p. 102.
3. Tilly. *Mémoires*, 1828, t. I, p. 13.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE[1] (1761)

Historique.

Le 9 avril 1756, Rousseau quittait Paris pour s'installer à l'Ermitage. De vastes projets le hantaient. Dans le calme enchanté de sa vie champêtre il reprit son traité des *Institutions politiques* et commença à mettre en ordre les manuscrits de l'abbé de Saint-Pierre. Mais « au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux », d'autres rêves vinrent l'entourer. Toute la vie qu'il n'avait pas vécue et qu'il aurait voulu vivre s'évoqua en fictions romanesques : « L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères ; et ne voyant rien d'existant qui fut digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur ». C'est de ces chimères et de cet idéal que naquit la *Nouvelle Héloïse*.

Commencé ainsi en juin 1756, le roman avait quatre parties achevées en février 1758. En septembre, il était terminé. Le libraire Rey, d'Amsterdam, se chargea de l'imprimer. L'impression, les transports durèrent d'avril 1759 à janvier 1761. Le roman parut dans la première semaine de février.

L'Originalité du Roman.

L'œuvre, cette fois, devait presque tout à Rousseau. Sans doute, on rédigeait inépuisablement des romans. Il en parut ou l'on en réédita un millier en vingt ans, de 1740 à 1760. On avait lu avec une ardeur passionnée les traductions de romans anglais, la *Clarisse* de Richardson ou son *Grandisson*. Rousseau les avait lus ; il avait frémi comme les autres et il s'en souviendra en écrivant.

Mais c'était bien, comme il le dit dans les *Confessions*, du plus profond de lui-même et des plus ardents de ses rêves que le roman de Julie et Saint-Preux était né. Aussi bien, c'est toute sa vie personnelle, le meilleur de ses souvenirs et les plus chères de ses espérances qui transparaissent à chaque page. « Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai été, disait-il à Bernardin de Saint-Pierre, mais ce que j'aurais voulu être ». Julie et sa cousine Claire, ce sont toutes les

1. Titre exact. *Julie ou la Nouvelle Héloïse. Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes recueillies et publiées par J.-J. Rousseau.*

femmes qu'il a aimées ou rêvé d'aimer, Mlle Serre, Mlles de Graffenried et Galley, Mme d'Houdetot surtout, qui vint au milieu de ces chimères romanesques apporter la réalité frémissante de la passion. Saint-Preux, page par page, c'est Jean-Jacques ; plébéien comme lui, amoureux de son élève comme il l'avait été des siennes, ardent, généreux et faible comme Rousseau. La vie au château de Wolmar, ce sont les souvenirs embellis des Charmettes ; le cadre, c'est le lac de Genève ; le voyage du Valais, c'est celui du secrétaire d'ambassadeur à son retour de Venise, etc. Le paradoxe sentimental même, qui fait le fond du livre, cette alliance singulière et périlleuse, dans la maison de Clarens, de l'amitié et de la tendresse amoureuse, c'est le compromis qu'aurait voulu vivre Rousseau entre Saint-Lambert et Mme d'Houdetot. Ce mélange de tendresses chastes et d'ardeurs brûlantes, la violence de passion qui entraîne Julie vers son précepteur et l'énergie héroïque qui soumet les amants aux plus durs devoirs, ce sont les contrastes mêmes de la vie de Rousseau et de son idéal, de ses fautes et de ses desseins.

L'Influence du Roman.

A. *Le goût de la vertu.* — Par cette sincérité frémissante, le roman bouleversa l'opinion. Plus de cinquante éditions[1] se succédèrent au 18e siècle, dont une au moins, la première, fut tirée à quatre mille exemplaires. De tous les coins de la France, les lettres affluèrent où l'on confessait les enthousiasmes et les conversions. Toutes les doctrines qu'y défend Rousseau trouvèrent des fidèles et des apôtres. Contre le libertinage mondain et les fantaisies galantes, il affirmait la dignité du mariage et les joies des tâches de famille : « Deux amis, lui écrit donc de Nantes un professeur de mathématiques, se sont avoués qu'après cette lecture, encore enivrés de la douce sensibilité qu'on y puise... ils vivaient avec plus de satisfaction dans le sein de leur famille ; que leurs femmes et leurs enfants leur étaient devenus plus chers ; et qu'enfin, ils s'attendrissaient toutes les fois que leurs affaires, après les avoir fait sortir de chez eux, leur laissaient la liberté d'y retourner ». D'autres pleurèrent sur leurs erreurs quand ils connurent l'expiation sereine de Julie d'Etange : « Le premier moyen dont s'est sans doute servi la Providence pour me faire revenir de mes erreurs, ça été de me faire connaître votre *Nouvelle Héloïse.*

1. Ou contrefaçons. Et en tenant compte des *Œuvres complètes.* Les romans les plus lus, après 1760 et jusqu'à *Paul et Virginie*, n'ont pas plus de 3 ou 4 éditions.

J'ai voulu faire partager mes bons sentiments à la malheureuse qui partageait mes désordres, et j'ai eu enfin le plaisir de voir qu'elle avait lu votre livre avec fruit ». Le paradoxe de l'amour platonique, de ce jeu dangereux et tendre que hasardent Julie épouse et Saint-Preux assagi, conquit des cœurs et soutint des vertus. Seguier de Saint-Brisson aime une jeune marquise, mais elle est honnête, il veut qu'elle ignore son amour : « La vie de Julie adoucit mon amertume et rectifie mon cœur. Ah ! si vos ennemis pouvaient connaître quel est l'effet qu'elle produit dans les cœurs honnêtes et l'analogie qu'elle a avec ce qui se passe en moi, ils cesseraient de vous en nier la vraisemblance et l'utilité[1] ».

B. *Le goût de la vie rustique.* — Les jours coulent paisibles pour M. et Mme de Wolmar, parce qu'ils ont fui les villes et que les saisons alternées ramènent pour eux le cercle des travaux champêtres. Rousseau voulait, comme il le dit, prouver qu' « un homme de mérite » pourrait couler à la campagne « une vie aussi douce qu'au milieu des amusements des villes ». A vrai dire, bien des cœurs étaient convertis avant lui. C'est de 1750 à 1760 qu'un puissant mouvement d'opinion ramène vers les labeurs féconds du « ménage des champs ». C'est de 1750 à 1760 que les sociétés d'agriculture se fondent, que les traités d'agriculture, dont les plus célèbres furent ceux de Duhamel du Monceau, se multiplièrent. Avant la *Nouvelle Héloïse*, sur les bords de la Seine, de la Saône ou de la Garonne, à travers toute la France, des gentilshommes cessent de traîner des jours vides et monotones. Ils prennent goût à la vie rustique. Rousseau pourtant conquit définitivement l'opinion. Vivre aux champs devint plus qu'un plaisir, ce fut une élégance : « J'aime à me figurer, écrit d'Origny, deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles... Ils reprendront le goût des plaisirs de la nature ». Ce fut dans cet esprit que bien des lecteurs s'y complurent, des amis de Rousseau, Cornabé et Mme de Verdelin, la jeune Mme Roland, Mercier, etc.

C. *Le goût de la montagne.* — Si la vie rustique du château de Wolmar ne fait que refléter des tendances contemporaines, la *Nouvelle Héloïse* a suscité par elle seule un goût ignoré jusque là, celui de la montagne et de la Suisse. Longtemps les Alpes n'avaient eu pour les voyageurs forcés de les traverser que des visages hostiles et farouches. Pour Montesquieu, le président Hénault, bien d'autres encore : « on n'y voit que l'abandon total de la nature et le

1. Sur la part de la satire et la prédication raisonneuse dans le roman, on lira M. F. Hémon : *J.-J. Rousseau* pp. 32 et suiv.

désespoir d'y être ». Un poème du savant suisse Haller, *les Alpes*, avait conquis des lecteurs et de lointaines admirations Mais c'est par Rousseau seul que la Suisse des montagnes vertes et des lacs qui les mirent révéla aux touristes émerveillés ses grâces délicieuses et robustes : « Clarens est immortalisé », écrivait à Jean-Jacques un ami, Daniel Roguin. Avec Clarens, ce fut tout le pays de Vaud et le Valais qui s'emplirent de voyageurs acharnés à suivre les traces de Rousseau et de Saint-Preux. Yverdun, l'île de Saint-Pierre deviennent des « sanctuaires ». Meillerie est « une espèce de lieu classique ». On visite toute la côte du pays de Vaud en pélerinage. Gens de lettres, grandes dames, amants mélancoliques s'y « enivrent de mélancolie » et y laissent « parler leur cœur ». La montagne entrait d'un seul coup dans les mœurs et dans la littérature.

D. *Les « âmes sensibles »*. — Mais à travers les sereines visions des joies domestiques, à travers l'harmonieux éloge de la vie champêtre, dans le décor des cimes vertes et des torrents, ce fut quelque chose de plus profond et de plus décisif que Rousseau révéla pour toujours aux âmes françaises. Mieux que les *Discours* et la *Lettre à d'Alembert*, où l'histoire et la dialectique tissent la trame abstraite du livre, la *Nouvelle Héloise* fit jaillir les sources dormantes de la « sensibilité ». Rousseau avait écrit son roman dans le « délire ». Il s'était entouré de la complicité des solitudes fleuries. A vivre près de Mme d'Houdetot, il avait senti sourdre et ruisseler l'amour qu'il avait jusque là vainement espéré. Aussi, à travers les morales du livre, sous le alme trompeur des veillées rustiques et la joie naïve des vendanges, un même frisson court à travers les pages, une même flamme, comme on le disait, « brûle le papier ». Rousseau a pris ses lecteurs par cet attrait délicieux, et perfide pensait-il, qui les attache aux Hermiones et aux Bérénices. Il n'est pas de métaphore assez forte pour résumer ce qui se presse d'exaltations et de délires dans les lettres qu'on écrivit à Rousseau. « Ravissements », « transports », « extases inexprimables », « trouble », « désordre », les mots manquent pour la violence des sentiments. Bastide[1] est malade de sa lecture. Un cornette de cavalerie reste trois jours sans oser lire la dernière lettre : « Dans ce moment, il aurait vu la mort avec plaisir ». Une provinciale a le cœur serré pendant plus de huit jours et Gauffecourt[2] « a dû s'interrompre plusieurs fois et n'en lire que quelques pages de suite ». Ce n'est pas qu'on ignorât l'amour dans les romans, les erreurs ou les énergies qu'il précipite ou qu'il inspire. Mais il restait matière à psychologie ou prétexte d'aventures rares. Les

1. Journaliste et polygraphe contemporain de Rousseau.

2. Ami de Rousseau.

romans anglais ne s'y attachaient que pour de copieuses moralités. Rousseau le premier sut en parler et parler de l'amitié, de l'amour maternel, de l'amour du bien, non pour analyser les ressorts qui les soutiennent, mais pour transposer dans sa prose leurs extases, leurs délices, leurs souffrances. Il a été, dit M. Lanson, le profond psychologue « des états passifs et affectifs de l'âme ». Par là, il conquit les femmes ; par là, il rendit à toute une génération, non tout à fait le goût de sentir et de s'émouvoir, mais la franchise de s'y plaire, mais la certitude qu'il y a là, quand les tendresses sont saines, l'une des forces éternelles de la vie.

E. *Le sentiment de la nature.* — C'est ainsi seulement qu'il a ramené le sentiment de la nature dans les âmes françaises. Avant 1760, un puissant mouvement d'opinion conduit les citadins vers les simples plaisirs des champs. Les maisons de campagne se multiplient dans la banlieue parisienne, à travers la France entière. Il y a des promeneurs curieux de l'air salubre, des horizons paisibles et des fleurs parfumées sur les coteaux et dans les bois. Mais ils n'y goûtent que des plaisirs à demi-physiques. La paix et les distractions rustiques leur agréent, non leurs rêves. A cette nature là Rousseau a donné une âme. Il a montré quelle souveraine puissance attirait vers elle et faisait jaillir inépuisablement nos confidences et nos rêves. Comme elle est pour Saint-Preux et Julie non le décor mais le complice de leurs amours, elle devient à partir de la *Nouvelle Héloïse* la nature état d'âme, le prétexte des effusions, la source où toute sensibilité viendra puiser, où puisent dès le 18e siècle tant d'amis et de lecteurs de Rousseau, Mme Roland, Sébastien Mercier, le Girondin Brissot, Mme de Verdelin, Mme de Sabran et tant d'autres.

F. *Influence sur les romanciers.* — Les romanciers eux-mêmes, liés par des traditions tenaces à un passé de galanteries ingénieuses et de complications romanesques, inclinèrent vite à plus de simplicité. Ils demandèrent l'intérêt de leurs récits à la sincérité sentimentale, à l'éloquence de la passion. Des auteurs obscurs ou médiocres, Léonard, Dorat, Loaisel de Tréogate, subirent clairement l'influence. La pression du roman de Rousseau se transmit à travers Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand jusqu'aux romantiques. Les thèmes lyriques de l'amour, de l'attente, du regret, de la résignation sont enclos tout entiers dans la *Nouvelle Héloïse*. L'œuvre tout entière de George Sand est pleine de son souvenir. Tout roman contemporain où la passion et l'ardeur sentimentale sont réfléchies, non disséquées, porte encore la marque du génie de Rousseau.

L'EMILE[1] (1762)

La Question pédagogique au 18e siècle, avant Rousseau.

En écrivant l'*Emile*, Rousseau n'obéissait pas, comme pour la *Nouvelle Héloïse*, à l'invincible suggestion de son « délire ». Comme pour les *Discours* et la *Lettre à d'Alembert* il suivit la pente de l'opinion contemporaine. Sans doute, il avait été précepteur ; il avait rédigé pour le fils de M. de Mably un projet d'éducation. Sans doute, aussi, l'art de former les esprits selon la nature et de les sauver du mensonge social tenait étroitement au système de Jean-Jacques. Mais toutes ces raisons étaient puissamment soutenues par les curiosités pédagogiques qui se multipliaient autour de lui. Les dernières années du 17e siècle et la première moitié du 18e avaient vu paraître des ouvrages oubliés, mais qui furent célèbres : le traité de Locke sur l'*Education des enfants*, traduit par Coste, les *Avis d'une mère à sa fille*, de Mme de Lambert, qui avaient eu 5 ou 6 éditions, le *Traité des Etudes*, de Rollin, les livres de P. de Crousaz, les *Projets* de l'abbé de Saint-Pierre. Des poètes, Lavau en 1739, de Calvi en 1757, accordaient leurs lyres aux graves séductions de la pédagogie. Les *Quatrains ou maximes sur l'éducation*, de Soignac, eurent trois ou quatre éditions. A partir de 1750 les traités, dissertations, épîtres se multiplient, ceux de Mme de Puisieux (1750), de Mme Leprince de Beaumont (*Lettres diverses et critiques*, 1750), Bermingham (*Manière de bien nourrir et soigner les enfants nouveaux nés*, 1750[2]), la Condamine (1751), Turgot (*Epître à Mme de Graffigny*, 1751), Duclos (1751. *Considérations*, ch. II) de Bonneval (*Les éléments et progrès de l'éducation*, 1751[3]), *des Réflexions sur le premier âge de l'homme*, 1753, de Brouzet (1754), Bonnet (1754. *Essai de psychologie*[4]), Picardet (1756), Blondel (*Les loisirs philosophiques ou l'étude de l'homme*, 1756), une *Lettre à une dame occupée sérieusement de l'éducation de ses enfants* (*Mercure de France*, 1756), de l'abbé Leroy (1757), Vareilles (1757), une *Lettre de M. G. à M. F. sur l'instruction de la jeunesse* (*Mercure*, 1758), de Sainte-Maure (*Délassement du cœur et de l'esprit*, 1758), d'Helvétius (*de l'Esprit*, 1758), Simon (1759), Pons (1759), Desessarts (1760), Vanière (1760), du P. Martin (1760), de Bret (poème dans l'*Année littéraire*, 1761, t. I), de la Caze (*Mélanges de physique et de morale*, 1761), etc. Mme Leprince de

1. Titre exact : *Emile ou de l'éducation*.

2. Voir le *Mercure* de janvier 1750, p. 186.

3. Nous n'avons pas vu cet ouvrage non signalé par Quérard. M. Compayré le date de 1743. — Une nouvelle édition est signalée par le *Mercure* en 1751.

4. Duclos et Bonnet ont été signalés par M. Hémon, *(J.-J. Rousseau. Emile, p. 4.)*

Beaumont publie ces *Magasins des enfants* et *des adolescents*, dont les éditions sont innombrables et qui seront traduits dans toutes les langues. On se souvenait toujours de ce qu'avaient écrit Montaigne, les solitaires de Port-Royal, Fleury dans son *Traité du choix et de la méthode des études*, Fénelon, dans son *Education des filles*.

Les Dettes pédagogiques de Rousseau.

A tous ces grands ou obscurs pédagogues Rousseau doit même autre chose que les sollicitations d'un problème ardemment discuté. Il leur emprunte des tendances et des idées précises. Un bénédictin, dom Cajot, voulut établir en 1766, que l'*Emile* était plagié tout entier de Montaigne ou de Locke. Rousseau leur est redevable assurément, sans qu'il ait cru qu'on s'y méprendrait, puisque leurs livres sont de ceux dont les éditions se multiplient au 18e siècle[1]. Il avoue tout aussi bien « le bon Rollin » et « le sage Fleury » et Crousaz. Il avait lu l'abbé de Saint-Pierre et la Condamine qui était son ami. Avant lui, l'abbé de Saint-Pierre avait insisté sur l'importance de l'éducation morale et l'abus des études latines. Locke, Crousaz, la Condamine, avaient réagi contre l'éducation livresque et tourné l'esprit des maîtres vers les réalités de la vie[2].

Peut-être ignorait-il l'épître où Turgot demande qu'on renonce à l'éducation artificielle pour revenir à la nature, mais il connut peut-être le *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas âge* de Desessartz. D'autres encore, que l'on n'a pas signalés, ont pu fournir ou ont suggéré à Jean-Jacques quelques-unes de ses plus sages doctrines. Il connaissait Helvétius qui recommande les exercices du corps et demande qu'on laisse « l'étude des mots » pour « l'étude des choses[3] ». Picardet qu'il lut ou connut peut-être[4] propose, parmi bien des sottises, que les mères nourrissent leurs enfants, qu'on leur épargne le collège, qu'au lieu des contes de nourrice, des fables de La Fontaine et du latin, on les amuse avec « toutes sortes d'outils et d'instruments » et qu'on les instruise avec Buffon et des expériences de physique. Emile ignore tout des livres jusqu'à douze ans et tout de la littérature. Seules les scien-

1. Voir J. Locke : *Quelques Pensées sur l'éducation*, trad. par J. Compayré 1889. Les rapprochements avec Rousseau y sont signalés.

2. Sur ces prédécesseurs, en y joignant les chapitres sur l'éducation de l'abbé Pluche, on lira le grand, mais clair ouvrage de M. Compayré. *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France*. Paris. Hachette. 2 vol. in-8°.

3. Les mêmes idées se retrouvent au besoin dans les plus obscurs ouvrages. Digard (dans les *Mémoires et Aventures d'un bourgeois*, etc., 1751) proteste « contre la science puérile des syllabes et des mots ».

4. Fréron rend compte du livre, dans son *Année littéraire*, dans le volume où il analyse deux brochures contre Rousseau (1766, t. III).

ces de la nature sont intervenues pour l'accoutumer à réfléchir et à lier des effets et des causes. Or l'histoire naturelle triomphait, bien avant 1760, par le succès des Réaumur[1], des Trembley[2], des Buffon. Et bien des esprits aventureux, las des bavardages scolaires, rêvaient d'appliquer la pensée enfantine non aux aridités des grammaires, mais aux réalités pittoresques des choses et de la vie. Bazin[3], en 1744, recommandait l'étude de l'histoire naturelle comme « plus propre qu'aucune autre à détruire les préjugés de l'enfance[4] ». « Comment a-t-on la cruauté, gémissait l'abbé de Pons, en 1738, de condamner ces pauvres enfants au supplice de charger perpétuellement leur mémoire d'un vain jargon.... Ces Rudiments, ces Despautères[5], fléau du premier âge, semblent avoir été inventés pour éteindre l'émulation de la jeunesse, et pour lui inspirer le dégoût des sciences[6]». A leur place il inscrit la météorologie, la minéralogie, botanique, zoologie, physiologie. Rousseau ignora sans doute l'abbé de Pons, mais il connut l'abbé Pluche puisqu'il destine le *Spectacle de la Nature* à son élève, M. de Sainte-Marie. Au reste le *Spectacle de la Nature* est le grand livre de la première moitié du 18e siècle, s'il est vrai que le premier volume a trois éditions en moins de six mois, qu'il compte une vingtaine d'éditions ou de contrefaçons, qu'on le traduit en anglais, en allemand, en italien. L'ouvrage poursuit en huit volumes une série de dialogues où la vie des plantes, des insectes, etc., orientent sans cesse la réflexion vers les merveilles de l'instinct et les combinaisons admirables des phénomènes. Dans le détail même, l'abbé Pluche devance Rousseau : « M. le Comte ne le laissa partir [son fils] pour l'Allemagne, où il est à présent, qu'après lui avoir fait employer pendant un an entier tout le temps du matin à étudier la physique et les plus belles parties de la nature ; et la plupart de ses après-dîners à voir et à apprendre jusqu'à un certain point les métiers les plus nobles, sans dédaigner les plus communs. Il ne passait pas une semaine sans aller à l'école dans quelque boutique de Paris, non d'une manière superficielle, mais se faisant une affaire très sérieuse de saisir le véritable objet et la méthode la plus estimable de chaque métier Il suivait un tireur d'or, un imprimeur, un horloger et un teinturier des quinze jours et trois semaines ; il donnait autant au menuisier et au serrurier, encore plus au charpentier[7].»

1. Savant français qui publie à partir de 1738 de célèbres *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*.

2. Naturaliste génevois connu surtout par des recherches sur les polypes (1744).

3. Naturaliste qui a résumé et vulgarisé les recherches de Réaumur (1744-1747).

4. *Abrégé de l'histoire des Insectes*, t. I, p. XVIII.

5. C'est-à-dire ces Manuels de Despautères.

6. *Œuvres*. Paris. 1738, p. 35.

7. *Spectacle de la nature*. 1739. t. I. pp. 91-92. — L'étude des arts mécaniques est déjà recommandée par l'abbé de Saint-Pierre (1730) ou l'abbé de Pons (1738).

C'est avec des desseins plus complexes, l'éducation réaliste et pratique de Rousseau.

La « Profession de foi du Vicaire Savoyard » doit bien des choses, elle aussi, à ceux qui tentèrent avant lui de résoudre par la raison et par la conscience le mystère de nos destinées. Un profond mouvement de philosophie déiste pénètre en France par l'influence des pays protestants et par l'Angleterre. Les traités que l'on traduit ou que l'on adapte se multiplient d'année en année. Tout ce que dit le Vicaire des leçons éclatantes qui s'inscrivent pour nous dans l'ordre de l'univers s'inspire de l'ardeur démonstrative avec laquelle les naturalistes cherchèrent l'esprit divin dans la sagesse des choses. On peut dire que les études d'histoire naturelle furent, dans la première moitié du 18e siècle, un prétexte à méditations pieuses tout autant qu'une poursuite du vrai. Rousseau cite Nieuwentyt. Il en faudrait, avec l'abbé Pluche, citer vingt autres. Il y eut des *Théologie physique*, *Théologie de l'eau*, *Théologie de l'air*, *Théologie des insectes*. La pensée religieuse et la pensée scientifique restent fraternelles jusqu'à Buffon.

Les Attaques contre l'*Emile*.

Il y avait autre chose pourtant, dans l'*Emile*, que des réminiscences ou rencontres d'idées. Quelques-unes de ces nouveautés soulevèrent même un scandale retentissant. Déjà les doctrines religieuses que Julie exprime dans la *Nouvelle Héloïse* avaient inquiété l'autorité et le tolérant Malesherbes. L'édition imprimée à Paris avait été par ses soins soigneusement expurgée. La « Profession de foi du Vicaire savoyard » rendit vaines les bonnes volontés et les tolérances. Rousseau a raconté dans les *Confessions*, comment il se croyait assuré, après la publication de son livre, d'être oublié par le Parlement. Mais l'ouvrage était signé. C'était un défi trop éclatant. Les poursuites furent décidées et menées avec une activité que les pièces authentiques ont révélée[1]. Les parlementaires tolérants s'abstinrent; ils se sentaient désarmés. Les autres censurèrent le livre, décrétèrent l'auteur de prise de corps et veillèrent à l'exécution de l'arrêt avec une décision qui fit courir à Rousseau des périls certains. M. et Mme de Luxembourg furent prévenus que les choses étaient sérieuses. On décida Rousseau à quitter la France. Il monta en chaise de poste dans la nuit du 9 au 10 juin 1762 et gagna la Suisse.

L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, lança contre lui un mandement violent. Rousseau lui répondit dans une lettre

1. Voir l'article de M. Lanson dans les *Annales J.-J. Rousseau*. 1905.

dont l'intérêt polémique a disparu, mais qui garde l'attrait d'une dialectique fougueuse et d'une victorieuse ironie. La République de Genève ne fut pas plus tolérante que le Parlement de Paris. L'*Emile* et le *Contrat Social* soulevèrent des querelles furieuses. La condamnation et le décret de prise de corps, qui obligèrent Jean-Jacques à renoncer à son projet de retour à Genève et à se réfugier dans le Val-Travers, ne désarmèrent pas ses amis, ennemis du Grand et du Petit Conseil. Le procureur général Tronchin essaya d'apaiser le tumulte dans ses *Lettres écrites de la campagne*. Rousseau lui répondit (1764) par les *Lettres écrites de la montagne* qui allumèrent contre lui des haines acharnées.

L'Inspiration personnelle dans l'*Emile*.

Ces violences religieuses ont aujourd'hui perdu leur crédit et la « Profession de foi » n'a gardé pour la plupart des lecteurs que son intérêt littéraire. Il reste autre chose pour donner à l'*Emile* le rayonnement qu'il eut au 18e siècle. Rousseau d'abord y transparaît avec l'ardeur de ses rêves et la flamme de sa passion. « L'*Emile* n'est en partie, dit M. Compayré[1], qu'une construction de rêve bâtie tout exprès pour faire antithèse à la vie réelle de Rousseau ». Le mirage de la maison aux contrevents verts évoque tout ce que Jean-Jacques avait vainement demandé à la vie. Éducation méthodique et pieusement attentive, ignorance de la littérature qui complique et qui trouble, équilibre d'une santé parfaite, formation de la vigueur physique et de l'énergie morale, jeunesse qui s'achève par une idylle d'amour, c'est là tout ce que la destinée lui a refusé et qu'il voudrait revivre en élevant Emile. Autant qu'un livre de pédagogie abstraite, c'est un livre tout pénétré de regrets, de désir, d'élan du cœur et de rêves. C'est par là que les doctrines ont pris une âme et que les erreurs ou les paradoxes ont marqué parfois de plus sûres empreintes que tant de sages conseils multipliés avant lui. On ne discuta pas, bien souvent, on fut entraîné.

La Part de l'Utopie.

Nous discutons plus aisément aujourd'hui. L'*Emile* dans sa donnée d'ensemble est une utopie. Et c'est bien ainsi sans doute que l'a voulu Rousseau. Toutes ses démonstrations sont des démonstrations théoriques où la rigueur des principes enchaîne la série logique des conséquences, sans discuter les nécessités pratiques.

1. *J.-J. Rousseau et l'éducation de la nature*, 3e éd, Paris. Nous devons beaucoup pour l'étude de l'*Emile* aux travaux classiques de M. Compayré.

Il l'avoue pour le premier *Discours*, dans ses répliques. Il en prévient dans le second en montrant qu'il détermine *a priori* l'humanité primitive. Nous verrons que le *Contrat Social* obéit à la même méthode dialectique. L'*Emile* est ainsi, comme il le dit dans sa *Préface*, « rêveries d'un visionnaire ». Ce n'est pas l'éducation telle qu'il est possible de la donner, c'est celle qui, théoriquement, doit former le plus sûrement un homme sain, bienfaisant et heureux. Rousseau a lu et loué vivement un livre de Gaspard de Beaurieu, qu'on lui attribua d'ailleurs, l'*Elève de la nature*, dont huit éditions au 18e siècle n'épuisèrent pas le succès. Beaurieu enferme son Emile dans une cage de bois jusqu'à quinze ans, puis le débarque dans une île déserte, etc. Ni lui, ni Rousseau n'ont prétendu soumettre les générations à cette discipline. Ce sont seulement ces expériences dialectiques où l'on se plaisait au 18e siècle. Ainsi Condillac ou Buffon reconstituent la naissance et le développement de l'intelligence chez un ancêtre imaginaire.

Les chimères de Rousseau s'excusent donc pour une part. Il n'a pas enseigné que les enfants pouvaient tous avoir un précepteur, qu'ils devaient tous être orphelins et que le précepteur renoncerait à toute autre joie que celle de les conduire jusqu'au mariage. Il reste pourtant qu'il s'est laissé entraîner par l'obstination et l'énergie aveugle de sa logique. Jusqu'à douze ans Emile ne forme que sa santé et la précision de ses sens. Ce n'est qu'un animal agile et ingénieux. De douze à quinze ans, il s'initie aux sciences, à celles qui lui seront utiles ; il apprend à réfléchir et à calculer, pour son seul intérêt bien entendu, les façons nécessaires dont les évènements s'enchaînent. A quinze ans on entre dans « l'ordre moral ». Celui qui n'avait su jusque là qu'organiser sa vie selon les moindres risques et les plus sûrs profits apprend ce qu'est le devoir et le dévouement. Belle division théorique et qui s'accordait avec les méthodes géométriques par lesquelles la plupart des philosophes du 18e siècle étudiaient « rationnellement », l'« homme machine » ou l'« Esprit ». Rousseau, sans aucun doute, a cru qu'il en pouvait passer la meilleure part dans la pratique. Sans aucun doute il a nié la nécessité d'une éducation littéraire et désiré que l'astronomie, la physique et la géographie interviennent seules jusqu'à quinze ans. La pratique a corrigé constamment ces chimères parce qu'il n'y a rien dans la vie complexe d'un esprit d'enfant qui leur donne une prise suffisante. L'enfant aime pour ainsi dire en même temps qu'il s'aime, et son éducation morale s'impose parce qu'il la commence pour ainsi dire de lui-même. Le même entêtement systématique oblige Rousseau, sous prétexte de ne rien enseigner dont les sens n'avertissent et dont l'intérêt ne soit juge, à des machinations puérilement compliquées. La scène du Joueur de gobelets, la conversation avec le jardinier, la promenade dans

la forêt, etc., enseigneront sans doute quelques notions de physique, d'astronomie ou l'idée de propriété. Et il est utile de rattacher ainsi l'enseignement à la vie. Mais une pareille méthode obtient à grand effort ce que les méthodes courantes enseignent rapidement et sûrement.

La Nouveauté pédagogique.

Bien des détails n'ont ainsi qu'un intérêt de curiosité et de paradoxe. L'*Emile* reste pourtant, dans son ensemble, le livre le plus fécond qui ait mis dans l'éducation de l'enfant le secret du bonheur de l'homme. Ce fut, dit M. Compayré « comme la charte de libération de l'enfance ». A dire vrai on joindrait à tout ce que nous avons cité, avant comme après Rousseau, bien des protestations éloquentes. Des savants, des professeurs, des écrivains, ont essayé de secouer la tyrannie des formules vaines, des mnémotechnies subtiles, des rudiments savamment obscurs, où s'enfermaient, loin de la vie, l'éducation et l'instruction contemporaines. Le latin lui-même, dès le 18e siècle, eut des adversaires et fort nombreux. Mais nul ne dit aussi clairement que Rousseau ce qu'il fallait ruiner et ce qu'il fallait construire. Il veut une éducation physique, des exercices corporels et des soins pour le corps plus vigilants que pour l'esprit. Car c'est le corps sain qui fait l'esprit robuste. Il sait et il dit que les pédagogues, par routine et nonchalance, les enfants par l'instinct de ce qui leur coûte le moindre effort reviennent sans cesse au travail machinal de la mémoire. Seules pourtant ces idées valent qui ont été acquises par un effort de réflexion et d'adaptation. Parlons donc à l'enfant, et en nous élevant par degrés, le langage qu'il peut comprendre : « Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures. Contentez-vous de lui présenter à propos les objets. Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout de suite des objets sensibles aux objets intellectuels. » Car le bagage de la mémoire se perd plus vite qu'il ne s'acquiert, dès qu'une discipline étroite ne le renouvelle pas impérieusement. Quand l'esprit de jugement et de réflexion est formé, il l'est pour toujours, et des tâches scolaires il s'adapte sans effort à celles de la vie.

Rousseau n'a pas tort non plus d'associer l'enseignement à des fins utiles. Il inaugure « avec des lacunes, les programmes de l'instruction réaliste[1] ». Cela veut dire qu'une éducation bien comprise ne lie pas des générations entières aux divertissements qui conviennent pour des castes vouées par leur richesse aux loisirs des

1. G. Compayré. *Op. citat.*

conversations galantes et des curiosités esthétiques. Pour la plupart des enfants, vivre ce sera agir, et cet « art d'agir », comme l'appelle Rousseau importe plus que l'art des épîtres spirituelles et des scolastiques subtiles. Emile sera donc toujours en contact avec ce qui nous lie le plus étroitement aux réalités précises, avec ce qui nous impose l'observation et le souci des conséquences, avec les sciences physiques et naturelles. Trop tard peut-être, mais nécessairement il demandera aux voyages de l'instruire sur les réalités des sociétés humaines, lois, coutumes, commerce, gouvernements, etc.

Enfin Rousseau a senti que les meilleures méthodes n'étaient rien si elles ne combinaient que des mécanismes pédagogiques. Jean-Jacques, disait Schiller, est « tantôt absorbé par la passion, tantôt par l'abstraction ». Les deux tendances ne se séparent pas toujours et la dialectique de l'Emile est une dialectique souvent passionnée : « Si vous n'ouvrez pas votre cœur, disait-il, celui des autres vous restera fermé ». En donnant son cœur, c'est celui d'Emile qu'il a voulu ouvrir. S'il tarde à lui parler clairement il se hâte ardemment de le former. Emile, à l'âge d'homme, agit comme Julie ou M. de Wolmar dans la *Nouvelle Héloïse*. Il sait quitter sa fiancée pour parcourir la campagne, aider les laboureurs dans leurs travaux, les secourir de ses conseils, des remèdes et de l'argent qu'il apporte. Il n'a été élevé loin de la société mauvaise que pour revenir vers elle, quand il est sûr de lui-même, et la défendre contre ses maux.

L'Education des filles dans l'*Emile*.

L'*Emile* s'achève au livre V par un court traité de l'éducation des filles. Sophie est la jeune fille idéale, digne de l'idéal Emile. Le portrait qu'en donne Rousseau est peint de couleurs aimables. Sophie est saine, alerte, joyeuse. Elle garde quelques-uns des caprices enjoués, quelques-unes des coquetteries délicates qui font la grâce mystérieuse et le charme attirant des femmes. Elle sait qu'elle peut et qu'elle doit plaire et qu'on ne plaît pas par les seules vertus. Seulement c'est par ces vertus que l'on est heureux et que la vie conjugale est douce. Sophie a été formée à toutes les énergies et les adresses de l'épouse et de la ménagère ; elle sait conduire ses fourneaux comme ajuster ses rubans. Elle se défend seulement de la pédanterie domestique comme d'autres de celle de l'esprit. Il ne lui manque, avec une certaine fleur de délicatesse morale, une finesse de goût et d'impression que Jean-Jacques n'avait pas en lui, que ce que Rousseau n'a pas voulu lui donner, la culture intellectuelle. « C'est une espèce de miracle, disait la

comtesse du *Spectacle de la nature,* que quelqu'une d'entre nous sauve son esprit du naufrage et montre un peu de justesse et de solidité[1] ». Rousseau a prétendu clairement que ce n'est pas aux livres et à l'instruction que la femme devait demander son esprit. Dans la bibliothèque de Sophie il n'y a que *Télémaque* et les *Comptes faits* de Barême. Sophie est une aimable ignorante. Il faudrait autre chose aujourd'hui pour Emile[2].

L'Influence.

L'influence du livre fut profonde. Assurément les pédagogues ne se hâtèrent pas tous de suivre les traces de Rousseau. En 1762, Turben publiait les *Idées d'un citoyen sur l'institution de la jeunesse.* Il se défend d'imiter Jean-Jacques en affirmant que son livre était rédigé avant la publication de l'*Emile*. Caradeuc de la Chalotais lançait son *Essai d'éducation nationale*[3] dont le succès fut retentissant et souleva des polémiques obstinées. Rousseau n'y est même pas cité dans la liste des bons ouvrages sur l'éducation[4]. Mais bien d'autres se déclarèrent convaincus. En 1772 une *Ecole de la vertu ou Lettres morales utiles à toutes personnes* se plaignait déjà de « l'abus que font les parents des principes d'éducation de J.-J. Rousseau ». L'*Emile* suggéra à l'occasion les pires sottises. La fille d'un M. Rossel a été élevée par son père « les neuf premières années de sa vie dans les bois, presque nue, où elle se nourrissait en partie de genièvre et de fruits sauvages. Le soir, au bruit d'un instrument champêtre, les petites filles se rassemblaient et accouraient à la maison, où leur père avait soin qu'elles ne parlassent qu'à lui[5] ». Et Rousseau put s'indigner à Strasbourg de la plaisante figure d'un Emile. « Parmi les originaux que nous eûmes en passant, dit la baronne d'Oberkirch, un des plus drôles et des plus ridicules était certainement un M. Hangardt, fils d'un ancien homme d'affaires du prince, admirateur frénétique de Jean-Jacques Rousseau, élevé d'après ses principes, et se nommant Emile comme le héros du philosophe genevois... On ne se figure pas le chef-d'œuvre de bêtise et de nullité produit par cette éducation ; le sujet y prêtait, j'en conviens. Pendant que Jean-Jacques Rousseau était à Strasbourg, où il s'était réfugié lors de son expulsion du territoire de Berne, chez M. Hangardt père, celui-ci lui parla de son

1. *Op. citat.*, t. I, p. 301.

2. Une *Lettre de M^lle *** à M^me *** sur l'Emile*, dans le *Mercure* (mars 1763), protestait déjà contre cette ignorance imposée aux femmes.

3. En 1763.

4. Rousseau n'apparaît que dans une note, à propos de l'utilité de l'histoire et des fables.

5. M^me Gautier. *Voyage d'une Française en Suisse et en Franche-Comté.* Londres, 1790, t. II, p. 307.

Emile avec un enthousiasme plein de feu, ajoutant qu'il élevait son fils suivant ses principes.

— Ma foi ! tant pis pour vous, Monsieur, répondit l'auteur, et plus tant pis encore pour votre fils.

Il ne se trompait guère. Ce fils devint un paltoquet et un imbécile, nous parlant de *la nature* à chaque instant, et se servant de termes à faire rougir, sous prétexte de ne rien dissimuler[1] ». Il y eut heureusement des disciples plus intelligents, comme le prince de Wirtemberg qui entretint avec Rousseau une longue correspondance sur l'éducation de sa fille[2].

D'innombrables théoriciens empruntèrent une part de ses doctrines[3] : Saint-Just, Lepelletier de Saint-Fargeau, Marie-Joseph Chénier pendant la Révolution, Bernardin de Saint-Pierre[4], Mme de Staël, Mme de Genlis, Mme Necker de Saussure. En Allemagne, Basedow, Lavater, Lessing, sont des disciples passionnés. Pour Gœthe, l'*Emile* est « l'Evangile des instituteurs ». Kant affirme « qu'aucun livre ne l'a aussi profondément remué », et Herder l'acclame comme « un ouvrage divin ». Jean-Paul Richter, Frœbel, Jacobi, Heinse, Klinger avouent leur admiration. Les méthodes de Pestalozzi qui renouvelèrent en partie la pratique de l'éducation s'inspirent constamment des principes de Rousseau.

LE CONTRAT SOCIAL[5] (1762)

Historique.

Rousseau, si l'on en croit les *Confessions*, avait formé le projet pendant son séjour à Venise, en 1743, d'écrire un traité des *Institutions politiques*. Il y travailla une dizaine d'années, mais renonça, quand il habitait l'Ermitage, à une trop vaste entreprise. Il se

1. Mme d'Oberkirch. *Mémoires*, t. II, p. 158.

2. Dans le détail même, on saisit parfois de curieuses influences. Un M. Verdier organise en 1773 (voir le *Mercure*, août) un cours fort opposé aux idées de Rousseau, puisque tout l'enseignement s'oriente vers celui de « l'éloquence » donné en deuxième et en rhétorique. Pourtant M. Verdier se souvient de l'éducation des sens, demandée par Rousseau (voir les *Extraits* de l'*Emile*) et il forme, en 8e et en 7e, l'ouïe par « le monocorde », la vue par le prisme, le goût et l'odorat par « un ordre chimique d'odeurs et de saveurs », la vue et le tact par « les opérations sensibles de l'arithmétique, de la géométrie, de la mécanique ».

3. Nous ne faisons, dans cette conclusion, que résumer l'ouvrage cité de M. Compayré.

4. Voir l'amusante étude de M. Hémon, *op. cit. (Emile)*, sur « l'éducation nationale » proposée par Bernardin (pp. 51 et suiv.).

5. Titre exact : *Du Contrat Social ou principes du droit politique*. — Nous avons fait grand usage dans cette étude de l'édition donnée par M. Beaulavon (Paris, 1903) et notamment de l'*Introduction*.

contenta d'achever « en deux années » un fragment de son livre qu'il intitula le *Contrat Social*. Le *Contrat* fut imprimé par Rey, l'éditeur de la *Nouvelle Héloïse*, et parut au mois d'avril 1762, quelques semaines avant l'*Emile*.

La Doctrine du Contrat.

Plus audacieux que l'*Emile* et destiné à de plus lointaines conséquences, le *Contrat* ne souleva pas les mêmes tempêtes. C'est qu'on y vit — comme Rousseau l'avait voulu — un traité théorique d'organisation politique, une construction rationnelle de la société, indépendante des nécessités pratiques et des forces historiques. Montesquieu ou Voltaire parlent des faits pour les expliquer, discerner leur portée, leurs tares et les remèdes qui leur conviennent. Rousseau se propose simplement de résoudre un problème logique : « Quelle est la forme sociale qui assurerait aux hommes le plus sûrement la plus grande somme de liberté ». C'est de philosophie qu'il s'agit, non d'histoire. Peu importe que les sociétés réelles soient impuissantes à s'accommoder de la doctrine. Rousseau ne songe guère à la faire passer dans les faits, où s'il y songe, ce ne serait que pour Genève ou les petits états, plus proches de l'état de nature. La pratique politique tirera du système ce qu'il convient ; ce serait un autre problème et un autre livre.

Théoriquement donc il n'y a pour Rousseau qu'un moyen de concilier l'autorité avec la liberté, c'est le *Contrat Social*. Le Contrat est l'acceptation libre et réfléchie d'une seule clause : « l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté ». Ainsi chaque citoyen reste libre, puisqu'il a renoncé librement à sa liberté : « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ». Cette aliénation *totale* de la volonté individuelle est, selon Rousseau, « la seule forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous » n'obéit pourtant « qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant ». Paradoxe, a-t-on dit ; si chacun est libre d'accepter ou de rejeter le Contrat, il se soumet, par cet acte unique de liberté, au pire des esclavages. La communauté, c'est-à-dire la majorité, a sur lui tous les droits, sans réserve ni subterfuge, celui par exemple de le condamner à mort s'il nie les principes religieux de la cité. Cette tyrannie des majorités, Rousseau essaie de s'en tirer par sa doctrine de la volonté générale. La majorité ne prend de décisions conformes à la logique du système que si ces décisions ont en vue l'intérêt de tous, si sa volonté est « une volonté

générale ». Du jour où, par les associations, brigues et cabales, on impose des lois qui servent seulement des intérêts particuliers, on organise une tyrannie, mais on sort en même temps de l'état social défini par Rousseau et par le *Contrat*.

La dialectique du système est spécieuse. Elle ne fait que déplacer le problème. Il est simple de concevoir une société parfaite par l'obéissance de chacun à tous, si tous ne veulent que le plus grand intérêt commun. Mais ce désintéressement des majorités est rare sans doute et périlleux. Après se l'être donné pour postulat, il faut enseigner comment il s'assure. Et Jean-Jacques a bien multiplié les combinaisons ingénieuses pour décourager les « associations particulières » ou les neutraliser les unes par les autres. Pour prévenir la corruption, il a proposé l'égalité économique, la médiocrité générale des fortunes, les lois qui combattent le luxe en entravant la grande industrie et le commerce, etc. Mais tout cela reste incertain, arbitraire et hasardeux. Du système harmonieux et simple, nous revenons aux combinaisons sociales obscures et complexes. La solution n'est élégante que parce que la donnée est chimérique.

L'exposé de Rousseau est loin d'avoir la clarté et la simplicité que nous lui prêtons. On en a maintes fois dénoncé les obscurités ou même les contradictions. En apparence, il s'oppose aussi à toute la doctrine de Jean-Jacques. Le système des *Discours*, de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Emile* conduirait plus aisément à la chimère d'un état patriarcal et agreste où les lois ne seraient que des coutumes familiales. Mais Rousseau s'est rendu compte que le rêve était une vaine utopie. Il a compris qu'il fallait une société. Dès lors, et selon son habitude, passant de la rêverie à la rigueur logique, il a construit cette société comme une formule algébrique. Le *Contrat* n'est pas contradictoire avec l'œuvre de Rousseau. Il exprime la face dialectique d'un système dont la *Nouvelle Héloïse* est la face sentimentale.

Les Prédécesseurs de Rousseau.

On a signalé bien des analogies entre les idées de Jean-Jacques et celles de ses prédécesseurs. Il dut beaucoup à son origine genevoise : « Du temps de son père, disait-il à Bernardin de Saint-Pierre, les jeunes gens ne parlaient dans leurs conversations que de législation, des moyens d'établir ou de réformer les sociétés ». La théorie du Contrat est fort ancienne et familière aux écrivains protestants. Jurieu, Burlamaqui, Hobbes, Althusius ont ainsi raisonné à l'occasion un peu comme Rousseau. Mais à toutes leurs idées, Jean-Jacques a mis sa marque, la rigueur de la déduction logique et la hardiesse des conséquences.

L'Influence.

L'influence du *Contrat* ne fut pas immédiate. Il semble bien que, du vivant de l'auteur, on n'y ait vu qu'une spéculation où Genève seule et les théoriciens politiques pouvaient s'arrêter. Pour Rousseau, ce n'est qu'un chapitre ; il en parle assez rarement et très peu comme d'une œuvre essentielle. Pour tous ceux qui écrivirent des apologies de Jean-Jacques ou s'évertuèrent contre ses doctrines, le livre n'est qu'une fantaisie sans portée où ni les éloges ni les critiques ne s'attardent. Dans quatre cents catalogues de bibliothèques, datés de 1762 à 1780, nous avons une seule fois rencontré le *Contrat*. Il y aurait, selon nous, à tenter cette démonstration, que le *Contrat* a été « inventé » par ceux qui ont fait la Révolution. Sur eux d'ailleurs, l'influence fut profonde. Le livre servit à justifier les systèmes et les lois : Mirabeau, Mme Roland, Robespierre, Danton, Billaud-Varennes et bien d'autres l'invoquent avec ferveur. Sur lui s'appuie quelque peu la Constitution de 1791 et presque toute celle de 1793. La *Déclaration des Droits de l'Homme* lui doit quelques-uns de ses articles. En Allemagne, les doctrines de Kant et de Fichte s'inspirent pour une part des principes du *Contrat*.

LES CONFESSIONS

ROUSSEAU JUGE DE JEAN-JACQUES
LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE

Historique.

« Je forme une entreprise, écrit Rousseau au début des *Confessions*, qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur ». Elle eut dans tous les cas un initiateur. Le libraire Rey, que ses lettres nous montrent fort ingénieux éditeur, sollicitait vivement Jean-Jacques d'écrire le récit de sa vie pour le placer en tête d'une édition. Rousseau céda et commença vraisemblablement à rédiger ses *Confessions* à Motiers-Travers, à la fin de 1764 ou au début de 1765. Elles furent continuées pendant ses années errantes, en Angleterre et en France, jusqu'en 1770. La rédaction s'arrête à son départ de l'île Saint-Pierre.

Les Intentions de Rousseau.

Les intentions de Rousseau furent incertaines et complexes : « Je veux montrer à mes semblables, écrit-il, un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi ». Il prétend

s'analyser « intus et in cute[1] ». Par contraste avec toutes les âmes que la société déforme, qui se sont résignées à se mentir à elles-mêmes et aux autres, il tentera de peindre tout ce qu'il fut dans une vie attachée tout entière au culte de la nature. Les *Confessions* illustreront ainsi d'un exemple vécu les doctrines théoriques et les spéculations romanesques des *Discours*, de *l'Héloïse*, de l'*Emile*. Mais, en écrivant ainsi son histoire, Rousseau traverse des persécutions que son cerveau malade multiplie et avive. Il se croit la victime de féroces machinations. Il accuse la « coterie holbachique » de faire sournoisement de lui, pour ses lecteurs, un monstre de vice et de perfidie. Par là, raconter sa vie était nécessairement pour lui non plus la peindre, mais la défendre. A mesure que la hantise des persécutions l'envahit, le récit psychologique fait place plus clairement à l'apologie. Une première ébauche des *Confessions* (Partie I, livres I-IV) est abandonnée par lui et recopiée avec des remaniements pour que l'histoire de son enfance, de sa jeunesse et de sa vie provinciale s'oriente mieux parfois vers la confusion de ses ennemis et le triomphe de sa vertu[2]. Par cette angoisse des cabales, que Diderot et Grimm ont d'ailleurs réellement ourdies autour de lui, l'effort de sincérité dévie sans cesse et s'égare. Des recherches patientes ont contrôlé bien des points du récit. Nous avons dit que toutes les erreurs ne s'excusent pas rigoureusement par les incertitudes de la mémoire, mais que cette mémoire fut assurément et sans calcul souvent trouble et déformée. Rousseau a eu toute la sincérité d'un esprit orgueilleux et malade qui lutte, avec des défaites momentanées, contre ses terreurs et son orgueil.

On sut vite qu'il écrivait des Mémoires de sa vie. La curiosité publique fut violemment sollicitée. Rousseau céda aux suggestions de ses amis. Il y eut plusieurs lectures des *Confessions* dans l'hiver de 1770-1771. Rousseau n'en signale qu'une, chez la Comtesse d'Egmont. Dussaulx en raconte une autre, devant Dorat, Lemierre et quelques auditeurs. Le roi de Suède obtint communication du manuscrit par l'intermédiaire de Rulhière, etc. Les livres I à VI furent publiés en 1781 et le reste par Moultou fils, en 1788.

Les Dialogues et les Rêveries.

En 1775-76, Rousseau composait trois dialogues : « *Rousseau juge de Jean-Jacques* ». Contre les complots et les outrages des persé-

1. « *En lui-même et dans sa chair* ».

2. Cette première ébauche a été étudiée par M. A. Schinz (*Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1906). Nous lui empruntons en les atténuant ses conclusions. Ces conclusions ont été contestées par M. Th. Dufour (*Annales J.-J. Rousseau*, 1908). Rousseau n'aurait recopié son manuscrit que pour éviter une copie malpropre. Ces scrupules lui sont en effet familiers. Mais l'hypothèse peut s'accorder avec celle de M. Schinz.

cuteurs qu'il croyait acharnés à sa perte, il entreprend d'inextricables et confuses justifications de son caractère et de sa vie. Le désordre mental s'y trahit douloureusement[1]. Les *Rêveries du promeneur solitaire* sont plus lucides. « Je n'ai commencé à être heureux, disait-il à Bernardin de Saint-Pierre, que quand j'ai été tout à fait sans espérance ». Entendons que résigné à son rôle de victime imaginaire il se laissa vivre au cours de l'heure présente et demanda à la nature l'oubli des tortures qu'il se forgeait. Les *Rêveries* reflètent ce calme crépusculaire.

L'Intérêt des Confessions.

L'intérêt de scandale des *Confessions* a disparu pour nous. D'autres attraits leur restent dont la lecture la plus hâtive livre aisément le secret. Elles sont la peinture la plus pittoresque et la plus frémissante qu'un homme ait laissé de lui-même. Rousseau voulait y montrer à plein l'homme de la nature. Il n'a réussi qu'à s'y montrer ce qu'il fut, un génie unique. Du moins s'est-il analysé souvent lui-même avec une précision et une profondeur singulières. Tourmenté du désir d'agir et de bien vouloir et pourtant égaré sans cesse dans les plus troubles aventures il a cherché constamment au fond de lui-même le secret de ses défaites et de ses contradictions. Il y a gagné cet acharnement d'analyse et ce repliement sur soi-même qui font un des plus rares mérites de son livre. Ils firent en tous cas son influence. Le goût des confidences personnelles qui est une des marques du romantisme est sorti pour une part des *Confessions*. Autre chose enfin s'y impose : l'art merveilleux du conteur, le frémissement de vie du récit et le cadre mouvant et profond que la nature met autour des courses vagabondes de Rousseau et de ses solitudes tourmentées.

ŒUVRES DIVERSES

Nous avons dit quelles tentatives littéraires Rousseau avait ébauchées avant le premier Discours. De celles qu'il n'avait pas publiées on a retrouvé et imprimé de nombreux fragments. Après 1750 son activité ne s'arrêta pas à ses grands ouvrages. Il était musicien passionné. Il prit donc violemment parti dans la querelle qui mit aux prises les partisans de la musique française

1. Voir une longue et claire étude de ces *Dialogues* dans le *Rousseau* de M. Hémon, pages 49 et suivantes. C'est, dit M. Hémon « l'œuvre déraisonnable d'un homme qui raisonne à merveille ».

et les défenseurs de la musique italienne. La *Lettre sur la musique française* (1753) et la *Lettre d'un symphoniste* soulevèrent contre lui des colères acharnées. En 1767, il publia un important *Dictionnaire de musique*. Initié à la botanique pendant son séjour à Motiers, il se prit bientôt pour elle d'une passion reconnaissante et lui dut, dit-il, tout le bonheur de sa vieillesse. Il rédigea un *Dictionnaire botanique* et des *Lettres élémentaires sur la botanique* à Mme Delessert. Des manuscrits de l'abbé de Saint-Pierre il tira un *Extrait du projet de paix perpétuelle* et la *Polysynodie*. En 1764, les Corses, qui venaient de se libérer de la domination génoise, lui demandèrent, par l'intermédiaire de M. Butta-Foco, un projet de constitution. Il envoya quatre lettres «*sur la législation de la Corse*». Les Polonais, en 1772, imitèrent les Corses, au moment d'une courte trêve dans les dissensions qui bouleversaient le pays. Rousseau rédigea des *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée en Avril 1772*. Le goût qu'il eut pour la prose rythmique se retrouve dans un poème en prose qu'il a laissé tout préparé pour l'impression, le *Lévite d'Ephraïm*, et dans une scène lyrique, *Pygmalion*. A cette liste on pourrait ajouter un certain nombre d'opuscules, d'ébauches, de pièces de vers.

La *Correspondance*, dont une bonne partie est d'ailleurs dispersée ou inédite, est fort riche. Elle nous donne de précieux renseignements sur la vie de Rousseau, notamment sur sa jeunesse, et contrôle heureusement les *Confessions*. L'intérêt littéraire est moins constant que pour les lettres de Voltaire. Quelques grandes lettres très soignées, comme celles au Maréchal de Luxembourg, ont été rédigées avec le même scrupule que les grands ouvrages et leur valeur est égale. Mais une part est emplie par ses querelles et inquiétudes maladives. Rousseau d'ailleurs écrivait assez difficilement. Dès qu'une lettre n'était plus un billet d'affaires, il rédigeait le plus souvent et raturait patiemment un de ces brouillons qu'on a retrouvés dans ses papiers. La correspondance perd dès lors cette vie alerte et cette grâce aisée qui attache si vite aux lettres de Voltaire[1].

1. Sur cette Correspondance, voir Hémon, *op. cit.* pp. 63 et suiv.

EXEMPLE DE LECTURE EXPLIQUÉE

D'UN PASSAGE DE J.-J. ROUSSEAU

(Nouvelle Héloïse. Partie IV, lettre 17.)

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule, et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais. A mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger ; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

E tanta fede, e si dolce memorie,
E si lungo costume ![1]

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé ; tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir.

I. La Langue. — La langue est très voisine de la langue actuelle et la valeur des termes employés par Rousseau s'est rarement modifiée. On peut signaler : 1° La survivance d'une

1. « Et cette foi si pure, et ces doux souvenirs, et cette longue familiarité » (Metastase, *traduction de Rousseau*). Rousseau a subi clairement dans la *Nouvelle Héloïse* l'influence des poètes italiens, surtout de Métastase et de Pétrarque.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

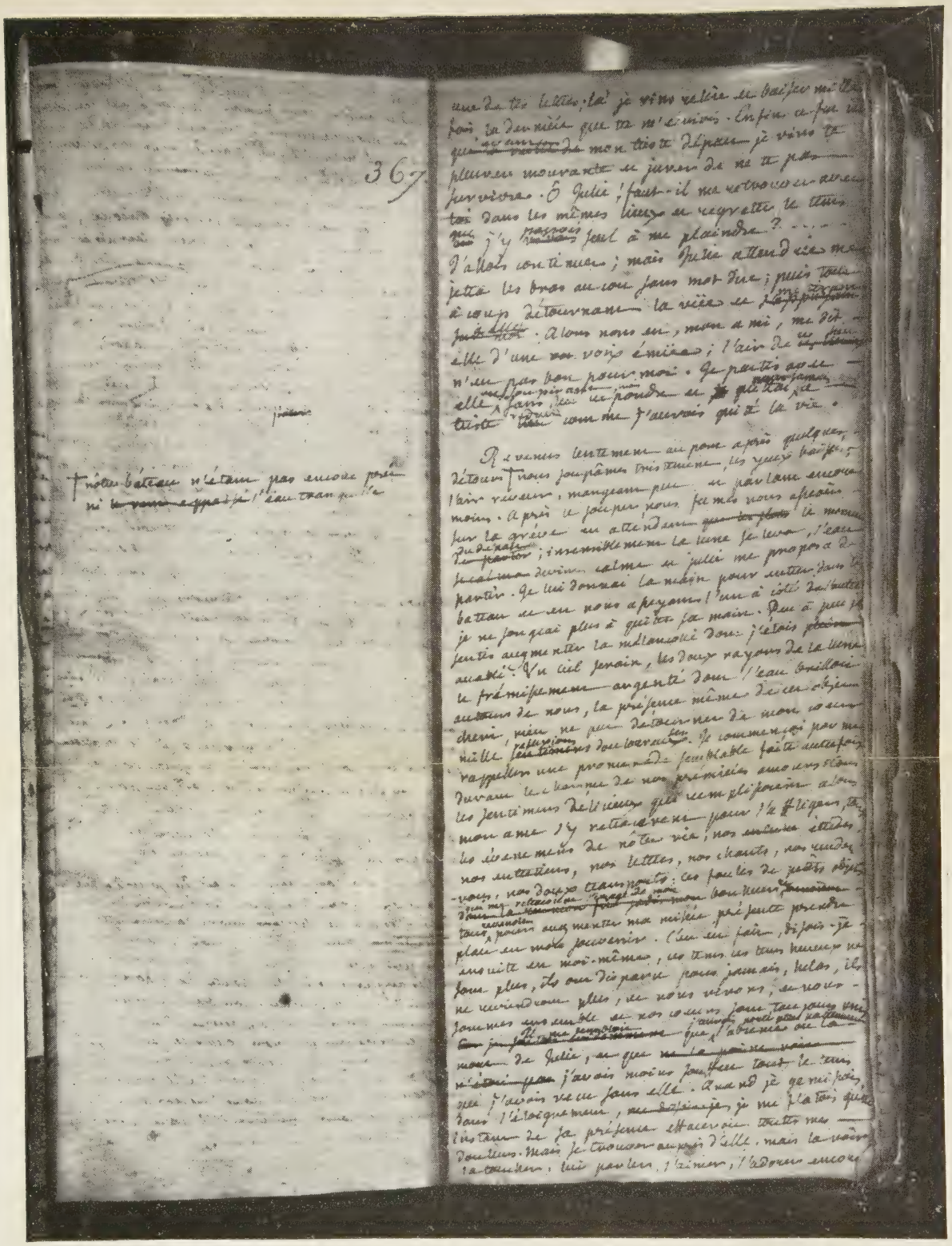


Fig. 2. — Page du premier manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*.

Page du premier manuscrit (très incomplet de la *Nouvelle Héloïse* conserve à la Bibli. de la Chambre des députés. C'est un passage de promenade sur le lac (voir pp. 156-157 et *Lecture expliquée* p. 58). On remarquera les différences profondes qui séparent ce brouillon de la version définitive.

métaphore mise à la mode par les précieuses et qui avait passé dans le vocabulaire courant de l'amour :... « la présence même de cet *objet chéri* ». Le mot *objet* se trouve constamment dans le même sens chez Racine ; 2° la force que gardent certains termes affaiblis par l'usage et dont le sens se rapproche chez Rousseau de celui qu'ils avaient au 17e siècle : « Ce *charme* de nos premières amours ». Pour le *Dictionnaire* de Féraud, en 1787, ce mot indique encore quelque chose « *de fort et d'inexplicable* ». Le même dictionnaire nous indique que les métaphores où la valeur du mot s'affaiblit : *éprouver des charmes*, *être sous le charme* semblaient « *modernes*, *précieuses* et *bizarres* ». Même remarque pour « les sentiments *délicieux* ». Féraud se plaint que la préciosité ait multiplié l'usage du mot *délicieux* : « c'est une afféterie ridicule que de s'en servir à tout propos, comme on le fait aujourd'hui ». Il blâme les expressions *habit délicieux*, *roman délicieux*, le *délicieux La Fontaine*. Rousseau laisse au mot toute sa force : « qui pénètre l'âme de délices ».

II. Les Circonstances contemporaines. — On peut signaler également, avant d'entrer dans l'explication du fond, un usage contemporain. Quand Saint-Preux donne la main à Julie pour monter dans le bateau, il n'y a pas là une marque d'affectueuse intimité. On donnait la main aux dames comme nous leur donnons aujourd'hui le bras.

III. La Peinture des Sentiments. — Le morceau tire toute sa valeur de l'intensité avec laquelle des sentiments mystérieux et profonds sont exprimés. Lorsque Saint-Preux part avec Julie de Wolmar pour une promenade en barque, il se croit heureux, consolé du mariage de celle qu'il a aimée et qui ne doit plus être que son amie. Il s'agit de faire sentir comment, de cette sérénité apparente, Saint-Preux retombe au bouleversement du désespoir et jusqu'à la pensée du suicide.

Il y faut d'abord une forte préparation des circonstances. La visite à l'asile qui abrita le jeune homme, quand il fut éloigné pour la première fois de Julie, est le point de départ. Par elle refluent les souvenirs et les émois qui semblaient emportés par le temps. Mais la suite de la promenade précipite encore ce courant qui emporte les résolutions et les énergies de Saint-Preux. Lui et Julie *se séparent*. Ils restent seuls. Quand ils se

retrouvent pour souper *ils se taisent*. Dans le bateau ils gardent *un profond silence*. Solitude et silence, c'est exactement ce qu'il faut pour que la toute-puissance des émotions se fasse irrésistible.

2° A cela s'ajoutent les suggestions et complicités de la nature. Rousseau en marque avec une merveilleuse profondeur toutes les forces. D'abord une sorte d'influence hypnotique, le bruit *égal* et *mesuré* des rames, qui, par la répétition d'une sensation uniforme, semblable à la chanson monotone qui berce un enfant, arrache l'esprit aux diversions du monde extérieur et le livre à la tyrannie des rêves. — Puis une suggestion par contraste. Les joies qui se confrontent à nos tristesses les aggravent par une invincible comparaison. Ainsi *le chant assez gai des bécassines*, la beauté du paysage, le *concours des plus agréables sensations* poussent Saint-Preux vers de plus sombres réminiscences. — Enfin le paysage nocturne et lunaire est de ceux qui se peuplent le plus aisément de fantômes et de mélancolies.

3° Sous l'influence des événements et de la nature, à travers la tristesse et la rêverie vague, un souvenir précis s'impose qui devient comme un centre de cristallisation. « *Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle...* » Ce souvenir, si naturel, appellera à lui, par association, tous ceux qui lui furent liés et qui opposent le bonheur évanoui au renoncement du présent.

IV. Le Décor. — Rousseau ne s'intéresse pas à la nature pour elle-même, pour la beauté de ses couleurs et de ses lignes, mais bien parce que nos émotions s'y prolongent ou en naissent. Nous avons vu que tous les détails de ce paysage nocturne avaient leur retentissement dans l'âme de Julie et de Saint-Preux. Une preuve plus directe est donnée par l'étude des brouillons de ce passage, dans deux manuscrits qui sont à la Chambre des députés. Rousseau n'imagine pas d'abord la splendeur mélancolique du décor pour y situer ensuite ses héros. Il ne crée même pas simultanément en lui-même le paysage et ceux qui l'éprouvent. La scène se joue d'abord tout entière dans la pensée de Saint-Preux. Puis, par additions successives, il multiplie l'intensité de l'émotion par des complicités du paysage. Il fait intervenir ainsi, l'un après l'autre, *le bruit égal et mesuré des rames, le chant assez gai des bécassines, le ciel serein, les*

doux rayons de la lune, le frémissement argenté de l'eau et enfin *la fraîcheur de l'air.*

V. Le Style. — Rousseau n'est pas un écrivain pittoresque. Il ne cherche jamais à évoquer une image pour le seul plaisir d'une ligne harmonieuse ou d'un coloris éclatant. Il ne s'adresse qu'à l'émotion. Son style ne recherche donc que l'harmonie d'un rythme qui parle à l'âme par l'oreille. L'étude de ces rythmes est difficile, parce que leur valeur est faite de nuances fuyantes et souvent toutes personnelles à Rousseau. Mais l'indifférence au pittoresque est visible dans ce passage comme ailleurs. Pas une seule métaphore. Un seul mot coloré, le frémissement *argenté* ; encore l'épithète, très juste ici, était-elle traditionnelle quand il s'agissait de « l'astre au front d'argent ». Les répétitions de mots sont même indifférentes à Rousseau : « ... *me retraçant les plaisirs d'un autre âge* — ... *s'y retracèrent pour m'affliger* ». Rousseau n'a aucun scrupule de purisme. (On voit par ses lettres à son éditeur Rey qu'il persiste, pour sauvegarder l'harmonie de sa phrase, à maintenir des erreurs historiques ou des formes disparues dans l'usage). Seule la valeur musicale lui importe. On peut marquer ici l'une des ressources de ces phrases chantantes : ce sont les *pauses rythmiques*. De temps à autre le développement d'un rythme périodique est interrompu par une phrase courte et de sonorité pleine. Une première pause marque le commencement du morceau : « Revenus lentement au port après quelques détours, *nous nous séparâmes* ». Une deuxième et une troisième en scandent pour ainsi dire les couplets : « *Nous gardions un profond silence.* — *Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé* ». Enfin une dernière, plus complexe, le ferme sur un rythme qui est nettement celui d'une strophe :

tout revenait
Pour augmenter ma misère présente
Prendre place en mon souvenir

VI. Sources du morceau. Son influence. — Les sources du morceau semblent bien être tout entières dans les souvenirs et les rêves de Rousseau. Il n'a jamais vécu exactement cette scène, mais il a fait le tour du lac en bateau, passant à Meillerie, pendant une promenade de six jours qu'il fit en 1754 avec des

amis de Genève. La scène la plus pathétique de ses amours chastes avec Mme d'Houdetot, la plus douloureuse aussi, se déroule au clair de lune, au bruit monotone d'une cascade, parmi « le concours des plus agréables sensations ». (*Confessions,* II, 9.)

La beauté du morceau fit une très vive impression sur les contemporains. Les comptes-rendus des journaux (*Mercure de France, Année littéraire* de Fréron, etc.) en parlèrent avec enthousiasme. Nous avons dit que pour les voyageurs Meillerie devint « une espèce de lieu classique ». Les romanciers n'osèrent pas copier exactement la promenade en barque, mais les scènes de mélancolie amoureuse au clair de lune ne se comptèrent plus. Il suffira de rappeler *le Lac* des *Premières Méditations.* Le décor est le même, un lac entouré de montagnes, le soir, dans le silence que scande seulement le bruit cadencé des rames. L'accent de mélancolie douloureuse est le même. Il reste seulement que Lamartine et Elvire sont séparés par les événements. Leur volonté seule au contraire condamne Saint-Preux et Julie au renoncement de l'amitié.

ŒUVRES DE JEUNESSE

Les œuvres de jeunesse de Rousseau dont les manuscrits nous sont parvenus n'offrent qu'un intérêt documentaire. Les plus anciennes montrent quel long chemin Rousseau a dû parcourir, par un travail obstiné, pour devenir un grand écrivain. Nous citons le début d'un projet de *Chronologie universelle,* écrit par Rousseau entre 1736 et 1738, vers 25 ans[1]. On verra avec quelle gaucherie il essaie d'imiter la phrase périodique du 17e siècle.

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

Le titre de cet ouvrage annonce qu'il n'est pas destiné à voir le jour : c'est un recueil que j'ai fait pour mon seul usage. Il paraîtrait donc ridicule que je fisse ici un long détail du dessein que je me suis proposé en le composant, du plan que j'ai suivi et des auteurs que j'ai pris pour guides dans cette route épineuse. Deux raisons, cependant, m'engagent à m'en rendre à moi-même une espèce de compte abrégé dans cet avant-propos. La première et la principale est que m'étant proposé un but particulier qui pourrait peut-être changer dans la suite par diverses circonstances que je ne prévois pas, de manière que la fin de ce recueil n'eût pas le rapport nécessaire avec le commencement, ce qui ferait un assemblage monstrueux, j'ai cru qu'en couchant sur le papier mes vues dans l'entreprise de cet ouvrage par un petit abrégé que j'en ferais au commencement et en m'imposant la nécessité de les suivre dans la suite, je donnerais à mes yeux de quoi prévenir l'inconstance de mon esprit, et me mettrais dans l'heureuse obligation de faire un recueil uniforme et de me gêner dans l'exécution d'une longue et difficile entreprise.

Ma seconde raison est que, n'étant pas assuré si, dans la suite, je n'aurais point quelque occasion de faire plaisir à un ami en lui communiquant mon travail, je serais bien aise de le mettre au fait, dès l'entrée, des dispositions d'esprit qui me l'ont fait entreprendre, afin que d'une part, si ces vues ne répondaient pas aux miennes, il ne perdît pas inutilement son temps à le parcourir, et que, de l'autre en le lisant et le trouvant traité d'une forme un peu extraordinaire, il se conformât toujours à mes idées et ne prît pas le change dans les endroits où je m'éloigne de la méthode de ceux qui travaillent pour le public.

Rousseau continue en montrant les avantages de l'histoire. Elle nous apprend à nous rendre utiles. Elle forme l'esprit et le cœur.

1. Publié par M. Th. Dufour dans les *Annales J.-J. Rousseau.* 1905.

DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS[1]

L'œuvre expliquée par l'auteur.

COMMENT FUT COMPOSÉ LE DISCOURS

(Extrait des *Confessions,* II, 8).

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allais à pied quand j'étais seul, et j'allais vite pour arriver plus tôt. Les arbres de la route, toujours élagués à la mode du pays[2], ne donnaient presque aucune ombre; et souvent, rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendais par terre n'en pouvant plus. Je m'avisais pour modérer mon pas de prendre quelque livre. Je pris un jour le *Mercure de France,* et, tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'Académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.*

A l'instant de cette lecture je vis un autre univers, et je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes[3]. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle : sitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne; et dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusque dans la musique.

1. Voir l'*Introduction,* p. 28.

2. Rousseau a protesté contre cet élaguage dans la *Nouvelle Héloïse* (l'Élysée de Julie, IV, 11).

3. Dans la lettre du 12 janvier 1762 :

« Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout à coup, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant, j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de larmes, sans avoir senti que j'en répandais. »

Avant de l'apprendre je savais par cœur des multitudes de chansons : sitôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun ; et je doute que de ceux que j'ai le plus aimés j'en puisse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut : je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite en crayon[1] sous un chêne. Il m'exhorta de[2] donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix[3]. Je le fis, et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement[4].

Mes sentiments se montèrent, avec la plus inconcevable rapidité, au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu ; et ce qu'il y a de plus étonnant est que cette effervescence se soutint dans mon cœur, durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme.

Analyse et Extraits.

[Dans la première partie du Discours, Rousseau commence par opposer le charme apparent de la politesse civilisée à la profonde corruption et à la férocité de mœurs qu'elle recouvre. De cette dépravation il prétend démontrer *par l'histoire* que les sciences et les arts sont seuls responsables. L'Egypte, l'empire byzantin, l'ancien empire Perse, la Chine, le contraste entre Sparte et Athènes, le témoignage de Socrate, celui de Fabricius à Rome, celui-même de Louis XII ou de Henri IV en France, lui semblent affirmer successivement que le progrès de la décadence a été parallèle au progrès de la civilisation.

Dans la deuxième partie, Rousseau prétend expliquer ces faits *par le raisonnement*. Si les sciences et les arts, dit-il, poursuivent des recher-

1. *En crayon* = *avec du crayon*. Cf. cette expression de Malherbe « en intention de le prêter », qui était d'ailleurs toujours en usage au temps de Rousseau. Féraud (auteur d'un bon *Dictionnaire* publié en 1787) lui préfère seulement *dans l'intention*.

2. Règle : *La préposition* **de** *s'employait très souvent au 17e siècle, et quelquefois au 18e siècle, avec des verbes qui demandent aujourd'hui la préposition* **à** : « Il les exhorta d'avoir bon courage. » (Vaugelas).

3. *Au prix* = *pour le prix*. Règle : *Au 17e siècle, la préposition* **à** *(comme la préposition* **de***) tend à remplacer toutes les autres :* **à** quelle utilité ? (*au lieu de :* **pour** quelle utilité ?) (La Fontaine). *L'usage persiste encore au 18e siècle.*

4. Rousseau, hanté par l'idée de la persécution, regrette de n'avoir pas vécu une vie obscure.

ches inutiles et vaines, elles entraînent en outre des conséquences désastreuses. Elles accoutument à l'oisiveté des écrivains et des lettrés qui « dévorent en pure perte la substance de l'Etat » ; et c'est grâce à elles que le luxe se développe.]

Le Luxe.

Le luxe va rarement sans les sciences et les arts, et jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre philosophie, toujours féconde en maximes singulières, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des Etats : mais, après avoir oublié la nécessité des lois somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, et que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le luxe soit un signe certain des richesses ; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier : que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours ? et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu ; les nôtres[1] ne parlent que de commerce et d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendrait à Alger ; un autre, en suivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, et d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la consommation qu'il y fait ; ainsi un Sybarite aurait bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, et laquelle fit trembler l'Asie.

La monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes par un prince plus pauvre que le moindre des satrapes de Perse[2] ; et les Scythes, le plus misérable de tous

1. Ces politiques, ce sont les *Economistes* dont les doctrines commençaient alors à se constituer. Ils affirmaient que l'Economie politique devait partir non d'un idéal moral, religieux, etc., mais de l'étude positive des faits et que c'est seulement en s'appuyant sur ces faits qu'on peut améliorer le sort des hommes. Les physiocrates, par exemple, établissent leurs projets de lois et règlements sur la distribution, production, consommation des richesses. Une doctrine « économique » et opposée à celle de Rousseau avait été, par exemple, développée par un *Discours* de Turgot en Sorbonne, cette même année 1750.

2. Ce prince est Alexandre le Grand.

les peuples, ont résisté aux plus puissants monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputèrent l'empire du monde ; l'une était très riche, l'autre n'avait rien, et ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire romain, à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie des gens qui ne savaient pas même ce que c'était que richesse[1]. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure et leur pauvreté[2]. Une troupe de pauvres montagnards[3] dont toute l'avidité se bornait à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté autrichienne, écrasa cette opulente et redoutable maison de Bourgogne qui faisait trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance et toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs[4]. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, et qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs et des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De savoir lequel importe le plus aux empires, d'être brillants et momentanés ou vertueux et durables. Je dis brillant, mais de quel éclat ? Le goût du faste ne s'associe guère dans les mêmes âmes avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élèvent jamais à rien de grand ; et, quand[5] ils en auraient la force, le courage leur manquerait.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de ses récompenses. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans des temps où les savants[6] devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état

1. Règle: *La suppression de l'article a souvent pour conséquence de donner plus de généralité à la pensée:* « Il faut dire ce que c'est que prose et que vers » (J.-J. Rousseau). Cf. Crouzet, Berthet, Galliot. *Grammaire Française simple et complète*, § 110, 1°.

2. Comparer avec les idées de Rousseau cette opinion d'un économiste allemand contemporain, Reich : « La vie trop aisée et l'acquisition trop facile de la richesse paralysent les aspirations de l'homme vers l'idéal. Une âpre lutte pour l'existence est une condition nécessaire de la grandeur d'un peuple.»

3. Les Suisses.

4. Les Hollandais.

5. *Quand* = *en admettant que.* Cf. Crouzet... *Gr. Fr.* § 423 b.

6. Noter que par *sciences* (et *savants*), pendant toute la première moitié du 18e siècle, on entend tout aussi bien l'histoire, la philologie, l'érudition, la critique, etc. (Cf. le titre du *Journal des Savants*).

de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté[1]; où l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvre de poésie dramatique, et des prodiges d'harmonie sont rebutés? Ce qu'il fera, Messieurs? Il rabaissera son génie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admirerait que longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse! et combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes[2]!

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard, entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'âme et qui refuse de se prêter au génie de son siècle et de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui! il mourra dans l'indigence et dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais, et non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre[3], le moment est venu où ce pinceau, destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes et saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis[4]. Et toi, rival des Praxitèles et des Phidias; toi, dont les anciens auraient employé le ciseau à leur faire des dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie;

1. Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature, pour le bonheur du genre humain: mieux dirigé, il pourrait produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtraient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes; si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'âme et vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, et que Platon a faites autrefois, mériteraient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, et de défendre une si grande cause. *(Note de Rousseau).*

2. Cette protestation contre le style galant et la frivolité commence à être un thème courant en 1750. Fontenelle, notamment, pour les sciences et la poésie, Boucher, pour la peinture, trouvent déjà des critiques acharnés.

3. Carle et Pierre Vanloo, (1684-1745, 1705-1765), peintres dont les tableaux furent fort estimés dans la première moitié du 18e siècle et qui continuèrent la tradition de la «grande peinture» (batailles, scènes religieuses, etc.) qui fut la seule goûtée sous Louis XIV.

4. Voiture à deux places l'une en face de l'autre. Il y a une vive protestation contre ces peintures dans la *Nouvelle Héloïse* (V. 2).

inimitable Pigal[1], ta main se résoudra à ravaler le ventre d'un magot[2], ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on[3] ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocents et vertueux aimaient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitaient ensemble sous les mêmes cabanes[4], mais, bientôt devenus méchants, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs, et les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation, et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit pour ainsi dire soutenus, à l'entrée des palais des grands, sur des colonnes de marbre, et gravés sur des chapiteaux corinthiens[5].

[Avec le luxe, les vertus guerrières se sont émoussées, les qualités morales ont perdu leur prestige. On a honoré les « talents » et avili les « vertus ». Sans doute on a trouvé à ces maux des remèdes. Les sociétés savantes (c'est à la société de Dijon que Rousseau présente son *Discours*) veillent sur les gens de lettres et sur la moralité des ouvrages. Pourtant on lit et on honore les plus funestes des écrivains, les « dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinoza ». Et s'il est bon « que les savants du premier ordre » trouvent à la cour des rois « d'honorables asiles », il faut maudire tous les médiocres « compilateurs d'ouvrages », « mauvais versificateurs », « géomètres subalternes ». Au lieu de tout cela apprenons à cultiver la vertu « science sublime des âmes simples »].

1. Pigalle, célèbre sculpteur du 18e siècle (1714-1785), dont l'ouvrage le plus connu est le tombeau du Maréchal de Saxe.

2. *Ravaler = sculpter le ventre tombant d'un magot*, à moins que le sens ne soit tiré, par métaphore, de celui qui est encore usité en maçonnerie et que donne le *Dictionnaire* de Furetière en 1732 : « donner la dernière façon à un mur ». Le goût des chinoiseries qui se développe au début du 18e siècle était encore très vif.

3. *Que = sans que*. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 326.

4. Rousseau fait sans doute allusion aux dieux lares ou dieux du foyer chez les anciens Romains.

5. Le thème est infiniment banal. Les malédictions contre le luxe sont un lieu commun chez les moralistes grecs ou romains. Mais on voit ce qui fait, et ce qui fit au 18e siècle, l'originalité de Rousseau : la sincérité des regrets et du rêve de la « nature » d'une part, et l'éclat du style, d'autre part.

*Relire la manière dont Rousseau a conçu son *Discours* (voir p. 64) et montrer que si cette « inspiration » a été favorable à l'éloquence de Rousseau, elle l'a conduit à se satisfaire de toutes sortes d'« à peu près » historiques.

DISCOURS SUR L'ORIGINE DE L'INÉGALITÉ (1755)[1]

Analyse et Extraits.

[La *Préface* du Discours indique les difficultés du sujet et les erreurs de ceux qui s'en sont occupés. Ce n'est pas sur la *loi naturelle* qu'il faut commencer par discuter, mais sur ce qu'est l'homme à l'état de nature. Quand nous connaîtrons « cet homme originel » nous pourrons discuter sur « ses vrais besoins et les principes fondamentaux de ses devoirs », sur les lois qui lui conviennent.

Dans la première partie, pour retrouver l'homme naturel, Rousseau commence par écarter tous les faits historiques. Il le reconstitue uniquement par des hypothèses rationnelles qui, selon lui, sont plus sûres. Ce raisonnement nous montre que l'homme primitif a dû avoir un corps assez robuste et agile pour ne rien craindre des bêtes sauvages. Il ignorait les maladies et infirmités qui ne sont nées que de la corruption des mœurs, car « l'homme qui médite est un animal dépravé ». Au point de vue de l'esprit l'homme se différencie de la bête par la faculté de perfectionner son intelligence. Mais s'il avait ce *pouvoir* de se perfectionner, comment en a-t-il senti le *besoin?* A l'état de nature, en effet, « son imagination ne lui peint rien; son cœur ne lui demande rien ». Malgré l'obscurité du problème on peut croire que le besoin de réfléchir pour changer son état est né du rapprochement avec les autres êtres et de l'usage de la parole. On ne saurait dire comment est née l'*idée* de parler ; on ne peut proposer sur le développement du langage que des théories incomplètes. Mais c'est par le langage que l'intelligence a dû se former.

Avec les origines de l'intelligence il faut trouver les origines de la conscience morale. A l'état de nature les hommes « ne pouvaient être ni bons ni méchants, et n'avaient ni vices ni vertus ». Le premier éveil du sens moral a dû apparaître sous l'influence d'un sentiment inné chez tout sauvage, la pitié.]

La Pitié.

Je ne crois pas avoir aucune contradiction[2] à craindre en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnaître le détracteur le plus outré des vertus humaines[3]. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles et sujets à autant de maux que nous le sommes ; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus

1. Voir l'*Introduction*, p. 30.

2. *Aucun* a ici le sens affirmatif, qu'il avait à l'origine, de *quelque*, *quelqu'un*. Cf. Crouzet... *Grammaire Française*, § 200 et 311.

3. Sans doute Mandeville dont il est question plus bas.

utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des mères pour leurs petits, et des périls qu'elles bravent pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce. Il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture ; et les tristes mugissements du bétail entrant dans une boucherie annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la *Fable des Abeilles*[1] forcé de reconnaître l'homme pour un être compatissant et sensible, sortir, dans l'exemple qu'il en donne, de son style froid et subtil[2], pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui aperçoit au dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mère, brisant sous sa dent meurtrière ses faibles membres, et déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel ! quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant !

Tel est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion ; telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans[3] nos spectacles s'attendrir et pleurer, aux malheurs d'un infortuné, tel qui, s'il était à la place du tyran, aggraverait encore les tourments de son ennemi[4] ; semblable au sanguinaire Sylla, si sensible aux maux qu'il n'avait pas causés, ou à cet Alexandre de Phères[5] qui n'osait assister à la représentation d'aucune tragédie, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque

1. Cet auteur était Mandeville, médecin hollandais établi en Angleterre, mort en 1733. La *Fable des Abeilles* avait été traduite en 1740 (par J. Bertrand). L'auteur essaie d'y démontrer que les vices des particuliers sont les éléments nécessaires du bien-être et de la grandeur d'une société. Le livre de Mandeville a inspiré Voltaire dans sa satire du *Mondain*.

2. Ce style « froid et subtil » était celui de tous les moralistes contemporains de Rousseau. On voit qu'il ne l'aimait point.

3. *Dans* = *pendant* (nos spectacles). Cet usage était fréquent au 17e siècle : « Je fus régent *dans* l'absence du jeune prince » (Fénelon).

4. Comparer cette idée avec le développement de la *Lettre à d'Alembert*. (*Extraits* p. 91).

5. Alexandre, tyran de Phères en 370 avant J.-C., faisait enterrer vivants ou dévorer par les bêtes ses ennemis. Vaincu par Pelopidas, il fut tué, à l'instigation de sa femme, par ses beaux-frères.

et Priam, tandis qu'il écoutait sans émotion les cris de tant de citoyens qu'on égorgeait tous les jours par ses ordres.

« Mollissima corda
« Humano generi dare se natura fatetur,
« Quæ lacrimas dedit. »[1]

Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer[2] aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux faibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général ? La bienveillance et l'amitié mêmes sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ? Quand il serait vrai que la commisération ne serait qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre[3], sentiment obscur et vif dans l'homme sauvage, développé mais faible dans l'homme civil, qu'importerait cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force[4] ? En effet, la commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant. Or, il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre[5], et c'est la réflexion qui le fortifie ; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même ; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne[6] et l'afflige. C'est la philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : « Péris, si tu veux ; je suis en sûreté. » Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philo-

1. [Juv., *Sat.* xv, v. 131.]. « La nature reconnaît qu'elle donne à l'homme un cœur prompt à s'attendrir, elle qui lui a donné les larmes. »

2. *Disputer* = *contester*.

3. C'est la doctrine de La Rochefoucauld qui cherche des mobiles inconsciemment égoïstes dans toutes nos vertus. Rousseau avait lu La Rochefoucauld avec Mme de Warens qui ne l'aimait pas. (*Confessions* I, 3.)

4. *Qu'importerait à* = *quelle importance aurait pour*. La construction n'est pas claire.

5. Entendons, comme dans tout ce discours, *l'égoïsme*.

6. Le sens du mot s'était au 18e siècle très affaibli (alors qu'au 17e siècle *gêne* gardait le sens de *torture*). (Féraud donne déjà des phrases telles que « Je ne veux pas vous *gêner* »). Règle : *C'est une règle constante que les mots ont une vie et fréquemment s'usent en vieillissant.*

sophe et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles, et s'argumenter[1] un peu, pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine[2]. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent ; et, faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne ; c'est la canaille, ce sont les femmes des halles qui séparent les combattants, et qui empêchent les honnêtes gens de s'entrégorger[3].

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir ; c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix ; c'est elle qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un faible enfant ou à un vieillard infirme sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espère pouvoir trouver la sienne ailleurs : c'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée : *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouverait à mal faire,

1. *S'argumenter = Se donner des arguments*. L'emploi réfléchi du verbe semble bien être personnel à Rousseau. Les dictionnaires du 18e siècle ne le signalent pas.

2. Tout ce passage sur le philosophe qui « s'argumente » serait, d'après Rousseau lui-même, de Diderot. Mais Rousseau n'a donné ce renseignement que très tardivement, en 1770. Il est possible qu'il ait voulu rejeter sur Diderot la responsabilité de ce qu'il appelle « l'air noir et le ton dur » du morceau. On a été jusqu'à attribuer à Diderot le § entier, depuis *Tel est le pur mouvement...* Les raisons en sont tout à fait insuffisantes.

3. On voit que Rousseau n'aimait pas les philosophes. Il disait déjà d'eux dans la Préface de *Narcisse* : « [Le philosophe] n'est ni parent, ni citoyen, ni homme ; il est philosophe ». Ces attaques seront reprises par Palissot dans sa pièce des *Philosophes* (1760), où Rousseau lui-même sera raillé.

* Étudier les raisons qui expliquent ce dédain de Rousseau pour les philosophes en se servant de l'*Introduction*, p. 18, du *Discours sur les sciences et les arts* et des *Extraits*.

même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe d'acquérir de la vertu par raison, il y a longtemps que le genre humain ne serait plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnements de ceux qui le composent.

[Dans l'état de nature « l'inégalité est à peine sensible » et son influence « est presque nulle ». Il n'y a « ni éducation, ni progrès ». Sans doute l'homme a reçu en puissance « la perfectibilité, les vertus sociales, germes de ses futures misères ». Mais ces facultés pouvaient ne jamais se développer, le laisser dans sa condition d'animal heureux. Une série de hasards a perfectionné sa raison en « détériorant l'espèce » et rendu « un être méchant en le rendant sociable ».

La *deuxième partie* étudie cet enchaînement de hasards.

Rousseau proclame d'abord que l'idée de propriété a consacré l'inégalité et rendu le mal irrémédiable. Mais cette idée n'a pu naître qu'au terme d'une lente évolution, après que toutes sortes d'inégalités moins évidentes se furent infiltrées dans les sociétés humaines. Peu à peu les hommes qui erraient séparément virent l'avantage de se grouper en familles. Ils y prirent une première idée de la propriété, s'accoutumèrent à chercher des « commodités inconnues à leurs pères », commencèrent à s'apprécier mutuellement, et apprirent à désirer la considération et la supériorité. Jusque-là ils pouvaient encore vivre « libres, sains, bons et heureux », mais l'agriculture et la métallurgie précipitèrent les progrès de l'inégalité et de la misère.]

Les premières Inégalités.

Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile[1]. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! » Mais il y a grande apparence qu'a-

1. Rousseau excelle dans ces débuts qui résument énergiquement les développements qui vont suivre.

Comparer avec le début de l'*Emile* : « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme »; le début du *Contrat Social* et ceux que peuvent fournir les *Extraits*.

La phrase est à rapprocher de celle de Pascal : « *Mien, tien.* « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil ». Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre ».

lors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient : car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain : il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements et de connaissances dans leur ordre le plus naturel.....

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts[1] qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes[2] qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons[3].

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète, c'est l'or et l'argent ; mais pour le philosophe, ce sont le fer

1. *Arts* a ici le sens du latin *artes* (métiers), sens qui est précisé plus bas par « la métallurgie et l'agriculture furent les deux *arts*... »

2. Par goût Rousseau aime autant les *forêts* que les *campagnes*. C'est dans les forêts de St-Germain ou de Montmorency qu'il composa le *Discours sur l'inégalité*, la *Nouvelle Héloïse*. L'épithète *riantes* ne fait donc pas antithèse avec *forêts*. Elle est seulement destinée à s'opposer aux mots *esclavage* et *misère*.

3. Historiquement toutes ces hypothèses sont incomplètes ou fausses. Entre l'état sauvage et l'état agricole, il y a par exemple l'état pastoral où l'homme possède des troupeaux et vit de leur entretien.

* Etudier l'art de la période chez Rousseau en comparant ce passage avec celui qui est cité en tête des *Extraits* p. 63.

et le blé[1] qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. Aussi l'un et l'autre étaient-ils inconnus aux sauvages de l'Amérique, qui pour cela sont toujours demeurés tels[2]; les autres peuples semblent même être restés barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces arts sans l'autre. Et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi[3] l'Europe a été, sinon plus tôt, du moins plus constamment et mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer et la plus fertile en blé.

Il est très difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connaître et employer le fer; car il n'est pas croyable qu'ils aient imaginé d'eux-mêmes de tirer la matière de la mine, et de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion avant que de savoir ce qui en résulterait. D'un autre côté, on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel, que les mines ne se forment[4] que dans les lieux arides et dénués d'arbres et de plantes; de sorte qu'on dirait que la nature avait pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque volcan, qui, vomissant des matières métalliques en fusion, aura donné aux observateurs l'idée d'imiter cette opération de la nature; encore faut-il leur supposer bien du courage et de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible, et envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvaient retirer[5]; ce qui ne con-

1. Remarquer la différence de construction : *c'est, ce sont. L'or et l'argent* forment un ensemble = « le métal précieux », d'où le singulier. *Le fer* et le *blé* sont deux choses très distinctes, d'où le pluriel.

2. Les « sauvages de l'Amérique » étaient un des thèmes familiers des philosophes et moralistes au 18e siècle. Marmontel tirera parti des légendes sur leurs mœurs et leur civilisation dans le roman philosophique des *Incas* (voir en particulier le chapitre sur la vie des sauvages des îles Mendoce). Il est exact qu'ils ignoraient l'usage du fer.

3. Il faut comprendre *pourquoi* comme équivalent à *pour quoi* = *pour lesquelles*. Règle : Quoi *s'employait très souvent aux 17e et 18e siècles dans les cas où nous employons le pronom* **lequel** :

Ce n'est pas le bonheur après **quoi** je (Molière. *Tartuffe*) [soupire.

4. *Se forment.* Le mot est bizarre. On attendrait *existent.* Mais il y avait encore au 18e siècle une doctrine géologique qui voulait que les minéraux *se forment* ou même *végètent* constamment dans la terre. — Il existe des mines dans les lieux fertiles, mais elles n'affleurent pas la surface du sol.

5. Règle : *Au 17e et encore au 18e siècle, lorsqu'un infinitif était précédé d'un verbe principal le pronom complément, au lieu de s'intercaler entre le verbe et l'infinitif, se mettait plus volontiers devant le verbe:* « Il **se** faut entr'aider » (La Font.) *plutôt que* « Il faut **s'**entr'aider ».

vient guère qu'à des esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devaient être[1].

Quant à l'agriculture, le principe en fut connu longtemps avant que la pratique en fût établie, et il n'est guère possible que les hommes, sans cesse occupés à tirer leur subsistance des arbres et des plantes, n'eussent assez promptement l'idée des voies que la nature emploie pour la génération des végétaux ; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres qui, avec la chasse et la pêche, fournissaient à leur nourriture, n'avaient pas besoin de leurs soins, soit faute de connaître l'usage du blé, soit faute d'instruments pour le cultiver, soit faute de prévoyance pour le besoin à venir, soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail[2]. Devenus plus industrieux, on peut croire qu'avec des pierres aiguës et des bâtons pointus ils commencèrent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes, longtemps avant de savoir préparer le blé et d'avoir les instruments nécessaires pour la culture en grand ; sans compter que, pour se livrer à cette occupation et ensemencer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite ; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme sauvage, qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'invention des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain de[3] s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il fallut des hommes pour fondre et forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches pour la consommer ; et, comme il fallut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvèrent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquirent d'un côté le labourage et l'agriculture, et de l'autre l'art de travailler les métaux et d'en multiplier les usages[4].

1. Toutes ces hypothèses ne reposent sur aucun fondement solide.

2. Ces origines de la culture du blé sont toujours inconnues. Notons seulement qu'on a découvert tout récemment, en Asie Mineure, le blé sauvage.

3. RÈGLE : *Il les exhorta d'avoir bon courage.* Voir p. 65, n. 2.

4. N'oublions pas que tout cela n'est pour Rousseau qu'une hypothèse *logique*, non *historique*.

L'inconvénient de la logique en ces matières est qu'on peut — comme le fait Rousseau — affirmer en soi-même, et dès l'abord, les conclusions et imaginer ensuite les raisons.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage, et de la propriété une fois reconnue les premières règles de justice : car, pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose ; de plus, les hommes commençant à porter leurs vues dans l'avenir, et se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avait aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille[1] des torts qu'il pouvait faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle, qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissante[2] d'ailleurs que de la main-d'œuvre ; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui, donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fonds, au moins jusqu'à la récolte, et ainsi d'année en année[3], ce qui, faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété. Lorsque les anciens, dit Grotius, ont donné à Cérès l'épithète de législatrice, et à une fête célébrée à son honneur le nom de Thesmophories, ils ont fait entendre par là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit, c'est-à-dire le droit de propriété, différent de celui qui résulte de la loi naturelle.

Les choses en cet état eussent pu demeurer égales si les talents eussent été égaux, et que, par exemple, l'emploi du fer et la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte[4] : mais la proportion que rien ne maintenait fut bientôt rompue ; le plus fort faisait plus d'ouvrage ; le plus adroit tirait meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvait des moyens d'abréger le travail ; le laboureur avait plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de blé[5], et en

1. « Quelques-uns, dit l'Académie, emploient le singulier, *une représaille*... Elle ne les blâme ni ne les loue. Le pluriel est de beaucoup plus usité » (*Dict.* de Féraud. 1787.)

2. RÈGLE : *Au 17e siècle, on connaissait la règle (fixée définitivement en 1678) d'après laquelle le participe présent est invariable quand il est verbe et variable quand il est adjectif verbal, mais on ne l'appliquait pas toujours, et le participe était souvent variable, même quand il était verbe.*

Faire la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants.
(LA FONTAINE.)

De cet usage nous sont restées les expressions : *les ayants droit, toute affaire cessante*. Cf. CROUZET... : *Grammaire Française*, § 362.

3. Certaines doctrines socialistes actuelles prétendent ainsi limiter le droit de propriété des terres au fait de les cultiver.

4. C'est-à-dire : « Si les agriculteurs avaient eu besoin de fer pour une valeur exactement égale à celle des denrées que les producteurs de fer devaient consommer. »

5. Le laboureur avait plus besoin de fer qu'il ne produisait de blé, ou le forgeron plus besoin de blé qu'il ne produisait de fer.

travaillant également, l'un gagnait beaucoup, tandis que l'autre avait peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison[1], et que les différences des hommes, développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets, et commencent à influer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

[Quand l'agriculture et la métallurgie se furent ainsi organisées, le progrès des inégalités devint fatal. On vit «les usurpations des riches, le brigandage des pauvres, les passions effrénées de tous ». Jusqu'au jour où les hommes sentirent que pour sortir de cette anarchie, il y avait avantage à légitimer par le droit ce qui n'avait été acquis que par la force. On convint donc de fixer des lois et d'organiser une société. Telle fut, selon Rousseau, (qui précisera sa doctrine dans le *Contrat Social*) l'origine de la société qu'on ne saurait trouver ni dans le droit du plus fort, ni dans l'union des faibles pour résister au plus fort, ni dans l'autorité paternelle, ni dans l'acceptation volontaire de la tyrannie. Une fois franchi ce premier terme de l'inégalité, « l'institution de la magistrature fut le second » et le troisième et dernier, « fut le changement du pouvoir légitime (ou accepté par la convention) en pouvoir arbitraire », le « despotisme élevant par degrés sa tête hideuse ».]

Annexes.

La Vie sociale est le principe de tous nos maux.

[Rousseau a ajouté à son Discours des *Notes* presque aussi étendues que l'ouvrage lui-même. La note suivante se dégage des discussions théoriques sur les sociétés primitives et essaie de montrer que les malheurs *actuels* de l'homme viennent des institutions sociales.]

Un auteur célèbre, calculant les biens et les maux de la vie humaine, et comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassait l'autre de beaucoup, et qu'à tout prendre, la vie était pour l'homme un assez mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion; il a tiré tous ses raisonnements de la constitution de l'homme civil[2] : s'il

1. La phrase est expliquée par celles qui précèdent et suivent. L'inégalité qui résulte des différences de capacités naturelles se développe avec celle qui résulte de la *combinaison* des échanges (blé contre fer et inversement, etc.). Le passage n'est pas clair. Rousseau n'est pas encore rigoureusement maître de sa pensée.

* Comparer ce passage avec un développement purement oratoire et moral, par ex. celui sur «le Luxe», p. 66, et montrer comment l'effort pour soutenir ses convictions de preuves logiques et philosophiques embarrasse encore la pensée de Rousseau.

2. *Civil* = *considéré dans la société, civilisé.*

fût remonté jusqu'à l'homme naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des résultats très différents ; qu'il eût aperçu que l'homme n'a guère de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même, et que la nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de sciences approfondies, tant d'arts[1] inventés, tant de forces employées, des abîmes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des bâtiments énormes élevés sur la terre, la mer couverte de vaisseaux et de matelots ; et que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine ; on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui règne entre ces choses, et déplorer l'aveuglement de l'homme, qui, pour nourrir son fol orgueil, et je ne sais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible[2], et que la bienfaisante nature avait pris soin d'écarter de lui.

Les hommes sont méchants, une triste et continuelle expérience dispense de la preuve ; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré : qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changements survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, et les connaissances qu'il a acquises ? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que[3] leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparents, et à se faire en effet[4] tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société, et où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui ? Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des héritiers avides, et souvent ses propres enfants, ne souhaitent la mort en secret ; pas

1. Cf. la note 1, p. 75.

2. Entendons : *Tous les maux dont il est capable de souffrir.*

3. *A proportion* était encore la tournure la plus usitée. « Plusieurs disent *en proportion.* » (*Dict.* de Féraud, 1787). Nous dirions *dans la proportion où.*—Pour *que* équivalant à *où*, Règle : *Au 17e siècle, on emploie très souvent* que, *à la place de* où, *après des noms de temps, de lieu, de situation, de manière :* Ex. : *A l'heure* que *je parle.* (Mol.).

4. *En effet* = *en réalité.* Sens constant aux 17e et 18e siècles.

un vaisseau en mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque négociant ; pas une maison qu'un débiteur de mauvaise foi ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient ; pas un peuple qui ne se réjouisse des désastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, et que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre. Mais ce qu'il y a de plus dangereux encore c'est que les calamités publiques font l'attente et l'espoir d'une multitude de particuliers : les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine. J'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile ; et le grand et funeste incendie de Londres, qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux, fit peut-être la fortune à[1] plus de dix mille personnes. Je sais que Montaigne blâme l'Athénien Démades d'avoir fait punir un ouvrier qui, vendant fort cher des cercueils, gagnait beaucoup à la mort des citoyens, mais, la raison que Montaigne allègue étant qu'il faudrait punir tout le monde, il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénètre donc, au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement, et où ils naissent ennemis par devoir et fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la société est tellement constituée que chaque homme gagne à servir les autres, je répliquerai que cela serait fort bien s'il ne gagnait encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement, et le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité, et c'est à quoi les puissants emploient toutes leurs forces, et les faibles toutes leurs ruses[2].

1. Nous dirions *fit peut-être faire fortune à*, ou *la fortune de*. Règle : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, note 3.

2. C'est la même doctrine qui s'exprime dans l'anecdote connue de Fontenelle voyant passer un voleur enchaîné : « Voilà un homme qui a mal calculé son affaire ». La doctrine actuelle de la solidarité s'efforce au contraire de prouver que le bien de chacun est lié étroitement au bien de tous.

Il faut reconnaître dans tous les cas que Rousseau a vécu conformément à ses idées, qu'il a eu le dédain de l'argent (Cf. *Introduction*, p. 24) et qu'il se réjouissait que le maréchal de Luxembourg ne l'eût pas porté sur son testament, pour n'être pas tenté de souhaiter sa mort.

L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, et l'ami de tous ses semblables[1]. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; et, comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing ; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, et tout est pacifié. Mais chez l'homme en société ce sont bien d'autres affaires : il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire, et puis au superflu ; ensuite viennent les délices, et puis les immenses richesses, et puis des sujets, et puis des esclaves ; il n'a pas un moment de relâche : ce qu'il y a de plus singulier c'est que moins les besoins sont naturels et pressants, plus les passions[2] augmentent, et qui pis est, le pouvoir de les satisfaire[3], de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors et désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé[4].

Comparez sans préjugés l'état de l'homme civil[5] avec celui de l'homme sauvage, et recherchez, si vous le pouvez, combien, outre sa méchanceté, ses besoins et ses misères, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur et à la mort. Si vous considérez les peines d'esprit qui nous consument, les passions violentes qui nous épuisent et nous désolent, les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés, la mollesse encore plus dangereuse à laquelle les riches s'abandonnent, et qui font mourir les uns de leurs besoins, et les autres de leurs excès ; si vous songez aux monstrueux mélanges des aliments, à leurs pernicieux[6] assaisonnements, aux denrées corrompues, aux

1. Voilà l'une de ces formules où Rousseau excelle. Les faits démentent malheureusement celle-là, et les sauvages se battent pour autre chose que pour la faim.

2. Entendons : *les passions qui visent à les satisfaire.*

3. En effet ces passions naissent de la recherche et du luxe qui nous donnent le pouvoir de les satisfaire.

4. Peut-être. Mais si ce tableau est vrai, il l'est au même titre du sauvage.

5. Cf. la note 2, p. 79.

6. Rousseau a protesté contre tout cela dans le chapitre de la *Nouvelle Héloïse* (Voir les *Extraits*) où il décrit la façon dont on vit au château de Wolmar. Notons cependant que, si la chère est simple, elle est soignée et délicate. Rousseau, homme de la nature, n'aima pourtant que celle qui n'est ni rude ni grossière.

drogues falsifiées, aux friponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des vaisseaux[1] dans lesquels on les prépare ; si vous faites attention aux maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes rassemblés, à celles qu'occasionnent la délicatesse de notre manière de vivre, les passages alternatifs de l'intérieur de nos maisons au grand air, l'usage des habillements pris ou quittés avec trop peu de précaution, et tous les soins que notre sensualité excessive a tournés en habitudes nécessaires, et dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé[2] ; si vous mettez en ligne de compte les incendies et les tremblements de terre qui, consumant ou renversant des villes entières, en font périr les habitants par milliers ; en un mot si vous réunissez les dangers que toutes ces causes assemblent continuellement sur nos têtes, vous sentirez combien la nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait[3] de ses leçons.

Je ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs ; mais je voudrais que les gens instruits voulussent ou osassent donner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les entrepreneurs des vivres et des hôpitaux : on verrait que leurs manœuvres, non trop secrètes[4], par lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien, font plus périr de soldats que n'en moissonne le fer ennemi[5]. C'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les pirates, soit par le feu, soit par les naufrages[6]. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie, et par conséquent de la société les

1. Le mot avait encore le sens de *vase* (*Dict.* de Féraud, 1787).

2. Dans l'éducation d'Émile, Rousseau s'efforcera justement de combattre cette sensualité excessive.

3. Règle : **Faire** *s'employait au 17e siècle beaucoup plus qu'aujourd'hui : Soit seul, pour remplacer un verbe précédent, qu'on voulait éviter de répéter*

Je le poursuis partout comme un chien [**fait** sa proie. (Boileau.)

Soit avec un autre mot pour créer une locution verbale : « Faire estime, faire leçon, faire instance, etc. », comme ici « faire mépris ».

4. Entendons : *qui ne sont pas* trop secrètes.

5. On accusait, par exemple, le contrôleur Paris-Duverney d'avoir fait sa fortune par ces manœuvres.

6. Rousseau en avait lu un exemple dans le récit du voyage de l'amiral Anson, que Saint-Preux, dans la *Nouvelle Héloïse*, est censé avoir suivi (IV, 3). Un seul vaisseau revient de la petite escadre, après le tour du monde.

assassinats, les empoisonnements, les vols de grands chemins, et les punitions mêmes de ces crimes, punitions nécessaires pour prévenir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme, coûtant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espèce humaine.....

Mais n'est-il pas mille cas plus fréquents et plus dangereux encore, où les droits paternels offensent ouvertement l'humanité? Combien de talents enfouis et d'inclinations forcées par l'imprudente contrainte des pères! Combien d'hommes se seraient distingués dans un état sortable, qui meurent malheureux et déshonorés dans un autre état pour lequel ils n'avaient aucun goût[1]! Combien de mariages heureux, mais inégaux, ont été rompus ou troublés, et combien de chastes épouses déshonorées, par cet ordre des conditions toujours en contradiction avec celui de la nature! Combien d'autres unions bizarres formées par l'intérêt et désavouées par l'amour et par la raison! Combien même d'époux honnêtes et vertueux font mutuellement leur supplice pour avoir été mal assortis! Combien de jeunes et malheureuses victimes de l'avarice de leurs parents se plongent dans le vice, ou passent leurs tristes jours dans les larmes, et gémissent dans des liens indissolubles que le cœur repousse et que l'or seul a formés[2]! Heureuses quelquefois celles que leur courage et leur vertu même arrachent à la vie avant qu'une violence barbare les force à la passer dans le crime ou dans le désespoir[3]! Pardonnez-le-moi, père et mère à jamais déplorables : j'aigris à regret vos douleurs; mais puissent-elles servir d'exemple éternel et terrible à quiconque ose, au nom même de la nature, violer le plus sacré de ses droits[4]!

1. C'est déjà la doctrine que Rousseau développera dans l'*Émile* et la *Nouvelle Héloïse* (V, 3).

2. Toutes ces protestations que La Bruyère avait déjà fait entendre (*De quelques usages*) sont mises en action dans la *Nouvelle Héloïse*, où M. d'Étange refuse de marier Julie à Saint-Preux parce qu'il est plébéien.

3. Rousseau a pourtant protesté éloquemment contre le suicide dans la *Nouvelle Héloïse*. Cf. les *Extraits*.

4. Rousseau fait probablement allusion à quelque fait divers contemporain. Il y en eut un très célèbre en 1770. Deux jeunes gens, Thérèse et Faldoni, se tuèrent à Lyon parce qu'on ne voulait pas les unir. La littérature s'empara de leur histoire et le poète Léonard écrivit un roman dont ils étaient les héros (*Lettres de deux amants ou Thérèse et Faldoni*, 1780.)

* Montrer comment Rousseau a confirmé ou contredit ses idées sur le mariage imposé par les parents, dans la *Nouvelle Héloïse* (en lisant les analyses et extraits).

[Voltaire avait remercié Rousseau de l'envoi de son *Discours* dans une lettre spirituelle. « On n'a jamais employé tant d'esprit, disait-il, à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage ». Rousseau lui répondit par la lettre suivante].

Rousseau défend son système dans une lettre à Voltaire.

Paris, le 10 septembre 1755.

C'est à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef[1]. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie[2], je partage la reconnaissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi ; éclairez un peuple digne de vos leçons ; et vous, qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu[3]. A votre égard, Monsieur, ce retour serait un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres[4].

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les

1. Les relations entre Voltaire et Rousseau n'allaient pas tarder à se gâter (Voir l'*Introduction*, p. 36).

2. Voltaire avait à cette date acheté le château des Délices, non loin de Genève.

3. Rousseau n'est pas encore tout à fait sincère. Il le deviendra entièrement après les persécutions de l'*Emile*.

4. Rousseau ne manquait pas d'un certain esprit, mais un peu lourd. (Voir le personnage de Claire dans la *Nouvelle Héloïse*). Sa lettre ne vaut pas à cet égard celle de Voltaire.

hommes célèbres dans les lettres[1], je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendants de nos vaines connaissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage, quand il voudra y réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite ; ce ne sont ni les savants, ni les poètes, qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains ; mais sans le poison lent et secret qui corrompit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste, n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenait de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente ; et s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connaissances, qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égarements, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter ; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qu'il me reste[2]. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux ; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié[3], et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis ; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants, pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants, si le sage Memnon

1. C'était un point développé par Voltaire qui, selon son habitude, s'était pris lui-même pour exemple.

2. Le pessimisme de Rousseau s'accroîtra bientôt. Après sa fuite de Motiers, il cessera presque de lire et affirmera qu'il ne trouve plus de plaisir que dans la botanique et la contemplation de la nature.

3. Ceci est écrit avant la brouille avec Grimm, Diderot et le parti philosophique.

Fig. 3. — Scène de pugilat entre Voltaire et Rousseau

Cette estampe, assez grossière à tous les points de vue et où, d'ailleurs, Voltaire et Rousseau sont si peu ressemblants qu'on ne les distingue guère que grâce aux livres l'*Emile* et la *Henriade*, tombés à côté d'eux, est très curieuse comme rappel de la longue querelle entre Voltaire et Rousseau.

m'a dit vrai, je ne connais rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, Monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive[1] leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir ? « Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses. » Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres[2].

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, ils les affichent dans les journaux[3], les quais sont couverts de leurs écrits, et j'entends critiquer *l'Orphelin*[4], parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur, bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir[5]. Or quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas[6], on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût point eu de persécuteurs[7]. Si cent myrmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortège des triomphateurs ; c'est l'empressement

1. Entendons : *reçoive de bon gré*.

2. Rousseau fait sans doute allusion aux innombrables écrits de morale, *Caractères*, *Essais*, *Considérations*, qu'avait multipliés le succès de La Bruyère, des *Lettres persanes* et de la traduction du *Spectateur* de l'anglais Addison.

3. C'est un peu plus tard que Voltaire comptera en Europe 173 journaux. Les *Journaux* à cette date ressemblaient plutôt à nos revues (Ils paraissaient par exemple tous les 15 jours ou tous les mois).

4. *L'Orphelin de la Chine*, pièce de Voltaire (1755).

5. * Etudier le développement de cette idée dans *l'Emile*.

6. On prétendait le *savoir* non par la *science*, mais par la révélation religieuse, par la *foi*. Ce n'est pas identique.

7. A cette date l'Encyclopédie est officiellement supprimée depuis 1752. Mais elle continuera à paraître jusqu'en 1759, où le privilège sera définitivement révoqué.

du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez[1]; mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à notre instruction : méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; et qui vous oserait attribuer[2] des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

1. Voltaire se plaignait qu'on falsifiât sans cesse et contrefit ses livres et qu'on en publiât sous son nom qui n'étaient pas de lui. Ces plaintes étaient d'ailleurs faites pour tromper les sévérités du gouvernement.

2. Règle : *Il* se *faut entr'aider*... Voir p. 76, n. 5.

LETTRE A D'ALEMBERT SUR LES SPECTACLES[1] (1758)

[Au début de sa Lettre, Rousseau défend les pasteurs de Genève que d'Alembert accusait d'être sociniens parfaits, c'est-à-dire de rejeter les peines éternelles. Puis il passe à la question même du théâtre. Le théâtre, dit-il, est un amusement et « un père, un fils, un mari, un citoyen » n'ont pas besoin d'autre divertissement que les devoirs que la vie leur impose.

Si ce langage « n'est plus de saison dans notre siècle », on peut contester d'autre façon l'utilité du théâtre. D'abord les spectateurs ne cherchent au théâtre que leur plaisir et cela seul leur plaît qui favorise leurs penchants « Trahit sua quemque voluptas[2] ». Par là le théâtre ne change pas des sentiments et des mœurs « qu'il ne peut que suivre et embellir » ; son premier effet est « de renforcer le caractère national, d'augmenter les inclinations naturelles, et de donner une nouvelle énergie à toutes les passions ». Tout au plus peut-on dire qu'il « purge les passions qu'on n'a pas, et fomente celles qu'on a ». Les partisans du théâtre se défendent en affirmant qu'il nous inspire tout au moins l'amour général de la vertu et la haine du vice. Rousseau conteste énergiquement cette doctrine.]

Le théâtre est impuissant à corriger les mœurs.

Le théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut et doit l'être, rend la vertu aimable et le vice odieux. Quoi donc ! avant qu'il y eût des comédies, n'aimait-on point les gens de bien ? ne haïssait-on point les méchants ? et ces sentiments sont-ils plus faibles dans les lieux dépourvus de spectacles ? Le théâtre rend la vertu aimable.... Il opère un grand prodige de faire ce que la nature et la raison[3] font avant lui ! Les méchants sont haïs sur la scène..... Sont-ils aimés dans la société, quand on les y connaît pour tels ? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'auteur que des forfaits qu'il leur fait commettre ? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donnerait moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs

1. Voir l'*Introduction*, p. 34.

2. « Chacun prend pour guide son plaisir ».

3. Les deux mots ont leur importance. La *raison* cultivée par la civilisation n'est plus capable de nous inspirer, selon Rousseau, l'amour de la vertu. Il faut qu'elle s'inspire de la *nature*.

pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de si admirable, et l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajouter un soupçon qui me vient? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phèdre ou de Médée ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la pièce : et si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du théâtre[1] ?

Je voudrais bien qu'on me montrât clairement et sans verbiage par quels moyens il pourrait produire en nous des sentiments que nous n'aurions pas, et nous faire juger des êtres moraux[2] autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes. Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles et dépourvues de sens ! Ah ! si la beauté de la vertu était l'ouvrage de l'art, il y a longtemps qu'il l'aurait défigurée. Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oser soutenir que l'homme est né bon, je le pense et crois l'avoir prouvé : la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête, et nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous et non dans les pièces[3]. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir[4]. L'amour du beau[5] est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de scènes ; l'auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve ; et de ce pur sentiment qu'il flatte naissent les douces larmes qu'il fait couler[6].

Imaginez la comédie aussi parfaite qu'il vous plaira ; où est celui qui, s'y rendant pour la première fois, n'y va pas

1. C'était en effet ce résultat que défendait Racine dans la *Préface* de *Phèdre*.

2. C'est-à-dire *des qualités morales des êtres*.

3. C'est tout le sujet des deux premiers *Discours*. Mais Rousseau peut se tromper en affirmant qu'il a *prouvé* sa doctrine. Si les principes qui soutiennent cette discussion sont incertains, que devient la démonstration? Et ceux qui avaient défendu et défendront le théâtre, Lefranc de Pompignan, le marquis d'Argens, Voltaire, etc... ont beau jeu à montrer que le théâtre nous *éclaire* sur la vraie nature de vices, que notre hypocrisie naturelle nous dissimule à nous-mêmes

4. C'est-à-dire, pour l'auteur, à en tirer profit pour le succès de sa pièce.

5. C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoi qu'en disent les philosophes, cet amour est inné dans l'homme, et sert de principe à la conscience. Je puis citer en exemple de cela la petite pièce de *Nanine*, qui a fait murmurer l'assemblée, et ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'auteur [Voltaire] et cela parce que l'honneur, la vertu, les purs sentiments de la nature, y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions. *(Note de Rousseau.)*

6. *Comparer les idées de ce développement sur l'amour du « beau moral » avec celles *du Discours sur l'inégalité* (p. 70) ou de l'*Emile* (livre IV).

déjà convaincu de ce qu'on y prouve, et déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question, c'est d'agir conséquemment à ses principes et d'imiter les gens qu'on estime. Le cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice, et il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit ; mais, quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentiments se corrompent, et c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile au bien que nous fait aimer la nature. N'est-ce pas un effet nécessaire de la constitution des choses[1], que le méchant tire un double avantage de son injustice et de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourrait-il faire, que d'obliger le monde entier d'être[2] juste, excepté lui seul, en sorte que chacun lui rendît fidèlement ce qui lui est dû, et qu'il ne rendît ce qu'il doit à personne ? Il aime la vertu, sans doute ; mais il l'aime dans les autres, parce qu'il espère en profiter ; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui serait coûteuse. Que va-t-il donc voir au spectacle ? Précisément ce qu'il voudrait trouver partout ; des leçons de vertu pour le public, dont il s'excepte, et des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui[3].

J'entends dire que la tragédie mène à la pitié par la terreur[4], soit. Mais quelle est cette pitié ? Une émotion passagère et vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions, une pitié stérile, qui se repaît de quelques larmes, et n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleurait le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avait pas faits lui-même : ainsi se cachait le tyran de Phères au spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam[5] ; tandis qu'il écoutait sans émotion les cris de tant d'infortunés qu'on égorgeait tous les jours par ses

1. *De la constitution des choses* = *de la façon dont la vie sociale a constitué les choses.*

2. Cf. Règle : *Il les exhorta d'avoir bon courage*, p. 65, n. 2.

3. Il y a là un thème cher à Rousseau, et toute une partie de sa vie s'explique par son désir de protester contre cette hypocrisie qui nous fait aimer la vertu que nous ne pratiquons pas. Il a prétendu vivre conformément à sa doctrine.

4. C'est la théorie d'Aristote, chère aux théoriciens des 17e et 18e siècles.

5. L'anecdote se trouve dans Plutarque, *De la Fortune d'Alexandre*, et dans Montaigne (l. II, ch. 27).

ordres. Tacite rapporte[1] que Valérius Asiaticus, accusé calomnieusement par l'ordre de Messaline qui voulait le faire périr, se défendit par-devant l'empereur d'une manière qui toucha extrêmement ce prince et arracha des larmes à Messaline elle-même. Elle entra dans une chambre voisine pour se remettre, après avoir, tout en pleurant, averti Vitellius à l'oreille de ne pas laisser échapper l'accusé. Je ne vois pas au spectacle une de ces pleureuses de loges, si fières de leurs larmes, que je ne songe à celles de Messaline pour ce pauvre Valérius Asiaticus[2].

Si, selon la remarque de Diogène Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables; si les imitations du théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne ferait la présence même des objets imités, c'est moins, comme le pense l'abbé du Bos[3], parce que les émotions sont plus faibles et ne vont pas jusqu'à la douleur[4], que parce qu'elles sont pures et sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre; au lieu que les infortunés en personne exigeraient de nous des soins, des soulagements, des consolations, des travaux, qui pourraient nous associer à leurs peines, qui coûteraient du moins à notre indolence, et dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On dirait que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables et pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui? N'est-il pas content de lui-même? Ne s'applaudit-il pas de sa belle âme? ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que voudrait-on qu'il fît de plus?

1. *Annales*, XI, 2.

2. Les *larmes* avaient en effet été mises fort à la mode par la *Comédie larmoyante* dont Nivelle de la Chaussée avait donné les modèles. Le genre était extrêmement prospère à cette date. « On préférait, dit le *Mercure*, en 1768, le *Préjugé à la mode* (de Nivelle) à l'*École des Maris* (de Molière) ». Les drames bourgeois de Diderot, *le Fils naturel* (1757) et le *Père de famille* (1758) venaient de renouveler l'intérêt pour le genre.

3. Dans un ouvrage célèbre, réédité à travers tout le 18e siècle, *Réflexions sur la poésie et la peinture* (1719).

4. Il dit que le poète ne nous afflige qu'autant que nous le voulons; qu'il ne nous fait aimer ses héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la tragédie, parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodés; d'autres, honteux de pleurer au spectacle, y pleurent pourtant malgré eux; et ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet auteur. *(Note de Rousseau.)*

Qu'il la pratiquât lui-même ? il n'a point de rôle à jouer : il n'est pas comédien[1].

[La discussion théorique se termine par une remarque sur la comédie qui, si elle ne fait pas appel à cette hypocrisie de pitié, ne saurait pas davantage corriger les mœurs puisqu'elle se contente de les peindre. La conclusion générale est qu'il ne s'agit toujours que « de piquer la curiosité du peuple ».

Après avoir exposé les raisons théoriques, psychologiques et sociales, qui s'opposent à l'influence morale du théâtre, Rousseau précise la discussion par des exemples. *Atrée et Thyeste* (de Crébillon) et *Mahomet* (de Voltaire) montrent que la tragédie ne saurait être une école de vertu, puisqu'elle se termine souvent comme dans ces pièces par le triomphe des grands scélérats. Molière et le *Misanthrope* sont choisis comme exemple pour la comédie].

Le théâtre de Molière. — *Le Misanthrope.*

Prenons le [théâtre comique] dans sa perfection, c'est-à-dire à sa naissance. On convient, et on le sentira chaque jour davantage, que Molière est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus : mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Molière, des talents duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner[2]. Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt : ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent ; ses vicieux sont des gens qui agissent, et que les plus brillants succès favorisent le plus souvent : enfin l'honneur des applaudissements, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit.

1. Conclusion ironique et brutale, telle que Rousseau sait en trouver après de longs développements. Il passe ainsi, avec une très puissante originalité, du développement périodique et large, qui lui est propre, aux formules incisives et cinglantes mises à la mode par La Bruyère, Montesquieu, Duclos, et auxquelles s'efforçaient tous les moralistes contemporains.

* Rechercher les passages où se retrouve cette ironie (Voir notamment l'*Emile*, *la Lettre à Christophe de Beaumont*, le *Contrat Social*) et les étudier.

2. Rousseau donne tout de suite au paradoxe sa forme extrême, pour forcer l'attention. Le procédé lui est cher. Voir les débuts du *Discours sur l'Inégalité*, de l'*Emile*, du *Contrat*.

Examinez le comique de cet auteur : partout vous trouverez que les vices de caractère en sont l'instrument, et les défauts naturels le sujet[1] ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre, et que les sots sont les victimes des méchants : ce qui, pour n'être[2] que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les âmes perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.

« Dat veniam corvis, vexat censura columbas[3]. »

Voilà l'esprit général de Molière et de ses imitateurs. Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, disait un ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée, comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs[4] ! Il fait rire, il est vrai, et n'en devient que plus coupable, en forçant par un charme[5] invincible, les sages mêmes de[6] se prêter à des railleries qui devraient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrais bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un bourgeois sans esprit et vain qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme fripon qui le dupe[7] ? Dans la pièce dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête

1. La phrase s'explique par la suivante : « Les vices de caractère, comme la malice, sont l'instrument par lequel Molière fait rire non des vices, mais de simples défauts naturels, comme la simplicité ».

2. *Pour n'être = quoique n'étant.* — Plus bas, *pour* n'a pas le même sens, ce qui, ajouté aux difficultés de la construction, augmente l'obscurité de cette phrase.

3. « La critique pardonne aux corbeaux et s'acharne contre les colombes » (Juvénal. Sat. II, v. 63). Rousseau songe déjà à lui-même. Il se plaindra tout au long des *Confessions* qu'on ait sans cesse abusé de sa candeur d'honnête homme.

4. Allusions à l'*Avare*, *Georges Dandin*, les *Fourberies de Scapin*, *etc.* Rousseau est sincère. Il dira plus clairement ce qu'il pense de ces « respectables droits » dans la *Nouvelle Héloïse*.

5. Sur le sens du mot *charme*, voir p. 59, et sur la vie des mots, voir p. 72, n. 6.

6. Règle : *Au 17e et au 18e siècles, un grand nombre de verbes avaient une construction double, soit avec* à, *soit avec* de. *On disait : essayer* à *ou essayer* de — *tâcher* à *ou tâcher* de — *commencer* à, *ou commencer* de, etc.

7. Allusion au *Bourgeois gentilhomme*.

homme ? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? et le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre[1] ? Quel est le plus criminel d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle[2], ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de la bêtise du manant puni ? C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ? et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs[3] ?

Je ne m'arrêterai point à parler des valets. Ils sont condamnés[4] par tout le monde[5], et il serait d'autant moins juste d'imputer à Molière les erreurs de ses modèles[6] et de son siècle, qu'il s'en est corrigé lui-même. Ne nous prévalons ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ouvrages de sa jeunesse, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ses autres pièces et passons tout d'un coup à celle qu'on reconnaît unanimement pour son chef-d'œuvre ; je veux dire *Le Misanthrope*[7].

Je trouve que cette comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue[8] dans laquelle Molière a com-

1. Mais évidemment sans les approuver.

2. C'est-à-dire une jeune fille noble. Le mot dans la deuxième moitié du 18e siècle devint commun « à toutes les filles d'honnête famille » (*Dict.* de Féraud, 1787). Rousseau fait allusion à la pièce de *Georges Dandin*.

3. Allusion à l'*Avare*. Le reproche a été repris et discuté maintes fois depuis Rousseau. Toute la question est de savoir si Molière approuve et fait approuver.

4. Par exemple par Boileau (« Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe. — Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope. ») et Fénelon (*Lettre à l'Académie.*)

5. Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il se peut que les valets ne soient plus que les instruments des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterais qu'en ceci l'image trop naïve de la société fût bonne au théâtre. Supposé qu'il faille quelques fourberies dans les pièces, je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux que les valets seuls en fussent chargés, et que les honnêtes gens fussent aussi des gens honnêtes au moins sur la scène. *(Note de Rousseau.)*

6. La comédie italienne ou les farces de la Foire.

7. C'est une raison logique qui décide en apparence Rousseau à choisir *le Misanthrope*.

8. Chercher quelle est cette raison et montrer qu'il s'y ajoute une raison de polémique personnelle.

8. « *Vue*... dessein, but... *dans la vue* d'accélérer la paix » (*Dict.* de Féraud, 1787).

posé son théâtre, et nous peut mieux faire juger[1] de ses vrais effets. Ayant à plaire au public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modèle, et sur ce modèle un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caractères comiques, et dont il a distribué les divers traits dans ses pièces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde, par conséquent il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; et, comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir[2]. Ainsi, voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restait à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : ce qu'il a fait dans *Le Misanthrope*[3].

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste dans cette pièce est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage[4] ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable. On pourrait dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de misanthrope en impose, comme si celui qui le porte était ennemi du genre humain. Une pareille haine ne serait pas un défaut, mais une dépravation de la nature et le plus grand de tous les vices. Le vrai misanthrope est un monstre. S'il pouvait exister, il ne ferait pas rire, il ferait horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne une pièce intitulée *La*

1. Règle : *Il se faut entr'aider.* Cf. p. 76, n. 5.

2. Voir plus haut p. 94, le § qui commence par « Examinez le comique de cet auteur... ».

3. En étudiant tout le paradoxe qui va suivre, il ne faut pas oublier que les moralistes de la première moitié du 18e siècle accordaient en effet une place excessive aux qualités de « l'homme aimable, de l'homme de société ». Toussaint, par exemple, dans ses *Mœurs* ou Duclos dans ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle.* (Voir *Introduction*, p. 29). Moncrif publie un *Essai sur la nécessité et les moyens de plaire* (1738), réédité dans les *Œuvres* (1751). Voir aussi les *Caractères* de Mme de Puisieux (1750). Les critiques de Rousseau sur la morale des salons sont développées par Saint-Preux dans la *Nouvelle Héloïse* (II, lettres 17 et 21). Il y a donc dans la diatribe contre le *Misanthrope* autre chose que ce qu'on y a vu. Ce n'est pas seulement une défense indirecte faite par Rousseau de son caractère.

4. « Au figuré, on le dit [personnage] dans le sens de *rôle* » (*Dict.* de Féraud, 1787).

Vie est un songe[1]. Si vous vous rappelez le héros de cette pièce, voilà le vrai misanthrope.

Qu'est-ce donc que le misanthrope de Molière? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siècle et la méchanceté de ses contemporains ; qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement et les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il était moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, serait-il plus humain lui-même ? Autant vaudrait soutenir qu'un tendre père aime mieux les enfants d'autrui que les siens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci et ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentiments du misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain. Mais en quelle occasion le dit-il ? Quand, outré d'avoir vu son ami trahir lâchement son sentiment et tromper l'homme qui le[2] lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colère. Il est naturel que cette colère dégénère en emportement et lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs la raison qu'il rend[3] de cette haine universelle en justifie pleinement la cause :

« Les uns parce qu'ils sont méchants[4],
Et les autres, pour être aux méchants complaisants[5]. »

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns et du support[6] que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avait ni fripons ni flatteurs, il aimerait tout le genre humain. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens ; ou plutôt les

1. Pièce italienne d'auteur inconnu, traduite et publiée en 1718 par Gueullette. Boissy l'a imitée et publiée dans ses *Œuvres* (représentée en 1732).

2. *Le = son sentiment.*

3. Nous ne disons plus aujourd'hui que *rendre raison* sans article. Règle : *Au 17e et encore au 18e siècle, l'article défini s'employait dans certains cas où l'usage actuel l'omet:* «*Lâcher* le *pied.* — *Faire* la *justice.* — *Le temps de cet orgueil me fera* la *raison* (Corneille) ».

4. Le vers complet est : « Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants.». Rousseau explique dans sa note qu'il cite de mémoire.

5. J'avertis qu'étant sans livres, sans mémoire, et n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au spectacle, je puis me tromper dans mes citations et renverser l'ordre des pièces. Mais quand mes exemples seraient peu justes, mes raisons ne le seraient pas moins, attendu qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle pièce, mais de l'esprit général du théâtre que j'ai bien étudié. *(Note de Rousseau).*

6. *Du support = de l'appui.* Féraud donne les deux mots comme synonymes.

vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi ; car, au fond, je ne connais point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchants, et flatte, par sa coupable complaisance, les vices d'où naissent tous les désordres de la société[1].

Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries et ses incartades il ne laisse pas d'intéresser et de plaire. Les spectateurs ne voudraient pas à la vérité lui ressembler, parce que tant de droiture est fort incommode ; mais aucun d'eux ne serait fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât : ce qui n'arriverait pas s'il était l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pièces de Molière, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable. Dans celle-là, quoique Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre[2]. En cette occasion, la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'auteur et fait honneur à son caractère. Quoique Molière fît des pièces répréhensibles, il était personnellement honnête homme ; et jamais le pinceau d'un honnête homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture et de la probité. Il y a plus : Molière a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'était voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre à la première représentation de n'avoir pas été, sur le sonnet, de l'avis du misanthrope : car on vit bien que c'était celui de l'auteur[3].

Cependant ce caractère si vertueux est présenté comme ridicule. Il l'est en effet, à certains égards ; et ce qui démontre que l'intention du poète est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte, qu'il met en opposition avec le sien.

1. On a signalé bien souvent que dans toute cette discussion Rousseau songe constamment à lui-même. Il est très certain dans tous les cas que Rousseau a su très mal flatter et qu'il n'a jamais eu de complaisances, tout au moins pour les vices et les défauts des autres. Sa correspondance en fait foi.

2. Et dont personne ne songe à se défendre. — Les attaques de Rousseau ont été souvent réfutées et aisément dès le 18e siècle. Marmontel répondra dans son *Apologie du théâtre* : « On adore le fond du caractère du misanthrope ; sa droiture, sa candeur, sa sensibilité, inspirent la vénération... Mais cette même probité s'irrite, passe les bornes et tombe dans l'excès. Le Misanthrope déraisonne et devient ridicule, non pas dans sa vertu, mais dans l'excès où elle donne. »

3. L'anecdote est racontée par de Visé dans sa *Lettre écrite sur la comédie du Misanthrope* et publiée en tête de la première édition de la pièce.

Ce Philinte est le sage de la pièce ; un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne ; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maison bien fermée, verraient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui[1].

On voit bien que le flegme raisonneur[2] de celui-ci est très propre à redoubler et faire sortir[3] d'une manière comique les emportements de l'autre : et le tort de Molière n'est pas d'avoir fait du misanthrope un homme colère et bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devaient[4] pas l'émouvoir. Le caractère du misanthrope n'est pas à la disposition du poète[5] ; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, et aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une âme grande et noble qui en soit susceptible. L'horreur et le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée sert en-

1. Rousseau fait moins le portrait de Philinte que le portrait de l'égoïste de tous les temps.

2. C'est le vers de Molière :

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne [si bien...

Le *phlegme* d'après le dictionnaire de l'Académie de 1694, est une des quatre humeurs « composant la masse du sang de l'animal et qui est *froide* et humide ». D'où le sens métaphorique de *froideur*.

3. Nous dirions *ressortir*. Règle : *Un grand nombre de verbes simples avaient au 17e et encore au 18e siècle le sens que nous réservons à leurs composés :* « s'assurer = se rassurer. Tenir = obtenir. Trancher = retrancher, etc. ». Généralement il est arrivé que le sens du simple s'étant affaibli, on l'a renforcé par l'emploi du composé. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, p. 10.

4. *Ne devaient pas = n'auraient pas dû.* Règle : *Dans l'ancienne langue* (comme en latin. Cf. Crouzet, *Grammaire latine*, § 66, 2.), *les verbes marquant* possibilité, obligation, convenance, nécessité, etc., *ont aux temps de l'indicatif le sens du conditionnel :*

Vous dont j'ai pu (= j'aurais pu) [laisser vieillir l'ambition...

(Racine.)

5. * Discuter cette idée. Si le poète ne peut pas inventer ses caractères, n'a-t-il pas le droit de choisir parmi les formes nombreuses qu'ils offrent dans la nature et de présenter des combinaisons neuves. (Comparer Tartuffe et l'Onuphre de La Bruyère).

core à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des désordres de la société le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève, agrandit ses idées, détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent et concentrent l'amour-propre ; et de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractère qui ne laisse prise au fond de son âme qu'à des sentiments dignes de l'occuper[1].

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent faible, injuste, déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colère, et qu'en l'irritant à dessein un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même : mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens[2] ne sont pas bons à produire ces effets, et qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu, sans quoi, c'est substituer un autre homme au misanthrope, et nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens[3].

Voilà donc de quel côté le caractère du misanthrope doit porter ses défauts ; et voilà aussi de quoi Molière fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes et les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences[4] très bien placées : mais ce caractère âpre et dur, qui lui donne tant de fiel et d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même temps de tout chagrin[5] puéril qui n'a nul fondement raisonnable, et de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais

1. C'est là en effet exactement l'idéal que s'est proposé Rousseau.

2. RÈGLE. *Au 17e siècle et encore au 18e, l'article défini s'omettait souvent après* tous :

Et pour trancher ici *tous* propos superflus
(MOLIÈRE.)

3. Tout ce passage a un ton de véhémence et de sincérité où l'on sent que Rousseau se croit lui-même en jeu. N'oublions pas que la *Lettre* fut composée dans le donjon de Montmorency, après les querelles violentes et douloureuses qui chassèrent Rousseau de l'Ermitage. (Cf. *Introduction*, p. 18.)

4. Sens étymologique (*quod non pertinet* : ce qui ne convient pas). Le mot s'oppose exactement à *très bien placées*. « *Impertinemment*, mal à propos et sans jugement ». (*Dict.* de Féraud).

5. « *Chagrin*, aigreur, colère, dépit » (*Dict.* de Féraud). C'est d'ailleurs l'expression même de Philinte (v. 92) : « Ce *chagrin* philosophe est un peu trop sauvage ».

qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui: car, ayant déclaré la guerre aux méchants, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avait pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle serait une étourderie et non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le déshonorent, que de faibles amis l'abandonnent, il doit le souffrir sans en murmurer : il connaît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Molière a mal saisi le misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur? Non, sans doute. Mais voilà par où le désir de faire rire aux dépens du personnage l'a forcé de le dégrader contre la vérité du caractère.

Après l'aventure du sonnet, comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'était la première fois de sa vie qu'il eût été sincère, ou la première fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant?

> « Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
> Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester. »

Un misanthrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux, et il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès[1]. Mais il fallait faire rire le parterre.

Dans la scène avec Dubois[2], plus Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester flegmatique et froid, parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le misanthrope et l'homme emporté sont deux caractères très différents : c'était là l'occasion de les distinguer. Molière ne l'ignorait pas. Mais il fallait faire rire le parterre.

Au risque de faire rire aussi le lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet auteur d'avoir manqué de très grandes convenances[3], une très grande vérité, et peut-être de nouvelles beautés de situation : c'était de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme acteur nécessaire dans le nœud de sa pièce, en sorte qu'on pût mettre

1. Toujours le retour de Rousseau sur lui-même. Lui aussi prétend « souffrir sans murmurer » et dédaigne l'argent.
2. Acte IV, sc. 3.
3. *Manqué* = *laissé échapper*. *Convenances*, c'est-à-dire *les rapports qu'il convenait de marquer exactement entre les caractères.*

les actions de Philinte et d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, et dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il fallait que le misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, et toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il était la victime. Au contraire, le philosophe Philinte, devait voir tous les désordres de la société avec un flegme stoïque, et se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressait directement à lui. En effet, j'observe que ces gens si paisibles sur les injustices publiques sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, et qu'ils ne gardent leur philosophie qu'aussi longtemps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandais qui ne voulait pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. « La maison brûle, lui criait-on. — Que m'importe ? répondait-il, je n'en suis que le locataire. » A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caractères en question sur[1] cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, et que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'aurait pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde ; et l'intention de l'auteur était qu'on rît aux dépens du misanthrope[2].

Dans la même vue[3], il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur[4] d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du sonnet :

> « La peste de ta chute, empoisonneur au diable !
> En eusses-tu fait une à te casser le nez ! »

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du misanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le sonnet d'Oronte, et il est bien étrange que celui qui la

1. C'est-à-dire en *s'appuyant sur* cette idée, sens que la préposition avait souvent au 17e siècle.

2. Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau *Misanthrope*, non moins vrai, non moins naturel que l'athénien, égal en mérite à celui de Molière, et sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle pièce, c'est qu'il serait impossible qu'elle réussît ; car, quoi qu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes. *(Note de Rousseau.)*

Fabre d'Eglantine a suivi le conseil de Rousseau, dans sa pièce intitulée *le Philinte de Molière ou la suite du Misanthrope* (1791).

3. Voir la note 8, p. 95.

4. C'est-à-dire *de mauvaise humeur*.

fait propose un instant après la *chanson du roi Henri* pour un modèle de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit[1], car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; et Alceste, qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à son tour d'esprit :

« Morbleu ! vil complaisant ! vous louez des sottises ! »

C'est ainsi que doit parler le misanthrope en colère. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il fallait faire rire le parterre[2], et voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable, dans cette comédie, est que les charges étrangères[3] que l'auteur a données au rôle du Misanthrope l'ont forcé d'adoucir ce qui était essentiel au caractère. Ainsi, tandis que dans toutes ses autres pièces les caractères sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule les traits sont émoussés pour la rendre plus théâtrale. La même scène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser et user de détours pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le misanthrope : c'est un honnête homme du monde qui se fait peine[4] de tromper celui qui le consulte. La force du caractère voulait qu'il lui dît brusquement, *Votre sonnet ne vaut rien, jetez-le au feu* : mais cela aurait ôté le comique qui naît de l'embarras du misanthrope et de ses *Je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit, *Et que dis-tu donc, traître ?* qu'avait-il à répliquer ? En vérité, ce n'est pas la peine de rester misanthrope pour ne l'être qu'à demi ; car, si l'on se permet le premier ména-

1. Cette objection prévue à l'avance par Rousseau. Marmontel l'a justement faite dans son *Apologie du théâtre* en affirmant que le jeu de mots « dans la vivacité, peut échapper à tout le monde ». La réponse de Rousseau n'est pas décisive.

2. Troisième reprise de ce refrain. Remarquons que Rousseau imitait ainsi l'un des procédés de Molière lui-même, la force d'une formule naissant de sa répétition (Voir « Sans dot » — « Qu'allait-il faire dans cette galère ? » — et le « Je ne dis pas cela » d'Alceste lui-même dans la scène avec Oronte.)

*Chercher si Molière dans le *Misanthrope* ne s'est pas justement préoccupé de faire dévier l'action vers le comique, au moment où elle tournait vers le drame.

3. *Etrangères au caractère.*

4. *Peine = une peine.* — RÈGLE : *L'article, défini ou indéfini, n'existant pas en latin, s'employait moins dans l'ancienne langue, et souvent encore aux 17e et 18e siècles, que dans celle d'aujourd'hui. Molière dit* « faire leçon » (*Tartuffe*, vers 204), *quand nous dirions* « faire la leçon ».

gement et la première altération de la vérité, où sera la rai son suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne auss faux qu'un homme de cour[1] ?

L'ami d'Alceste doit le connaître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre ? comment peut-il supposer qu'un homme, capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt ? Solliciter un juge ! Il ne faut pas être misanthrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire, car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un juge l'exhorte à remplir son devoir, et alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personnes[2], et alors il le veut séduire[3], puisque toute acception de personnes est un crime dans un juge, qui doit connaître l'affaire et non les parties, et ne voir que l'ordre et la loi. Or, je dis qu'engager un juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même ; et qu'il vaut mieux perdre une cause juste que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net ; il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas[4]. Il me suffit de montrer que dans tout ce qui rendait le misanthrope si ridicule, il ne faisait que le devoir d'un homme de bien ; et que son caractère était mal rempli d'avance, si son ami supposait qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale, et produit un comique de contraste

1. Là encore l'esprit de Rousseau et son caractère se retrouvent. Il pousse toutes choses, dans sa conduite comme dans ses livres, jusqu'à leurs extrêmes conséquences logiques.

2. « *Acception de personnes*, c'est-à-dire égards qu'on a pour les uns plutôt que pour les autres » (*Dict.* de Féraud, 1787).

3. Règle : *Il se faut entr'aider* (Cf. p. 76, n. 5).

4. Marmontel n'a pas répondu, et fort prudemment, à cet argument de Rousseau. Les juges qui payaient leurs charges très cher ne se faisaient pas faute d'accepter les cadeaux ou épices (Voir *les Plaideurs*, de Racine). Ils avaient même eu pendant longtemps le droit d'accepter les cadeaux « de bouche ». La corruption était universelle et avouée. Tous les moralistes s'en sont plaints. « Celui qui sollicite son juge ne lui fait pas honneur ; car, ou il se défie de ses lumières et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice » (La Bruyère). Beaumarchais, après avoir perdu sa cause, réclamera au conseiller Goëzman les cadeaux faits à sa femme et à son secrétaire. Ce sera l'occasion d'un procès retentissant. — On trouvera le récit peu connu des longues sollicitations faites par une provinciale venue tout exprès à Paris, au 18e siècle, dans les *Mémoires de la Société de statistique... des Deux-Sèvres* (1885).

ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne et silencieuse d'Alceste, et ensuite la censure intrépide et vivement apostrophée[1] de la conversation chez la coquette :

« Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour. »

Ici l'auteur a marqué fortement la distinction du médisant et du misanthrope. Celui-ci, dans son fiel âcre et mordant, abhorre la calomnie et déteste la satire. Ce sont les vices publics, ce sont les méchants en général qu'il attaque. La basse et secrète médisance est indigne de lui, il la méprise et la hait dans les autres ; et quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la pièce, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène, parce qu'il est là ce qu'il doit-être, et que s'il fait rire le parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, si le misanthrope était plus misanthrope, il ne fût beaucoup moins plaisant, parce que sa franchise et sa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laisseraient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'auteur adoucit quelquefois son caractère, c'est au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige encore, c'est que le misanthrope de théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, et par conséquent tempérer sa droiture et ses manières par quelques-uns de ces égards de mensonge et de fausseté qui composent la politesse, et que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montrait autrement, ses discours ne feraient plus d'effet. L'intérêt de l'auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; et c'est ce qu'il paraîtrait aux yeux du public, s'il était tout à fait sage[2].

On a peine à quitter cette admirable pièce quand on a commencé de s'en occuper ; et, plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puisqu'elle est, sans contredit, de toutes les comédies de Molière celle qui

1. Nous n'avons pas trouvé d'autre emploi du verbe dans le sens de « *lancer comme une apostrophe* ».

2. L'amertume du ton et l'âpreté ironique de la conclusion doit nous faire souvenir encore que Rousseau vient de briser les derniers liens qui l'attachaient au « monde », en quittant l'Ermitage. Ses idées sur la « politesse » mondaine sont beaucoup plus modérées et beaucoup plus justes dans la deuxième partie de la *Nouvelle Héloise* achevée avant la brouille avec Mme d'Epinay. (Lettre de Saint-Preux à Julie, II, 14.)

contient la meilleure et la plus saine morale[1], sur celle-là jugeons des autres; et convenons que, l'intention de l'auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même, en ce qu'il séduit par une apparence de raison, en ce qu'il fait préférer l'usage et les maximes du monde à l'exacte probité, en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu, en ce qu'au soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat[2].

[Après avoir essayé de montrer les dangers du théâtre de Molière, Rousseau accable plus aisément encore celui de Regnard qui « encourage les filous ».

Du « ridicule » comique il passe ensuite à la peinture de l'amour. Les inconvénients, dit-il, en sont graves. L'importance accordée à l'amour donne aux femmes la première place dans la société. Les anciens en jugeaient mieux qui laissaient les femmes dans leur foyer et n'admettaient pas même qu'un rôle fut donné sur la scène à une « honnête fille ». Par là aussi la jeunesse prend l'habitude d'un « ton ferme et tranchant » et s'habitue à des « sentiments trop tendres ». Si l'on prétend « nous guérir de l'amour par la peinture de ses faiblesses », l'exemple de *Bérénice* prouvera le contraire].

La Peinture de l'amour au théâtre. — *Bérénice.*

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses faiblesses. Je ne sais là-dessus comment les auteurs s'y prennent; mais je vois que les spectateurs sont toujours du parti de l'amant faible, et que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler.

Rappelez-vous, Monsieur[3], une pièce à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous, il y a quelques années, et qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu[4],

1. * Discuter cette affirmation.

2. Marmontel a réfuté longuement le paradoxe et sa réponse était aisée.

Molière n'a pas voulu peindre le misanthrope le plus exactement misanthrope, « un personnage idéal ». Il a voulu peindre un caractère dramatique, avec des vertus et un défaut : « l'homme est toujours l'homme ».

3. Il s'adresse à d'Alembert.

4. *Bérénice* était en effet une des pièces les moins goûtées du grand public et les moins souvent représentées. Ce n'est que de nos jours qu'on lui a donné sa place parmi les meilleures pièces de Racine.

soit qu'en effet l'auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions pensé, soit que l'actrice prêtât son charme ordinaire au rôle qu'elle faisait valoir. Je veux parler de la *Bérénice* de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le spectateur voit-il commencer cette pièce ? Dans un sentiment de mépris pour la faiblesse d'un empereur et d'un Romain[1], qui balance, comme le dernier des hommes, entre sa maîtresse et son devoir, qui, flottant incessamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractère presque divin que lui donne l'histoire ; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du monde et les délices du genre humain[2]. Qu'en pense le même spectateur après la représentation ? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisait, par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisait un crime, par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux lois de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvait à la représentation. Le rôle de Titus, très bien rendu, eût fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui ; mais tous sentirent que l'intérêt principal était pour Bérénice, et que c'était le sort de son amour qui déterminait l'espèce de la catastrophe[3]. Non que ses plaintes continuelles donnassent une grande émotion durant le cours de la pièce : mais au cinquième acte, où, cessant de se plaindre, l'air morne, l'œil sec et la voix éteinte, elle faisait parler une douleur froide, approchante[4] du désespoir, l'art de l'actrice ajoutait au pathétique du rôle, et les spectateurs, vivement touchés, commençaient à pleurer quand Bérénice ne pleurait plus. Que signifiait cela, sinon qu'on tremblait qu'elle ne fût renvoyée ; qu'on sentait d'avance la douleur dont son cœur serait pénétré ; et que chacun aurait voulu que Titus se laissât vaincre, même au risque de l'en moins estimer. Ne voilà-t-il pas une tragédie qui a bien rempli son objet, et qui a bien appris aux spectateurs à surmonter les faiblesses de l'amour[5] ?

1. Rousseau prête au spectateur ses idées sur le « Romain » et sur l'héroïsme intransigeant qu'il lui suppose. Voir pour ces idées dans les *Extraits* la lettre sur le suicide de *la Nouvelle Héloïse*.

2. Surnom donné à Titus.

3. *Catastrophe*. « Se dit au propre de l'événement qui termine une pièce dramatique ». (*Dict.* de Féraud).

4. Règle : *Gens portants bâtons et mendiants*. Voir p. 78, n. 2.

5. Rousseau est-il bien sûr de n'avoir pas poussé les lecteurs aux mêmes faiblesses sentimentales ?

Dans la *Nouvelle Héloïse*, il arrache Saint-Preux à Julie pour qu'elle obéisse à son père. Mais il l'arrache de telle façon que, dès le 18e siècle, il n'y eut pas un lecteur à ne pas souhaiter que Julie fût moins docile à son père et plus fidèle à Saint-Preux.

L'événement dément ces vœux secrets ; mais qu'importe ? le dénouement n'efface point l'effet de la pièce. La reine part sans le congé du parterre : l'empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito spectatore*[1]. Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti ; tous les spectateurs ont épousé Bérénice.

Quand même on pourrait me disputer cet effet, quand même on soutiendrait que l'exemple de force et de vertu qu'on voit dans Titus vainqueur de lui même, fonde l'intérêt de la pièce, et fait qu'en plaignant Bérénice on est bien aise de la plaindre[2], on ne ferait que rentrer en cela dans mes principes, parce que, comme je l'ai déjà dit[3], les sacrifices faits au devoir et à la vertu ont toujours un charme secret, même pour les cœurs corrompus ; et la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la pièce, c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même, et que, s'ils sont contents de voir Titus vertueux et magnanime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux et faible, ou du moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place[4]. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus, ne voulant ni enfreindre les lois de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'empire aux pieds de Bérénice ; que, pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir serait de refuser la main de son amant, et que pourtant elle l'accepte ; que tous deux, enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, et renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvements de la nature, le parti d'aller vivre heureux et ignorés dans un coin de la terre[5], qu'une scène si touchante soit animée des sentiments tendres et pathétiques que fournit la matière, et que Racine eût si bien fait valoir ; que Titus, en quittant les Romains, leur adresse un discours tel que la circonstance et le sujet le comportent : n'est-il pas clair, par exemple,

1. « Malgré lui, malgré elle » (Expression de Suétone). — « Malgré le spectateur ».

2. C'est-à-dire « de ne pas avoir à regretter une faiblesse de Titus ».

3. Voir dans la *Lettre*, p. 91.

4. * Chercher si les deux hypothèses s'équivalent exactement.

5. C'est justement la situation dans laquelle se trouvent Julie et Saint-Preux.

Milord Edouard leur offre la fortune et un asile où ils pourront se marier en Angleterre. Mais il faut quitter en les désespérant son père et sa mère : Julie refuse (II, 3, 6, 7).

qu'à moins qu'un auteur ne soit de la dernière maladresse, un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée? La pièce, finissant ainsi, sera, si l'on veut, moins bonne, moins instructive, moins conforme à l'histoire ; mais en fera-t-elle moins de plaisir? et les spectateurs en sortiront-ils moins satisfaits? Les quatre premiers actes subsisteraient à peu près tels qu'ils sont ; et cependant on en tirerait une leçon directement contraire. Tant il est vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse, et que l'effet d'une tragédie est tout à fait indépendant de celui du dénoûment[1].

[Rousseau continue sa lettre en montrant que les inconvénients du théâtre se multiplient si l'on considère qu'il entraîne le goût du luxe et de la paresse. Utile peut-être dans une grande ville où il prend la place de divertissements qui seraient plus funestes encore, il ruinerait les mœurs de gens encore simples. On ne peut le supposer installé chez les *Montagnons*, paisibles habitants d'une vallée aux environs de Neuchâtel, sans voir les désordres et la corruption ruiner leur bonheur rustique.]

Les Montagnons.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse[2] aux environs de Neuchâtel, un spectacle assez agréable et peut-être unique sur la terre, une montagne entière couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitants de cette montagne le recueillement de la retraite et les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impôts, de subdélégués[3], de corvées, cultivent avec tout le soin possible des biens dont le produit est pour eux, et emploient les loisirs que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains, et à mettre à profit le génie inventif que leur donna la nature. L'hiver surtout, temps où la hauteur des neiges leur ôte

1. C'est l'argument que tous les adversaires du théâtre ont fait valoir avant Rousseau et feront encore valoir après lui.

* Comparer cette discussion avec les affirmations contraires de Racine dans la Préface de *Phèdre*.

2. Quand il avait quitté Lausanne où il donnait des leçons de musique, pour passer tout un hiver à Neuchâtel (1730-1731), en vivant également de leçons.

3. Les *subdélégués* étaient des fonctionnaires qui représentaient l'intendant dans les principales villes de son ressort.

une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie et propre maison de bois[1] qu'il a bâtie lui-même[2], s'occupe de mille travaux amusants qui chassent l'ennui de son asile, et ajoutent à son bien-être. Jamais menuisier, serrurier, vitrier, tourneur de profession, n'entra dans le pays, tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui ; dans la multitude de meubles[3] commodes et même élégants qui composent leur ménage et parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer et faire mille instruments divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs mêmes parviennent jusqu'à Paris, entre autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer ; ils font même des montres ; et, ce qui paraît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, et fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles et sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes choses, et de plusieurs avec esprit. Ils font des siphons, des aimants, des lunettes, des pompes, des baromètres, des chambres noires ; leurs tapisseries sont des multitudes d'instruments de toute espèce[4] : vous prendriez le poêle[5] d'un pay-

1. Je crois entendre un bel esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, et démontrer doctement aux dames (car c'est surtout aux dames que ces messieurs démontrent) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. « Grossier mensonge ! erreur de physique ! Ah ! pauvre auteur ! » Quant à moi je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je sais c'est que les Suisses passent chaudement leur hiver, au milieu des neiges, dans des maisons de bois. *(Note de Rousseau).*

Notons que les chalets sont chauds par une construction très ingénieuse. Deux cloisons de planches laissant entre elles un matelas d'air. Sur la cloison extérieure on cloue des lamelles de bois, disposées comme des ardoises, en interposant une couche de papier, mauvais conducteur de la chaleur.

2. Autrement dit des *chalets*. Rousseau a donné le mot dans la *Nouvelle Héloïse* (I, 36), mais en l'expliquant par une note. La fortune du mot (que le *Dict.* de Féraud ne donne pas encore en 1787) date de la *Nouvelle Héloïse*.

3. « *Meuble*... Tout ce qui est destiné au service d'une maison » (*Dict.* de Furetière de 1732). Le *Dict.* de Féraud en 1787 distingue, comme aujourd'hui, les meubles proprement dits et les *ustensiles*. Il indique qu'on confond encore les deux sens. Rousseau emploie certainement le mot dans le sens de Furetière.

4. C'est-à-dire : *il n'y a pour tapisser les murs que des instruments...*

5. « *Poêle*... On le dit aussi de la chambre où est le poêle » (*Dict.* de Féraud. 1787).

san pour un atelier de mécanique et pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner, peindre, chiffrer ; la plupart jouent de la flûte ; plusieurs ont[1] un peu de musique et chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disait l'avoir apprise de son père, un autre de sa tante, un autre de son cousin ; quelques-uns croyaient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquents amusements est de chanter avec leurs femmes et leurs enfants les psaumes à quatre parties ; et l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres l'harmonie forte et mâle de Goudimel[2], depuis si longtemps oubliée de nos savants artistes.

Je ne pouvais non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures, que[3] les habitants de m'y témoigner la plus franche hospitalité. Malheureusement j'étais jeune ; ma curiosité n'était que celle d'un enfant, et je songeais plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans[4], le peu d'observations que je fis se sont[5] effacées dans ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirais sans cesse, en ces hommes singuliers, un mélange étonnant de finesse et de simplicité, qu'on croirait presque incompatibles, et que je n'ai plus observé nulle part. Du reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caractères. Aujourd'hui que j'y porterais d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays[6] ? Hélas ! il est sur la route du mien.

Après cette légère idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un spectacle fixe et peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, et en état de supporter cette petite dépense ; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce

1. Cet emploi du verbe *avoir* a persisté dans quelques expressions : « avoir des lettres... de la lecture, etc. »

2. Musicien franc-comtois du 16e siècle qui a composé un chant à 4 parties sur la traduction des psaumes par Marot et Théodore de Bèze.

3. *Non plus... que* = *pas plus... que*. Fréquent au 17e siècle : « Ils ne savaient *non plus* de nouvelles du monde *que* si un océan immense les en eût séparés ». (Bossuet.)

4. Exactement vingt-huit ans.

5. Cet accord du verbe avec un substantif collectif ou un substantif au pluriel dépendant d'un adverbe de quantité est de règle au 17e siècle. On trouve pourtant déjà le singulier. Les grammairiens et l'Académie discutent longuement sur la règle.

6. Rousseau devait le revoir malgré lui, pendant son exil à Motiers-Travers, dans le canton de Neuchâtel.

même spectacle, et cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que leurs travaux, cessant d'être leurs amusements aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers, le zèle ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs il y aura chaque jour un temps réel de perdu pour ceux qui assisteront au spectacle; et l'on ne se remet pas à l'ouvrage l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir; on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent relâchement de travail : premier préjudice.

Quelque peu qu'on paye à la porte, on paye enfin ; c'est toujours une dépense qu'on ne faisait pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfants, quand on les y mène, et il les y faut mener quelquefois. De plus, un ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail; il faut prendre plus souvent ses habits des dimanches, changer de linge plus souvent, se raser : tout cela coûte du temps et de l'argent. Augmentation de dépense : deuxième préjudice.

Un travail moins assidu et une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons*[1] et se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de spectacles, et n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troisième préjudice.

Dans les mauvais temps, les chemins ne sont pas praticables ; et comme il faudra toujours, dans ces temps-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le spectacle abordable en tout temps. L'hiver il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver ; et Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes ! Voilà des dépenses publiques, par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablisssement d'impôts : quatrième préjudice.

Les femmes des Montagnons, allant d'abord pour voir, et ensuite pour être vues, voudront être parées : elles voudront l'être avec distinction ; la femme de M. le justicier[2] ne

1. C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitants de cette montagne (*). *(Note de Rousseau.)*

(*) Plus exactement les *Montagnons* étaient les habitants des trois régions montagneuses du pays de Neuchâtel par opposition avec ceux des « vallées » et du « vignoble ».

2. Le *justicier* était l'un des juges du tribunal civil dans les juridictions ou *châtellenies* du pays de Neuchâtel.

voudra pas se montrer au spectacle mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du justicier ! De là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, et qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'éluder les lois somptuaires[1]. Introduction du luxe : cinquième préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvénients dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite ; sans avoir égard à l'espèce du spectacle et à ses effets moraux, je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail et le gain, et je crois montrer, par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant[2] qu'il veut briller.

Au reste, il ne faut point se récrier contre la chimère de ma supposition ; je ne la donne que pour telle, et ne veux que rendre sensibles du plus au moins ses suites inévitables[3]. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons ;* et, *mutatis mutandis*[4], l'exemple a son application.

[Les lois seraient d'ailleurs impuissantes à corriger, ainsi qu'on l'a proposé, le théâtre, comme les comédiens ne sauraient être honnêtes et cesser d'exercer sur le public une détestable influence.

Ces théories générales valent surtout pour Genève. On y ignore l'oisiveté. Les seules distractions sont les *cercles* où les hommes et les femmes, chacun de leur côté, se réunissent sans inconvénient. Le théâtre ruinerait la simplicité des mœurs, introduirait le goût du luxe et la domination de l'argent. Sans doute une République ne s'interdit pas les divertissements ; elle les multiplie au contraire. Mais ce sont des réjouissances utiles, des fêtes patriotiques, des joutes de force et d'adresse. Celles-là seules peuvent assurer aux Genevois le bonheur qu'ils possèdent déjà.]

1. Il existait à Genève de ces lois somptuaires pour réglementer le costume et la parure.

2. Règle : *A l'heure* que *je parle.* Voir p. 80, n. 3.

3. • L'aveu du procédé logique est à retenir. Comparer avec ce que nous avons dit des méthodes de Rousseau, *Introduction*, p. 31, 46, 52.

4. *En faisant les changements nécessaires.*

LA NOUVELLE HÉLOÏSE[1]

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[*COMMENT LE ROMAN FUT COMPOSÉ*]

(*Confessions*, II, 9.)

[Rousseau s'est réfugié à l'Ermitage, près des bois de Montmorency. Pendant les promenades qu'il y fait, il se laisse aller à ses rêves.]

Dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir pu bien satisfaire[2], je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisaient replier[3] sur moi-même avec un regret qui n'était pas sans douceur. Il me semblait que la destinée me devait quelque chose qu'elle ne m'avait pas donné. A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne[4], en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageait en quelque sorte, et me faisait verser des larmes que j'aimais à laisser couler.

Je faisais ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étais né[5], mais dont le ton dur et sévère où venait de me monter une longue effervescence m'aurait dû

1. Voir l'*Introduction*, p. 37.

2. RÈGLE : *Il se faut entr'aider.* Voir p. 76, n. 5.

3. *Replier = se replier.* RÈGLE : *On supprime souvent le pronom réfléchi, au 17e siècle, devant un verbe pronominal à l'infinitif précédé d'un autre verbe.*

Veux-tu que de sa mort je t'écoute [vanter ?
(CORNEILLE, *Le Cid*, v. 1720.)

et non pas « *te* vanter ».

4. Il s'agit pour Rousseau, non de son intelligence, mais de sa sensibilité ; non de sa valeur intellectuelle, mais de sa valeur morale. Sur cet orgueil particulier, voir *Introduction*, p. 22 et suiv.

5. Rousseau a passé, en effet, par des alternatives de fièvreuse ardeur et de nonchalance à se laisser vivre. Sur son rêve de paix et d'oubli rustique, voir le *Si j'étais riche.*

LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.

Fig. 4. — Page de titre de la première édition de la *Nouvelle Héloïse*. Le faux-titre porte : *Julie ou la belle Héloïse.*

délivrer pour toujours[1]. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, et ma rencontre avec ces deux charmantes filles, dans la même saison et dans des lieux à peu près semblables à ceux où j'étais dans ce moment[2]. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignait me rendait plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avaient donné de l'émotion dans ma jeunesse.....

Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici[3]. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères : et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos, et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas[4]. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter ; et perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avais-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlais de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyais arriver de malheureux mortels qui venaient me retenir sur la terre, je ne pouvais ni modérer ni cacher mon

1. Rousseau fait allusion aux travaux qu'il poursuivait alors et qui l'obligeaient à des pensées « dures et sévères » : le *Contrat Social*, l'étude des manuscrits de l'abbé de Saint-Pierre, une *Morale sensitive ou le Matérialisme du sage* (dont il ne reste presque rien), le *Dictionnaire de musique*.

2. Il s'agit de la promenade où, dans la vallée du Fier, il rencontra Mlles de Graffenried et Galley, et qu'il a racontée dans les *Confessions*. Le nom exact du château se prononce aussi Thônes.

3. C'est-à-dire : « pour peu que le lecteur ait suivi dans le récit des *Confessions* tout ce qui montre l'invincible penchant de Rousseau pour la rêverie et son goût de vivre au milieu des chimères qu'il se crée ». Voir par exemple le *Voyage de Turin*, dans les *Confessions*.

4. Sans peut-être s'en douter, Rousseau formule la critique la plus grave que l'on puisse faire à la *Nouvelle Héloïse*. Saint-Preux mis à part, parce qu'il est Rousseau, les autres personnages sont souvent trop parfaits pour être toujours vivants.

* Etudier à ce sujet la tendance de Rousseau à choisir des situations et des êtres théoriques. (Voir *Discours sur l'Inégalité*, l'*Emile*, le *Contrat Social*.)

dépit[1] et, n'étant plus maître de moi, je leur faisais un accueil si brusque, qu'il pouvait porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie, par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les donai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible; mais d'une si touchante faiblesse, que la vertu semblait y gagner..... Je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie[2], parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec Saint-Preux le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais[3].

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auraient pu contenter, si je les avais vues[4], mais mon imagination, fatiguée à inventer[5], voulait quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitants que j'y voulais mettre. Je songeai longtemps aux îles Borromées, dont l'aspect délicieux m'avait

1. Jean-Jacques, déjà célèbre, recevait de nombreuses visites. Il les détesta toujours. Une anecdote contemporaine raconte qu'à l'île Saint-Pierre, pour les fuir, il montait se cacher dans les arbres.

2. Entendons: « querelle et jalousie durables », car il y a une querelle violente entre Milord Edouard et Saint-Preux (I, 56).

3. L'aveu est à retenir. Sur ce qu'il y a de souvenirs personnels dans le personnage de Saint-Preux, voir l'*Introduction*, p. 37.

4. Les vallées de la Thessalie sont celles où la tradition place l'âge d'or. La convention poétique continuait à y situer d'innombrables églogues, aussi doucereuses que factices. Remarquons combien Rousseau a subi l'influence de ces bergerades mensongères. La *Nouvelle Héloïse* a failli se transformer en un « poème en prose » analogue aux pastorales de Florian, ou aux paysages du *Télémaque* (l'île de Calypso).

5. Règle : *Essayer à ou essayer de*. (Voir p. 94. n. 6).

transporté; mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me fallait cependant un lac[1], et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis longtemps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné[2]. Le lieu natal de ma pauvre maman[3] avait encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme, achevèrent de me déterminer, et j'établis à Vevey mes jeunes pupilles[4]. Voilà tout ce que j'imaginai du premier bond; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai longtemps à un plan si vague, parce qu'il suffisait pour remplir mon imagination d'objets agréables, et mon cœur de sentiments dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance, et se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offraient; et rappelant tout ce que j'avais senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer, que je n'avais pu satisfaire, et dont je me sentais dévoré.

Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparses, sans suite et sans liaison, et, lorsque je m'avisai de les vouloir coudre[5], j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable et de très vrai est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, et même sans prévoir qu'un jour je serais tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres[6].

1. *Dire pourquoi. Etudier le goût de Rousseau pour l'eau. (Voir les *Extraits*.)

2. Rousseau se souvient surtout d'une promenade de six jours faite avec des amis genevois autour du lac, pendant son voyage à Genève en 1754.

3. Mme de Warens. Elle était morte le 24 mai 1760, accablée de dettes et de misère.

4. Rousseau avait visité également la rive de Savoie, mais il indique, dans la *Nouvelle Héloïse* (IV, 17), le contraste entre le pays suisse et le pays savoyard ruiné par les impôts et l'incapacité du gouvernement.

5. Règle: *Il se faut entr'aider*. Voir p. 76, n. 5.

6. C'est ce qui faisait dire à Diderot que le style en était « feuillet » (= feuillu, touffu). A vrai dire, il n'y a dans ces deux

Analyse et Extraits.

Le Voyage du Valais.

[Saint-Preux, précepteur de Julie d'Etange, s'est épris d'amour pour son élève. Julie lui a avoué qu'elle l'aimait. Mais leur tendresse semble sans espoir, car Saint-Preux est roturier et M. d'Etange ne mariera sa fille qu'à un homme de son rang. Par prudence et pour éviter que leurs sentiments ne se trahissent, Julie a demandé à Saint-Preux de s'éloigner pendant quelque temps et d'achever quelques affaires qui l'appelaient dans le Valais. Saint-Preux en voyage écrit à Julie la lettre suivante.]

A peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderait des années d'observation : mais, outre que la neige me chasse, j'ai voulu revenir au-devant du courrier qui m'apporte, j'espère, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail[1] de mon voyage et de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un et l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon âme : il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'étais parti, triste de mes peines et consolé de votre joie[2] ; ce qui me tenait dans un certain état de langueur qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissais lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide, et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulais rêver, et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines[3] au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et

premières parties à peu près aucune action ni composition. C'est un recueil de lettres d'amour. Tout ce morceau est d'une extrême importance pour bien comprendre la nouveauté de la *Nouvelle Héloïse* et l'ardent accent de sincérité et d'émotion qui bouleversa les contemporains.

1. Nous dirions *le détail* ou (avec une épithète) *un long détail*.

2. A cause du retour du père de Julie.

3. Expression traditionnelle et empruntée au latin (*ruinis pendebant*).

bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards[1]. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvait des maisons ; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés ; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil et des ombres[2], et tous les accidents de lumière qui en résultaient le matin et le soir ; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui semblaient m'être offertes en un vrai théâtre : car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois et bien plus puissamment que celle des plaines, qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, et dont chaque objet vous en cache un autre[3].

1. Rousseau veut parler non de la plaine du Valais qui est, le long du Rhône, assez uniforme, mais des hautes vallées de montagnes. Il les avait parcourues en revenant de Venise en France par Bergame, Côme, Domo d'Ossola et le glacier du Rhône.

2. Terme de peinture. Effet de lumière obtenu quand le soleil frappe si vivement certaines surfaces qu'il éclaire à demi et indirectement les parties laissées dans l'ombre.

3. Cette dernière remarque est juste et précise. Tout le reste de la description reste encore vague et se borne à des généralités, où le souci de l'antithèse tient plus de place que celui du pittoresque. Rousseau a mieux *senti* la montagne qu'il ne l'a vue. Il faudra attendre Ramond [Notes au *Voyage en Suisse*, de Coxe (en 1782) et *Observations faites dans les Pyrénées* (1789)], pour trouver des images plus précises.

* Comparer cette description avec celle de la promenade sur

J'attribuai, durant la première journée, aux agréments de cette variété le calme que je sentais renaître en moi. J'admirais l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, et je méprisais la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés[1]. Mais cet état paisible ayant duré la nuit et augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avait encore quelque autre cause qui ne m'était pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes les moins élevées, et, parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étaient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignais un séjour plus serein, d'où l'on voit dans la saison le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi ; image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème[2].

Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvais la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps[3]. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux ; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce ; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs

le lac (*Lecture expliquée*, p. 58), ou le *Jardin de Julie*).

1. Il s'agit ici d'une impression, et Rousseau les note aussi fortement qu'il insiste peu sur le pittoresque. C'est la première fois que l'on marquait aussi clairement le lien qui peut unir notre âme au spectacle des choses.

2. C'est-à-dire : *que dans les hautes montagnes d'où l'on a tiré le symbole de l'homme qui domine les orages.*

3. Par son amour pour Julie, à peu près sans espoir.

son tourment[1]. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs[2] pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale[3] :

Qui non palazzi, non teatro o loggia ;
Ma' n lor vece un' abete, un faggio, un pino,
Trà l' erba verde e' l bel monte vicino
Levan di terra al ciel nostr' intelletto[4].

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvais. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnants spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paraissant moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air[5] couvre la terre d'un voile, l'horizon présente aux yeux

1. Ces impressions sur la montagne étaient absolument neuves (Voir *l'Introduction*, p. 39). Et même le style de Rousseau, vague dans la description pittoresque, prend dans l'évocation des émotions une telle précision d'énergie (*volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel*, — *ils perdent cette pointe aigüe* —, *émotion légère et douce*) qu'on lui empruntera, avec le souvenir des impressions, les termes mêmes qui les expriment. Un grand nombre de voyageurs, depuis le genevois Déluc jusqu'à Ramond, copient, citent ou rappellent ce passage.

2. Les *vapeurs* étaient alors une maladie à la mode : « affections du corps humain, qu'on croyait causées par des fumées élevées de l'estomac dans le cerveau, et qu'on attribue aujourd'hui avec plus de raison aux mouvements spasmodiques des nerfs » (*Dict.* de Féraud, 1787). Pour remédier à cette tension « spasmodique », un médecin, Pomme, mettra à la mode, vers 1770, une méthode « humectante ». L'explication de Féraud est naturellement erronée. Les *vapeurs* peuvent sans doute se comparer à notre moderne neurasthénie. Le mot de *vapeurs* se trouve déjà dans Mme de Sévigné.

3. Rappelons-nous que Rousseau avait commencé une *Morale sensitive ou le Matérialisme du sage*, où il voulait montrer l'influence de l'hygiène sur le caractère.

4. « Au lieu des palais, des pavillons, des théâtres, les chênes, les noirs sapins, les hêtres, s'élancent de l'herbe verte au sommet des monts, et semblent élever au ciel, avec leurs têtes, les yeux et l'esprit des mortels » (Pétrarque). *Traduction de Rousseau.*

5. Nous dirions aujourd'hui, *la plus grande densité*. Il faudrait y ajouter que l'air des hautes montagnes est beaucoup moins chargé d'humidité.

plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.....

Tandis que je parcourais avec extase ces lieux si peu connus et si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie? Étiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée! Ne m'oublierais-je pas plutôt moi-même? et que pourrais-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon âme. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la vôtre, et cherche des consolations aux lieux où vous êtes; c'est ce que j'éprouvais en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurais jouir seul, et pour le partager avec vous je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course, où la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même, je vous conduisais partout avec moi. Je ne faisais pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirais pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrais vous prêtaient leur ombre, tous les gazons vous servaient de siège. Tantôt, assis à vos côtés, je vous aidais à parcourir des yeux les objets; tantôt, à vos genoux, j'en contemplais un plus digne des regards d'un homme sensible[1]. Rencontrais-je un pas difficile, je vous le voyais franchir avec la légèreté d'un faon qui bondit après sa mère. Fallait-il traverser un torrent, j'osais presser dans mes bras une si douce charge; je passais le torrent lentement, avec délices, et voyais à regret le chemin que j'allais atteindre. Tout me rappelait à vous dans ce séjour paisible, et les touchants attraits de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les mœurs simples des habitants, et leur sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe, et ses innocentes grâces; et tout ce qui frappait agréablement mes yeux et mon cœur leur peignait celle qu'ils cherchent[2].

1. « L'homme sensible » n'a pas été, comme on l'a dit, rigoureusement inventé par Rousseau. Il y en a quelques types dans les romans, vers 1750: mais c'est Rousseau qui, le premier, lui a donné une âme vivante.

2. Des passages comme celui-là marquent la grande nouveauté que *La Nouvelle Héloïse* apporte dans le sentiment de la nature. Rousseau apprend non à l'aimer, mais à l'aimer à travers des émotions. (Voir l'*Introduction*, p. 41.)

* Comparer tout ce passage avec l'*Isolement*, de Lamartine :

« Un seul être vous manque et tout [est dépeuplé. »

« O ma Julie ! disais-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur et non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici rassembler toute mon âme en toi seule, et devenir à mon tour l'univers pour toi !

Saint-Preux quitte Julie.

[La destinée de Julie et de Saint-Preux s'aggrave. Un ami de Saint-Preux, l'anglais Milord Edouard, a vainement tenté de décider M. d'Etange à unir les deux jeunes gens. M. d'Etange s'est indigné à l'idée d'une mésalliance. On commence à causer dans la ville de l'intimité entre l'élève et son ancien précepteur. Des rumeurs sont venues aux oreilles du père. Après une scène de colère violente où il a frappé sa fille, Claire, amie intime de Julie, la décide à éloigner celui qu'elle aime. Saint-Preux doit partir pour Paris. Milord Edouard et M. d'Orbe, fiancé de Claire, sont chargés de l'y décider. Claire fait à son amie le récit de la scène.]

Toutes les mesures que j'avais prises et dont je te rendis compte hier ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe et Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité[1], et lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement ton ami, et les difficultés que je prévoyais à[2] l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela, et montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avait produit son zèle inconsidéré. Ils convinrent qu'il était important de précipiter le départ de ton ami, et de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions, et l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulais charger M. d'Orbe de faire à son insu les préparatifs convenables ; mais Milord, regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise[3] serait prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagnerait aussi loin qu'il serait nécessaire, et proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte, pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous et

1. Il a en effet plaidé chaleureusement la cause de Saint-Preux auprès du père de Julie.

2. Règle : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

3. Sa chaise de poste.

pour notre ami, et je ne voulus pas non plus l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvait plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fît de lui parler lui-même et d'obtenir son consentement. Je prévoyais que cette négociation serait délicate, et je n'en voulus charger que moi seule ; car je connais plus sûrement les endroits sensibles de son cœur, et je sais qu'il règne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme sait mieux adoucir. Cependant je conçus que les soins de Milord ne nous seraient pas inutiles pour préparer les choses. Je vis tout l'effet que pouvaient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible qui croit n'être qu'un philosophe[1], et quelle chaleur la voix d'un ami pouvait donner aux raisonnements d'un sage.

J'engageai donc Milord Edouard à passer avec lui la soirée, et, sans rien dire qui eût un rapport direct à sa situation, de disposer[2] insensiblement son âme à la fermeté stoïque. « Vous qui savez si bien votre Epictète, lui dis-je, voici le cas où jamais de l'employer utilement. Distinguez avec soin les biens apparents des biens réels, ceux qui sont en nous de ceux qui sont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve se prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de soi-même, et que le sage, se portant partout avec lui, porte aussi partout son bonheur. » Je compris à sa réponse que cette légère ironie[3], qui ne pouvait le fâcher, suffisait pour exciter son zèle, et qu'il comptait fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'était tout ce que j'avais prétendu[4] ; car, quoique au fond je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie parlière[5], je suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de

1. Rousseau a en effet prêté à Milord Edouard le caractère que l'on donnait volontiers à l'Anglais vers 1750, une impassibilité stoïque et raisonneuse. Mais il montre que cette froideur apparente cache chez lui une sensibilité vive et même des passions violentes, causes des aventures qui sont esquissées dans plusieurs lettres de la 5me partie et narrées dans l'opuscule rédigé pour Mme de Luxembourg, *Les Aventures de Milord Edouard*.

2. Remarquer la double construction de « *engageai à passer... de disposer* ». Voir la Règle : *Essayer à* ou *de*, p. 94, n. 6.

3. L'ironie s'explique par le cas que Claire d'Orbe dit faire plus bas de la « philosophie parlière ».

4. *Prétendre* ne s'emploierait plus comme verbe actif. Féraud en 1787 distingue le sens actif : « *demander avec assurance comme une chose qui est due* », et le sens neutre (avec la préposition *à*) : « *aspirer à* ».

5. Vieux mot pour « parleuse » qui se trouve dans Montaigne

maximes du soir au matin, et de se dédire, en son cœur, dès le lendemain, de tout ce que sa raison lui dictait la veille.

M. d'Orbe voulait être aussi de la partie, et passer la soirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire ; il n'aurait fait que s'ennuyer, où gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des âmes fortes, qui leur donne un idiome si particulier, est une langue dont il n'a pas la grammaire[1]. En les quittant je songeai au punch[2] et, craignant les confidences anticipées, j'en glissai un mot en riant à Milord. « Rassurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en suis jamais fait l'esclave ; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du destin, peut-être de la vie d'un homme et de mon ami. Je boirai du punch selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch sera de la limonade ; et, comme il s'abstient d'en boire[3], il ne s'en apercevra point. » Ne trouves-tu pas, ma chère, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étaient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocents de notre première jeunesse, la douceur d'une ancienne familiarité, la société plus resserrée encore depuis une année entre lui et moi par la difficulté qu'il avait de te voir ; tout portait dans mon âme l'amertume de cette séparation. Je sentais que j'allais perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre existence. Je comptais les heures avec inquiétude, et, voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devait décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours et à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvaient faire. Enfin l'heure est venue, et j'ai vu entrer ton ami. Il avait l'air inquiet, et m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car, dès le lendemain de ta scène avec ton père, il avait su que tu étais malade, et Mi-

et qui était alors sorti de l'usage. D'Alembert, l'empruntant sans doute à Rousseau, s'en est servi dans une lettre à Voltaire du 31 octobre 1761.

1. M. d'Orbe est en effet donné comme un excellent homme, mais d'esprit ordinaire. Claire a pour lui de l'affection, non de l'amour.

2. Toujours par fidélité à la conception courante de l'Anglais, Rousseau a donné à Milord Edouard le goût des liqueurs fortes.

3. Il s'abstient, depuis qu'après s'être enivré et avoir à demi manqué de respect à Julie, il a juré de s'abstenir de toute boisson fermentée.

lord Edouard lui avait confirmé hier que tu n'étais pas sortie de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussitôt que je t'avais laissée mieux hier soir, et j'ai ajouté qu'il en apprendrait dans un moment davantage par le retour de Hanz[1], que je venais de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien : il m'a fait cent questions sur ton état; et, comme elles m'éloignaient de mon objet, j'ai fait des réponses succinctes, et me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, et prêt à peser le sentiment au poids de la raison[2]. « Grâce au ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé; il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. » Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connaissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui, sur un mot, porte tout à l'extrême[3], m'a déterminée à suivre une route contraire ; et j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissements, que de multiplier inutilement ses douleurs et les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux, et le regardant fixement : « Mon ami, lui ai-je dit, connaissez-vous les bornes du courage et de la vertu dans une âme forte, et croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité? » A l'instant il s'est levé comme un furieux[4], puis frappant des mains, et les portant à son front ainsi jointes[5] : « Je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte! Julie est morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagements, qui ne font que rendre ma mort plus lente et plus cruelle. »

Quoique effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, et j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Édouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venais de lui faire, l'avaient pu jeter dans de fausses alarmes. Je

1. Le domestique.

2. C'est justement l'effort que Jean-Jacques a fait toute sa vie, mais pour laisser toujours le sentiment entraîner la raison.

3. Encore un trait du caractère de Jean-Jacques et qui fut la cause de ses dissentiments avec la plupart de ses amis.

4. Comme *un fou furieux* (sens du latin *furiosus*).

5. Rousseau, qui voit mal ou qui peint mal les choses, voit et peint très nettement et très heureusement les attitudes de ses personnages. C'est ce qui fait encore le véritable pittoresque de la *Nouvelle Héloïse*. On sait que c'est Jean-Jacques qui a décrit lui-même le sujet, décor, costumes, attitudes, des estampes qui furent gravées par Gravelot.

voyais bien aussi quel parti je pouvais tirer de son erreur en l'y laissant quelques instants ; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, et je me suis hâtée de profiter de cet avantage. « Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit, mais elle vit et vous aime. Ah ! si Julie était morte, Claire aurait-elle quelque chose à vous dire[1] ? Rendez grâce au ciel qui sauve à votre infortune[2] des maux dont il pourrait vous accabler. » Il était si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le temps de lui détailler par ordre tout ce qu'il fallait qu'il sût ; et j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur par le charme de la reconnaissance.

« Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses, Julie est au bord de l'abîme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un père emporté, et de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son père ou de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur[3]. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux ; et ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisque aussi bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur et le témoin de sa perte et de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines ? Vous êtes inquiet de sa vie : sachez que vous en êtes l'arbitre. »

Il m'écoutait sans m'interrompre ; mais, sitôt qu'il a compris de quoi il s'agissait, j'ai vu disparaître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif et bouillant, qu'il avait auparavant. Un voile sombre de tristesse et de cons-

1. En effet Rousseau nous a montré Claire et Julie liées par une amitié profonde.
Après la mort de Julie, à la fin du roman, Claire reste plusieurs jours comme folle.

2. *Sauver = épargner. « L'étonnement... lui sauvait la moitié de sa douleur »*, Marivaux. (*Dict.* de Féraud).

3. La métaphore, même à cette date, n'était pas très neuve. Il y en a quelques autres du même genre dans la *Nouvelle Héloïse*. Mais Rousseau s'est plus attaché à l'harmonie de son style qu'à une originalité systématique. Ses images neuves naissent d'elles-mêmes quand l'émotion les appelle.

ternation a couvert son visage ; son œil morne et sa contenance effacée annonçaient l'abattement de son cœur : à peine avait-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. « Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre aurait cru tranquille. Hé bien ! Je partirai. N'ai-je pas assez vécu ? — Non, sans doute, ai-je repris aussitôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres ? — Il ne fallait donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu et le peut encore[1]. » J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, et je cherchais à le ranimer par quelques espérances auxquelles son âme demeurait fermée, quand Hanz est rentré, et m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti, il s'est écrié : « Ah ! qu'elle vive, qu'elle soit heureuse... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux... et je pars. — Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir ? Hélas ! vos adieux sont faits, et vous êtes déjà séparés. Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant ; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif ; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. — Quoi ! m'a-t-il dit avec une espèce de fureur, je partirais sans la revoir ! Quoi ! je ne la verrais plus ! Non, non : nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi : mais je la verrai, quoi qu'il arrive ; je laisserai mon cœur et ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même[2]. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie et la cruauté d'un pareil projet. Mais ce *Quoi ! je ne la verrai plus !* qui revenait sans cesse d'un ton plus douloureux, semblait chercher au moins des consolations pour l'avenir. « Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont ? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainsi de vous, si elle croyait que ce fût pour toujours ? Non, mon ami, vous devez connaître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfère son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue) qu'elle ne le préfère

1. Allusion au projet de fuite pour se marier et vivre loin de la Suisse.

2. C'est-à-dire : *à celle que j'aime plus que moi-même.* Raccourci d'expression comme il y en a beaucoup et de très heureux dans tous les passages de la *Nouvelle Héloïse* où le sentiment domine. Voltaire (dans les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* qu'il fit signer par le marquis de Ximenès) en a plaisamment raillé quelques-unes, par exemple : « nos âmes fondent et coulent comme l'eau ».

bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espère, puisqu'elle consent à vivre ; croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, et qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. » Alors j'ai tiré ta dernière lettre ; et, lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes semblait distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée[1]. J'ai vu ses regards s'adoucir et ses yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir ; mais ces derniers mots si touchants, tels que ton cœur les sait dire, *nous ne vivrons pas longtemps séparés*, l'ont fait fondre en larmes. « Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix et baisant la lettre, nous ne vivrons pas longtemps séparés ; le ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel[2]. »

C'était là l'état où je l'avais souhaité. Sa sèche et sombre douleur m'inquiétait. Je ne l'aurais pas laissé partir dans cette situation d'esprit ; mais sitôt que je l'ai vu pleurer, et que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie ; car rien n'est moins tendre que le désespoir.

Le Théâtre du 18e siècle jugé par Saint-Preux.

[La séparation héroïquement consentie plonge Saint-Preux et Julie dans un lent désespoir. Touché de leur misère, Milord Edouard leur propose de s'enfuir en Angleterre et de s'établir dans l'une de ses terres. Julie refuse, après un douloureux combat intérieur, pour ne pas désespérer à jamais ses parents. Elle s'efforce même de relever le courage de Saint-Preux, l'exhorte « à faire usage de ses talents dans la carrière qu'il va courir » ; si elle ne peut être à Saint-Preux, elle s'engage à ne jamais épouser personne, sans son consentement. Sur sa demande, Saint-Preux lui envoie ses impressions sur la société parisienne. Il raille les fausses amitiés, le vide des conversations à la mode, le contraste entre les discours généreux et les actions égoïstes. Il décrit les habitudes mondaines, les soupers intimes, la frivolité spirituelle et galante des visites et donne son impression sur l'opéra dont il se moque, sur la tragédie qu'il critique.]

Il y a ici trois théâtres, sur deux desquels on représente des êtres chimériques, savoir, sur l'un des Arlequins, des

1. Sur cette métaphore, un peu usée aussi, voir plus haut la note 3, p. 127.

2. * Etudier dans ce morceau, l'art de la composition dramatique chez Rousseau.

Pantalons, des Scaramouches[1], sur l'autre, des dieux, des diables, des sorciers[2]. Sur le troisième[3], on représente ces pièces immortelles dont la lecture nous faisait tant de plaisir, et d'autres plus nouvelles qui paraissent de temps en temps sur la scène. Plusieurs de ces pièces sont tragiques, mais peu touchantes ; et si l'on y trouve quelques sentiments naturels et quelque vrai rapport au[4] cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulières du peuple qu'elles amusent.

L'institution de la tragédie avait, chez ses inventeurs, un fondement de religion qui suffisait pour l'autoriser. D'ailleurs elle offrait aux Grecs un spectacle instructif et agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis[5], dans les crimes et les folies des rois dont ce peuple s'était délivré. Qu'on représente à Berne, à Zurich, à la Haye, l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie et de la liberté nous rendra ces pièces intéressantes : mais qu'on me dise de quel usage sont ici les tragédies de Corneille, et ce qu'importe au peuple de Paris, Pompée ou Sertorius. Les tragédies grecques roulaient sur des événements réels ou réputés tels par les spectateurs, et fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque et pure dans l'âme des grands[6] ? Ne dirait-on pas que les combats de l'amour et de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, et que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des rois? Juge de la vraisemblance et de l'utilité de tant de pièces, qui roulent toutes sur ce chimérique sujet[7].

Quant à la comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices et de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence et Plaute se trompèrent dans leur objet ; mais avant eux Aristophane et Ménandre avaient exposé aux Athéniens les

1. Le théâtre italien. Arlequin, Pantalon, Scaramouche en sont trois des acteurs traditionnels.

Les troupes du théâtre italien avaient le plus grand succès (on jouait des comédies, parodies). Rousseau avait été chargé à Venise de négociations pour l'engagement de deux actrices italiennes, Coralline et Camille.

2. L'Opéra.

3. La Comédie Française.

4. *Au* = *avec*.

5. Allusion à la tragédie des *Perses* d'Eschyle.

6. *Discuter cette affirmation.

7. La discussion du paradoxe de Rousseau serait facile. Une tragédie est-elle destinée à être utile comme l'entend Rousseau? Qu'est-ce que la vraisemblance au théâtre etc. ? Mais ces idées ne sont pas personnelles à Rousseau. L'idée de représenter exactement la vie et d'enseigner utilement la vertu avait inspiré la comédie larmoyante de Nivelle de la Chaussée et les drames bourgeois de Diderot.

mœurs athéniennes, et depuis, le seul Molière peignit plus naïvement[1] encore celles des Français du siècle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé ; mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris[2]. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des Français. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cent mille âmes dont il n'est jamais question sur la scène. Molière osa peindre des bourgeois et des artisans aussi bien que des marquis ; Socrate faisait parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui, qui sont des gens d'un autre air, se croiraient déshonorés s'ils savaient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, et ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie[3]. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindraient de se compromettre à la comédie comme en visite, et ne daigneraient pas aller voir en représentation[4] des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitants de la terre ; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde : ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde[5], et l'on dirait qu'un carrosse n'est pas tant[6] nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinents qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers, et ne valent guère la peine qu'on les

1. « *Naïveté*, cette grâce, cette simplicité naturelle avec laquelle une chose est exprimée ou représentée avec vérité ou vraisemblance ». (*Dict.* de Féraud, 1787). C'est l'ancien sens du mot *naïf* = *naturel* (latin *nativus*).

2. Allusion surtout à la comédie délicate et subtile de Marivaux et de ses imitateurs.

3. Le reproche avait été fait bien avant Rousseau et c'est lui qui fit en partie le succès de la comédie larmoyante et du drame bourgeois où les personnages sont constamment de condition moyenne. L'opéra comique en représentant des paysans en sabots (théâtre de Favart et Sedaine) avait lui aussi, à cette date, contribué au discrédit de la tragédie.

4. *En représentation* = *quand ils sont représentés sur le théâtre.*

5. La critique des mœurs mondaines et des prétentions des petits maîtres était à cette date tout à fait traditionnelle. On la trouvera par exemple, pour ne parler que d'ouvrages qui furent célèbres, dans les *Considérations sur les mœurs*, ou les *Confessions du comte de* **, de Duclos (1751, 1741), ou dans le livre de *l'Esprit*, d'Helvétius (1758).

6. *Tant* s'employait constamment, au 17e siècle, là où nous nous servons de *si* : « Tu ne fais pas *tant* mal ». (Corneille. *La Veuve.*) Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 302.

compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre et comme représentants aux deux côtés[1]. Ils sont personnages sur la scène, et comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphère du monde et des auteurs se rétrécit ; c'est ainsi que la scène moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y sait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de comtes et de chevaliers ; et plus le peuple y est misérable et gueux, plus le tableau du peuple y est brillant et magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, et que le peuple, toujours singe et imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, et devenir encore plus fou qu'eux en les imitant[2]. Voilà de quoi fut cause Molière lui-même : il corrigea la cour en infectant la ville ; et ses ridicules marquis furent le premier modèle des petits-maîtres bourgeois qui leur succédèrent[3].

En général, il y a beaucoup de discours et peu d'action sur la scène française[4], peut-être est-ce qu'en effet le Français parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disait, en sortant d'une pièce de Denys le Tyran : « Je n'ai rien vu mais j'ai entendu force paroles[5] ». Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pièces françaises. Racine et Corneille, avec tout leur génie, ne sont eux-mêmes que des parleurs ; et leur successeur est le premier qui, à l'imitation des Anglais, ait osé mettre quelquefois la scène en représentation[6]. Communément tout se passe en beaux dialo-

1. Allusion aux spectateurs assis des deux côtés de la scène. Pour mettre fin à cet abus qui indignait Voltaire, le comte de Lauraguais avait donné 30,000 livres pour indemniser les comédiens, et les bancs de scène avaient été supprimés le 23 avril 1759.

2. *Comparer ces idées avec celles qui sont développées dans la *Lettre à d'Alembert*.

3. C'est un des reproches développés tout au long dans la *Lettre à d'Alembert*.

4. Les idées de Rousseau sur la tragédie ne lui sont pas personnelles. Voltaire par exemple (*Discours sur la tragédie, à Milord Bolingbroke, — Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne*, etc.) s'était plaint du manque d'action, de l'abus de la galanterie, etc. L'accent seul du morceau, l'ironie dédaigneuse et sans appel, porte la marque de Rousseau.

5. Plutarque : *Comment il faut ouïr les poètes* (chap. VII).

6. Voltaire. — On venait par exemple de représenter (3 sept. 1760) la tragédie de *Tancrède* où l'on voit l'entrée d'un champ clos pour un duel judiciaire avec des boucliers suspendus, des armoiries et des devises, etc.

gues bien agencés, bien ronflants, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes; une sentence leur coûte moins qu'un sentiment; les pièces de Racine et de Molière[1] exceptées, le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scène française que des écrits de Port-Royal, et les passions humaines, aussi modestes, que l'humilité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste et dans le propos qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage[2] ni à l'auteur de revêtir son personnage et de se transporter au lieu de la scène, mais le tient toujours en chaîné sur le théâtre et sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases ni des attitudes élégantes; et si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polyxène[3], il ne tombe point; la décence le maintien debout après sa mort, et tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le Français ne cherche point sur la scène le naturel et l'illusion, et n'y veut que de l'esprit et des pensées; il fait cas de l'agrément et non de l'imitation, et ne se soucie pas d'être séduit, pourvu qu'on l'amuse[4]. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour ramasser de quoi fournir au caquet après la pièce; et l'on ne songe à ce qu'on voit que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Baron; la veuve de Pompée est

1. Il ne faut point associer en ceci Molière à Racine; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes et de sentences, surtout dans ses pièces en vers: mais chez Racine, tout est sentiment; il a su faire parler chacun pour soi, et c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de sa nation. *(Note de Rousseau.)*

2. Il s'agit surtout ici de la question du « style noble », accepté sans conteste au début du 18e siècle aussi bien par Boileau que par La Motte, mais qui commençait à être discuté. Par exemple, un auteur de poème descriptif, en 1758, réclame le droit de parler d'arrosoir, de fumier (Gouges de Cessières). Même protestation dans le *Mercure de France*, la même année. Après 1765, les partisans de la liberté du style se multiplieront.

3. Polyxène, petite fille de Priam, immolée par Néoptolème sur le tombeau d'Achille, après la prise de Troie.

4. Mêmes critiques dans le livre de l'*Esprit* d'Helvétius (1758).

Adrienne [1]; Alzire est Mlle Gaussin ; et ce fier sauvage est Grandval [2]. Les comédiens, de leur côté, négligent entièrement l'illusion, dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes Parisiens ; ils calquent les modes françaises sur l'habit romain ; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc, et Brutus en panier [3]. Tout cela ne choque personne, et ne fait rien au succès des pièces : comme on ne voit que l'acteur dans le personnage, on ne voit non plus que l'auteur dans le drame : et si le costume est négligé, cela se pardonne aisément : car on sait bien que Corneille n'était pas tailleur, ni Crébillon perruquier [4].

Maladie de Julie [5].

[Pendant que Saint-Preux est à Paris le drame s'est brusquement précipité. Mme d'Etange a découvert le secret des amours de sa fille. Pour éviter une catastrophe, elle a fait demander à Saint-Preux de renoncer pour toujours à Julie. Saint-Preux a consenti pour le repos de celle qu'il aime. Mme d'Etange meurt sur ces entrefaites et M. d'Etange, informé par sa fille qu'elle aime Saint-Preux et qu'elle a promis de n'être qu'à lui, somme le jeune homme de la dégager de sa promesse. Saint-Preux rend à Julie sa parole. Mais tant d'émotions l'ont épuisée. Elle tombe malade de la petite vérole. Saint-Preux informé du danger accourt,

1. Adrienne Lecouvreur. Tous ces noms sont ceux de comédiens célèbres à cette date.

2. *Alzire*, tragédie de Voltaire ; le sauvage est l'indien Zamore, héros de la pièce.

3. Le *panier* était un jupon bouffant garni de baleines. Les acteurs, dans les rôles nobles, en portaient qui arrivaient jusqu'aux genoux.

La question de la vérité du costume était également à l'ordre du jour. Les costumes de l'opéra-comique et de la comédie italienne se transforment et cessent peu à peu de justifier les critiques de Rousseau, à partir de 1752 et 1754. Pour la tragédie, Mlle Clairon s'habilla pour la première fois « sans panier, les bras demi-nus et dans la vérité du costume oriental » pour le rôle de Roxane (de *Bajazet*). Dans l'*Electre* de Crébillon elle parut en habit d'esclave, échevelée, chargée de chaînes. Elle eut le plus grand succès (Voir les *Mémoires* de Marmontel). Lekain l'imita. Pourtant, vers 1775, il représentait encore Oreste « en perruque noire à la Louis XIV, habit habillé de velours marron à brandebourgs d'or, veste de satin rouge, bas pareils, chapeau galonné à trois cornes et plumet rouge. (*Mémoires* de Frénilly, p. 9).

4. * Etudier dans tout ce passage l'ironie de Rousseau.

5. Rousseau a donné à la gravure où la scène est représentée le titre de « l'Inoculation de l'amour ». Comprenons que Saint-Preux contracte par amour la petite vérole, comme on l'*inoculait* alors pour préserver par une fièvre bénigne d'une contagion dangereuse.

Fig. 5. — Gravure de Gravelot pour la *Nouvelle Héloïse*.

Maladie de Julie. (Voir les *Extraits*, p. 137.)

pénètre dans sa chambre, saisit sa main qu'il embrasse et contracte la maladie. Julie, accablée par le mal, a cru être le jouet d'un rêve. Claire la détrompe en lui racontant la scène.]

Ah! fille trop malheureuse et trop sensible, n'es-tu donc née que pour souffrir? Je voudrais en vain t'épargner des douleurs; tu sembles les chercher sans cesse, et ton ascendant[1] est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peine n'ajoute pas au moins des chimères; et, puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente: peut-être la triste vérité te sera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'est point un rêve, que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais sa personne, et que cette touchante scène, incessamment présente à ton imagination, s'est passée réellement dans ta chambre le surlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avais quittée assez tard, et M. d'Orbe[2], qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là, était prêt à sortir, quand tout à coup nous vîmes entrer brusquement et se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avait pris la poste à la réception de ta dernière lettre. Courant jour et nuit, il fit la route en trois jours[3], et ne s'arrêta qu'à la dernière poste[4] en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou: sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyais la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyais, tout empoisonnait une si douce surprise; et j'étais trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageait, et qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris et les pleurs. Son premier mot fut: « Que fait-elle? Ah! que fait-elle? Donnez-moi la vie ou la mort. » Je compris alors qu'il était instruit de ta maladie; et, croyant qu'il n'en ignorait pas non plus l'espèce, j'en parlai sans autre précaution que d'atténuer le danger. Sitôt qu'il sut que c'était la petite vérole, il fit un cri et se trouva mal. La fatigue et l'insomnie, jointes à l'inquiétude d'esprit, l'avaient jeté dans un tel

1. « *Ascendant*, en terme d'astrologie, est l'horoscope ou le degré de l'équateur qui monte sur l'horizon au point de la naissance de quelqu'un » (*Dict.* de Furetière). Cet ascendant présageait sa destinée. D'où le sens que Rousseau lui donne ici.

2. Mari de Claire.

3. La route de Paris à Genève.

4. Le dernier relai de poste.

abattement qu'on fut longtemps à le faire revenir. A peine pouvait-il parler ; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil sommeil devait plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras; il voulait te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution[1], il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque : mais son séjour même en était un terrible[2]. J'essayai de le lui faire sentir ; il me coupa durement la parole. « Gardez votre barbare éloquence, me dit-il d'un ton d'indignation ; c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore comme vous fîtes à mon exil : je viendrais cent fois du bout du monde pour la voir un seul instant. Mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne partirai point d'ici sans l'avoir vue. Éprouvons une fois si je vous rendrai pitoyable, ou si vous me rendrez parjure[3]. »

Son parti était pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le satisfaire pour le pouvoir renvoyer avant que son retour fût découvert : car il n'était connu dans la maison que du seul Hanz, dont j'étais sûre, et nous l'avions appelé devant nos gens d'un autre nom que le sien[4]. Je lui promis qu'il te verrait la nuit suivante, à condition qu'il ne resterait qu'un instant, qu'il ne te parlerait point, et qu'il repartirait le lendemain avant le jour : j'en exigeai sa parole. Alors je fus tranquille ; je laissai mon mari avec lui et je retournai près de toi.

Je te trouvai sensiblement mieux ; l'éruption était achevée : le médecin me rendit le courage et l'espoir. Je me concertai d'avance avec Babi[5] ; et le redoublement[6], quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce temps pour écarter tout le monde et faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu serais moins en état de le reconnaître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton désolé père[7], qui chaque nuit

1. Terme de médecine au 18e siècle : « Mouvement des humeurs qui altère la santé » (*Dict.* de Féraud, 1787).

2. Il risquait en effet d'être reconnu et d'éveiller la colère du père de Julie.

3. * Étudier, dans tous les passages cités où Saint-Preux parle, le ton que Rousseau lui a prêté. Montrer que Rousseau a su lui donner le style qui convient à son caractère.

4. On voit dans la quatrième partie que ce nom substitué était celui de Saint-Preux. *(Note de Rousseau.)*

5. Babi, femme de chambre de Julie.

6. *Le redoublement de la fièvre.*

7. Règle : *Dans l'ancienne langue, en souvenir du latin, l'adjec-*

s'obstinait à vouloir rester. Enfin, je lui dis en colère qu'il n'épargnerait la peine de personne, que j'étais également résolue à veiller, et qu'il savait bien, tout père qu'il était, que sa tendresse n'était pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret ; nous restâmes seules. M. d'Orbe arriva sur les onze heures, et me dit qu'il avait laissé ton ami dans la rue : je l'allai chercher, je le pris par la main ; il tremblait comme la feuille. En passant dans l'antichambre, les forces lui manquèrent ; il respirait avec peine, et fut contraint de s'asseoir.....

Chère cousine, j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scène. Il te vit et se tut ; il l'avait promis : mais quel silence ! Il se jeta à genoux ; il baisait tes rideaux en sanglotant ; il élevait les mains et les yeux ; il poussait de sourds gémissements ; il avait peine à contenir sa douleur et ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains ; il s'en saisit avec une espèce de fureur ; les baisers de feu qu'il appliquait sur cette main malade t'éveillèrent mieux que le bruit et la voix de tout ce qui t'environnait. Je vis que tu l'avais reconnu ; et malgré sa résistance et ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disais rien, je crus que tu l'avais oubliée ; je défendis à Babi de t'en parler, et je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, et qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus temps d'effacer.

Il partit comme il l'avait promis, et je lui fis jurer qu'il ne s'arrêterait pas au voisinage[1]. Mais, ma chère, ce n'est pas tout ; il faut achever de te dire ce qu'aussi bien tu ne pourrais ignorer longtemps. Milord Edouard passa deux jours après ; il se pressa pour l'atteindre ; il le joignit[2] à Dijon, et le trouva malade. L'infortuné avait gagné la petite vérole : il m'avait caché qu'il ne l'avait point eue, et je te l'avais mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappelant la manière dont il baisait ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvait être plus mal préparé ; mais c'était l'inoculation de l'amour, elle fut heu-

tif épithète précédait le substantif plus souvent qu'aujourd'hui : « La grecque beauté ». (La Fontaine, IX, 7.)

1. *Au voisinage = Dans le voisinage.* Cf. Règle : *A quelle utilité ?* (Voir p. 65, n. 3.)

2. Nous dirions : il le *rejoignit*. Règle : *Tenir = obtenir.* (Voir p. 99, n. 3.)

reuse. Ce père de la vie[1] l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais : il est guéri ; et, suivant la dernière lettre de Milord Édouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris[2].

Du Suicide[3].

[M d'Etange a promis sa fille à un ami qui lui sauva la vie. Malgré l'aveu que Julie a fait de son amour pour Saint-Preux, il veut tenir sa promesse. Son ami, M. de Wolmar, est ruiné et le refus de Julie ferait croire à une déshonorante ingratitude. Saint-Preux rend à Julie sa parole et la jeune fille, après une lutte douloureuse, se résigne. Le mariage a lieu. M. de Wolmar est un « philosophe » dont la tendresse, la sérénité, la bonté, attachent bientôt l'affection de Julie. Elle n'a pas oublié celui qu'elle aima, mais elle croit sa passion guérie, elle se dit heureuse. Saint-Preux désespéré songe au suicide. Il essaie, dans une lettre à Milord Edouard, de justifier ses projets. Quand la vie, dit-il, est décidément une souffrance continue et sans espoir, quand la mort ne vous arrache à aucun devoir et ne porte tort à personne, chacun a le droit de disposer de lui-même. Milord Edouard réfute ces sophismes.]

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre ? La preuve en est singulière : c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats : ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; ils n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre ; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire, ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre[4] ? Je voudrais

1. *Le père de la vie = l'amour.* La figure de style manque de simplicité. L'esprit et le style que Rousseau prête à Claire d'Orbe ne sont d'ailleurs pas toujours du meilleur aloi.

2. Rousseau a choisi avec raison cette lettre pour le sujet de l'une des estampes que dessina Gravelot. La scène était infiniment neuve pour toutes sortes de raisons. La passion y triomphe éloquemment de la prudence de Claire. L'intensité des émotions s'exprimait dans un langage vivant. Surtout, la scène échappe au reproche que Rousseau faisait à la tragédie française, d'être toute en paroles et jamais en action. Le décor nocturne, l'émotion de Saint-Preux, le délire de Julie, les gestes de l'amant et de la malade sont choisis et groupés avec un sens profond du pittoresque dramatique.

3. Il y avait déjà une discussion sur le suicide dans les *Mœurs* de Toussaint (1748).

4. Voir un exemple analogue de répétition oratoire p. 103 et note 2.

* Rechercher les principaux procédés oratoires de Rousseau, répétitions, apostrophes, etc.

bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux : mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Parle, que lui diras-tu ? « J'ai séduit une fille honnête ; j'abandonne un ami dans ses chagrins[1] ». Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté[2] la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité : tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : « La vie est un mal[3]. » Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie passive[4] de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise[5]. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démêlé, sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus ; garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement à ton ami : « J'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête

1. Milord Edouard lui-même.

2. *Porté* = *supporté*. RÈGLE : *Tenir* = *obtenir*. Voir p. 99, n. 3.

3. * Comparer cette discussion sur le pessimisme avec le passage donné de la lettre à Voltaire du 18 août 1756.

4. C'est-à-dire : *la vie où il supporte la souffrance*. L'adjectif s'oppose à « *sa vie active* ».

5. C'est-à-dire : *ce n'est pas l'événement qui modifie passagèrement notre bonheur ou notre malheur, mais le rapport qui existe entre nos actes et l'objet réel de la vie, la vertu*. Le style philosophique de Rousseau n'atteint souvent la concision que par un peu d'obscurité. — Les discussions sur l'optimisme et le pessimisme étaient à l'ordre du jour. Voltaire avait combattu la croyance à la Providence et incliné vers le pessimisme dans le roman de *Candide* (1759) et auparavant dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756). J.-J. Rousseau avait répondu à ce poème dans une lettre du 18 août 1756. Une autre réponse se trouve dans le *Journal encyclopédique* du 1er avril 1756.

femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir[1]. »

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : « La vie est un mal. » Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : « La vie est un bien. » Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et, puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

« Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? » D'abord c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent [2] en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire altérations externes et passagères d'un être immortel et simple[3], s'effacent insensiblement et le laissent dans sa forme originelle, que rien ne saurait changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs peu durables qui ne s'enracinent jamais dans l'âme, et l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus : je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérents que nos chagrins ; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne, mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, et que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu[4].

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux phy-

1. Julie avait en effet déclaré à Saint-Preux que l'adultère lui faisait horreur. Les protestations contre l'adultère, si volontiers toléré à cette date, font pour une part la dignité morale de la *Nouvelle Héloïse*.

2. *S'empirent* = *empirent* est encore donné sans remarque par Littré. L'emploi réfléchi tend pourtant à vieillir. Règle : *Dans l'ancienne langue le pronom réfléchi s'ajoutait à certains verbes intransitifs uniquement pour les renforcer.*

Le premier qui les vit de rire s'éclata.
(La Fontaine, III, 1.)

et par extension aux verbes employés intransitivement comme ici **s'empirent.**

3. L'âme.

4. La phrase marque bien l'optimisme profond de Rousseau qui eut si aisément haine ou défiance pour les particuliers, mais

siques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui : car, toutes ses facultés étant aliénées[1] par la douleur, et le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage de sa volonté ni de sa raison ; il cesse d'être homme avant de mourir, et ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse et où son âme n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré, de la mort ou du temps ? Attends et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines, de songer qu'elles finiront ! Vain sophisme de la douleur, bon mot sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère[2] ? Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on scarifie[3] une plaie pour la faire cicatriser ? et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ô-

la plus ferme certitude de la bonté originelle de l'homme. Relire à cet égard les extraits du 2me *Discours*, p. 70 et suiv.

1. C'est-à-dire : *lui étant devenues comme étrangères.*

2. Non, Milord, on ne termine pas ainsi sa misère, on y met le comble ; on rompt les derniers nœuds qui nous attachaient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa douleur même, et cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien. (*Note de Rousseau*).

Rousseau se réfute lui-même. La note n'existe pas dans les manuscrits. Il l'a ajoutée sur les épreuves. Toute cette discussion a un profond accent de sincérité. Comme tous ceux que poursuit l'idée de la persécution, Rousseau a dû parfois songer au suicide. On a même discuté longtemps sur sa mort, pour savoir si elle avait été naturelle.

3. « Piquer ou inciser une plaie avec une lancette en plusieurs endroits, pour en faire sortir les mauvaises humeurs. » (*Dict.* de Furetière, 1732).

tant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir[1] ?

Penses-y bien, jeune homme, que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant, elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Retour de Saint-Preux.

[Pour calmer son désespoir, Saint-Preux a fait le tour du monde avec l'escadre de l'amiral Anson. Après quatre ans d'absence, il revient. Julie et son mari l'ont prié de venir au milieu d'eux. M. de Wolmar sait qu'ils se sont aimés. Mais il connaît la noblesse de leur cœur. L'ancienne passion est guérie ; il ne reste que la tendresse, et Saint-Preux vivra au château de Wolmar comme un frère paisiblement aimé. Il raconte son retour à Milord Edouard.]

Quant j'aperçus la cime des monts[2], le cœur me battit fortement, en me disant : « Elle est là ». La même chose venait de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'était arrivée autrefois à Meilleric[3] en découvrant la maison du baron d'Étange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions : celle où elle est, et celle où elle n'est pas. La première s'étend quand je m'éloigne, et se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas ! ce lieu seul est habité ; tout le reste de l'univers est vide[4].

Plus j'approchais de la Suisse, plus je me sentais ému. L'instant où des hauteurs du Jura je découvris le lac de Genève fut un instant d'extase et de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri, où des torrents de plaisirs avaient inondé mon cœur ; l'air des Alpes si salutaire et si

1. *Etudier à l'aide de ce morceau ce qu'on pourrait appeler la *logique oratoire*, en la comparant à la logique pure et comme géométrique du *Contrat Social*.

2. Les Alpes du Valais.

3. Où Saint-Preux s'était retiré en plein hiver pendant une séparation que la prudence lui avait imposée.

4. C'est là une de ces phrases où Rousseau réussit le premier à enfermer dans une forme concise un infini d'émotion. Saint-Preux trahit d'ailleurs la profondeur de l'amour qui lui reste et livre le secret de la tragédie intérieure qui se poursuivra dans la chaste intimité du château de Wolmar.

* Comparer ce passage avec celui qui est cité p. 120-121 et n. 1 de la p. 121.

pur, le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'Orient ; cette terre riche et fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé[1], ce séjour charmant auquel je n'avais rien trouvé d'égal dans le tour du monde[2], l'aspect d'un peuple heureux et libre, la douceur de la saison, la sérénité du climat, mille souvenirs délicieux qui réveillaient tous les sentiments que j'avais goûtés : tout cela me jetait dans des transports que je ne puis décrire, et semblait me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière.

En descendant vers la côte, je sentis une impression nouvelle dont je n'avais aucune idée ; c'était un certain mouvement d'effroi qui me resserrait le cœur et me troublait malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvais démêler la cause, croissait à mesure que j'approchais de la ville : il ralentissait mon empressement d'arriver, et fit enfin de tels progrès, que je m'inquiétais autant de ma diligence que j'avais fait jusque-là de ma lenteur. En entrant à Vevey, la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable : je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchait de respirer ; je parlais d'une voix altérée et tremblante[3], j'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar ; car je n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeurait à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids de cinq cent livres ; et, prenant les deux lieues qui me restaient à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût désolé dans un autre temps ; mais j'appris avec un vrai chagrin que M^me^ d'Orbe était à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquaient ; il me fut impossible d'avaler un seul morceau ; je suffoquais en buvant et ne pouvais vider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurais donné tout au monde pour voir briser une roue[4] en chemin. Je ne voyais plus Julie ; mon imagination troublée ne me présentait que des objets confus ; mon âme était dans un tumulte universel. Je connaissais la douleur et le désespoir ; je les aurais préfé-

1. L'affirmation porta, et les voyageurs se pressèrent, après 1761, sur les rives du pays de Vaud. (Voir *Introduction*, p. 39).

2. Saint-Preux a vu pourtant et décrit (IV, 3) les « Edens » sauvages des îles de Tinian et Juan Fernandez.

3. Il suffira de relire dans les *Confessions* le récit de sa passion pour M^me^ d'Houdetot pour constater combien Rousseau se souvient ici d'émotions vécues.

4. *Briser = se briser.* RÈGLE :

Veux-tu que de sa mort je t'écoute [vanter.

Cf. p. 114, n. 3.

rés à cet horrible état. Enfin je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, et je suis convaincu que je ne l'aurais pu supporter une journée entière.

En arrivant je fis arrêter à la grille et, me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandait à parler à M. de Wolmar. Il était à la promenade avec sa femme. On les avertit, et ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fichés[1] sur l'avenue, j'attendais dans des transes mortelles d'y voir paraître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle aperçu qu'elle me reconnut A l'instant, me voir, s'écrier[2], courir, s'élancer dans mes bras, ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me sens tressaillir ; je me retourne, je la vois, je la sens. O Milord ! ô mon ami !... je ne puis parler... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, respect humain. Son regard, son cri, son geste me rendent en un moment la confiance, le courage et les forces. Je puise dans ses bras la chaleur et la vie, je pétille de joie en la serrant dans les miens. Un transport sacré nous tient dans un long silence étroitement embrassés, et ce n'est qu'après un si doux saisissement que nos voix commencent à se confondre et nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar était là ; je le savais, je le voyais : mais qu'aurais-je pu voir ? Non, quand l'univers entier se fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourments m'eût environné, je n'aurais pas dérobé mon cœur à la moindre de ses caresses, tendres prémices d'une amitié pure et sainte que nous emporterons dans le ciel[3].

La Vie au château de Wolmar.

[Saint-Preux est émerveillé du « bel ordre » qui règne au château de Wolmar et de la sagesse domestique qui y assure la prospérité et le bonheur de tous. Il envoie ses observations à Milord Edouard.]

Que de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines ! La douce chose de couler ses jours dans le sein

1. Les éditions courantes altèrent le texte en imprimant « fixés ».

* Etudier à ce propos, surtout dans la *Nouvelle Héloïse* et l'*Emile* les familiarités pittoresques et énergiques du style de Rousseau.

2. Le verbe s'employait couramment seul aux 17e et 18e siècles, avec le sens de *pousser un cri*. On disait de même : « s'écrier de douleur, d'admiration. »

3. La scène est vivante et puissante, mais elle résume en même temps ce qu'il y a de para-

Fig. 6. — Gravure de Moreau le Jeune pour la *Nouvelle Héloïse*.

Arrivée de Saint-Preux au château de Clarens
apres son voyage autour du monde. (Voir les *Extraits*, p. 114.)

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses ! Milord, que c'est un spectacle agréable et touchant que celui d'une maison simple et bien réglée, où règnent l'ordre, la paix, l'innocence ; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse île de Tinian[1]. Je crois voir accomplir[2] les vœux ardents que j'y formai tant de fois. J'y mène une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux personnes[3] pour que tout mon bonheur y soit rassemblé, et j'ai l'espoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous et Mme d'Orbe veniez mettre le comble aux plaisirs si doux et si purs que j'apprends à goûter où je suis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maîtres de la maison, et la fait partager à ceux qui l'habitent. J'espère, sur le projet[4] qui vous occupe[5], que mes réflexions pourront un jour avoir leur usage, et cet espoir sert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maison de Clarens : vous la connaissez, vous savez si elle est charmante, si elle m'offre des souvenirs intéressants, si elle doit m'être chère et par ce qu'elle me montre et par ce qu'elle me rappelle. Mme de Wolmar en préfère avec raison le séjour à celui d'Etange, château magnifique et grand, mais vieux, triste, incommode, et qui n'offre dans ses environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servait qu'à l'ornement : ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées ; ils ont coupé de trop grandes pièces pour avoir des logements mieux distribués ; à des meubles anciens et riches, ils en ont substi-

doxe pénible dans la deuxième moitié de la *Nouvelle Héloïse*. Les tendresses de Julie et de Saint-Preux leur semblent pures et innocentes, mais elles sont ardentes, et elles ont pour témoin M. de Wolmar.

1. Ile déserte (alors) dans l'Océan Pacifique, où s'était ravitaillée l'escadre de l'amiral Anson, et célèbre par le séjour qu'y avait fait un matelot abandonné, qui servit peut-être de modèle au Robinson Crusoë.

2. *Accomplir* = *s'accomplir*. Règle : *Je t'écoute vanter* = *te vanter*. Voir p. 114, n. 3.

3. Milord Édouard et la cousine Claire d'Orbe.

4. *Sur* = *au sujet du* projet.

5. Le projet de venir lui aussi s'installer à Clarens.

tué de simples et de commodes[1]. Tout y est agréable et riant, tout y respire l'abondance et la propreté ; rien n'y sent la richesse et le luxe ; il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnaisse à la campagne, et où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changements se font remarquer au dehors : la basse-cour a été agrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, et une laiterie où[2] logeaient des paons criards, dont on s'est défait. Le potager était trop petit pour la cuisine ; on en a fait[3] du parterre un second, mais si propre et si bien entendu, que ce parterre ainsi travesti plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux tristes ifs qui couvraient les murs ont été substitués de bons espaliers. Au lieu de l'inutile marronnier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour ; et l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordaient l'avenue[4]. Partout on a substitué l'utile à l'agréable, et l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, et tout l'appareil de l'économie rustique, donnent à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joie et le bien-être, qu'elle n'avait pas dans sa morne dignité.

Leurs terres ne sont pas affermées, mais cultivées par leurs soins ; et cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens[5] et de leurs plaisirs. La baronnie d'Etange n'a que des prés, des champs et du bois ; mais le produit de Clarens est en vignes, qui font un objet[6] considérable ; et comme la différence de la culture y produit un effet plus sensible que dans les blés, c'est encore une

1. Le vieux mot français *confort* (avec le sens d'*aide*, d'*encouragement*) avait disparu de l'usage. Il commençait à revenir d'Angleterre avec son sens actuel. Le style Louis XV transformait autour de Rousseau l'architecture et substituait l'élégance commode à l'incommode somptuosité du 17e siècle.

2. *Où = là où.*

3. *En a fait* est bien le texte exact. Il faut comprendre, sans doute, que *en* ne se rapporte pas à *parterre*, mais équivaut à *à cause de cela*. Comparer avec Molière (*Misanthrope*, v. 191) :

J'en demeure d'accord ; mais la brigue [est fâcheuse
Et... — Non, j'ai résolu de n'*en* pas [faire un pas.

4. Ici la transformation peut être contestée et Rousseau pousse un peu loin le souci de l'utile.

Comparer cette description avec celle, par exemple, de *Milly ou la Terre natale* (de Lamartine).

5. C'est-à-dire *de leurs revenus.*

6. C'est-à-dire *qui constituent un objet de culture.* RÈGLE : **Faire**

raison d'économie pour avoir préféré ce dernier séjour. Cependant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre et M. de Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent : mieux cultivée elle rend davantage ; cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore ; plus on y met d'hommes et de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien[1]. On ne sait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle et réciproque de produit et de cultivateurs. Au contraire, les terrains négligés perdent leur fertilité : moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées ; c'est le défaut d'habitants qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, et, dans toute contrée qui se dépeuple, on doit tôt ou tard mourir de faim[2].

[La lettre se continue par une étude méticuleuse de la condition des domestiques au château de Wolmar. On les traite comme des membres de la famille. On veille sur leur conduite ; on s'attache à leur procurer toutes les distractions honnêtes et sûres ; on les intéresse, par l'affection et des gratifications, à la prospérité de la maison. Rousseau qui a connu le métier de domestique, ses humiliations et ses vices, insiste sur les liens qui attachent l'honnêteté des serviteurs et le bonheur des maîtres et sur le dévouement de Julie et de son mari qui s'efforcent de gagner l'affection de ceux qui les servent.]

« L'Elysée ».

[Julie a créé près du château un jardin qu'elle appelle l'Elysée. Au lieu de dessiner un jardin géométrique ou régulier, elle a respecté la

s'employait au 17e siècle beaucoup plus qu'aujourd'hui :

Soit seul, pour remplacer un verbe précédent, qu'on voulait éviter de répéter.

Je le poursuis partout comme un chien [*fait* sa proie.
(Boileau.)

Soit avec un autre mot pour créer une locution verbale : Faire estime, faire leçon, il fait sûr, etc.

Soit avec le sens d'autres verbes, tels que : agir, causer, constituer, etc.

1. C'est-à-dire : pour leur entretien. Règle : *A quelle utilité ?* (Voir p. 65, n. 3).

2. Rousseau se rapproche ici de la doctrine des physiocrates pour qui toute la richesse venait de la culture du sol, non du commerce et de l'industrie. Cet éloge de l'agriculture, du bonheur que l'on trouve à vivre sur ses terres en les cultivant, était un des desseins avoués par Rousseau en écrivant la *Nouvelle Héloïse (2e Préface).* Il était d'ailleurs banal à cette date. C'est de 1750 à 1760 que Duhamel du Monceau et vingt autres écrivent des traités d'agriculture, que se fondent les premières sociétés d'agriculture (la pre-

vivante liberté de la nature. Le goût des jardins anglais s'était répandu en France, depuis 1750, et supplantait déjà victorieusement celui des jardins français. L'opinion publique était tout entière d'accord avec Rousseau. Saint-Preux écrit à Milord Edouard.]

Ce lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare, qu'on ne l'aperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, et il est toujours soigneusement fermé à la clef[1]. A peine fus-je au dedans, que, la porte étant masquée par des aunes et des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étais entré ; et n'apercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée et vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante et le chant de mille oiseaux portèrent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens ; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, et il me semblait d'être[2] le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, et m'écriai dans un enthousiasme involontaire : « O Tinian ! O Juan Fernandez[3] ! Julie, le bout du monde est à votre porte ! — Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un sourire ; mais vingt pas de plus les ramènent bien vite à Clarens ; voyons si le charme tiendra plus longtemps chez vous. C'est ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, et où vous vous battiez avec ma cousine à coups de pêches[4]. Vous savez que l'herbe y était assez aride, les arbres assez clairsemés, donnant assez peu d'ombre, et qu'il n'y avait point d'eau. Le voilà maintenant frais, vert, habillé, paré, fleuri, arrosé. Que pensez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il est ? car il est bon de vous dire que j'en suis la surintendante, et que mon mari m'en laisse l'entière

mière en Bretagne) où les grands seigneurs s'inscrivent à côté de paysans (Voir l'*Introduction*, p. 39).

1. Règle : *Lâcher* le *pied*. Voir p. 97, n. 2.

2. Construction de *sembler* fréquente au 18e siècle : « C'est ce qu'il me semble de merveilleux » (La Fontaine), et conservée encore dans le Midi.

3. Iles désertes de la mer du Sud, célèbres dans le voyage de l'amiral Anson. *(Note de Rousseau.)* Voir la note 1, p. 145.

4. *La *Correspondance littéraire* de Grimm juge ce passage une « chose grossière » et une « platitude ». Discuter cette opinion. Etudier le pittoresque familier de Rousseau (Voir plus bas la description des Vendanges).

disposition. — Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu est charmant, il est vrai, mais agreste et abandonné : je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte ; l'eau est venue je ne sais comment ; la nature seule a fait tout le reste ; et vous-même n'eussiez jamais su faire aussi bien qu'elle. — Il est vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais sous ma direction, et il n'y a rien là que je n'aie ordonné. Encore un coup, devinez. — Premièrement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine et de l'argent on a pu suppléer au temps. Les arbres... — Quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, et ceux-là y étaient déjà. De plus, Julie a commencé ceci longtemps avant son mariage et presque d'abord après la mort de sa mère, qu'elle vint[1] avec son père chercher ici la solitude. — Hé bien, dis-je, puisque vous voulez que tous ces massifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces bosquets si bien ombragés, soient venus en sept ou huit ans, et que l'art s'en soit mêlé, j'estime que, si dans une enceinte aussi vaste vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économisé. — Vous ne surfaites que de deux mille écus, dit-elle ; il ne m'en a rien coûté. — Comment rien ? — Non, rien ; à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, et quelques-unes de M. de Wolmar lui-même, qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier[2]. » Je ne comprenais rien à cette énigme ; mais Julie, qui jusque-là m'avait retenu, me dit en me laissant aller : « Avancez et vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde. »

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; et, si je ne trouvai point de plantes exotiques et de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées et réunies de manière à produire un effet plus riant et plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court et serré, était mêlé de serpolet, de baume[3], de thym, de marjolaine, et d'autres herbes odorantes. On y voyait briller mille

1. *Tout de suite après la mort de sa mère, lorsque...* Le *Dict.* de Féraud (1787) indique que *d'abord que* est « vieux et hors d'usage ». — Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 330.

2. Rousseau insiste sur ce point pour ne pas contredire ce qu'il développe sur la sage économie du château de Wolmar. On commençait d'ailleurs à railler autour de lui les amateurs de jardins anglais, quand ils se ruinaient en fantaisies de paysages, élevaient des collines ou creusaient des vallées artificielles.

3. « Espèce de menthe » (*Dict.* de Féraud).

fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêlait avec surprise quelques-unes de jardin, qui semblaient croître naturellement avec les autres. Je rencontrais de temps en temps des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt; ces touffes étaient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avait fait recourber les branches, pendre en terre, et prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles[1] en Amérique. Dans les lieux plus découverts je voyais çà et là, sans ordre et sans symétrie, des broussailles de rôses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisetier, de sureau, de seringat, de genêt, de trifolium, qui paraient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivais des allées tortueuses et irrégulières bordées de cés bocages fleuris, et couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée[2], de clématite, et d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chèvrefeuille et le jasmin daignaient se confondre. Ces guirlandes semblaient jetées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avais remarqué quelquefois dans les forêts, et formaient sur nous des espèces de draperies qui nous garantissaient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher[3] doux, commode et sec, sur une mousse fine, sans sable, sans herbe, et sans rejeton raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verts et touffus, qui m'en avaient tant imposé de loin, n'étaient formés que de ces plantes rampantes et parasites, qui, guidées le long des arbres, environnaient leurs têtes du plus épais feuillage, et leurs pieds d'ombre et de fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assez simple on avait fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendaient davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions ; mais, dans ce lieu seul, on a sacrifié l'utile à l'agréable, et, dans le reste des terres, on a pris un tel soin des plants et des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage et même

1. Ou *mangliers*.

2. Plante de la même famille que la vigne vierge.

3. Règle : *Les infinitifs employés comme substantifs sont très fréquents au 17e siècle et encore au 18e :*

Vendre **le dormir**
Comme **le manger** et **le boire**.
(La Fontaine. VIII, 2.)

de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel des fruits excellents et mûrs, quoique clairsemés et de mauvaise mine ; ce qui donne encore le plaisir de la recherche et du choix[1].

Toutes ces petites routes étaient bordées et traversées d'une eau limpide et claire, tantôt circulant parmi l'herbe et les fleurs en filets presque imperceptibles, tantôt en plus grands ruisseaux courant sur un gravier pur et marqueté qui rendait l'eau plus brillante[2]. On voyait des sources bouillonner et sortir de la terre, et quelquefois des canaux plus profonds dans lesquels l'eau calme et paisible réfléchissait à l'œil[3] les objets. « Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie : mais ces eaux que je vois de toutes parts... — Elles viennent de là, reprit-elle en me montrant le côté où était la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet d'eau dont personne ne se soucie[4]. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon père qui l'a fait faire ; mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons guère au jardin! Le jet d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique, qui se rendait dans le lac par le grand chemin, qu'elle dégradait au préjudice des passants et à pure perte pour tout le monde. Elle faisait un coude au pied du verger entre deux rangs de saules ; je les ai renfermés dans mon enceinte, et j'y conduis la même eau par d'autres routes ».

Je vis alors qu'il n'avait été question que de faire serpenter ces eaux avec économie en les divisant et réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il était possible, pour prolonger le circuit et se ménager le murmure de

1. Nous avons dit que les jardins anglais (on avait dit aussi chinois) étaient à la mode en 1761. Sur le principe, respecter la liberté de la nature, Rousseau est donc simplement d'accord avec ses contemporains. Dans le détail, la description porte la marque de son goût personnel. Par exemple, on recherchait fort les « horizons », au point de peindre sur une muraille des perspectives artificielles. Rousseau préfère l'impression d'un asile séparé du monde, intime et même étroit.

* Comparer cette description avec celle du Jardin des Feuillantines. (V. Hugo, *Les Rayons et les Ombres*).

2. L'eau était la grande passion de Rousseau. « J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé » (*Confessions*, II, 12.)

3. Règle : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

4. Les jets d'eau, bassins, etc., étaient un des éléments essentiels de la décoration du jardin français tel que le dessinait Le Nôtre. Voir les Jardins de Versailles.

quelques petites chutes. Une couche de glaise couverte d'un pouce de gravier du lac et parsemée de coquillages formait le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux, courant par intervalles sous quelques larges tuiles recouvertes de terre et de gazon au niveau du sol, formaient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevaient par des siphons[1] sur des lieux raboteux, et bouillonnaient en retombant. Enfin la terre ainsi rafraîchie et humectée donnait sans cesse de nouvelles fleurs et entretenait l'herbe toujours verdoyante et belle[2].

Plus je parcourais cet agréable asile, plus je sentais augmenter la sensation délicieuse que j'avais éprouvée en y entrant : cependant la curiosité me tenait en haleine. J'étais plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions, et j'aimais à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser. Mais Mme de Wolmar, me tirant de ma rêverie, me dit en me prenant sous le bras : « Tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale et inanimée ; et, quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste[3]. Venez la voir animée et sensible[4], c'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. — Vous me prévenez, lui dis-je ; j'entends un ramage bruyant et confus, et j'aperçois assez peu d'oiseaux : je comprends que vous avez une volière. — Il est vrai, dit-elle ; approchons-en. » Je n'osais dire encore ce que je pensais de la volière ; mais cette idée avait quelque chose qui me déplaisait, et ne me semblait point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avait souvent ébranchés. Leurs têtes creuses et demi-chauves formaient des espèces de vases d'où sortaient, par l'a-

1. Un siphon ne saurait *élever* l'eau. Il doit au contraire la conduire plus bas qu'il ne l'a prise.

2. Remarquer la précision méticuleuse de la description de Rousseau. Par là elle se distingue immédiatement des descriptions classiques, celles du *Télémaque*, par exemple. Cette précision est due d'ailleurs à ce que Rousseau entend donner à des gentilshommes campagnards les moyens pratiques d'imiter l'Elysée de Julie.

3. Voilà pourquoi Rousseau n'a ni aimé, ni fait connaître la haute montagne. Noter d'ailleurs que si Rousseau aime une nature animée, il entend, pour la goûter, être seul au milieu d'elle. Après l'affaire de l'*Emile* et sa fuite en Suisse, il goûtera même la solitude complète de la nature inanimée : « Etres inanimés, écrit-il, que j'ai préférés à la société des hommes » (Manuscrit de la bibliothèque de Neuchâtel).

4. C'est-à-dire *peuplée d'êtres qui éprouvent des sensations.*

Fig. 7. — Gravure de Gravelot pour la première édition de la *Nouvelle Héloïse.*

Saint-Preux et Julie visitent l'ancien asile de Saint-Preux à Meillerie. Le titre de la gravure est de Rousseau. (Voir les *Extraits*, p. 154 et suiv.)

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

dresse dont j'ai parlé, des touffes de chèvrefeuille, dont une partie s'entrelaçait autour des branches, et l'autre tombait avec grâce le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte était un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la volière, et dernière station de cette eau si précieuse et si bien ménagée.

Au delà de ce bassin était un terre-plein terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbrisseaux de toute espèce ; les plus petits vers le haut, et toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissait ; ce qui rendait le plan des têtes presque horizontal, ou montrait au moins qu'un jour il le devait être. Sur le devant étaient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étaient les bocages de ce coteau qui servaient d'asile à cette multitude d'oiseaux dont j'avais entendu de loin le ramage ; et c'était à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol, qu'on les voyait voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre comme s'ils ne nous avaient pas aperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que, selon l'idée dont j'étais prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage ; mais, comme[1] nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre et s'approcher de nous sur une espèce de courte allée qui séparait en deux le terre-plein et communiquait du bassin à la volière. Alors M. de Wolmar, faisant le tour du bassin, sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avait dans sa poche ; et, quand il se fut retiré, les oiseaux accoururent et se mirent à manger comme des poules, d'un air si familier que je vis bien qu'ils étaient faits à ce manège. « Cela est charmant ! m'écriai-je. Ce mot de volière m'avait surpris de votre part ; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes et non pas des prisonniers[2]. »

La Promenade sur le Lac.

[Dans les lettres suivantes Julie entretient son amie Claire du caractère de son mari, de la noblesse de ses sentiments et de la confiance absolue qu'il a dans la chaste et fraternelle tendresse qui lie toujours sa femme

1. *Comme* = *lorsque*. *Comme* ne s'emploierait plus aujourd'hui qu'avec le sens de *au moment où*, c'est-à-dire avec l'imparfait.

2. * Etudier dans cette description les différents éléments du sentiment de la nature chez Rousseau, goût de l'isolement, de la fraîcheur, de l'intimité, etc.

et Saint-Preux. Mais M. de Wolmar pousse un peu loin sa « philosophie » et sa confiance. Pour mettre à l'épreuve le cœur de Julie et de celui qu'elle aima et les rassurer eux-mêmes sur la paix de leur âme et la sérénité de leurs sentiments, il s'éloigne pour quelques jours. L'épreuve était dangereuse. Les hasards d'une promenade sur le lac, en ravivant le souvenir des jours d'amour, préparent à Julie et à Saint-Preux un nouveau combat et de nouvelles souffrances. Une tempête soudaine a obligé les promeneurs d'atterrir sur les rochers de Meillerie. Saint-Preux écrit à Milord Edouard.]

Vous savez qu'après mon exil du Valais je revins, il y a dix ans, à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes et si délicieux, uniquement occupé d'elle, et c'est de là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée[1]. J'avais toujours désiré de revoir[2] la retraite isolée qui me servit d'asile au milieu des glaces, et où mon cœur se plaisait à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri dans une saison plus agréable, et avec celle dont l'image l'habitait jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisais un plaisir de lui montrer d'anciens monuments[3] d'une passion si constante et si malheureuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux et frais, qui, montant insensiblement entre les arbres et les rochers, n'avaient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant et reconnaissant mes anciens renseignements[4] je fus prêt à me trouver mal ; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, et nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, et paraissent horribles aux autres[5]. Un torrent, formé par la fonte des neiges, roulait à vingt pas de nous une eau bourbeuse, et charriait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous

1. Lettre où il parlait de se tuer s'il restait séparé d'elle.

2. Cette construction tend à disparaître. Mais Féraud en 1787 indique encore que *désirer de revoir* vaut beaucoup mieux que *désirer revoir*.

3. *Monuments* = *souvenirs*, avec une idée accessoire : « Marque qui transmet à la postérité le souvenir de quelque chose de mémorable » (Féraud). Il y a dans la pensée de Saint-Preux un ton solennel qui est voulu.

4. Les signes marqués pour se diriger.

5. Il y a là déjà le goût de la nature romantique. Mais Jean-Jacques ne l'a éprouvé qu'à l'occasion. Il préfère à l'ordinaire des spectacles plus riants. L'Ermitage lui plaît parce qu'il est « solitaire plutôt que sauvage ». Les sites qu'il choisit pour ses rêves ou pour y vivre ne sont jamais farouches. La vraie nature romantique a été décrite par Chateaubriand, Senancour,

une chaîne de roches inaccessibles séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacières[1], parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageaient tristement à droite. Un grand bois de chêne était à gauche au delà du torrent ; et au-dessus de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.

Au milieu de ces grands et superbes objets, le petit terrain où nous étions étalait les charmes d'un séjour riant et champêtre ; quelques ruisseaux filtraient à travers les rochers, et roulaient sur la verdure en filets de cristal ; quelques arbres fruitiers sauvages penchaient leurs têtes sur les nôtres ; la terre humide et fraîche était couverte d'herbes et de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnaient, il semblait que ce lieu désert dût être l'asile de deux amants échappés seuls au bouleversement de la nature[2].

Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé : « Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous ? » Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher, et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, et plusieurs vers du Pétrarque[3] et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant[4]. En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : « O Julie, éternel charme de mon cœur ! voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde : voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur, et préparait celui qu'il reçut

etc., précédés d'ailleurs par les goûts des voyageurs.

1. Forme communément usitée au 18e siècle, au lieu de *glaciers*. Le mot était alors tout nouveau comme le goût des montagnes. (Cf. le volume du genevois Bourrit : *Description des glacières*, etc., du *duché de Savoie*, 1773). Il ne se trouve pas encore dans le dictionnaire de Féraud (1787).

2. Voilà surtout qui fait accepter à Rousseau les « horribles » beautés.

* En se rappelant l'exemple de lecture expliquée (p. 60) chercher en quoi le décor ainsi conçu contribue à l'émotion de la scène qui va suivre.

3. On disait encore *le* Pétrarque comme *le* Tasse.

4. Séparé de Julie sans savoir s'il la reverrait.

enfin de toi-même. On n'y voyait alors ni ces fruits ni ces ombrages, la verdure et les fleurs ne tapissaient point ces compartiments[1], le cours de ces ruisseaux n'en formait point les divisions, ces oiseaux n'y faisaient point entendre leurs ramages ; le vorace épervier, le corbeau funèbre, et l'aigle terrible des Alpes, faisaient seuls retentir de leurs cris ces cavernes[2], d'immenses glaces pendaient à tous ces rochers, des festons de neige étaient le seul ornement de ces arbres : tout respirait ici les rigueurs de l'hiver et l'horreur des frimas ; les feux seuls de mon cœur me rendaient ce lieu supportable[3] et les jours entiers s'y passaient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour[4], sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur[5], ces cailloux tranchants me servaient de burin pour graver ton chiffre ; ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon[6], là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis ; voilà le bord où d'un œil avide et sombre je mesurais la profondeur de ces abîmes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment[7] aimée, ô toi pour qui j'étais né, faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence !... » J'allais continuer ; mais Julie, qui, me voyant approcher du bord, s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir ; puis tout à coup détournant la vue et me tirant par le bras : « Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue ; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi[8]. » Je partis avec elle en gémis-

1. Le mot est expliqué par le membre de phrase suivant.

2. Il n'y a pas de vraie *caverne* à Meillerie. Il ne peut être question ici que d'excavations et d'anfractuosités de rochers.

3. La métaphore pourrait sembler de mauvais goût si l'élan de passion n'emportait le tout. Sur des métaphores analogues voir la note p. 127, n. 4.

4. Vevey située en face de Meillerie.

5. Une lettre où Saint-Preux parlait de suicide en terminant ainsi (I, 26) : « la roche est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au désespoir ».

6. Le substantif s'employait couramment seul et se trouve par exemple dans les dictionnaires de Furetière (1532) et Féraud (1787) avec le sens de *vent tourbillonnant*.

7. *Constamment* = *avec constance* (sens donné encore par Féraud en 1787).

8. Remarquer la simplicité douloureuse de la réponse. Rousseau excelle à ces phrases simples de mots et pleines de choses. La tradition du roman de Marivaux avait habitué les romanciers et les lecteurs à chercher au contraire l'intérêt dans la subtilité du sentiment et le raffinement de l'expression.

sant, mais sans lui répondre, et je quittai pour jamais ce triste réduit comme j'aurais quitté Julie elle-même[1].

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes[2]. Elle voulut rester seule, et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais. A mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines[3], me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger ; tous les évènements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

> E tanta fede, e si dolce memorie,
> E si lungo costume[4].

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé ; tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. « C'en est fait,

1. *Etudier l'art de la mise en scène dramatique dans la *Nouvelle Héloïse*, par ex. pp. 126, 135, 144, 176.

Remarquer à ce sujet que les phrases : « Fille trop constamment... absence — la serra sans mot dire... soupir — comme j'aurais quitté Julie elle-même », sont ajoutées à la première rédaction du brouillon (qui se trouve à la bibliothèque de la Chambre des députés).

2. Sur ce passage voir la *Lecture expliquée* p. 58.

3. La bécassine du lac de Genève n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif et plus animé de la nôtre donne au lac, durant les nuits d'été, un air de vie et de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes. *(Note de Rousseau.)*

4. « Et cette foi si pure, et ces doux souvenirs, et cette longue familiarité. » (MÉTASTASE). *(Trad. de Rousseau).*

disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas ! ils ne reviendront plus ; et nous vivons, et nous sommes ensemble ; et nos cœurs sont toujours unis ! » Il me semblait que j'aurais porté[1] plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. Quand je gémissais dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageait mon cœur ; je me flattais qu'un instant de sa présence effacerait toutes mes peines ; j'envisageais au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien : mais se trouver auprès d'elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et, dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir[2], je me mis à verser des torrents de larmes ; et cet état comparé à celui dont je sortais n'était pas sans quelque plaisir[3] ; je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenait son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. « Ah ! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! — Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton[4] ». Nous recommençâmes alors à causer tranquillement, et au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés, j'aperçus à la lumière

1. *Porté = supporté.* RÈGLE : *Tenir = obtenir.* Voir p. 99, n. 3.

2. Rousseau était personnellement sujet à ces rapides contrastes de sentiments.

3. On pleurait — dans les romans — avant la *Nouvelle Héloïse*. Mais c'est bien Rousseau qui a mis à la mode le plaisir des larmes et même le sentiment romantique de la joie amère à se sentir souffrir. Voir pour un sentiment qui a quelque analogie les vers de Musset :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

4. Remarquer que Julie est toujours plus énergique que Saint-Preux. Par là Rousseau exprime un des côtés les plus personnels de son tempérament. Il s'est toujours rêvé auprès des femmes dans une attitude d'adoration

qu'elle avait les yeux rouges et fort gonflés[1]; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée, elle avait grand besoin de repos ; elle se retira et je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où, sans exception, j'ai senti les émotions les plus vives. J'espère qu'elles seront la crise qui me rendra tout à fait à moi. Au reste, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les arguments de la liberté de l'homme et du mérite de la vertu. Combien de gens sont faiblement tentés et succombent! Pour Julie, mes yeux le virent et mon cœur le sentit, elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'âme humaine ait pu soutenir ; elle vainquit pourtant[2]. Mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle[3]?

Le Salon d'Apollon.

[Au début de la cinquième partie, Saint-Preux explique à Milord Edouard le secret du bonheur des deux époux. C'est d'abord qu'ils vivent pour les autres plus que pour eux et qu'ils pratiquent une bienfaisance éclairée. C'est aussi parce qu'ils s'entendent à merveille à faire valoir leurs biens. Avec des revenus médiocres, mais très sagement administrés, ils réussissent à vivre dans une large aisance. Ils dédaignent le luxe et l'opulence, les dépenses d'apparat et de réception, mais ils ne se refusent aucun des plaisirs légitimes de la vie. Julie est habillée simplement, mais avec élégance. Elle aime la bonne chère qui tire son prix de la fraîcheur et du choix de mets naturels. Rousseau enseigne ainsi un « art de jouir » des plaisirs qui sont à la portée de presque tous.]

Il y a au premier étage une petite salle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle[4] est au

et de soumission. Il a dit lui-même que cette timidité lui avait sans doute interdit tout amour digne de lui-même. La liaison avec Thérèse Levasseur en fut la conséquence fâcheuse.

1. Noter que Rousseau préfère généralement, pour raison d'harmonie, *fort* à *très*.

2. Par là Saint-Preux avoue que Julie l'aime toujours avec violence. Comment donc peut-il supporter l'idée de vivre près d'elle et de lui imposer peut-être d'autres combats? Toute la deuxième moitié de la *Nouvelle Héloïse* est ainsi construite sur le paradoxe de la « vertu » tenant l'amour en lisière, ou plutôt le transformant par un privilège spécial en tendresse éthérée. Ce fut là une des chimères de Rousseau.

3. * Étudier dans tout ce morceau la manière dont la nature s'unit aux émotions et comparer avec les morceaux classiques où les poètes regrettent, eux aussi, un amour disparu (*Le Lac*, *Le Souvenir*, *La Tristesse d'Olympio*).

4. Règle : *Au 17e et au 18e siècles, le pronom* **lequel** *s'employait parfois là où nous nous servons de* **qui** : « *Ce raisonnement-ci*, **lequel** *est des plus forts* » (Molière, *Dépit amoureux*, v. 1255).

rez-de-chaussée : cette salle particulière est à l'angle de la maison et éclairée des deux côtés : elle donne par l'un sur le jardin, au delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre on aperçoit ce grand coteau de vignes qui commencent d'étaler[1] aux yeux les richesses qu'on y recueillira[2] dans deux mois. Cette pièce est petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable et riante. C'est là que Julie donne ses petits festins à son père, à son mari, à sa cousine, à moi, à elle-même, et quelquefois à ses enfants. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on sait d'avance ce que cela veut dire ; et M. de Wolmar l'appelle en riant le salon d'Apollon : mais ce salon ne diffère pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les simples hôtes n'y sont point admis, jamais on n'y mange quand on a des étrangers ; c'est l'asile inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté ; c'est la société des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table ; elle est une sorte d'initiation à l'intimité, et jamais il ne s'y rassemble que des gens qui voudraient n'être plus séparés. Milord, la fête vous attend, et c'est dans cette salle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur ; ce ne fut qu'à mon retour de chez M^me^ d'Orbe que je fus traité dans le salon d'Apollon. Je n'imaginais pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avait faite : mais ce souper me donna d'autres idées ; j'y trouvai je ne sais quel délicieux mélange de familiarité, de plaisir, d'union, d'aisance, que je n'avais point encore éprouvé. Je me sentais plus libre sans qu'on m'eût averti de l'être ; il me semblait que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domestiques m'invitait à n'avoir plus de réserve au fond de mon cœur ; et c'est là qu'à l'instance de Julie je repris l'usage, quitté depuis tant d'années[3], de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas[4].

1. Règle : *Essayer* à *ou* de. (Voir p. 94, n. 6). Cf. Crouzet.... *Gr. Fr.*, § 183.

2. Bouhours et Vaugelas exigeaient déjà le futur « *Je cueillerai* ». Féraud nous indique en 1787 que l'usage leur avait donné raison. Mais Rousseau tenait à la forme « *recueillirai* ». Il insiste auprès de son imprimeur Rey pour qu'on ne la corrige pas.

3. Voir la note 3, p. 125.

4. Le thème de cet extrait sera repris, d'une façon plus ou moins idyllique et factice, dans le *Si j'étais riche*, de l'*Emile*. On protestait depuis longtemps, dans les innombrables ouvrages qui traitaient des mœurs, contre l'artifice, l'hypocrisie et la sécheresse de la vie mondaine. L'« anglomanie » commença, vers 1730, à mettre à la mode le goût du foyer (Voir à ce sujet, dans la *Nouvelle Héloïse*, V. 3, ce que Rousseau appelle *la mati-*

Ce souper m'enchanta : j'aurais voulu que tous nos repas se fussent passés de même. « Je ne connaissais point cette charmante salle, dis-je à M^me^ de Wolmar ; pourquoi n'y mangez vous pas toujours ? — Voyez, dit-elle, elle est si jolie ! ne serait-ce pas dommage de la gâter ? » Cette réponse me parut trop loin de son caractère pour n'y pas soupçonner[1] quelque sens caché. « Pourquoi du moins, repris-je, ne rassemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domestiques et causer plus en liberté ? — C'est me répondit-elle encore, que cela serait trop agréable, et que l'ennui d'être toujours à son aise est enfin le pire de tous. » Il ne m'en fallut pas d'avantage pour concevoir son système ; et je jugeai qu'en effet l'art d'assaisonner les plaisirs n'est que celui d'en être avare.

La Bienfaisance de M. et M^me^ de Wolmar.

Vous jugez bien[2] qu'au milieu de tant de soins divers le désœuvrement et l'oisiveté qui rendent nécessaires la compagnie, les visites, et les sociétés extérieures, ne trouvent guère ici de place. On fréquente les voisins assez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y assujettir. Les hôtes sont toujours bienvenus et ne sont jamais désirés. On ne voit précisément qu'autant de monde qu'il faut pour se conserver le goût de la retraite ; les occupations champêtres tiennent lieu d'amusements ; et, pour qui trouve au sein de sa famille une douce société, toutes les autres sont bien insipides[3]. La manière dont on passe ici le temps est trop simple et trop uniforme pour tenter beau-

née à l'anglaise), mais c'est bien Rousseau qui révèle le véritable prix de son intimité.

1. *Pour n'y pas soupçonner = pour que je n'y soupçonne pas.* Règle : *Tandis qu'aujourd'hui le sujet d'une proposition subordonnée, infinitive ou participe, doit être le même que le sujet de la principale, dans l'ancienne syntaxe, plus libre, le sujet pouvait être différent :*

Ai-je mis dans sa main le timon de
Pour le conduire... [l'Etat
(= *pour qu'il le conduise*).

La fortune vient **en dormant** = (*quand on dort*) : dans cette expression l'ancien usage a subsisté, ainsi que dans : *L'appétit vient* **en mangeant**, etc.

2. C'est toujours Saint-Preux qui écrit à Milord Edouard.

3. Il y eut, avant Rousseau, des moralistes pour prêcher l'amour du foyer et de la famille. Mais ils sont rares et sans influence. C'est bien Rousseau, comme il le voulait, qui rendit sa dignité à la vie conjugale et aux joies de la famille.

coup de gens[1], mais c'est par la disposition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur est intéressante. Avec une âme saine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers et les plus charmants devoirs de l'humanité, et à se rendre mutuellement la vie heureuse ? Tous les soirs, Julie, contente de sa journée, n'en désire point une différente pour le lendemain, et tous les matins elle demande au ciel un jour semblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, et qu'elle ne connait rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état, n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux[2] ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelque endroit avantageux, et rachète quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards, sans monde[3] et sans politesse, mais bons, simples, honnêtes et contents de leur sort ; d'anciens officiers retirés du service ; des commerçants ennuyés de s'enrichir ; de sages mères de famille qui amènent leurs filles à l'école de la modestie et des bonnes mœurs : voilà le cortège que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge et l'expérience, qui devenus sages à leurs dépens, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur père qu'ils voudraient n'avoir point quitté[4]. Si quelqu'un récite à table les évènements de sa vie, ce ne sont point les

1. Je crois qu'un de nos beaux esprits voyageant dans ce pays-là, reçu et caressé dans cette maison à son passage, ferait ensuite à ses amis une relation bien plaisante de la vie de manants qu'on y mène. Au reste, je vois par les lettres de milady Catesby (*) que ce goût n'est pas particulier à la France, et que c'est apparemment aussi l'usage en Angleterre de tourner ses hôtes en ridicule pour prix de leur hospitalité. *(Note de Rousseau.)*

(*) Roman de Mme Riccoboni (1759). Rousseau le croit traduit, par erreur, de l'anglais.

2. * Etudier la conception du bonheur chez Rousseau, d'après la *Nouvelle Héloïse*. On rapprochera ces dernières phrases de bien des formules analogues chez les moralistes et les poètes. Voir les beaux vers d'Henri de Regnier :

Et tout ce qui m'a fait le rire simple et clair
De ceux qui n'ont jamais désiré d'autres choses
Qu'une fontaine bleue entre de hautes roses,
Qu'une grappe de vigne et qu'un soir à leur vie
Avec un peu de joie et de mélancolie
Et des jours ressemblant, heure à heure, à leurs jours.

(Les Jeux rustiques et divins. Le Visiteur.)

3. « *Monde* se dit aussi pour *les usages du monde* ». *(Dict.* de Féraud, 1787.)

4. Peut-être, en parlant de ces aventuriers, Rousseau songe-t-il

aventures merveilleuses du riche Sindbad[1] racontant au sein de la mollesse orientale comment il a gagné ses trésors : ce sont les relations plus simples de gens sensés que les caprices du sort et les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des paysans a des charmes pour ces âmes élevées avec qui le sage aimerait à s'instruire[2] ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoise des caractères plus marqués, plus d'hommes pensant par eux-mêmes[3], que sous le masque uniforme des habitants des villes, où chacun se montre comme sont les autres plutôt que comme il est lui-même[4]. La tendre Julie trouve en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses et qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à se former sur nos modèles; et l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme au lieu de celui de la nature.

Souvent, dans ses tournées, M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens et la raison le frappent, et qu'il se plaît à faire causer. Il l'amène à sa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque non la politesse et les airs de son état, mais la bienveillance et l'humanité de son caractère. On retient le bonhomme[5] à dîner : Julie le place à côté d'elle, le serre, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manières rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, et ne sort point avec lui de ce tendre et touchant respect dû à la vieillesse infirme qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à

quelque peu a lui-même qui fut un vagabond et qui rêva de retrouver un champ dans le pays natal.

1. Personnage des *Mille et une Nuits*.

2. La glorification des paysans, déjà traditionnelle dans l'opéra-comique depuis 1750, était devenue un thème courant. Dans les premières sociétés d'agriculture (1757-1760), le duc de la Rochefoucauld ou le duc de Penthièvre se faisaient gloire, par exemple, de s'inscrire à côté de Mathias Bracquemont, de Linger et de Puisard, « laboureurs », et de demander leurs avis.

3. Comparer le mot de Montesquieu : « J'aime les paysans ; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers ».

4. Même critique de l'hypocrisie mondaine dans les lettres de Saint-Preux (II, 14, 17) et chez tous les moralistes contemporains.

5. Le mot garde quelque chose du sens qu'il avait au 18ᵉ siècle = *vieillard*. Il commence pourtant à prendre le sens actuel. Voir plus bas : *le vieux bonhomme*.

l'épanchement de son cœur; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin bu à la santé d'une jeune dame en réchauffe mieux son sang à demi-glacé. Il se ranime à parler de son ancien temps, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes[1], de son retour au pays, de sa femme, de ses enfants, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remèdes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellents préceptes moraux ou des leçons d'agriculture ; et, quand il n'y aurait dans les choses qu'il dit que le plaisir qu'il prend à les dire, Julie en prendrait à les écouter.

Elle passe après le dîner dans sa chambre et en rapporte un petit présent de quelque nippe[2] convenable à la femme ou aux filles du vieux bonhomme. Elle le lui fait offrir par les enfants, et réciproquement il rend aux enfants quelque don simple et de leur goût, dont elle l'a secrètement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite et douce bienveillance qui fait la liaison des états divers. Les enfants s'accoutument à honorer la vieillesse, à estimer la simplicité, et à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les paysans, voyant leurs vieux pères fêtés dans une maison respectable et admis à la table des maîtres, ne se tiennent point offensés d'en être exclus ; ils ne s'en prennent point à leur rang, mais à leur âge ; ils ne disent point : « Nous sommes trop pauvres » ; mais : « Nous sommes trop jeunes pour être ainsi traités » ; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards et l'espoir de le partager un jour les consolent d'en être privés et les excitent à s'en rendre dignes[3].

Cependant le vieux bonhomme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumière, empressé de montrer à sa femme et à ses enfants les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphase la réception qu'on lui a faite, les mets

1. On sait en effet que la Suisse fournissait aux pays voisins un grand nombre de mercenaires.

2. Le mot *nippe* ne s'emploie aujourd'hui qu'au pluriel. En 1787, le *Dict.* de Féraud indique que le singulier n'est plus guère employé.

3. Si l'on veut voir combien l'influence de la *Nouvelle Héloïse*, aidée par l'opinion ambiante, fut parfois profonde, on lira par exemple les mémoires de Mme de Chastenay : « Depuis la mort de sa nourrice (vers 1780), maman avait appelé chez elle le père Chenard, son nourricier... Il avait été maçon... Notre vrai grand-père n'eût pu être plus respecté ni plus chéri... Je vois encore maman, jeune et jolie comme les amours, faire la partie de mouche [jeu de cartes] de son bon nourricier, quand il avait mal à la jambe et qu'il ne pouvait pas sortir ».

dont on l'a servi[1], les vins dont il a goûté, les discours obligeants qu'on lui a tenus, combien on s'est informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des serviteurs, et généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'estime et de bonté qu'il a reçues : en le racontant il en jouit une seconde fois, et toute la maison croit jouir aussi des honneurs rendus à son chef. Tous bénissent de concert cette famille illustre[2] et généreuse qui donne exemple aux grands et refuge aux petits[3], qui ne dédaigne point le pauvre et rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue, mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnaissant au coin d'un foyer rustique[4].

C'est ainsi qu'un sentiment agréable et doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférents ; c'est ainsi que les soins, les travaux, la retraite, peuvent devenir des amusements par l'art de les diriger. Une âme saine peut donner du goût[5] à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les aliments les plus simples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, et ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui est arrivé précisément le contraire ; et des soins qu'une certaine langueur d'âme[6] lui eût laissé négliger autrefois lui deviennent intéressants par le motif qui les inspire. Il faudrait être insensible pour être toujours sans vivacité. La sienne s'est développée par les mêmes causes qui la réprimaient autrefois. Son cœur cherchait la retraite et la solitude pour se livrer en paix aux affections dont il était pénétré ; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'est point de ces indo-

1. *Dont on l'a servi = qu'on lui a servis.* Il faut comprendre que ce *dont* est partitif, comme nous disons « servir *de* la viande, *du* vin ».

2. Comprenons : *illustre pour ces paysans.*

3. Pour la suppression de l'article, voir la règle : *Faire leçon*, p. 103, n. 4.

4. Ce type idyllique du paysan secouru et reconnaissant devint un des thèmes traditionnels du roman, des moralistes et aussi de l'imagination des gens du monde. Il fut de mode d'aller visiter les paysans chez eux et de sembler s'intéresser à leur vie.

5. *Goût = saveur.*

6. Rousseau a en effet marqué une très juste différence entre Julie, jeune fille riche, délivrée de tout souci domestique, portée à la rêverie et aux « langueurs » de la sensibilité, et Julie, épouse, mère de deux enfants, chargée de la direction intérieure du château de Wolmar.

lentes mères de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'instruire des devoirs d'autrui le temps qu'elles devraient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenait autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus, elle agit[1]. Comme elle se lève une heure plus tard que son mari, elle se couche aussi plus tard d'une heure. Cette heure est le seul temps qu'elle donne encore à l'étude, et la journée ne lui paraît jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

[Dans la lettre qui suit, Rousseau développe les idées de Mme de Wolmar sur l'éducation. C'est une première ébauche, moins systématique et moins neuve, des doctrines qui seront exposées dans l'*Émile*. La lettre 7, de Saint-Preux, montre que les travaux champêtres occupent tout le monde au château. Les vendanges sont le signal d'une joyeuse activité.]

Les Vendanges.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture[2] ; le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée[3], et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère[4] ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass[5] qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail ; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui

1. Mais elle s'est beaucoup instruite étant jeune fille. Rousseau exagérera son dédain de l'instruction féminine dans le portrait de Sophie. (Voir *Introduction*, p. 49 et les *Extraits*.)

2. On vendange fort tard dans le pays de Vaud parce que la principale récolte est en vins blancs et que la gelée leur est salutaire. *(Note de Rousseau).*

3. Surnom grec de Bacchus (*Iuaios*), le dieu qui délivre (*luô*) des soucis. Rousseau ne savait pas le grec et il est douteux que ce nom soit appelé par la phrase qui suit : *ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés...*

4. La *Nouvelle Héloïse* contient plusieurs fois l'éloge du vin. Dans son voyage du Valais, Saint-Preux raconte même qu'il s'enivrait par politesse envers ses hôtes. Bernardin de Saint-Pierre nous apprend que Jean-Jacques, à Paris, « aimait mieux boire une bouteille de vin qu'un verre de liqueur » et qu'il en buvait une bouteille par repas.

5. Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays. *(Note de Rousseau.)*

semble en ce moment étendue sur la face[1] de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle : tout conspire à lui donner un air de fête ; et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile[2]...

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée ; et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal, et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles ; et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite faire chez soi les messieurs ; on passe aux vignes toute la journée : Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, et chargée d'excellents légumes[3]. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs compliments rustauds ; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas, ils y sont sensibles ; et voyant qu'on veut bien sortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amène les enfants, et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! « O bienheureux enfants, disent-ils, en les

1. Nous n'avons pas trouvé d'exemple de l'emploi du mot *face* avec le sens de *surface*. Rousseau veut par conséquent personnifier la terre.

2. Notons, au début de cette description, que les vendanges et vendangeurs, comme la cueillette des cerises, avaient été évoqués par les auteurs d'opéras-comiques avant cette date. Mais c'étaient des scènes d'idylle factice et non, comme ici, le tableau vrai des travaux rustiques.

3. Notons que Rousseau contribua à mettre à la mode ces rusticités où se complut un peu hypocritement la société riche du 18e siècle. On voit par exemple la princesse de Condé, le duc de Croÿ, la duchesse de Bourbon s'arrêter aux repas de noces chez les paysans, manger dans les fermes du pain noir, des œufs, de la crème.

* On pourra à cet égard étudier dans toute cette description les traits qui marquent clairement la sincérité des goûts de Rousseau et l'opposent aux rusticités factices des poésies champêtres du 18e siècle.

pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! ressemblez à vos père et mères[1], et soyez comme eux la bénédiction du pays ! » Souvent, en songeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, et savent manier l'épée et le mousquet aussi bien que la serpette et la houe, en voyant Julie au milieu d'eux, si charmante et si respectée, recevoir, elle et ses enfants, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre et vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus[2]. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse et des bienfaits, vous êtes pour tout le pays un dépôt cher et sacré que chacun voudrait défendre et conserver au prix de son sang ; et vous vivez plus sûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les rois entourés de tous leurs soldats.

Le soir, on revient gaiement tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange : et même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux et l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le baron, qui ne soupe jamais et se couche de fort bonne heure, et Julie, qui monte avec ses enfants chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on[3] prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables et plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectaient[4] était trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui règne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, et un lien d'amitié pour tous[5].

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique avec une

1. *Père* et *mères* est l'orthographe authentique.

Les enfants sont les deux fils de M. et Mme de Wolmar et la fille de Mme d'Orbe qui est veuve.

2. On retrouve ici le goût de Rousseau pour l'antiquité romaine et pour Tacite.

3. Règle : *A l'heure que je parle*. Voir p. 80, n. 3.

4. Les esclaves étaient censés devenir les maîtres.

5. Si de là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférents par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse et qu'on veuille en sortir quelquefois ? Les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux ; les rois sont malheureux parce qu'ils sont toujours rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessus et au-dessous de soi ; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent en leur donnant plus de préjugés à connaître et plus de degrés à com-

grande cheminée où l'on fait bon feu[1]. La pièce est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc pour intercepter la fumée et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, et un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Je me prévaux[2] aussi des plaisirs du pays et de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la valaisane et de boire assez souvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces, et de ménager ma raison. Qui sait mieux qu'elles comment il la faut gou-

parer (*). Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux et du meilleur sens (**). *(Note de Rousseau.)*

(*) C'est-à-dire plus de préjugés dans les classes sociales qui sont au-dessus d'eux et plus de degrés dans la hiérarchie sociale. Les grands, en effet, ne daignent pas regarder au-dessous d'eux et tiennent leurs préjugés pour des vérités et des droits.

(**) On a exagéré l'influence immédiate de Rousseau sur les idées sociales et la fermentation révolutionnaire. Jusqu'en 1789, il parut dangereux pour la religion, non pour l'ordre établi. Il n'est pas douteux pourtant que, plébéien, resté volontairement plébéien et attaché à la vie modeste d'un plébéien, il a fortement contribué à faire entrer le Tiers État dans la littérature. Les moralistes ne s'attachent avant lui qu'à la morale religieuse ou mondaine. Les romanciers ne s'intéressent aux petites gens, aux classes moyennes, à la vie bourgeoise que pour des effets de pittoresque et de contraste. Le roman mérite les reproches faits par Rousseau à la tragédie (voir p. 131). Toutes les sympathies des romanciers vont, quand ils ne s'intéressent pas à des aventuriers, aux vies élégantes et aux passions distinguées.

1. La tournure est encore d'usage. On la comparera avec les tournures vieillies expliquées à la Règle : *Faire leçon...* Voir p. 103, n. 4.

2. *Se prévaloir = tirer avantage de...* (*Dict.* de Féraud, 1787).

verner, et l'art de me l'ôter et de me la rendre[1] ? Si le travail de la journée, la durée et la gaieté du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte ; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur ; et, quand un tendre souvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre[2] ; chacun dit sa chanson tour à tour[3]. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue[4]. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours et des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. Alors en jetant les yeux sur elles et me rappelant les temps éloignés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout à coup sur le cœur et me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine[5]. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, et qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différents états, la simplicité de cette occupation, l'idée

1. Expression un peu précieuse. Le style de Saint-Preux manque parfois de simplicité.

2. « *Teiller*... rompre les brins de chanvre et séparer les chènevottes [voir page suiv. la note sur chènevotte] de l'écorce, qui doit se filer, et qu'on appelle *teille* quand elle est séparée des brins ». (*Dict.* de Féraud).

3. Rousseau a pu connaître ces veillées rustiques pendant son séjour en Savoie. Elles étaient d'ailleurs une vieille coutume des paysans français. Pour économiser la lumière coûteuse, on se réunissait souvent dans une salle commune pour travailler et causer ; chacun apportait sa lampe ou sa torche, tour à tour, et l'on teillait le chanvre, cassait les noix, etc. L'habitude subsiste dans certaines provinces (Voir Babeau. *La vie rurale dans l'ancienne France*). Les veillées rustiques devinrent un thème traditionnel chez tous les poètes descriptifs (Bernis, Saint-Lambert, Roucher, etc.).

4. Le goût des vieilles romances s'était renouvelé aux environs de 1750, en même temps que celui des fabliaux, contes, chansons, etc., en vieux langage du 15e ou 16e siècle.

5. Dans toute la 2e moitié de la *Nouvelle Héloïse*, il y a ainsi, sous la paix champêtre et domestique, le drame caché d'un amour qui se rallume et qui lutte. La vérité psychologique a été plus forte que le paradoxe de la vie à trois.

de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'âme, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert des voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, et que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque ? et qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux ? En doublant les uns et non pas les autres, en ne les renforçant[1] pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il était possible ; mais nous voulons mieux faire encore, et nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi bien que pour celui de la journée ; et la filouterie que j'y voulais employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller, et que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirais doucement avec le pied des chènevottes[2] de mes voisins pour grossir mon tas : mais cette impitoyable M^me^ d'Orbe, s'en étant aperçue, fit signe à Julie, qui, m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. « Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant ; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon ; et, qui pis est, à plaisanter encore[3] ».

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, M^me^ de Wolmar dit : « Allons tirer le feu d'artifice. » A l'instant chacun prend son paquet de chène-

1. On retrouve ici résumées les idées musicales chères à Rousseau. Il était partisan de la musique italienne contre la musique française, c'est-à-dire partisan d'une musique où la place essentielle est prise par le chant, la mélodie, et où l'harmonie (l'accompagnement des notes principales) reste discrètement au second plan.

2. La chènevotte est la tige du chanvre qui reste lorsqu'on en a séparé par le teillage la fibre même qui donne le chanvre.

3. Rousseau en parle pertinemment, et sans doute en se souvenant des pommes ou du vin qu'il lui arriva de voler dans sa jeunesse à ses maîtres.

Rousseau avait ajouté cette note : « L'homme au beurre ! il me semble que cet avis vous irait assez bien ». Note incompréhensible pour ceux qui ne la trouvaient pas expliquée par les lettres de Rousseau. (Jean-Jacques reprochait au comte de Lastic d'avoir gardé et mangé vingt livres de beurre envoyées à la mère Le Vasseur et que le comte avait reçues par erreur.) La note est supprimée dans l'édition de 1763.

vottes, signe honorable de son travail ; on les porte en triomphe au milieu de la cour ; on les rassemble en un tas, on en fait un trophée ; on y met le feu : mais n'a pas cet honneur qui veut : Julie l'adjuge en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage ; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations et de battements de mains. Les chènevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie, autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée : chacun boit à la santé du vainqueur, et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute sa vie[1].

[Saint-Preux a quitté le château de Wolmar pour suivre Milord Edouard en Italie. Pendant son absence, Julie s'est jetée dans le lac pour sauver un de ses enfants en danger de se noyer. Le froid et l'émotion l'ont forcée à s'aliter. Après trois jours de maladie et des alternatives d'espoir ou de rechutes, elle meurt pendant la nuit. Avant de mourir elle écrit à Saint-Preux pour remercier le ciel de mettre fin à ses jours. Elle s'était crue guérie, mais son amour vit toujours en elle et allait renaître pour la torturer. Il est temps qu'elle s'en aille, heureuse encore et vertueuse.]

Mort de Julie[2].

Le souper fut encore plus agréable que je ne m'y étais attendu. Julie, voyant qu'elle pouvait soutenir la lumière, fit approcher la table, et, ce qui semblait inconcevable dans l'état où elle était, elle eut appétit. Le médecin, qui ne voyait plus d'inconvénient à la satisfaire, lui offrit un blanc de poulet. « Non, dit-elle, mais je mangerais bien de cette ferra[3]. » On lui en donna un petit morceau ; elle le mangea

1. Après Rousseau, les fêtes et les travaux rustiques devinrent un thème familier aux romanciers. Il y en a d'innombrables chez Baculard d'Arnaud, Mme Le Prince de Beaumont, Restif de la Bretonne, etc.

* On pourra comparer avec « les Rogations » dans *Le Génie du Christianisme* et avec les scènes rustiques de *Jocelyn* (*Les Laboureurs*), de George Sand (les labours dans *La Mare au Diable*). On verra que la description de Rousseau n'est pas la plus vigoureuse, la plus frappante, mais qu'elle est celle où il y a le moins d'apprêt littéraire et l'impression la plus directe de joyeuse intimité.

2. La lettre est écrite par M. de Wolmar à Saint-Preux qui est parti en Italie avec Milord Édouard.

3. Excellent poisson, particulier au lac de Genève, et qu'on n'y trouve qu'en certains temps. *(Note de Rousseau.)*

Fig. 8. — Gravure de Moreau le Jeune pour la *Nouvelle Héloïse*.

Mort de Julie. (Voir les *Extraits*, p. 176.)

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

avec un peu de pain, et le trouva bon. Pendant qu'elle mangeait, il fallait voir Mme d'Orbe la regarder ; il fallait le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avait mangé lui fît mal, elle en parut mieux le reste du souper : elle se trouva même de si bonne humeur, qu'elle s'avisa de remarquer, par forme de reproche, qu'il y avait longtemps que je n'avais bu de vin étranger. « Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces messieurs. » A la contenance du médecin, elle vit qu'il s'attendait à boire de vrai vin d'Espagne, et sourit encore en regardant sa cousine : j'aperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire, de son côté, commençait de temps à autres à lever les yeux, avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie, et tantôt sur Fanchon, à qui ces yeux semblaient dire ou demander quelque chose.

Le vin tardait à venir : on eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point ; et l'on jugea, comme il était vrai, que le valet de chambre du baron[1] qui en était chargé l'avait emportée par mégarde. Après quelques autres informations il fut clair que la provision d'un seul jour en avait duré cinq, et que le vin manquait sans que personne s'en fût aperçu, malgré plusieurs nuits de veille[2]. Le médecin tombait des nues. Pour moi, soit qu'il fallût attribuer cet oubli à la tristesse ou[3] à la sobriété des domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires ; je fis enfoncer la porte de la cave, et j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion[4].

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie ; elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le médecin le lui donna dans un verre, et voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquents entre Claire et la Fanchon[5], mais comme à la dérobée et craignant toujours d'en trop dire.

1. Du baron d'Etange qui est parti prévenir son maître.

2. Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avait pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avait point pris, on les avait faits. Le problème entier dépend d'un point unique : trouvez seulement Julie, et tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être. *(Note de Rousseau.)*

3. « Au lieu de répéter *soit*, on peut, après l'avoir mis une fois, mettre *ou* devant les autres mots : *soit* réflexion, *ou* instinct, *ou* hasard » (*Dict.* de Féraud, 1787). Aujourd'hui, il faudrait *soit que... soit que.*

4. La *Correspondance littéraire* de Grimm traite cette histoire et quelques autres détails (Voir p. 148, n. 4) de « platitudes ». La critique est évidemment haineuse et aveugle.

5. Femme de chambre de Julie et que des bienfaits répétés ont attachée profondément à sa maîtresse.

Le jeûne, la faiblesse, le régime ordinaire à Julie, donnèrent au vin une grande activité. « Ah ! dit-elle, vous m'avez enivrée ! après avoir attendu si tard, ce n'était pas la peine de commencer ; car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. » En effet, elle se mit à babiller, très sensément pourtant à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que son teint n'était point allumé ; ses yeux ne brillaient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près, on l'aurait crue en santé. Pour lors l'émotion de Claire devint tout à fait visible. Elle élevait un œil craintif alternativement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le médecin : tous ces regards étaient autant d'interrogations qu'elle voulait et n'osait faire : on eût dit toujours qu'elle allait parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenait ; son inquiétude était si vive qu'elle en paraissait oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hasarda de dire, mais en tremblant et à demi-voix, qu'il semblait que madame avait un peu moins souffert aujourd'hui... que la dernière convulsion avait été moins forte... que la soirée... Elle resta interdite Et Claire, qui, pendant qu'elle avait parlé, tremblait comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, et n'osant respirer de peur de ne pas bien entendre ce qu'il allait dire.

Il eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson[1] se lève, va tâter le pouls de la malade, et dit : « Il n'y a point là d'ivresse ni de fièvre ; le pouls est fort bon. » A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras : « Hé bien ! monsieur !... le pouls ?... la fièvre ?... » La voix lui manquait, mais ses mains écartées restaient toujours en avant ; ses yeux pétillaient d'impatience ; il n'y avait pas un muscle à son visage qui ne fût en action[2]. Le médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, et dit : « Madame, je vous entends[3] bien : il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin, à pareille heure, elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. » A ce mot Claire part comme un éclair, renverse deux chaises et presque la table, saute au cou du médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglotant et pleurant à chau-

1. Le médecin.
2. Sur l'art de Rousseau pour fixer les attitudes vivantes, voir la note 5, p. 126.
3. *Entends* = *comprends*.

des larmes, et, toujours avec la même impétuosité, s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, et lui dit hors d'haleine : « Ah ! monsieur, si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule. »

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, et lui dit d'un ton tendre et douloureux : « Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? » Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit aussitôt les transports de joie ; mais il ne put étouffer tout à fait l'espoir renaissant.

En un instant la réponse du médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tout d'une voix de faire au médecin, si elle en revenait, un présent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ses gages ; et l'argent fut sur-le-champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquait pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement, que Julie entendait de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet dans le cœur d'une femme qui se sent mourir ! Elle me fit signe, et me dit à l'oreille : « On m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amère et douce de la sensibilité[1]. »

Quand il fut question de se retirer, M^me^ d'Orbe, qui partagea le lit de sa cousine comme les deux nuits précédentes, fit appeler sa femme de chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette proposition,... M^me^ d'Orbe s'opiniâtra de son côté, et les deux femmes de chambre passèrent la nuit ensemble dans le cabinet : je la passai dans la chambre voisine ; et l'espoir avait tellement ranimé le zèle, que ni par ordre ni par menace je ne pus envoyer coucher un seul domestique : ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avait peu de ses habitants qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

1. L'image de la coupe n'est pas très neuve (voir la note 4, p. 127), mais les épithètes *amère et douce* résument tout ce qui attacha passionnément les contemporains à la *Nouvelle Héloïse* et fit pour eux la nouveauté du roman (Sur le plaisir des larmes, voir p. 158 et n. 3). Après Rousseau, les joies amères de la sensibilité, où l'influence des *Nuits* du poète anglais Young se mêle un peu à celle de Rousseau, devinrent un des thèmes les plus familiers aux romanciers. Baculard d'Arnaud écrit toute une série de Nouvelles sous le titre de *Les Epreuves du sentiment* et *Les Délassements de l'homme sensible*. Loaisel de Tréogate inscrit en épigraphe d'un de ses volumes : *Est quaedam flere voluptas* (*il y a quelque bonheur dans les larmes*).

J'entendis durant la nuit quelques allées et venues qui ne m'alarmèrent pas; mais sur le matin que[1] tout était tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissements. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau... Saint-Preux ! cher Saint-Preux !... je vois les deux amies sans mouvement et se tenant embrassées, l'une évanouie et l'autre expirante. Je m'écrie[2], je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'était plus.

Adorateur de Dieu[3], Julie n'était plus... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures; j'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement, je m'informai de M^me^ d'Orbe. J'appris qu'il avait fallu la porter dans sa chambre, et même l'y enfermer; car elle rentrait à chaque instant dans celle de Julie, se jetait sur son corps, le réchauffait du sien, s'efforçait de le ranimer, le pressait, s'y collait avec une espèce de rage, l'appelait à grands cris de mille noms passionnés, et nourrissait son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant je la trouvai tout à fait hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connaissant personne, se roulant par la chambre en se tordant les mains et mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisaient tressaillir[4]. Sa femme de chambre au pied de son lit, consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchait à se cacher d'elle, et tremblait de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle était agitée avaient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme de chambre de se retirer; car je craignais qu'un seul mot de consolation lâché mal à propos ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler, elle ne m'eût point écouté ni même entendu; mais au bout de quelque temps, la voyant épuisée de fatigue, je la pris et la portai dans un fauteuil :

1. Règle : *A l'heure* que *je parle.* (Voir p. 80, n. 3).

2. *M'écrie* = *Je pousse un cri.*

3. M. de Wolmar est présenté par Rousseau comme un philosophe athée. L'exclamation signifie, dans sa bouche, que la mort de Julie nie l'existence d'une justice divine, d'une providence. La fin du roman nous montre d'ailleurs M. de Wolmar sur la pente d'un retour à la religion, au moins « naturelle ».

4. * Etudier dans cette lettre ce qu'on pourrait appeler et ce qu'on a appelé dès le 17^e^ siècle le *réalisme* de Rousseau. On pourra comparer avec la mort de Virginie, celle d'Atala, etc. et noter que les pages de Rousseau ne sont peut-être pas les plus belles, mais sont certainement les plus vécues. Nul, même parmi les poètes, n'a vécu plus aisément que Rousseau les émotions imaginaires (Voir l'extrait donné en tête des *Confessions*).

je m'assis auprès d'elle en lui tenant les mains, j'ordonnai qu'on amenât les enfants, et les fis venir autour d'elle. Malheureusement le premier qu'elle aperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espèce d'horreur, et ses bras en contraction se raidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. « Infortuné ! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre : elles n'eurent pas en tout le même cœur. » Ces mots l'irritèrent violemment, et m'en attirèrent de très piquants. Ils ne laissèrent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras, et s'efforça de le caresser : ce fut en vain; elle le rendit presque au même instant ; elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, et je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille[1].

1. La « Mort de Julie » fit chez les contemporains une impression violente (Voir l'*Introduction*, p. 40). Rousseau ose faire mourir Julie pendant plus de cent pages (de l'édition originale) et cela sans effets artificiels de style, sans mise en scène romantique, grâce au seul attrait qui attache la sensibilité à des émotions vraies et fidèlement suivies. Répétons que Jean-Jacques n'a pas créé l'idée d'un retour à la sensibilité (Voir par exemple Trublet, *Essais de Morale* (1735) : « C'est le cœur plus que l'esprit qui lit les romans » ; de La Bastide, le *Tombeau philosophique* [roman] (1751) : « Les cœurs froids ne sont que de pures machines ; le sentiment est la base de l'âme ; quand elle est insensible, je la regarde comme une terre odieuse qui ne produit que des monstres », etc., etc. Mais avant Rousseau, ce sentiment restait plutôt une attitude, un artifice littéraire, ou demeurait contenu par la froideur voulue de l'analyse (Comparer surtout les romans de Duclos : *Les Confessions du comte de ****, *Histoire de Mme de Luz*\.

L'ÉMILE (1762)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

RÉSUMÉ DES PRINCIPES D'ÉDUCATION DE J.-J. ROUSSEAU

(Extrait de la *Lettre à Christophe de Beaumont.*)

Si l'homme est bon par sa nature, comme je crois l'avoir démontré, il s'ensuit qu'il demeure tel tant que rien d'étranger à lui ne l'altère ; et si les hommes sont méchants, comme ils ont pris peine[1] à me l'apprendre, il s'ensuit que leur méchanceté leur vient d'ailleurs : fermez donc l'entrée au vice, et le cœur humain sera toujours bon. Sur ce principe j'établis l'éducation négative comme la meilleure, ou plutôt la seule bonne ; je fais voir comment toute éducation positive suit, comme qu'on[2] s'y prenne, une route opposée à son but ; et je montre comment on tend au même but, et comment on y arrive par le chemin que j'ai tracé.

J'appelle éducation positive celle qui tend à former l'esprit avant l'âge et à donner à l'enfant la connaissance des devoirs de l'homme. J'appelle éducation négative celle qui tend à perfectionner les organes, instruments de nos connaissances, avant de nous donner ces connaissances, et qui prépare à la raison par l'exercice des sens. L'éducation négative n'est pas oisive, tant s'en faut : elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices ; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur ; elle dispose l'enfant à tout ce qui peut le mener au vrai quand il est en état de l'entendre, et au bien quand il est en état de l'aimer.

Analyse et Extraits.

LIVRE I

[Le livre I de l'*Emile* traite des soins à donner à l'enfant en bas âge. Après des considérations générales sur les erreurs de l'éducation courante

1. Noter la différence entre « pris peine à me l'apprendre » et « pris la peine de me l'apprendre ».

2. « *Comme que*, de quelle manière que, est vieux aussi » (*Dict.* de Féraud, 1787). Cf. Chouzet... *Gr. Fr.*, § 330.

Fig. 9. — Frontispice de l'ÉMILE.

Ce frontispice (Gravure de Cochin fils) évoque quelques-unes des théories essentielles en des scènes célèbres de l'*Émile* (l'allaitement maternel, la suppression du maillot, les travaux manuels, la leçon d'orientation, etc.).

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

dont la sagesse « consiste en préjugés serviles », dont les usages « ne sont qu'assujettissement, gêne et contrainte », Rousseau proteste avec énergie contre l'usage du maillot. Il exhorte vivement les mères à nourrir et élever elles-mêmes leurs enfants, à se consacrer tout entières aux soins du premier âge : il y a d'ailleurs pour elles, ajoute-t-il, une juste mesure à garder : l'excès de soins fait des enfants timides et faibles. Il faut les endurcir : « quand il y aurait quelque risque, encore ne faut-il pas balancer ».

Rousseau discute ensuite sur les qualités d'un bon gouverneur et sur celles de l'élève idéal dont ce gouverneur idéal se chargera. Emile sera riche, car l'éducation d'un riche, plus difficile, est plus intéressante ; il sera noble, pour montrer qu'on peut triompher des préjugés des nobles ; il sera orphelin. Sa santé sera très robuste, car la médecine est une vanité ; sa seule partie utile est l'hygiène et l'enfant n'aura besoin que de celle-là. On choisira avec soin sa nourrice (la mère est morte) ; on l'élèvera non dans les villes « qui sont le gouffre de l'espèce humaine », mais à la campagne. De bonne heure on lui donnera l'habitude des bains froids. L'éducation vraie commence dès la naissance, mais, comme elle est négative, la seule habitude qu'on lui laissera prendre « est de n'en contracter aucune ». On l'accoutumera à ne pas s'effrayer d'objets insolites, animaux, masques, etc... Quand il criera, on lui viendra en aide, s'il éprouve réellement quelque besoin physique ; mais on n'accordera rien à ce qui vient non de « la nature », mais de « l'opinion », c'est-à-dire « à la fantaisie ou au désir sans raison ». Enfin quand il commencera à parler, on s'efforcera de lui donner une voix sonore, de le préserver « du confus bégaiement des enfants de la ville ».]

LIVRE II

[Emile a appris à marcher et à parler. Il importe dès lors, et avant tout, de lui laisser développer librement son corps et ses forces Peut-être se blessera-t-il, mais il apprendra le courage, et « le bien être de la liberté rachète beaucoup de blessures ». C'est une éducation barbare que celle qui entoure l'enfant de défenses, d'entraves et « de chaînes », et le tourmente sous prétexte d'assurer l'avenir. Rousseau s'emporte même violemment contre la prévoyance qui nous fait sans cesse sacrifier le bonheur présent au souci d'un avenir incertain et qui est « la véritable source de toutes nos misères ». Pourtant, si l'enfant est libre, il ne doit pas abuser de sa liberté. La tyrannie des enfants leur prépare des mortifications, des dédains et des railleries pour plus tard. Surtout elle est contre l'ordre de la nature qui a créé la faiblesse des enfants. Par là, ils sont faits « pour être aimés et secourus », non pour être obéis et craints. Par là aussi nous avons les moyens les plus sûrs de résister à leur fantaisie. Il suffit non de les raisonner ou de les commander, mais de les « maintenir dans la seule dépendance des choses ». « N'offrez jamais à ses volontés indiscrètes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes et qu'il se rappelle dans l'occasion : sans lui défendre de mal faire, il suffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loi ».

Ainsi cette première éducation sera « purement négative » : elle mettra toujours l'enfant en présence de la nécessité, jamais du devoir. Rousseau

posant « comme maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits », il en résulte qu'il suffira pour assurer la morale future de « garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur ». En faisant simplement appel à la nécessité et à l'égoïsme, Rousseau montre comment on pourra par exemple développer l'idée de propriété et de justice. Il suffira de donner à Émile un petit jardin qu'il cultivera avec amour, puis de charger le jardinier de tout bouleverser, un beau matin, pour la raison que le terrain est à lui et qu'Émile l'a gâté. En enfermant l'enfant dans une chambre sans fenêtres, on lui montrera l'inconvénient qu'il y a à casser des vitres par colère. D'autres germes de vertus naîtront d'eux-mêmes, par la seule imitation des vertus du précepteur. Mais dans tout cela des faits, des nécessités, des exemples : point d'enseignement. Car le seul enseignement fécond est celui qui s'appuie sur le jugement, et l'enfant n'en a pas. L'enseignement viendra plus tard : « Si vous pouviez amener votre élève sain et robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il sût distinguer sa main droite de sa main gauche, dès vos premières leçons les yeux de son entendement s'ouvriraient à la raison. » Par là se trouvent condamnées toutes les méthodes courantes d'éducation et notamment l'enseignement par l'histoire ou par les fables].

L'Histoire n'est pas à la portée des enfants.

Par une erreur encore plus ridicule[1] on leur fait étudier l'histoire, on s'imagine que l'histoire est à leur portée parce qu'elle n'est qu'un recueil de faits. Mais qu'entend-on par ce mot de faits ? Croit-on que les rapports qui déterminent les faits historiques soient si faciles à saisir[2], que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfants ? Croit-on que la véritable connaissance des évènements soit séparable de celle de leurs causes, de celle de leurs effets, et que l'historique tienne si peu au moral[3] qu'on puisse connaître l'un sans l'autre ? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvements extérieurs et purement physiques, qu'apprenez-vous dans l'histoire ? Absolument rien ; et cette étude, dénuée de tout intérêt, ne vous donne pas plus de plaisir que d'instruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, essayez de faire entendre ces rapports à vos élèves, et vous verrez alors si l'histoire est de leur âge.

1. Plus ridicule que la méthode courante pour enseigner la géographie, méthode dont il vient d'être question.

2. C'est-à-dire les liens qui unissent nécessairement certains faits historiques à certains autres (par exemple, les causes, établies par Montesquieu, de la grandeur et de la décadence des Romains).

3. Entendons non *à la morale*, mais à l'histoire des mœurs, des idées.

Lecteurs, souvenez-vous toujours que celui qui vous parle n'est ni un savant, ni un philosophe[1], mais un homme simple, ami de la vérité, sans parti, sans système[2], un solitaire qui, vivant peu avec les hommes, a moins d'occasions de s'imboire[3] de leurs préjugés et plus de temps pour réfléchir sur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raisonnements sont moins fondés sur des principes que sur des faits ; et je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger que de vous rapporter souvent quelque exemple des observations qui me les suggèrent[4].

J'étais allé passer quelques jours à la campagne chez une bonne mère de famille qui prenait grand soin de ses enfants et de leur éducation. Un matin que j'étais présent aux leçons de l'aîné, son gouverneur, qui l'avait très bien instruit de l'histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du médecin Philippe, qu'on a mis en tableau, et qui sûrement en valait bien la peine[5]. Le gouverneur, homme de mérite, fit sur l'intrépidité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer[6] dans l'esprit de son élève. A table, on ne manqua pas, selon la méthode française, de faire beaucoup babiller le petit bonhomme. La vivacité naturelle à son âge, et l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille sottises, tout à travers lesquelles[7] partaient de temps en temps quelques mots heureux qui faisaient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du médecin Philippe : il la raconta fort nettement et avec beau-

1. Rousseau avait commencé dès 1755 à se séparer du parti philosophique ou encyclopédique, (Voltaire, Grimm, Diderot, etc.). La rupture fut complète après le départ de l'Ermitage et Jean-Jacques ne perd pas une occasion de la proclamer.

2. Entendons que le système de Rousseau n'est pas pour lui un système, mais la simple obéissance aux lois de la nature.

3. Le verbe se trouve encore au 16e siècle dans Montaigne, où sans doute Rousseau l'a pris. Au 18e siècle, comme aujourd'hui, seul le participe *imbu* était dans l'usage (*Imboire* ne se trouve pas dans les dictionnaires du 18e siècle).

4. * Etudier à ce propos dans les *Extraits* les anecdotes par lesquelles Rousseau prétend prouver ses théories, et chercher si les théories ne dépassent pas souvent et de beaucoup la portée des anecdotes.

5. Le récit se trouve dans Quinte-Curce (III, 6) et dans Montaigne (I, 23). Il s'agit de l'anecdote où Alexandre boit la potion que lui tend son médecin, après avoir lu une lettre où on le prévenait que le médecin, son ami, devait l'empoisonner.

6. *Décréditer* (= *discréditer*) est la seule forme donnée par Féraud en 1787.

7. Féraud indique (1787) que *au travers de* est beaucoup plus usité que *à travers* avec un complément direct. Rousseau est donc ici un peu archaïque.

coup de grâce. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeait la mère[1] et qu'attendait le fils, on raisonna sur ce qu'il avait dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns, à l'exemple du gouverneur, admiraient sa fermeté, son courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étaient présents ne voyait en quoi consistait la véritable beauté de ce trait. « Pour moi, leur dis-je, il me paraît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. » Alors tout le monde se réunit et convint que c'était une extravagance. J'allais répondre et m'échauffer, quand une femme, qui était à côté de moi, et qui n'avait pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille et me dit tout bas : « Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne t'entendront pas[2]. » Je la regardai, je fus frappé et je me tus.

Après le dîner, soupçonnant sur plusieurs indices que mon jeune docteur n'avait rien compris du tout à l'histoire qu'il avait si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, et l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admirait plus que personne le courage si vanté d'Alexandre : mais savez-vous où il voyait ce courage ? Uniquement dans celui d'avaler d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avait fait prendre médecine il n'y avait pas quinze jours, et qui ne l'avait prise qu'avec une peine infinie, en avait encore le déboire[3] à la bouche. La mort, l'empoisonnement, ne passaient dans son esprit que pour des sensations désagréables, et il ne concevait pas, pour lui, d'autre poison que du séné[4]. Cependant, il faut avouer que la fermeté du héros avait fait une grande impression sur son jeune cœur, et qu'à la première médecine qu'il faudrait avaler il avait bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissements qui passaient[5] évidemment sa portée[6], je le confirmai dans

1. Julie, dans la *Nouvelle Héloïse*, raille cette vanité des mères (V. 3).

2. « La femme qui me dit le *tais-toi, Jean-Jacques*, n'était point Mme de Luxembourg que je ne connaissais pas même dans ce temps-là ; c'est une personne que je n'ai jamais revue, mais qui dit avoir pour moi une estime dont je me tiens très honoré. » (Rousseau, *Lettre* à Mme Latour du 26 sept. 1762.)

3. « Au propre, mauvais goût qui reste de quelque liqueur, après qu'on l'a bue » (*Dict.* de Féraud). Aujourd'hui, le mot ne s'emploie plus qu'au pluriel et avec le sens métaphorique de « ennui, accident ».

4. Feuilles d'un arbuste du Levant qui servait de purgatif.

5. *Passaient* = *dépassaient*. Règle : *Tenir* = *obtenir*. Voir p. 99, n. 3.

6. *Portée* = *portée d'esprit*.

ces dispositions louables, et je m'en retournai riant en moi-même de la haute sagesse des pères et des maîtres, qui pensent apprendre l'histoire aux enfants.

Les Fables.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de La Fontaine, toutes naïves[1], toutes charmantes qu'elles sont[2] ; car les mots des fables ne sont pas plus les fables que les mots de l'histoire ne sont l'histoire. Comment peut-on s'aveugler assez pour appeler les fables la morale des enfants, sans songer que l'apologue, en les amusant, les abuse ; que, séduits par le mensonge, ils laissent échapper la vérité, et que ce qu'on fait pour leur rendre l'instruction agréable, les empêche d'en profiter ? Les fables peuvent instruire les hommes[3], mais il faut dire la vérité nue aux enfants ; sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever[4].

On fait apprendre les fables de La Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende[5]. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes. Soit ; mais voyons si ce sont des vérités[6].

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre, parce que, quelque effort qu'on fasse pour

1. *Naïves = naturelles.*

2. Noter l'indicatif et non le subjonctif. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 415.

3. Rousseau répète l'affirmation au livre IV : « Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables ».

4. Toute la question est dans ce problème des « vérités nues ». Les enfants sont-ils capables de les comprendre mieux que des fictions ? Dans tous les cas, les idées de Rousseau firent fortune. Les pédagogues, qui ne se résignèrent pas à supprimer tout enseignement du premier âge, voulurent souvent y mettre, au lieu des animaux des fables, les animaux vrais de l'histoire naturelle. Avant Rousseau, Picardet (1756) proposait déjà d'enseigner, de 2 à 4 ans, des notions d'histoire naturelle d'après Buffon. Grivel (1775), Wandelaincourt (1778-1801), etc., reprennent les mêmes méthodes. Il y avait un moyen terme. C'était d'enseigner par de petits récits qui parlent à l'imagination sans l'intervention du merveilleux. C'est celui qu'avait pris souvent, par exemple, Mme de Beaumont dans son *Magasin des Enfants* (1757).

5. *Entendre = comprendre* Sens constant aux 17e et 18e siècles.

6. C'est-à-dire des *vérités d'apparence paradoxale*

les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie[1], en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir ; en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfants, et qu'on leur fait indiscrètement[2] apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'auteur semble avoir faites spécialement pour eux.

Je ne connais dans tout le recueil de La Fontaine que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté puérile ; de ces cinq ou six je prends pour exemple la première de toutes[3], parce que c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfants saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfants, de leur plaire et de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre et de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD

Fable.

Maître corbeau, sur un arbre perché,

Maître ! que signifie ce mot en lui-même ? que signifie-t-il au-devant d'[4] un nom propre ? quel sens a-t-il dans cette occasion ?

Qu'est-ce qu'un corbeau ?

Qu'est-ce qu'*un arbre perché* ? L'on ne dit pas *sur un arbre perché*, l'on dit *perché sur un arbre*. Par conséquent, il faut parler des inversions de la poésie ; il faut dire ce que c'est que prose et que vers[5].

1. * Étudier comment et dans quelle mesure, dans la *Préface* de ses fables, La Fontaine répondait par avance aux objections de Rousseau.

2. L'adverbe garde ici quelque chose de son sens étymologique (latin *in-discernere*) = *sans discernement*.

3. C'est la deuxième. Rousseau a prévenu qu'il écrivait sans livres auprès de lui. (Voir p. 97, n. 5).

4. Nous dirions *devant un nom : « Au devant de* est une faute contre la langue.» (*Dict.* de Féraud, 1787). C'est une expression du 17e siècle :

S'il ne le fait graver *au devant du* [Recueil. (Boileau.)

5. Sur la suppression de l'article, Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 110 d.

Tenait dans son bec un fromage.

Quel fromage ? était-ce un fromage de Suisse, de Brie ou de Hollande ? Si l'enfant n'a point vu de corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler ? s'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à[1] leur bec ? Faisons toujours des images d'après nature.

Maître renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître ! mais pour celui-ci c'est à bon titre : il est maître passé[2] dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un renard, et distinguer son vrai naturel du caractère de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'est pas usité[3]. Il le faut expliquer[4] ; il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en vers qu'en prose. Que lui répondrez-vous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage tenu par un corbeau perché sur un arbre, devait avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le renard dans un taillis ou dans son terrier ! Est-ce ainsi que vous exercez votre élève à cet esprit de critique judicieuse qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, et sait discerner la vérité du mensonge dans les narrations d'autrui[5] ?

Lui tint à peu près ce langage :

Ce langage ! Les renards parlent donc ? ils parlent donc la même langue que les corbeaux ? Sage précepteur, prends garde à toi : pèse bien ta réponse avant de la faire ; elle importe plus que tu n'as pensé[6].

1. *A* = *dans*. Cf. RÈGLE : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

2. C'est la vraie forme de l'expression, et non *passé maître*. « Passer maître », c'était dans les anciennes corporations, pour les apprentis, être reçu à la maîtrise : « *Être maître passé*, se dit au figuré d'un homme habile et rusé... La Fontaine dit :

L'autre était passé maître en fait de [tromperie.

La contrainte de la mesure lui a fait placer *passé* devant *maître.* » (*Dict.* de Féraud. 1787.)

3. Le mot avait vieilli en effet au 18e siècle. Mais, dit Féraud (1787) « on travaille à le rajeunir », en même temps qu'un certain nombre d'autres mots revenus à la mode, après 1750, par le goût du moyen âge et du « vieux langage ».

4. RÈGLE : *Il se faut entr'aider.* (Voir p. 76, n. 5).

5. * Montrer comment Rousseau, entraîné par l'âpre désir d'avoir raison, pousse ses arguments jusqu'à l'absurde et mêle à ceux qui sont acceptables des subtilités puériles.

6. Rousseau ne dit pas pourquoi. Sans doute parce qu'on risque de pousser les enfants vers un merveilleux qu'ils inventent presque d'eux-mêmes, en leur faisant croire que les animaux parlent.

Eh ! bonjour, monsieur le corbeau !

Monsieur ! titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur[1]. Ceux qui disent *monsieur du Corbeau*[2] auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement[3]. Si vous dites que cette redondance est un art de l'auteur, et entre dans le dessein du renard qui veut paraître multiplier les éloges avec les paroles, cette excuse sera bonne pour moi, mais non pas pour mon élève[4].

Sans mentir, si votre ramage,

Sans mentir ! on ment donc quelquefois[5] ? Où en sera l'enfant si vous lui apprenez que le renard ne dit *sans mentir* que parce qu'il ment ?

Répondait à votre plumage[6],

Répondait ! que signifie ce mot ? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix et le plumage : vous verrez comme il vous entendra.

Vous seriez[7] le phénix des hôtes de ces bois.

Le phénix ! Qu'est-ce qu'un phénix ? Nous voici tout à coup jetés dans la menteuse antiquité, presque dans la mythologie[8].

Les hôtes de ces bois ! Quel discours figuré ! Le flatteur ennoblit son langage et lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse ?

1. Rousseau nous a appris qu'Emile ignore ce qu'est la politesse.

2. Comme La Fontaine a écrit.

3. *Lâchement = sans précision.*

4. Lui ignore en effet ce que c'est que complimenter.

5. Rousseau a en effet essayé de prouver que l'enfant par lui-même ne mentait pas, ou que s'il mentait, c'était sans se rendre compte du mensonge, que le vrai moyen de l'en corriger était de ne jamais lui en parler.

6. La fable de La Fontaine donne « se rapporte à ». La remarque de Rousseau est donc sans objet.

7. Texte exact : « Vous êtes le phénix... ».

8. Ici Rousseau songe sans doute à l'abus que l'on faisait de la mythologie dans l'enseignement. On apprenait en effet, avec l'histoire proprement dite, l'« histoire poétique » ou « mythologique » dont les poètes faisaient grand usage.

sait-il seulement, peut-il savoir ce que c'est qu'un style noble et un style bas[1] ?

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie,

Il faut avoir éprouvé déjà des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et pour montrer sa belle voix,

N'oubliez pas que, pour entendre ce vers et toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable : l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches : mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfants.

Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,

Voilà donc déjà la bonté transformée en bêtise. Assurément on ne perd pas de temps pour instruire les enfants[2].

Apprenez que tout flatteur,

Maxime générale ; nous n'y sommes plus[3].

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là[4].

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »

Ceci s'entend, et la pensée est très bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfants qui sachent comparer une leçon à un fromage, et qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfants !

1. La distinction était encore courante dans la doctrine littéraire. On commençait à la combattre, et Rousseau, par exemple, disait de ceux qui rejettent de la poésie le mot *cruche* qu'ils étaient des cruches eux-mêmes. (Voir la note 2, p. 133.)

2. Pour les instruire, ce que Rousseau s'interdit formellement, des hypocrisies du langage et des mœurs.

3. En effet, pour Rousseau, dans la première éducation, pas d'idées, de maximes, de conseils abstraits et généraux. Seulement des faits et des expériences avec les conclusions qu'ils imposent d'eux-mêmes à l'enfant.

4. A cause des sens, qu'il faut expliquer, de *aux dépens* et d'*écoute*.

Le corbeau, honteux et confus,

Autre pléonasme ; mais celui-ci est inexcusable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jura ! Quel est le sot de maître qui osé expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment[1] ?

Voilà bien des détails, bien moins cependant qu'il n'en faudrait pour analyser toutes les idées de cette fable, et les réduire aux idées simples et élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse ? Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant[2]. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfants de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit ? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persiflent les petits garçons, et se moquent en secret de leur sotte vanité : mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, et ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer[3] le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente les enfants se moquent du corbeau, mais

1. En effet, faire un serment, c'est jurer qu'on ne trompera pas, et Émile — affirme Rousseau — ignore ce que c'est que tromper.

2. La critique portait au 18e siècle. Déjà avant Rousseau, presque tous les pédagogues se plaignent qu'on traite les enfants en grandes personnes. L'erreur se marquait même dans les costumes qui n'étaient, le plus souvent, dès 4 ou 5 ans, que des réductions des costumes des parents. Voir par exemple dans la gravure de Gravelot pour la *Nouvelle Héloïse*, « la matinée à l'anglaise », le petit garçon et la fillette qui portent des jupes à paniers. La réforme du costume des enfants fut due au marquis de Girardin (le propriétaire d'Ermenonville) : « Une foule d'enfants de Paris, élevés comme moi chez leurs parents, se réunissaient aux Tuileries pour prendre leurs ébats en culotte, bas et escarpins, manchettes aux poings et le chapeau à trois cornes sur la tête. Une après-midi (1775) nous vîmes venir le trio des Girardin en matelots à l'anglaise, chapeau rond, veste sans basque et pantalon ». (*Mémoires* de Frénilly.)

3. C'est-à-dire : *ils ont du penchant pour*. Cf. Bossuet : « La faiblesse humaine trop *penchée au relâchement* ».

ils s'affectionnent tous au renard[1]; dans la fable qui suit vous croyez leur donner la cigale pour exemple; et point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier: ils prendront toujours le beau rôle; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance! Le plus odieux de tous les monstres serait un enfant avare et dur, qui saurait ce qu'on lui demande et ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus.

Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion; et quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire; alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oserait attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre et du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs: on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne; elle se sentait le cou pelé; elle pleurait de n'être pas loup.

Ainsi donc la morale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie; celle de la seconde une leçon d'inhumanité; celle de la troisième une leçon d'injustice; celle de la quatrième une leçon de satire; celle de la cinquième une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon élève[2], n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent[3], quel fruit espérez-vous de vos soins? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles et une en actions dans la société, et ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le catéchisme, où

1. L'emploi de *s'affectionner à* a vieilli. Il est encore signalé sans remarque par Féraud en 1787.

2. Lui ignore en effet ce que c'est que l'obéissance, ou du moins il obéit non à des règles et à des préceptes mais aux choses et à la nécessité. Voir p. 179.

3. Rousseau affirme que les enfants n'ont pas de jugement; il faut raisonner pour saisir une contradiction. N'y a-t-il pas là quelque incertitude dans la logique de Jean-Jacques?

on la laisse ; l'autre est dans les fables de La Fontaine pour les enfants, et dans ses contes pour les mères[1]. Le même auteur suffit à tout.

Composons[2], monsieur de La Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables ; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet : mais pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart, que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, et qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon[3].

[Rousseau montre ensuite comment Emile apprendra à lire et à écrire, simplement pour sa commodité et son intérêt bien entendu ; comment sans sermons ni colères, simplement en le mettant en présence d'une résistance passive et des fâcheuses conséquences de ses entêtements, on l'habituera à ne pas soumettre ceux qui l'entourent à ses caprices. Chemin faisant on s'attachera surtout à développer sa vigueur et son adresse par les exercices du corps. On lui assurera des vêtements simples et commodes. Il apprendra à marcher tête nue, à supporter le froid, à dormir sur un mauvais lit, à nager, au besoin à marcher pieds nus. En même temps, puisqu'il faut lui apprendre non à raisonner ou à discourir, mais à agir, on fera avec soin l'éducation de ses sens. Des jeux bien compris banniront chez lui la crainte des ténèbres. Des prix habilement proposés l'enfurciront à la course. L'éducation de l'œil lui apprendra à mesurer, connaître, estimer les distances ; les amusements du dessin et de la peinture lui feront l'œil juste et la main flexible. Même des expériences pratiques lui donneront les premières notions de géométrie (par exemple un cercle tracé « avec une pointe au bout d'un fil tournant sur un pivot » montre de suite l'égale longueur des rayons). Son oreille sera formée par des exercices de chant. Ainsi Emile saura juger de tout ce qui concerne les corps, « de leur poids, de leur figure, de leur couleur, de leur solidité, de leur grandeur, de leur distance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement ». Enfin un régime bien compris,

1. Les *Contes* de La Fontaine, qu'il renia et brûla dans sa vieillesse, sont fort licencieux. Rousseau est sévère, non sans raison, pour les femmes du monde de son temps.

2. « *Composer*... s'accorder sur quelque différend. » (*Dict.* de Féraud, 1787).

3. La démonstration de Rousseau a été maintes fois discutée. Indiquons seulement qu'elle avait peut-être plus de portée à cette date. Les fables étaient devenues et restèrent jusqu'au romantisme un divertissement à la mode (Le *Mercure* par ex. en publie presque chaque mois). Mais elles étaient devenues surtout un prétexte à galanteries et à traits d'esprit.

*Comparer avec les attaques de Lamartine (*Préface* des *Méditations*) et montrer que sous les critiques générales se cachent les goûts et le tempérament personnel de Lamartine et de Rousseau.

pour lequel Rousseau recommande de renoncer à la viande, lui assurera une santé inébranlable. Le livre se termine par le portrait d'Emile à dix ans.]

Emile à dix ans.

Quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne soit agréable, soit pour le présent, soit pour l'avenir : je le vois bouillant, vif, animé, sans souci rongeant, sans longue et pénible prévoyance[1], tout entier à son être actuel, et jouissant d'une plénitude de vie qui semble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge, exerçant le sens[2], l'esprit, les forces qui se développent en lui de jour en jour, et dont il donne à chaque instant de nouveaux indices : je le contemple enfant et il me plaît : je l'imagine homme, et il me plaît davantage ; son sang ardent semble réchauffer le mien ; je crois vivre de sa vie, et sa vivacité me rajeunit.

L'heure sonne, quel changement ! A l'instant son œil se ternit, sa gaieté s'efface ; adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme sévère et fâché le prend par la main, lui dit gravement, *Allons, monsieur*, et l'emmène. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres ! quel triste ameublement pour son âge ! Le pauvre enfant se laisse entraîner, tourne un œil de regret sur tout ce qui l'environne, se tait, et part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'ose répandre, et le cœur gros de soupirs qu'il n'ose exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul temps de la vie n'est un temps de gêne et d'ennui, toi qui vois venir le jour sans inquiétude, la nuit sans impatience, et ne compte les heures que par tes plaisirs, viens mon heureux, mon aimable élève, nous consoler par ta présence du départ de cet infortuné ; viens... Il arrive, et je sens à son approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'est son ami, son camarade, c'est le compagnon de ses jeux qu'il aborde ; il est bien sûr, en me voyant, qu'il ne restera pas longtemps sans amusement : nous ne dépendons

1. Rousseau a protesté violemment contre la prévoyance « source de toutes nos misères », au livre I. La prévoyance lui fut en effet pendant toute son enfance et sa jeunesse une vertu inconnue.

2. « *Sens*... faculté de comprendre ». (*Dict.* de Féraud. 1787).

jamais l'un de l'autre[1], mais nous nous accordons toujours, et nous ne sommes avec personne aussi bien qu'ensemble.

Sa figure, son port, sa contenance, annoncent l'assurance et le contentement : la santé brille sur son visage ; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur ; son teint délicat encore sans être fade, n'a rien d'une mollesse efféminée ; l'air et le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe ; ses muscles, encore arrondis, commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante ; ses yeux, que le feu du sentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur sérénité native[2] ; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvements prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert et libre, mais non pas insolent ni vain : son visage, qu'on n'a pas collé sur des livres, ne tombe point sur son estomac[3] : on n'a pas besoin de lui dire : *Levez la tête* ; la honte ni la crainte ne la lui firent[4] jamais baisser.

Faisons lui place au milieu de l'assemblée : Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrètes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, et que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas non plus de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve[5] et simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien, sans s'embarrasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit : il usera de la parole dans toute la simplicité de sa première institution.

L'on aime à bien augurer des enfants, et l'on a toujours

1. Rousseau prétend enseigner l'art de rendre Émile dépendant de son maître, mais sans qu'il s'en doute.

2. *Natif*. J'emploie ce mot dans une acception italienne, faute de lui trouver un synonyme en français. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende. *(Note de Rousseau).*

Le mot ne se trouve pas encore dans le *Dict.* de Féraud en 1787. Un emploi analogue est signalé par Littré dans l'*Histoire de l'astronomie moderne*, de Bailly (1779).

3. Il n'est pas sûr que le mot ait un sens ironique. Le dictionnaire de Furetière, en 1732, signale encore le sens de *poitrine* que le mot avait couramment, dans le style noble, au 17e siècle.

4. Sur ce *passé d'habitude*. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.* § 254.

5. *Naïve = naturelle.*

regret à[1] ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudrait tirer de quelque heureuse rencontre[2] qui par hasard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ce regret, car il ne dit jamais un mot inutile, et ne s'épuise pas sur[3] un babil qu'il sait qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées, mais nettes ; s'il ne sait rien par cœur, il sait beaucoup par expérience ; s'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; son esprit n'est pas dans sa langue, mais dans sa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne sait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit; et s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux ce qu'ils ne font.

Il ne sait ce que c'est que routine, usage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui[4] ; il ne suit jamais de formule, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple, et n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manières étudiées, mais toujours l'expression fidèle de ses idées et la conduite qui naît de ses penchants.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes[5] : et de quoi lui serviraient-elles, puisqu'un enfant n'est pas encore un membre actif de la société ? Parlez-lui

1. *On a toujours regret à = on a toujours (dû) regret pour.* L'expression était encore courante à la fin du 18e siècle. Le dictionnaire de Féraud (1787) en donne plusieurs exemples sans commentaire.

2. *Rencontre = rencontre d'expression ou de pensée.*

3. Nous disons *s'épuiser à.*

4. L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, et cette paresse augmente en s'y livrant ; on fait plus aisément ce qu'on a déjà fait ; la route étant frayée en devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très grand sur les vieillards et sur les gens indolents ; très petit sur la jeunesse et sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'aux âmes faibles, et les affaiblit davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfants est de s'asservir sans peine à la nécessité des choses, et la seule habitude utile aux hommes est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice. *(Note de Rousseau.)*

L'opinion de Rousseau est fort contestable — comme bien des traits de ce portrait. En elle-même, elle n'est pas tout à fait d'accord avec le passage du livre V où Rousseau nous montre qu'il faut « prolonger durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance ». Il est vrai qu'il s'agit surtout d'habitudes physiques, vie active, travail des bras, etc. Surtout Rousseau écrit sans doute quelque peu sa note en faisant un retour sur lui-même. Il contractait aisément des habitudes et même des manies.

5. C'est-à-dire *il ne possède aucune notion sur les devoirs qui naissent de nos relations avec les autres hommes.*

de liberté, de propriété, de convention même : il peut en savoir jusque-là ; il sait pourquoi ce qui est à lui est à lui, et pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui : passé cela il ne sait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne sait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas : mais dites-lui : « Si vous me faisiez tel plaisir, je vous le rendrai dans l'occasion[1] ; » à l'instant il s'empressera de vous complaire, car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, et d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose : mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà sorti de la nature, et vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre ; il la demanderait au roi comme à son laquais : tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez, à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien ; il sait que ce qu'il demande est une grâce. Il sait aussi que l'humanité porte à en accorder[2]. Ses expressions sont simples et laconiques. Sa voix, son regard, son geste, sont d'un être également accoutumé à la complaisance et au refus. Ce n'est ni la rampante et servile soumission d'un esclave, ni l'impérieux accent d'un maître ; c'est une modeste confiance en son semblable, c'est la noble et touchante douceur d'un être libre, mais sensible et faible qui implore l'assistance d'un être libre, mais fort et bienfaisant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il sentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refusez, il ne se plaindra point, il n'insistera point, il sait que cela serait inutile : il ne se dira point : « On m'a refusé ; » mais il se dira : « Cela ne pouvait pas être ; » et, comme je l'ai déjà dit, on ne se mutine guère contre la nécessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire ; considérez ce qu'il fera et comment il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il ne fait jamais rien par étourderie, et seulement pour faire un acte de pou-

1. *Dans l'occasion* = *à l'occasion.*

2. C'est-à-dire : *à accorder des grâces.* Il faudrait aujourd'hui que le pronom *en* se rapportât à un substantif collectif ou au pluriel. Mais ces libertés de construction étaient fréquentes au 17me et encore au 18me siècle.

voir sur lui-même[1]; ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui? Il est alerte, léger, dispos; ses mouvements ont toute la vivacité de son âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées et les connaît; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, et rarement il agira sans être assuré du succès[2]. Il aura l'œil attentif et judicieux : il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit; mais il l'examinera lui-même et se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre; s'il y a du risque, il s'effrayera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive, et qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, et garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre elle; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un et l'autre est égal pour lui; ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire et une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit et la sphère de ses connaissances[3]. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant et doux, de voir un joli enfant, l'œil vif et gai, l'air content et serein, la physionomie ouverte et riante, faire, en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusements[4]?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison? Mêlez-le avec d'autres enfants et laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le

1. Emile sait qu'il n'a aucun pouvoir sur les autres; mais il pourrait être tenté d'agir simplement pour se prouver qu'il peut disposer de lui, qu'il est libre. Il ne le fait pas, car il sait qu'il est « toujours maître de lui ».

2. Grâce à l'éducation des sens dont Rousseau a parlé au livre II.

3. L'expression n'est pas claire. Rousseau veut sans doute dire qu'il n'a jamais acquis ses connaissances par une étude méthodique et ennuyée, mais que celles qu'il a se limitent à la *sphère* des occupations auxquelles il s'est librement intéressé.

4. *On pourrait étudier, ici comme dans tout l'*Emile*, la part que prennent dans ses théories les regrets, les remords, les souvenirs que Rousseau a de sa vie. Notons qu'il a avoué à maintes reprises dans *les Confessions* sa facilité à « s'occuper profondement des choses les plus minimes. » Voir notamment p. 46 et le récit de son séjour à l'île Saint-Pierre.

mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfants de la ville nul n'est plus adroit que lui, mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes paysans il les égale en force et les passe[1] en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance, il juge, il raisonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Est-il question d'agir, de courir, de sauter, d'ébranler les corps, d'enlever des masses, d'estimer des distances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix ; on dirait que la nature est à ses ordres, tant il sait aisément plier toute chose à ses volontés. Il est fait pour guider, pour gouverner ses égaux : le talent, l'expérience, lui tiennent lieu de droit et d'autorité. Donnez-lui l'habit et le nom qu'il vous plaira, peu importe, il primera partout, il deviendra partout le chef des autres : ils sentiront toujours sa supériorité sur eux : sans vouloir commander il sera le maître ; sans croire obéir ils obéiront[2].

LIVRE III

[Le livre III de l'*Émile* aborde l'enseignement *positif* qui se substitue à partir de dix ou douze ans à l'éducation *négative*. Le passage doit être habilement ménagé. Emile a mené jusque-là une existence toute physique et toute égoïste. Bornons-nous donc aux connaissances « que l'instinct nous porte à chercher ». C'est par les objets physiques, par le spectacle de la nature qu'il faut commencer à s'instruire.]

Le Spectacle de la Nature. — Ses Enseignements.

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais, pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, et laissez-les lui résoudre. Qu'il ne

1. *Passe* = *dépasse*. Règle : *Tenir* = *obtenir*. Voir p. 99, n. 3.

2. On pourra comparer ce portrait d'Émile jeune, et qui est un Rousseau tel qu'il aurait voulu être, aux portraits que nous ont donnés de leur enfance ou des enfants qu'ils ont évoqués tant de poètes et de romanciers : Lamartine (*Préface* des *Méditations*), Chateaubriand (*Mémoires d'Outre-Tombe*. Extraits Canat, lib. H. Didier), Victor Hugo (*Victor Hugo raconté*), Anatole France (*Le livre de mon ami*), etc... Aucun d'eux ne ressemble à Émile. Certains pourtant comme Lamartine, Chateaubriand, Chateaubriand surtout, ont eu une enfance libre et ont connu l'indépendance au milieu de la nature. Ils démentent sur bien des points les conclusions de Rousseau.

sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison[1], il ne raisonnera plus ; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher des globes, des sphères[2], des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces représentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez?

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, et l'on observe les objets qui rendent reconnaissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres[3] s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie[4] ; en ce moment pas un seul ne se tait; leur gazouil-

1. Principes excellents et tout à fait modernes. Il y avait d'ailleurs eu déjà des pédagogues pour tenter de substituer à l'« étude des mots » l'« étude des choses ». Helvétius par exemple dans le dernier chapitre du livre *de l'Esprit* (1758), Pluche dans le *Spectacle de la Nature* (1732) avaient longuement protesté contre l'enseignement par la mémoire et par l'autorité et tenté sans cesse de faire comprendre les choses par les faits.

2. *Sphères*, qui s'oppose à *globes* = (sans doute) *sphères célestes*. A moins que le sens ne soit celui de *planisphères*.

3. Métaphore banale. Rousseau avait déjà employé dans la *Nouvelle Héloïse* « *le voile des vapeurs* ». Voir sur ces métaphores la note 4, p. 127. — Il y a dans toute cette description un peu de convention littéraire. C'est le style de ce que l'on appelait déjà le *poème en prose* et que Rousseau emploiera dans le *Lévite d'Ephraïm*. Même remarque pour « le père de la vie ».

4. Noter tous les rythmes poétiques :

...l'homme
reconnaît son séjour et le trouve em-
[belli...

...les oiseaux en chœur se réunissent
et saluent de concert le père de la vie...

...la verdure
a pris durant la nuit une vigueur
[nouvelle

lement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil[1]. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là un quart d'heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid[2].

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant : il croit l'émouvoir en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature ; pour le voir il faut le sentir[3]. L'enfant aperçoit les objets ; mais il ne peut apercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert[4]. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentiments qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a longtemps parcouru des plaines arides, si des sables ardents n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffocante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée? comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol[5] et doux sur la pelouse enchanteront-ils ses sens ? Comment le chant des oiseaux lui causera-t-il une émotion voluptueuse, si les accents de l'amour et du plaisir lui sont encore inconnus ? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner[6]?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut enten-

1. Cette « langueur d'un paisible réveil » est également une note conventionnelle.

2. Il y avait déjà eu bien des *levers de soleil* avant Rousseau. Il y en aura plus encore après lui. On pourra comparer avec ceux de Lamartine, Chateaubriand, Victor Hugo, etc., qui surpassent aisément Rousseau.

3. L'expression de Rousseau reprend toute sa force. Ce serait là la meilleure définition du sentiment de la nature tel qu'il l'a, le premier, éprouvé.

4. *Concert = accord des parties.* A peu près synonyme d'*harmonie*.

5. « Peu de gens écrivent aujourd'hui *mol* au singulier ». (*Dict.* de Féraud. 1787).

6. Parce qu'on n'a jamais parlé à Emile de l'existence de Dieu. La preuve de l'existence de Dieu par les merveilles de la nature était à cette date le thème courant de la moitié des naturalistes et le sujet de plusieurs gros ouvrages très lus (Traités de Nieuwentyt, Scheuchzer, Derham, etc.).

dre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple, et froid; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage[1].

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instruments de lui-même, et à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine longtemps sans rien dire. Il est pensif et non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets; puis, quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques moments le silence comme un homme qui rêve, et puis vous lui direz : « Je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire ? » N'ajoutez rien de plus : s'il vous fait des questions, n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, et soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible[2], il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, et ce moyen c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher: ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la première question par l'autre : ou votre élève est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa première leçon de cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons longtemps avec la même avant de passer à une autre, et qu'en-

1. Rousseau s'est plaint en effet dans la *Nouvelle Héloïse* des joies « amères et douces » de la sensibilité. « Que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible. Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. Vil jouet de l'air et des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein règleront sa destinée. »

2. *Sensible = qui frappe les sens.*

fin nous ne forçons jamais notre élève d'être attentif[1], il y a loin de cette première leçon à la connaissance du cours du soleil et de la figure de la terre : mais comme tous les mouvements apparents des corps célestes tiennent au même principe, et que la première observation mène à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour et la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde, il décrit un cercle, et tout cercle doit avoir un centre ; nous savons déjà cela[2]. Ce centre ne saurait se voir, car il est au cœur de la terre ; mais on peut sur la surface marquer deux points opposés qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points et prolongée jusqu'au ciel de part et d'autre sera l'axe du monde et du mouvement journalier du soleil. Un toton[3] rond tournant sur sa pointe représente le ciel tournant sur son axe, les deux pointes du toton sont les deux pôles : l'enfant sera fort aise d'en connaître un ; je le lui montre à la queue de la petite ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit ; peu à peu l'on se familiarise avec les étoiles, et de là naît le premier goût de connaître les planètes et d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la Saint-Jean[4] ; nous l'allons voir aussi lever[5] à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver ; car on sait que nous ne sommes pas paresseux, et que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la première ; et, moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : « Oh, oh ! voilà qui est plaisant ! le soleil ne se lève plus à la même place ! ici sont nos anciens renseignements[6] et à présent il s'est levé là, etc... Il y a donc un orient d'été, et un orient d'hiver, etc... » Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très clairement la sphère, en prenant le monde pour le monde, et le soleil pour le soleil[7].

1. Règle : *Essayer* à *ou* de. Voir p. 94, n. 6.

2. Par les éléments de géométrie enseignés au livre II.

3. « Toton... espèce de dé qui est traversé d'une petite cheville sur laquelle on le fait tourner et qui est marqué de différentes lettres sur les quatre faces. » (*Dict.* de Féraud). Rousseau suppose le toton rond.

4. Le 25 juin.

5. *Lever* = *se lever*. Cf. Règle : *Je t'écoute vanter*. Voir p. 114, n. 3.

6. *Objets ou marques choisis et placés pour se renseigner*. Voir la même expression dans la *Nouvelle Héloïse*, p. 154, n. 4.

7. *La sphère* = *la sphère céleste*. La fin de la phrase signifie sans doute : « en cessant de

[L'enseignement à cet âge suivra toujours la même voie. Pas d'abstractions, pas de formules vides. Rien que des faits à observer avec les conséquences qu'ils entraînent. Les sciences seules interviendront, parce que seules elles dépendent tout entières des faits. Encore ne s'agit-il pas d'un enseignement suivi et complet : « Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer et des méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé ». L'anecdote du bateleur donne un exemple de la méthode de Rousseau.]

L'Enseignement des sciences.—Le Canard du Bateleur.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes et claires. Quand il ne saurait rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas, et je ne mets des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendrait à leur place. La raison, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule ; c'est d'eux qu'il le faut préserver. Mais si vous regardez[1] la science en elle-même[2], vous entrez dans une mer sans fond, sans rive, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connaissances se laisser séduire à leurs charmes[3] et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, et commençant par s'en charger, puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter, et retourne à vide.

Durant le premier âge, le temps était long : nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, et nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui serait utile. Songez que les passions approchent,

prendre comme exemples des oranges ou des totons et de supposer vrais les mouvements *apparents* du soleil et des planètes ».

* Etudier dans tout cet extrait les inconvénients de la méthode de Rousseau en montrant qu'elle suppose une extrême lenteur. Rousseau a répondu à l'objection au début de l'extrait suivant. Discuter la réponse.

1. *Regardez* = *avez en vue.*

2. Ne pas oublier que le mot *science* aux 17e et 18e siècles désignait couramment l'ensemble des connaissances humaines, philosophie, rhétorique, etc., aussi bien que les sciences de la nature.

3. *Séduire à* = *séduire par.* RÈGLE : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

et que, sitôt qu'elles frapperont à la porte, votre élève n'aura plus d'attention que pour elles[1]. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer et des méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé. C'est là très certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le temps aussi de l'accoutumer peu à peu à donner une attention suivie au même objet : mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le désir qui doit produire cette attention[2] : il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point et n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet ; et, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui[3].

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier : surtout, quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne et à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant, sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égards aux mots qu'il prononce qu'au motif qui le fait parler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la dernière importance aussitôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales par laquelle toutes les sciences tiennent à des principes communs et se développent successivement : cette chaîne est la méthode des philosophes[4]. Ce n'est point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente, par laquelle chaque objet parti-

1. Rousseau exagère sans doute, mais il se souvient de lui-même et de l'empire que les passions prirent sur lui.

2. Remarque très juste. On peut aider, on ne peut pas obliger un enfant à faire attention. Ici Rousseau comme en beaucoup d'autres passages se rattache à l'école des philosophes qui, depuis Locke jusqu'à Helvétius, avaient montré qu'il était impossible de faire constamment appel à la volonté réfléchie, qu'elle était souvent impuissante et qu'il valait beaucoup mieux, par une connaissance exacte de la psychologie, « utiliser les passions » (l'expression est d'Helvétius), faire appel à nos penchants naturels et à nos plaisirs pour nous diriger vers le bien.

3. L'idée avait déjà été défendue par Locke.

4. Ces principes communs ce sont par exemple la nécessité de ne pas se contredire, le principe que tout effet a une cause, etc.

culier en attire un autre et montre toujours celui qui le suit[1]. Cet ordre, qui nourrit, par une curiosité continuelle, l'attention qu'ils exigent tous, est celui que suivent la plupart des hommes, et surtout celui qu'il faut aux enfants. En nous orientant pour lever[2] nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes[3]. Deux points d'intersection entre les ombres égales du matin et du soir donnent une méridienne excellente pour un astronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent, il faut du temps pour les tracer ; elles assujettissent à travailler toujours dans le même lieu : tant de soins, tant de gêne, l'ennuieraient à la fin. Nous l'avons prévu : nous y pourvoyons d'avance[4].

Me voici de nouveau dans mes longs et minutieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures et je les brave : je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes[5].

Depuis longtemps nous nous étions aperçus, mon élève et moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiraient les pailles, et que d'autres ne les attiraient pas. Par hasard nous en trouvons un qui a une vertu plus singulière encore : c'est d'attirer, à quelque distance et sans être frotté, la limaille et d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus ! Enfin nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour

1. La philosophie discuterait par exemple sur les raisons pour lesquelles certains phénomènes suivent toujours certains autres et raisonnerait sur le sens du mot *cause* et du mot *loi*. Pour l'éducation d'Émile on se contente de le faire passer d'un objet à un autre par associations naturelles d'idées, sans se demander si ces associations sont scientifiquement légitimes.

2. *Lever un plan, une carte* = *relever*. L'expression est restée d'usage. Mais voir la note 3, p. 99.

3. *Le méridien* est le grand cercle de la sphère qui passe à la fois par les pôles du monde et le Zénith (point marqué par la perpendiculaire) du lieu et qui coupe l'équateur à angles droits. *La méridienne* (ou *ligne méridienne*) est une ligne droite tirée du nord au sud dans le plan du méridien. La boussole est le moyen le plus simple de déterminer cette méridienne.

4. En lui enseignant à établir ces méridiennes méthodiquement sur le papier par l'usage de la boussole. Pour tous ces détails d'astronomie élémentaire on se rappellera que Rousseau étudia l'astronomie passionnément aux Charmettes. Il s'était même organisé pour la nuit un planisphère céleste dont l'éclairage étrange et la grande lunette le firent prendre pour un sorcier (*Confessions*. I, 6.)

5. Il y a de pareilles longueurs dans bien des traités antérieurs d'éducation. Rousseau n'avait rien à craindre.

nous allons à la foire[1]; un joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas : « C'est un sorcier, » car nous ne savons pas ce que c'est qu'un sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, et nous restons en repos dans notre ignorance jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps et que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, et nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef précisément comme celui de la foire suivait le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent, tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches ; et sitôt que le joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenait à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, et que lui-même en fera bien autant. Il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer ; en approchant de la table, le cœur lui bat ; il présente le pain presque en tremblant ; le canard vient et le suit : l'enfant s'écrie[2] et tressaillit[3] d'aise. Aux battements de mains, aux acclama-

1. Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant une fine critique de M. de Formey sur ce petit conte : « Ce joueur de gobelets, dit-il, qui se pique d'émulation contre un enfant et sermonne gravement son instituteur, est un individu du monde des Émile. » Le spirituel M. de Formey n'a pu supposer que cette petite scène était arrangée, et que le bateleur était instruit du rôle qu'il avait à faire ; car c'est en effet ce que je n'ai point dit. Mais combien de fois, en revanche, ai-je déclaré que je n'écrivais point pour les gens à qui il fallait tout dire ! *(Note de Rousseau.)*

Formey est un écrivain contemporain de Rousseau, académicien de Berlin, qui écrivit un *Anti-Emile* (1762), où se trouve la critique raillée par Rousseau et un *Emile chrétien* (1764). Rousseau a déjà supposé pareilles combinaisons, au livre II, pour guérir un jeune élève de l'entêtement qui le pousse à sortir seul. On a répété, après Formey, que toutes ces machinations pédagogiques étaient bien compliquées.

2. *S'écrie* = *pousse un cri.* Cf. p. 144, n. 2.

3. A cette date on hésitait entre « tressaut » qui vieillissait, « tressaillit », employé plusieurs fois par Rousseau (dans *Pygmalion*), et la forme actuelle « tressaille » (employée par Mme de Genlis).

tions de l'assemblée, la tête lui tourne, il est hors de lui. Le bateleur interdit vient pourtant l'embrasser, le féliciter et le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut babiller ; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche et l'emmène comblé d'éloges.

L'enfant, jusqu'au lendemain, compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre ; il voudrait que tout le genre humain fût témoin de sa gloire ; il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la salle est déjà pleine. En entrant, son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le joueur de gobelets se surpasse et fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela ; il s'agite, il sue, il respire à peine ; il passe son temps à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient ; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain... Nouvelle vicissitude des choses humaines ! le canard, si privé[1] la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue et s'enfuit ; il évite le pain et la main qui le présente avec autant de soin qu'il les suivait auparavant. Après mille essais inutiles et toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, et défie le joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le joueur de gobelets, sans répondre, prend un morceau de pain, le présente au canard ; à l'instant le canard suit le pain et vient à la main qui le retire. L'enfant prend le même morceau de pain ; mais, loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui et faire des pirouettes tout autour du bassin : il s'éloigne enfin tout confus, et n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avait apporté, et s'en sert avec autant de succès que du sien : il en tire[2] le fer devant tout le monde, autre risée à nos dépens ; puis de ce pain ainsi vidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt ; enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, et, du ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard

1. *Privé* = *apprivoisé*.

2. *Tire* = *retire*. RÈGLE : *Tenir* = *obtenir*. Voir p. 99, n. 3.

n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle, et le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite, et il va à droite ; de revenir, et il revient ; de tourner, et il tourne ; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissements redoublés sont autant d'affronts pour nous. Nous nous évadons sans être aperçus, nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès à tout le monde, comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte : j'ouvre ; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint modestement de notre conduite. Que nous avait-il fait pour nous engager à vouloir décréditer[1] ses jeux et lui ôter son gagne pain ? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête homme ? « Ma foi, Messieurs, si j'avais quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierais guère de celui-ci. Vous deviez[2] croire qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer à cette chétive industrie en sait là-dessus plus que vous, qui ne vous en occupez que quelques moments. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait : j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, et après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, Messieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, et d'être plus retenus une autre fois. »

Alors il nous montre sa machine, et nous voyons avec la dernière surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort et bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisait mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

L'homme replie sa machine. ; et après lui avoir fait nos remerciements, et nos excuses, nous voulons lui faire un présent ; il le refuse. « Non, Messieurs, je n'ai pas assez à me louer de vous pour accepter vos dons ; je vous laisse obligés à moi[3] malgré vous ; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la générosité dans tous les états ; je fais payer mes tours et non mes leçons. »

1. Voir la n. 6, p. 181.

2. *Deviez* = *auriez dû*.
RÈGLE : *Dans l'ancienne langue* (comme en latin, Cf. CROUZET, *Grammaire latine*, § 66, 2), *les verbes marquant* possibilité, obligation, convenance, nécessité, etc., *ont aux temps de l'indicatif le sens du conditionnel :*

Vous dont j'ai pu (= j'aurais pu) laisser vieillir l'ambition...
(RACINE.)

3. *Obligés à* = *obligés envers*.
RÈGLE : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

En sortant, il m'adresse à moi nommément et tout haut une réprimande. « J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant ; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez connaître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire ? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils : votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti[1]. »

Il part et nous laisse tous deux très confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, et de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse, car le temps approche où nos rapports vont changer et où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade : ce changement doit s'amener par degrés ; il faut tout prévoir, et tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre bateleur Socrate ; à peine osons nous lever les yeux sur lui : il nous comble d'honnêtetés, et nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuse et se complaît longtemps à celui du canard, en nous regardant souvent d'un air assez fier[2]. Nous savons tout et ne soufflons pas. Si mon élève osait seulement ouvrir la bouche, ce serait un enfant à écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne sem-

1. Ai-je dû supposer quelque lecteur assez stupide pour ne pas sentir dans cette réprimande un discours dicté mot à mot par le gouverneur pour aller à ses vues (*) ? A-t-on dû me supposer assez stupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur ? Je croyais avoir fait preuve au moins du talent assez médiocre de faire parler les gens dans l'esprit de leur état (**). Voyez encore la fin de l'alinéa suivant. N'est-ce pas tout dire pour tout autre que M. Formey(***) ? *(Note de Rousseau.)*

(*) *Aller à ses vues = arriver à ses desseins.* Voir la n. 8, p. 95.

(**) Rousseau a en effet possédé assez bien ce talent. Les personnages de la *Nouvelle Héloïse* écrivent dans un style où la personnalité de Rousseau s'efface à l'ordinaire derrière celle qu'il a voulu donner à ses personnages.

(***) Rousseau est dur pour Formey, dont le choix publié sous le titre d'*Emile chrétien* est fait avec intelligence. Il n'est pas très sûr d'ailleurs que Rousseau ait tout d'abord supposé le discours du bateleur dicté par le maître. Pourquoi ne l'a-t-il pas indiqué ? Et répéter ce discours ne suppose-t-il pas presque autant d'intelligence que pour l'inventer ? Et Rousseau était-il convaincu qu'un bâteleur ne pouvait avoir qu'une âme grossière ? Il avait bien prétendu gagner sa vie en montrant une fontaine de Héron. — Voir les *Extraits*.

2. *Bateleur... qui regarde d'un air assez fier...* L'air fier n'a pas de raison d'être, si c'est une leçon qu'il a répétée. Ou il faut le supposer comédien singulièrement intelligent.

ble. Que de leçons dans une seule! que de suites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgrâces[1], soyez sûr qu'il n'en reviendra de longtemps un second. Que d'apprêts! direz-vous. J'en conviens, et le tout pour nous faire une boussole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une machine semblable à celle que nous avons vue : une table évidée, un bassin très plat ajusté sur cette table, et rempli de quelques lignes[2] d'eau, un canard fait avec un peu plus de soin, etc. Souvent attentifs autour du bassin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à peu près la même direction. Nous suivons cette expérience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle est du midi au nord Il n'en faut pas davantage ; notre boussole est trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la physique[3].

[Rousseau indique ensuite quels avantages Emile tirera de cette éducation par les choses. Il les apprendra par lui-même, c'est-à-dire qu'il les comprendra. Et même la construction des machines l'habituera à l'adresse et à la sagacité.

Dans cette première instruction l'enseignement moral ne doit jamais intervenir. L'enfant n'est pas encore capable de le comprendre. En lui demandant de s'instruire, on ne doit donc pas faire appel à l'idée de devoir, ni à l'obéissance passive qu'Emile ignore. L'enfant doit apprendre pour la seule raison qu'il y voit son intérêt, parce que des expériences bien ménagées lui démontrent les funestes conséquences de son ignorance.]

Un Principe de pédagogie : « *A quoi cela est-il bon ?* »

C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans

1. Rousseau avait déjà longuement insisté dans la *Nouvelle Héloïse* (lorsque Julie expose ses idées sur l'éducation, V, 3.) sur les inconvénients de la vanité : « Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux là n'était qu'un sot ». Rousseau était sincère. Il eut l'orgueil de sa vertu plutôt que celui de son génie. V. l'*Introduction*, pp. 22 à 26.

2. La *ligne* était la douzième partie d'un pouce, douzième partie du pied ($0^m\ 33^{cm}$).

3. * Etudier dans toute cette anecdote l'art de la narration chez Rousseau et notamment, dans les portraits d'Emile, le sens des attitudes et de la description vivante. Voir les p. 126, n. 5 et 138, n. 2.

qu'ils sachent quel est ce bien, et dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit, qu'ils ne sauraient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole : rien n'est bien pour lui que ce qu'il sent être tel. En le jetant toujours en avant de ses lumières[1], vous croyez user de prévoyance, et vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instruments dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens ; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit ; c'est vouloir qu'il soit crédule et dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse : « Tout ce que je vous demande est pour votre avantage ; mais vous n'êtes pas en état de le connaître. Que m'importe à moi que vous fassiez ou non ce que j'exige ? c'est pour vous seul que vous travaillez. » Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur[2], un charlatan, un fourbe, ou un fou de toute espèce, pour le prendre à son piège ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne saurait comprendre l'utilité ; mais faut-il et se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, et vous verrez que tout son temps sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, sera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage ? Je l'ignore : mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plus tôt ; car nos vrais maîtres sont l'expérience et le sentiment[3], et jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé[4].

1. C'est-à-dire : *en l'obligeant à étudier ce qui dépasse l'intelligence de son âge.*

2. « *Souffleur*... alchimiste qui cherche à faire de l'or ». (*Dict.* de Féraud). Les alchimistes étaient encore nombreux dans la deuxième moitié du 18e siècle.

3. « *Sentiment*... sensation, perception (synonymes) ». (*Dict.* de Féraud). Rousseau entend par là tout ce qui ne parvient à l'esprit qu'après avoir frappé les sens.

4. Entendons : « dans les situations où il s'est trouvé en rapports *réels* avec les hommes et les choses ».

Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme, toutes les idées qu'il peut avoir de l'état de l'homme sont des occasions d'instruction pour lui; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous sommes parvenus à donner à notre élève une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, et qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfants ne sont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, et que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes, et ne savent ce que c'est qu'utilité [1].

A quoi cela est-il bon? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui et moi[2] dans toutes les actions de notre vie : voilà la question qui de ma part suit infailliblement toutes ses questions, et qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes et fastidieuses dont les enfants fatiguent sans relâche et sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espèce d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate[3]; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison qu'il sait qu'on lui en va demander avant que de la résoudre [4].

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élève. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît; et vous, au contraire, quel avantage vos connaissances et votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez? Car,

1. Voir la Règle : *Il faut dire ce que c'est que prose et que vers.* Voir p. 67, n. 1.

2. *Dans nos dialogues.*

3. En effet Socrate en interrogeant ses auditeurs feignait d'ignorer ce qui faisait le sujet de la discussion. Mais il voulait simplement les amener à trouver par eux-mêmes la solution qu'il possédait déjà. De même Émile ignore sans doute la réponse qu'il demande. Mais il sait du moins en lui-même *la raison* de sa question, son utilité.

4. Règle : *Les constructions surchargées de* que *et de* qui *étaient très fréquentes au 17e siècle.* (Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 406). Le 18e siècle leur substitue presque toujours la phrase courte et incisive. Rousseau reste parfois l'élève du 17e siècle. Voir sur ses premières tentatives littéraires l'extrait p. 63.

ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour ; et vous devez compter, sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire : *A quoi cela est-il bon*?

C'est ici peut-être le piège le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si, sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos idées et non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge, et non pour le sien ; il ne se fiera plus à vous, et tout est perdu. Mais où est le maître qui veuille bien rester court et convenir de ses torts avec son élève ? Tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont ; et moi je m'en ferais une de convenir même de ceux que je n'aurais pas, quand je ne pourrais mettre mes raisons à sa portée : ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui serait jamais suspecte, et je me conserverais plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre ; c'est à lui de le désirer, de le chercher, de le trouver[1] ; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce désir et de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies ; et que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert, et plus souvent dans le cas de lui dire : *En quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir* ?

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend et l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites lui sans scrupules : « Je n'ai pas de bonne réponse à vous faire, j'avais tort, laissons cela. » Si votre instruction était réel-

1. Conformément à la méthode générale de Rousseau qui est de ne rien imposer machinalement à la mémoire de l'enfant, mais d'éveiller d'abord sa curiosité pour fixer son attention. Le principe : *à quoi cela est-il bon?* sous la forme rigoureuse qu'il lui donne, lui appartient bien. Mais la méthode qui consiste à suivre l'enfant en apparence, au lieu de chercher à le pousser, était recommandée avant lui. Le célèbre *Magasin des enfants* de Mme de Beaumont (1758), par ex., est établi sur cette méthode des dialogues, où la curiosité est sans cesse sollicitée.

lement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; si elle ne l'était pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours ; les jeunes gens y font peu d'attention et ne les retiennent guère. Les choses ! les choses[1]. Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards[2].

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil et la manière de s'orienter, tout à coup il m'interrompe pour me demancer à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire ! de combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, surtout si nous avons des témoins de notre entretien[3] ! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulières à chaque climat, des mœurs des différents peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation[4] du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la manière de se conduire sur mer et de suivre exactement la route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même et le droit des gens, entreront dans mon explication, de manière à donner à mon élève une grande idée de toutes ces

1. * Etudier dans quelle mesure Rousseau, sorti de son système d'éducation, a été fidèle à ce souci *des choses*, des réalités. Montrer qu'au contraire, dans ses deux premiers *Discours*, il s'était, dans une certaine mesure, désintéressé de ces réalités.

2. Principes excellents, mais pour lesquels Rousseau n'invente rien. Dès 1760 l'influence des sciences et surtout de l'histoire naturelle avait dressé, en face des méthodes asservies à l'autorité et à la mémoire passive, le respect des faits et du jugement de l'enfant. (Voir *Introduction*, p. 44). Digard (*Mémoires et Aventures d'un bourgeois...* 1751) proteste contre la « science puérile de syllabes et de mots ». Helvétius (1758) se demande si « huit ou dix années consommées dans l'étude des mots ne seraient pas mieux employées à l'étude des choses ». Rapprocher l'exclamation de Rousseau de celle que le genevois de Luc, son ami, prêtait aux savants de son temps : « Des faits ! Des faits ! ». *(Lettres physiques*, etc.). Et ces principes n'ont pas encore complètement triomphé aujourd'hui.

3. J'ai souvent remarqué que, dans les doctes instructions qu'on donne aux enfants, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très sûr de ce que je dis là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même. *(Note de Rousseau.)*

Rousseau avait pu en effet causer éducation dans le salon de M. de Mably dont il éleva quelque temps le fils, dans celui de Mme de Chenonceaux qui l'engagea, dit-il, à écrire l'*Emile*, dans celui de Mme d'Epinay qui avait formé le projet d'écrire des lettres pour l'éducation de son fils etc.

4. *Supputation = calcul.*

sciences et un grand désir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant[1], auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il aurait grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter ; mais il n'ose de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile, plus rustiquement élevé, et à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure[2], n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre et me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossière, mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorency, quand il m'a interrompu par son importune question, *A quoi sert cela ?* « Vous avez raison, lui dis-je ; il y faut penser à loisir ; et si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusements utiles. » On s'occupe d'autre chose, et il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeuner : il ne demande pas mieux ; pour courir, les enfants sont toujours prêts et celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux[3], nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes ; et, quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps se passe, la chaleur vient, nous avons faim ; nous nous pressons, nous errons vainement de côté et d'autre, nous ne trouvons partout que

1. En 1732 (*Dict.* de Furetière), le mot avait encore, avec son sens actuel, son sens premier : *maître d'école*. En 1787 (*Dict.* de Féraud), il n'a plus que le sens actuel et celui que lui donne Rousseau.

2. « *Conception*... faculté de concevoir[ou de comprendre] » (*Dict.* de Féraud). Rousseau veut dire que son élève ne s'intéresse qu'aux idées qu'il comprend parfaitement et que son esprit se ferme à tout ce qui ne peut être pour lui que des formules obscures.

3. *Champeau* ou *pré champeau* désignait dans l'ancienne langue les prés des champs, par opposition aux prés de rivière. Le mot était tout à fait tombé en désuétude (Les dictionnaires du 18e siècle ne le donnent pas). Mais à Montmorency, où Rousseau l'a recueilli, il avait subsisté, comme une sorte de nom propre, pour désigner un plateau à mi-côte : « Lorsqu'on quitte le bas du vallon pour se promener à mi-côte, comme nous fîmes une fois, monsieur le maréchal, le long des Champeaux, du côté d'Andilly ». (Lettre au Maréchal de Luxembourg du 28 janvier 1768). (Voir A. François : *Les Provincialismes de J.-J. Rousseau, Annales J.-J. Rousseau*, 1907).

des bois, des carrières, des plaines, nul renseignement pour nous reconnaître. Bien échauffés, bien recrus[1], bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure ; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorency, et qu'un simple taillis nous le cache ; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans les buissons.

Après quelques moments de silence, je lui dis d'un air inquiet : « Mon cher Émile, comment ferons-nous pour sortir d'ici ?

ÉMILE, *en nage, et pleurant à chaudes larmes.* — Je n'en sais rien. Je suis las ; j'ai faim ; j'ai soif ; je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES. — Me croyez-vous en meilleur état que vous ? et pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvais déjeuner de mes larmes ? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnaître. Voyons votre montre ; quelle heure est-il ?

ÉMILE. — Il est midi, et je suis à jeun.

JEAN-JACQUES. — Cela est vrai, il est midi, et je suis à jeun.

ÉMILE. — Oh ! que vous devez avoir faim !

JEAN-JACQUES. — Le malheur est que mon dîner ne viendra pas me chercher ici. Il est midi. C'est justement l'heure où nous observions hier de Montmorency la position de la forêt. Si nous pouvions de même observer de la forêt la position de Montmorency ?...

ÉMILE. — Oui ; mais hier nous voyions la forêt, et d'ici nous ne voyons pas la ville.

JEAN-JACQUES. — Voilà le mal... Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position ?

ÉMILE. — O mon bon ami !

JEAN-JACQUES. — Ne disions-nous pas que la forêt était...

ÉMILE. — Au nord de Montmorency.

JEAN-JACQUES. — Par conséquent Montmorency doit être...

ÉMILE. — Au sud de la forêt.

JEAN-JACQUES. — Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

ÉMILE. — Oui, par la direction de l'ombre.

JEAN-JACQUES. — Mais le sud ?

ÉMILE. — Comment faire ?

JEAN-JACQUES. — Le sud est l'opposé du nord.

1. *Recru = recru de fatigue.*

Fig. 10. — Gravure de Moreau le Jeune pour l'*Émile*.

Promenade dans la forêt de Montmorency.
(Voir les *Extraits*, p. 213 et suiv.)

ÉMILE. — Cela est vrai ; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh ! voilà le sud ! voilà le sud ! sûrement Montmorency est de ce côté ; cherchons de ce côté.

JEAN-JACQUES. — Vous pouvez avoir raison ; prenons ce sentier à travers le bois.

ÉMILE, *frappant des mains et poussant un cri de joie.* — Ah ! je vois Montmorency ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeuner, allons dîner, courons vite l'astronomie est bonne à quelque chose. »

Prenez garde que, s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera ; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée ; au lieu que, si je n'avais fait que lui supposer[2] tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, et ne dire que ce qu'on ne saurait faire[3].

[Pour aider le maître dans sa tâche, en unissant toujours la recherche avec le besoin et l'utilité, un seul livre vaudra tous les autres, le *Robinson Crusoë* de Daniel de Foë. Emile y apprendra le prix de l'activité manuelle. Il apprendra à apprécier les « travaux des hommes » non d'après les préjugés odieux des classes sociales mais « par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être ». De la considération des métiers on passera aisément à quelques réflexions simples sur la vie sociale, sur le commerce, la monnaie. On veillera seulement à maintenir toujours entre ces « connaissances bornées » un « strict enchaînement ». Et l'on profitera de ces réflexions pour montrer à Emile qu'il dépend des autres, que, pour obtenir ce qui lui est nécessaire, il lui faut donner en échange les fruits de son activité, qu'il ne peut vivre qu'en ayant un état. De ces états, le plus sûr et le plus utile pour l'éducation morale d'Emile c'est le travail des mains.]

1. RÈGLE : **Tout** *adverbe, employé pour donner plus de force à l'expression, était très fréquent au 17e et encore au 18e siècle :*

Il m'est dans la pensée
Venu **tout** maintenant une affaire [pressée

(MOLIÈRE. *Ecole des Femmes*, v. 961.)

2. *Supposer = présenter comme une supposition.*

3. L'influence de tous ces petits récits où circule le grand air, la santé et la vie, aidés par le mouvement général de l'opinion, fut extrême. Citons ce passage des *Mémoires* de Fonvielle (vers 1775) où il montre comment son précepteur entendait, de 7 à 10 ans, son éducation : « Il me faisait lever avant le jour, me conduisait à une lieue de la ville, ayant chacun un gros morceau de pain dans notre poche, déjeûnait avec moi au bord d'une fontaine, le plus souvent à celle de Perpan... cueillait avec moi les mûres des buissons, les fruits âpres de l'aubépine, ou ceux plus doux de l'arbousier, qu'il corrigeait avec du sucre, cherchait avec moi des champignons, des nids d'oiseaux ou des grillons, et au milieu de tout cela me faisait admirer la nature qu'il développait à ma raison naissante ».

Emile apprend un métier.

De toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail ; il est libre, aussi libre que le laboureur est esclave : car celui-ci tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince[1], un voisin puissant, un procès, lui peut[2] enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer[3] en mille manières : mais partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait ; il emporte ses bras et s'en va[4]. Toutefois l'agriculture est le premier métier de[5] l'homme : c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer[6]. Je ne dis pas à Emile : « Apprends l'agriculture » ; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé ; c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc : « Cultive l'héritage de tes pères. Mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

— Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ?

— J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour moins que rien : moi, je veux lui donner[7] un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps, je veux l'élever à l'état d'homme ; et, quoi que vous puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous. »

1. On sait que, dans la théorie stricte du droit monarchique, le « prince » est le possesseur de tous les biens de ses sujets.

2. Sur l'accord avec le sujet le plus voisin, cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 360.

3. *Vexer* = *tourmenter* (sens du latin *vexare*). Notons que c'est à la fin du 18e siècle que le sens du mot s'est affaibli. « Les petits maîtres modernes, dit Féraud (1787), se servent du mot à tout propos : *On m'accable, on me vexe...* »

4. L'industrie moderne a prouvé que le métier d'« artisan » ou d'ouvrier n'était pas sûr et qu'il ne suffisait pas d'avoir des bras, qu'il fallait trouver où les employer.

5. Cf. Voltaire parlant des paysans « qui exercent, dit-il, la première des professions ».

6. C'était là un thème banal des moralistes et des économistes à cette date. Voir l'*Introduction*, p. 39

7. Règle. *Il se faut entr'aider.* Voir p. 96, n. 5.

La lettre tue, et l'esprit vivifie[1]. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés[2] qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tans pis, tant pis pour vous ! Mais n'importe ; ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande, c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête, et qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfants celui de les pourvoir de connaissances dont, à tout évènement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyants croient beaucoup faire ; ils ne font rien, parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfants dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talents, si celui qui les a ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il perira de misère comme s'il n'en avait aucun.

Dès qu'il est question de manége et d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misère, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste ; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur[3], que vous servira tout cela, quand justement dégoûté du monde vous dédaignerez les moyens sans lesquels on n'y peut réussir ? Vous avez étudié la politique et les intérêts des princes :

1. Proverbe. — Il signifie que c'est souvent comprendre absurdement un texte que l'interpréter dans le sens strict de ses termes, et qu'il faut en comprendre l'esprit.

2. Ces préjugés étaient alors vivement combattus par les « philosophes ». Voir l'*Introduction*, p. 44. Ce qui fit en partie le succès de l'*Encyclopédie*, ce furent les descriptions très précises de métiers dont Diderot se chargea. Et quelques années plus tard, l'Académie des Sciences éditait une série de publications, depuis longtemps commencée, pour étudier et fixer les procédés des principaux « Arts et Métiers ».

3. La critique du favoritisme était plus juste à cette date qu'à toute autre époque. Voir le célèbre monologue de Figaro dans le *Mariage de Figaro :* « il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint ». Les mêmes critiques se rencontrent d'ailleurs chez Voltaire, Helvétius, etc.

voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connaissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs de bureaux ; si vous n'avez le secret de leur plaire, si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre : soit ; mais il faut faire connaître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au salon ? Oh qu'il n'en va pas ainsi ! Il faut être de l'Académie[1], il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la règle et le pinceau ; prenez un fiacre, et courez de porte en porte : c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des suisses ou des portiers qui n'entendent que par geste, et dont les oreilles sont dans leurs mains[2]. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, et devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langues, ou de musique, ou de dessin ? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile[3], et que si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, et combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abaisement ? Les revers, sans vous instruire, vous avilissent ; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous élèverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort ? Comment mépriserez-vous la bassesse et les vices dont vous avez besoin pour subsister ? Vous ne dépendiez que des richesses ; et maintenant vous dépendez des riches ; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage et le surcharger de votre misère. Vous voilà pauvre sans être libre : c'est le pire état où l'homme puisse tomber[4].

1. Les *salons* qui étaient à cette date bisannuels et se tenaient dans le *Salon carré* du Louvre ne comportaient en effet que les œuvres des membres de l'Académie de peinture et sculpture. Il s'était fondé, d'ailleurs, une autre académie plus modeste, l'Académie de Saint-Luc, qui accueillait les peintres moins connus ou moins protégés.

2. Formule énergique comme Rousseau sait en trouver fréquemment. Voir plus haut la phrase célèbre : « il emporte ses bras et s'en va ».

3. Rousseau aurait pu songer à lui qui s'établit à Lausanne pour enseigner la musique, sans la savoir, et s'attira ainsi la fâcheuse mésaventure racontée dans les *Confessions* (I, 4).

4. *Etudier dans tout ce passage la part des expériences, des souvenirs et des rancunes de Rousseau. On se souviendra qu'il avait justement prétendu, après le *Discours sur les sciences et les arts,* réformer sa vie, re-

Mais, au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connaissances qui sont faites pour nourrir l'âme et non le corps, si vous recourez, au besoin, à vos mains et à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparaissent, tous les manèges deviennent inutiles ; la ressource est toujours prête au moment d'en user ; la probité, l'honneur, ne sont plus un obstacle à la vie : vous n'avez plus besoin d'être lâche et menteur devant les grands, souple et rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de suisse à fléchir, point de courtisane à payer, et, qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme et d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris : « Maître, j'ai besoin d'ouvrage. — Compagnon, mettez-vous là, travaillez[1]. » Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner : si vous êtes diligent et sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours ; vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste. Ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi[2].

Je veux absolument qu'Émile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous ? Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il soit ni musicien[3]

noncer à toute espèce de luxe, et vivre uniquement d'un travail manuel, la copie de musique. Jusqu'à son départ pour Ermenonville il vécut d'ailleurs en partie, pendant son séjour à Paris, à partir de 1770, de ce travail de copie, à 10 sous la page.

1. Dans les anciennes corporations on était compagnon avant de passer maître. L'affirmation de Rousseau se justifie mieux quand on se souvient que tous les compagnons faisaient alors leur *Tour de France* en gagnant, chez les *maîtres* des villes où ils passaient, l'argent nécessaire pour continuer leur voyage. Il y avait même une sorte d'obligation morale à assurer du travail à ces voyageurs.

2. C'est-à-dire que de gagner ainsi du temps libre, des loisirs.

3. Entendons « celui qui exécute de la musique ». Ceci n'est guère d'accord avec l'amour de Rousseau pour la musique et ce qu'il en dit à maintes reprises, par exemple, dans la *Nouvelle Héloïse* (I, 48) : « Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions... c'est une impétuosité de sentiments qui vous entraîne, et à laquelle il est impossible à l'âme de résister ». Sans doute faut-il comprendre que Rousseau songe aux musiciens d'orchestre et à l'opéra, qu'il condamne comme tout ce qui est théâtre.

ni comédien, ni faiseur de livres[1]. A ces professions près et les autres qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poète, j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux, sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point. Mais passons ; j'avais tort : il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent des qualités d'âme odieuses et incompatibles avec l'humanité. Ainsi, revenant au premier mot, prenons un métier honnête : mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité[2].

[Pour Rousseau, tous les métiers sont bons, sauf ceux qui sont malsains. Le métier qu'il préférerait pour Emile est celui de menuisier.

La conclusion du livre est qu'Emile, dont on n'avait d'abord formé que les sens, a appris à juger. Ses jugements d'ailleurs sont en nombre limité. « Plus les hommes savent, plus ils se trompent, le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance ». Emile ne sort de cette ignorance que lorsqu'une expérience, claire, nette, complète, lui montre et la vérité et la méthode pour la chercher et la connaître. Il a peu appris, mais il a appris à apprendre : « Je lui montre la route de la science, aisée à la vérité, mais longue, immense, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnaisse l'entrée, mais je ne lui permets jamais d'aller loin ».]

Emile à quinze ans.

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison et non de celle d'autrui ; car, pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité[3] ; et la plupart de nos erreurs

1. Vous l'êtes bien, vous, me dira-t-on. Je le suis pour mon malheur, je l'avoue ; et mes torts, que je pense avoir assez expiés, ne sont pas pour autrui des raisons d'en avoir de semblables. Je n'écris pas pour excuser mes fautes, mais pour empêcher mes lecteurs de les imiter. *(Note de Rousseau.)*

Il y a là dedans une réelle sincérité. Après l'*Emile*, Rousseau ne publia plus que des ouvrages techniques *(Dictionnaire de musique*, etc.) ou des ouvrages de polémique. Il avait par exemple un *poème en prose, le Lévite d'Ephraïm*, dont il était fort content, qu'on lui demandait, dont le manuscrit était recopié tout prêt pour l'impression et qu'il garda dans ses papiers.

2. *Comparer ces idées avec celles qui sont données dans l'Extrait sur le luxe p. 66.

3. *Donner = accorder.* Répétons que cette défiance de l'autorité était alors constante, par l'influence des philosophes, et par l'influence des savants. Nollet dont les cours de physique étaient suivis par tout le beau monde, Valmont de Bomare qui, après 1755, avait été obligé de dédoubler ses cours d'histoire naturelle, Pluche, dont le *Spec-*

nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit semblable à celle qu'on donne au corps par le travail et par la fatigue. Un autre avantage est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que[1] le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses[2] avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui; au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Émile a peu de connaissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes, il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait et qu'il sait bien, la plus importante est qu'il y en a beaucoup qu'il ignore et qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes savent et qu'il ne saura de sa vie, et une infinité d'autres qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumières, mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, et, comme dit Montaigne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver *l'à quoi bon* sur tout ce qu'il fait, et le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, et de lui faire aimer la vérité par dessus tout[3]. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, et l'on n'est point forcé de rétrograder.

Émile n'a que des connaissances naturelles et purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique et morale[4]. Il connaît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions[5]. Il voit des qualités communes à certains corps, sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connaît l'étendue abstraite à l'aide des figu-

tacle de la Nature était lu partout, fondaient tout leur enseignement sur le seul respect des faits et des expériences.

1. *Non plus que* = *pas plus que*. Locution encore courante à la fin du 18e siècle.

2. *S'approprie* = *fait sa propriété*, c'est-à-dire *s'assimile*.

3. *Chercher si l'*à quoi bon* est un souci de même ordre que celui de la vérité.

4. Règle : *Il faut dire ce que c'est que prose et que vers.* Voir p. 67, n. 1.

5. Cette phrase se précise par celle qui suit. Il constate que la chaleur, la pesanteur, etc., sont des qualités communes aux corps, mais il ne cherche pas à *abstraire* l'idée de chaleur, de pesanteur, et à raisonner *en généralisant* sur ce que sont chaleur et pesanteur en soi.

res de la géométrie ; il connaît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algèbre. Ces figures et ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent[1]. Il ne cherche point à connaître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent[2]. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte et sûre. La fantaisie, la convention, n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile ; et, ne se départant jamais de cette manière d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination, nullement allumée, ne lui grossit jamais les dangers ; il est sensible à peu de maux, et il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer[3] contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est ; mais, accoutumé à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir il mourra sans gémir et sans se débattre ; c'est tout ce que la nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre et peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connaître les relations qui les exigent ; il lui manque uniquement des lumières que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considère sans égard aux autres, et trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, et ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs, ou n'a que celles qui nous sont inévitables ; il n'a point de vices, ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir[4]. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit juste et sans préjugés, le cœur libre et sans passions. L'amour-propre, la

1. C'est-à-dire que la géométrie suppose bien une étendue *abstraite* à laquelle rien ne correspond dans la réalité (lignes sans épaisseur, etc.). mais Emile ne raisonne pas sur cette abstraction. Elle lui est dissimulée par le fait qu'il raisonne sur des choses *concrètes*, les figures. Même raisonnement pour l'algèbre.

2. Il ne se demande pas par exemple ; *pourquoi ce corps est-il pesant ?* mais : *quand cela est nécessaire, comment vaincre cette pesanteur ?* (expériences du levier, etc.).

3. *Disputer* = *discuter*. Sens constant aux 17e et 18e siècles.

4. On aurait aimé que Rousseau précisât ces erreurs et ces vices.

Fig. 11. — Frontispice d'Eissen pour le Livre IV de la première édition de l'*Émile*.

Le goût était grand à cette date, pour les allégories. Les cinq livres sont ainsi précédés de gravures représentant Thétis baignant Achille dans le Styx, Chiron élevant Ulysse, Hermès, Orphée, Circé et Ulysse. Orphée est le symbole de l'enseignement moral.

première et la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux et libre, autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinzième année ait perdu les précédentes ?

LIVRE IV

[Jusqu'à quinze ans Emile a formé son corps et son jugement, mais non sa conscience. Il a agi sans avoir la notion claire de l'obligation morale. Le moment est venu de développer ce qui n'est en lui qu'en germe.

Ce développement doit se faire à l'âge où la sensibilité prend sa place dans l'âme d'Emile, où les passions se forment. On ne peut empêcher les passions de naître, il faut seulement les utiliser et les diriger. La première passion est l'amour de soi. La vie sociale en fait un principe de vices en le transformant en orgueil, vanité, jalousie, etc... Bien dirigé au contraire il conduit naturellement à la bienveillance : l'enfant « dans l'état de faiblesse où il est, ne connaît personne que par l'assistance et les soins qu'il reçoit ». De la bienveillance, à l'âge où l'amour de soi cherche à se compléter par les attachements tendres, on passe aisément à tout ce qui est bienfaisance et pitié. C'est dans cette tendance à s'émouvoir des maux d'autrui que la moralité doit pousser ses premières racines.]

Les premiers Germes de la moralité : La Pitié.

Voyez mon Emile : à l'âge où je l'ai conduit il n'a ni senti ni menti[1]. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne, *Je vous aime bien ;* on ne lui a point prescrit la contenance qu'il devait prendre en entrant dans la chambre de son père, de sa mère[2], ou de son gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avait pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne ; car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur est aussi dans ses manières. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfants, il ne prend intérêt à personne ; tout ce qui le distingue, est qu'il ne veut point paraître en prendre, et qu'il n'est point faux comme eux[3].

1. Menti *en affectant de sentir.*

2. Rousseau avait d'abord supposé Emile orphelin.

3. Toutes ces affirmations de Rousseau méritent naturellement d'être discutées.

* Voir par exemple si la jeunesse de Rousseau lui-même, de Chateaubriand, Lamartine, etc., ne contrediraient pas ces idées.

Émile, ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir et mourir. Les plaintes et les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux ; les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse avant qu'il sache d'où viennent ces beaux mouvements. S'il était resté stupide et barbare, il ne les aurait pas ; s'il était plus instruit, il en connaîtrait la source : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, et pas assez pour concevoir qu'il sent[1].

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif[2] qui touche le cœur humain selon l'ordre de la nature[3]. Pour devenir sensible et pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, et d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à[4] la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous et nous identifiant avec l'animal souffrant, en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à le transporter hors de lui[5].

Pour exciter et nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous

1. C'est-à-dire, sans doute : « L'habitude de la comparaison des idées lui a donné l'habitude de la comparaison en général. Par suite, il est porté à se comparer à l'animal et à souffrir comme s'il était à sa place. Mais il n'est pas encore capable de se rendre compte que, s'il souffre, c'est justement en se substituant à lui ». Toute la psychologie de Rousseau, ici et ailleurs, a les qualités et défauts de celle de ses contemporains. Locke, et après lui Condillac, Helvétius avaient fondé la psychologie précise qui cherche par l'observation intérieure les éléments simples des idées et sentiments complexes. Mais, en même temps, l'habitude de la logique, le goût des systèmes, l'ignorance de la complexité réelle des choses avaient poussé Condillac et Helvétius, par exemple, à croire qu'ils pourraient, par la seule observation et la logique, reconstruire toute l'histoire de la formation de l'esprit humain. Rousseau, avec des principes différents, le croit comme eux. Il ignore l'infinie complication des questions d'hérédité, d'influences sociales, etc.

2. *Relatif = qui nous met en relation avec les autres.*

3. Que Rousseau prétend toujours connaître par la seule logique et l'évidence intérieure.

4. Règle : *A quelle utilité ?* Voir p. 63, n. 3.

5. Ici, analyse juste. —

* Montrer comment Rousseau a pu s'y souvenir de lui-même. Voir les Extraits sur le caractère de Rousseau, en tête des *Confessions*.

donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent partout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, et tendent le ressort du moi humain[1], c'est-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes et douces qui plaisent naturellement aux hommes, et d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes et cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non seulement nulle, mais négative[2], et font le tourment de celui qui les éprouve ?

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires et faciles à saisir.

PREMIÈRE MAXIME. — *Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.*

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche ou du grand auquel on s'attache ; même en s'attachant sincèrement, on ne fait que s'approprier une partie de son bien-être. Quelquefois on l'aime dans ses malheurs : mais, tant qu'il prospère, il n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, et qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

On est touché du bonheur de certains états, par exemple de la vie champêtre et pastorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux n'est point empoisonné par l'envie, on s'intéresse à eux véritablement. Pourquoi cela ? Parce qu'on se sent maître de descendre à cet état de paix et d'innocence, et de jouir de la même félicité : c'est un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il suffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir[3]. Il y a toujours du

1. Il faut comprendre : « *un ressort de montre* que l'on *resserre* pour le tendre ». Ces comparaisons que la psychologie emprunte aux sciences physiques commençaient à être nombreuses à cette date.

2. C'est-à-dire « qui s'étend en sens contraire de la vraie sensibilité » (comparaison avec une quantité qui peut être ou positive, ou nulle, ou négative).

3. Ce goût factice et hypocrite d'un bonheur rustique et purement imaginaire est commun à cette date à tous les contemporains. On passe son temps à donner des fêtes villageoises, à dan

plaisir à voir ses ressources, à contempler son propre bien, même quand on n'en veut pas user.

Il suit de là que, pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le sort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés tristes; il faut le lui faire craindre. Alors, par une conséquence évidente, il doit se frayer une route au[1] bonheur, qui ne soit sur les traces de personne[2].

DEUXIÈME MAXIME. — *On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.*

« Non ignara mali, miseris succurrere disco[3]. »

Je ne connais rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai, que ce vers-là.

Pourquoi les rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? C'est qu'ils comptent de[4] n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? C'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? C'est que, dans leur gouvernement tout à fait arbitraire, la grandeur et la fortune des particuliers étant toujours précaires et chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement et la misère comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste[5]. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux[6], donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'apprêt de notre sèche morale.

ser sur l'herbe avec les paysans, à couronner des rosières. Le Trianon de Marie-Antoinette a été précédé, dès 1750, par d'innombrables mensonges analogues.

1. *A = vers.* RÈGLE : *A quelle utilité?* Voir p. 63, n. 3.

2. C'est-à-dire qui ne recherche pas, comme celle des autres, les apparences brillantes du bonheur.

3. « Je connais le malheur et par lui j'ai appris à aider ceux qui souffrent. » (VIRGILE, *Enéide.* I, v. 630.)

4. RÈGLE : *Avec certains verbes, (sembler, paraître, compter...)* de *s'emploie souvent aux 17e et 18e siècles, là où nous le supprimons :* « C'est ce qui me semble de merveilleux » (LA FONTAINE).

5. *Comparer tout ce passage avec la doctrine de La Rochefoucauld. La pitié est « une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber », etc.

6. Les romans orientaux étaient fort à la mode depuis la fin du 17e siècle ; on les imitait dans d'innombrables *Contes.* (Voir *Zadig*, la *Princesse de Babylone*, de Voltaire, etc.). Rousseau songe sans doute aux *Mille et une Nuits.*

N'accoutumez donc pas votre élève à regarder du haut de sa gloire les peines des infortunés, les travaux des misérables; et n'espérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les considère comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien, que tous leurs maux sont sous ses pieds, que mille évènements imprévus et inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur la naissance, ni sur la santé, ni sur les richesses; montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune; cherchez-lui les exemples toujours trop fréquents de gens qui, d'un état plus élevé que le sien, sont tombés au-dessous de celui de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question; sait-il seulement ce que c'est que faute[1] ? N'empiétez jamais sur l'ordre de ses connaissances, et ne l'éclairez que par les lumières qui sont à sa portée : il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre[2] si dans une heure il sera vivant ou mourant; si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit; si dans un mois il sera riche ou pauvre; si dans un an peut-être il ne ramera point sous le nerf de bœuf dans les galères d'Alger[3]. Surtout n'allez pas lui dire tout cela froidement, comme son catéchisme; qu'il voie, qu'il sente les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des périls dont tout homme est sans cesse environné; qu'il voie autour de lui tous ces abîmes, et qu'à vous les entendre décrire, il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide et poltron, direz-vous. Nous verrons dans la suite; mais quant à présent, commençons par le rendre humain; voilà surtout ce qui nous importe.

TROISIÈME MAXIME. — *La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment*[4] *qu'on prête à ceux qui le souffrent.*

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux

1. RÈGLE : *Il faut dire ce que c'est que prose et que vers.* Voir p. 67, n. 1.

2. *Répondre = garantir.*

3. Les corsaires barbaresques capturaient encore constamment les vaisseaux chrétiens. Dans une suite d'*Emile*, intitulée *Emile et Sophie ou les Solitaires*, Rousseau suppose justement qu'Émile est fait prisonnier et conduit à Alger.

4. *Sur le sentiment = sur la faculté de le ressentir.* Sens du mot constant au 18ᵉᵉ siècle.

est plus borné qu'il ne semble ; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je pense, une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guère un cheval de charretier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus et aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé, parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes ; et les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paraît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent du peuple avec tant de dédain[1], ni si la plupart des philosophes affectent de faire l'homme si méchant[2].

C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter[3]. L'homme est le même dans tous les états : si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense toutes les distinctions civiles disparaissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentiments dans le goujat[4] et dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté ; et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, et n'est pas aimable : mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montraient tels qu'ils sont, ils feraient horreur[5].

1. Cela n'était plus vrai à cette date. Ni les ouvrages célèbres de Burlamaqui, ni Montesquieu, ni Voltaire, ni Diderot, ni l'abbé de Saint-Pierre, dont Rousseau étudiait les manuscrits, n'avaient ce dédain des misères du peuple.

2. Pour pouvoir le mépriser, se désintéresser de son bonheur et ne songer qu'aux intérêts de leur vanité et de leurs systèmes.

3. A rapprocher de l'affirmation du conventionnel Sieyès : « Qu'est-ce que le Tiers-Etat ? Rien. Que doit-il être ? Tout. »

4. « *Goujat*... valet de soldat» (*Dict.* de Féraud. 1787).

5. Remarquer l'âpreté de l'attaque. Rousseau est beaucoup moins féroce, et reconnaît aux gens du monde, par exemple aux femmes, une bienfaisance discrète et inépuisable, dans *la Nouvelle Héloïse* (Lettres de

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur et de peine dans tous les états. Maxime aussi funeste qu'insoutenable : car, si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne ? Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité, que l'infirme souffre, que le gueux périsse ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche, et montrent l'inanité de ses vains plaisirs : quel grossier sophisme ! les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse[1]. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, et qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Épictète de prévoir que son maître va lui casser la jambe ? la lui casse-t-il moins pour cela ? Il a par-dessus son mal le mal de la prévoyance[2]. Quand le peuple serait aussi sensé que nous le supposons stupide, que pourrait-il être autre[3] que ce qu'il est ? que pourrait-il faire autre que ce qu'il fait ? Étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que, sous un autre langage, ils ont autant d'esprit et plus de bon sens que vous. Respectez donc votre espèce ; songez qu'elle est composée essentiellement de la collection des peuples ; que, quand tous les rois et tous les philosophes en seraient ôtés, il n'y paraîtrait guère et que les choses n'en iraient pas plus mal[4]. En un mot, apprenez à votre élève à aimer tous les hommes, et même ceux qui les déprisent[5] ; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes ; parlez devant lui

Saint-Preux à Julie sur la société parisienne II, 17, 21). Mais entre la rédaction de cette 2e partie et ce livre de l'Emile, il y a eu la tragi-comédie de l'Ermitage. Il y a en outre la tendance de Rousseau à pousser toujours ses arguments à l'extrême. Les violences de Rousseau ne sont d'ailleurs, à cette date, neuves que dans la forme. (Voir les *Considérations sur les mœurs* de Duclos).

1. Voir l'extrait sur *le luxe* (p. 66) et les idées de M. de Wolmar sur l'opulence dans *la Nouvelle Héloïse* (v. 2).

2. Sur le dédain de Rousseau pour la prévoyance, voir l'analyse du livre II de l'*Emile*.

3. Nous dirions : *que pourrait-il être d'autre*. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 373.

4. Rousseau reste fidèle à son mépris systématique de la philosophie et même de toute culture intellectuelle. Voir les deux premiers *Discours*.

5 *Dépriser = mépriser*. En 1787 le *Dict.* de Féraud indique déjà que le verbe ne s'emploie qu'en parlant d'une marchandise.

du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes et d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent pour y exciter les premiers mouvements de la nature, le développer et l'étendre sur ses semblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvements le moins d'intérêt personnel qu'il est possible ; surtout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces sentiments qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un sot : tâchons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas ; chaque chose a son temps et son lieu ; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

[La « sensibilité », source de pitié, d'amour et de haine, et par là, selon Rousseau, « des premières notions du bien et du mal », peut dévier dans la lutte pour la vie. Elle peut susciter « des passions de bienveillance et de commisération, ou d'envie et de convoitise ». Pour la diriger vers le bien, il faut instruire Emile de la vie sociale, de ses inégalités, de ses cruautés. Le spectacle de la vie contemporaine est dangereux. Il habitue au scepticisme, « à voir les méchants sans horreur ». C'est alors que l'histoire bien comprise peut intervenir.]

L'Enseignement de la Morale par les vies des grands hommes.

L'histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles[1] et marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates, mais les causes lentes et progressives de ces faits, lesquelles[2] ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille gagnée ou perdue la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, était déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guère que manifester des évènements déjà déterminés par des causes morales que les historiens savent rarement voir.

1. *Sensibles = qui tombent sous les sens.*
2. *Lesquelles* est employé ici au lieu de *qui* pour éviter l'équivoque. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 183

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siècle[1]; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systèmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son système[2].

Ajoutez à toutes ces réflexions que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains moments choisis, dans leurs vêtements de parade[3]; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu : elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis ; elle ne le peint que quand il représente : c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerais mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit partout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur ; et c'est quand l'un croit mieux[4] se cacher, que l'autre le fait mieux connaître. « Ceulx, dit Montaigne[5], qui escrivent les vies, d'autant qu'ilz s'amusent plus aux conseils[6] qu'aux événemens, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres, voilà pourquoi, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque[7]. »

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractère de l'homme en particulier, et que ce serait connaître très imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude[8] ;

1. Par exemple Montesquieu dont Rousseau a fait un très grand éloge à la fin du livre V de l'*Emile*, Voltaire (*Essai sur l'histoire universelle*, 1754-1758 — publié ensuite et refondu sous le titre actuel d'*Essai sur les Mœurs*...), Helvétius (*de l'Esprit*, 1758).

2. C'est par exemple le défaut que Rousseau reproche à l'abbé de Saint-Pierre (*Confessions*, II, 9), dont toute la politique est subordonnée à cette idée que les hommes se conduisent « par leurs lumières plutôt que par leurs passions ».

3. La critique ne porterait pas sur les auteurs que nous avons cités. (Montesquieu, Voltaire, Helvétius).

• Discuter ce jugement en l'appliquant au *Siècle de Louis XIV* de Voltaire.

4. *Mieux = le mieux.* RÈGLE : *Le 17e siècle employait volontiers le comparatif dans le sens du superlatif :* « C'est le succès que l'on doit moins se promettre ». (LA BRUYÈRE.)

5. *Essais*, II, 10.

6. *Conseils = délibérations* (latin *consilium*).

7. Livre II, ch. 10. Plutarque fut avec Tacite et Gessner (auteur suisse d'idylles) l'auteur préféré de Rousseau. On sait qu'il le lisait, étant enfant, avec son père.

8. C'est le point de vue auquel se placent Voltaire (*Essai sur les mœurs*), Helvétius (*de l'Esprit*..., Discours II, *de l'Esprit par rapport à la société*).

mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, et que qui connaîtrait parfaitement les penchants de chaque individu pourrait prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens par les raisons que j'ai déjà dites, et de plus, parce que tous les détails familiers et bas, mais vrais et caractéristiques, étant bannis du style moderne[1], les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scène du monde. La décence, non moins sévère dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire au public que ce qu'elle permet d'y faire, et, comme on ne peut montrer les hommes que représentant[2] toujours, on ne les connaît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres[3]. On aura beau faire et refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétones[4].

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre[5] les grands hommes dans les petites choses ; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit[6] pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie[7]. Agésilas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi ; César, traversant un pauvre village, et causant avec ses amis, décèle, sans y penser, le fourbe qui disait ne vouloir qu'être l'égal de Pompée ; Alexandre avale une médecine et ne dit pas un seul mot : c'est le plus beau

1. Sur la superstition du style noble, déjà battu en brèche à cette date, voir p. 133, n. 2 et p. 187, n. 1. Quant aux détails familiers et bas, Rousseau se souvient des fameuses querelles où Boileau, Dacier, Perrault, La Motte, discutaient sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sur Achille coupant lui-même son rôti, sur Ulysse conversant avec un porcher. Mais ni Voltaire, ni Helvétius, ni d'autres n'avaient reculé devant les détails les plus crus.

2. « *Représenter*... paraître en public avec dignité » (*Dict.* de Féraud, 1787).

3. Pour le développement de la critique du théâtre, voir un extrait de la *Nouvelle Héloïse*, p. 129.

4. Un seul de nos historiens (*), qui a imité Tacite dans les grands traits, a osé imiter Suétone et quelquefois transcrire Comines dans les petits ; et cela même, qui ajoute au prix de son livre, l'a fait critiquer parmi nous. *(Note de Rousseau.)*

(*). Duclos dans son *Histoire de Louis XI* (1745).

5. Règle : *A quelle utilité ?* Voir p. 63, n. 3.

6. Pour l'explication du singulier du verbe après plusieurs sujets, Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 360.

7. L'anecdote est racontée par Plutarque (*Vie de Fabius Maximus*, ch. 15). Un soldat nommé Giscon s'effrayait du grand nombre de Romains. « Il y a quelque

moment de sa vie[1] ; Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom ; Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes, ou trop apprêtées, et c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connaître et aimer ; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auraient fait connaître et aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, et que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire, quand[2] il l'aurait su[3].

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de Turenne, en petite veste blanche et en bonnet[4], était à la fenêtre dans son antichambre : un de ses gens survient, et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche doucement par derrière, et d'une main qui n'était pas légère lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant[5] le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu : *Monseigneur, j'ai cru que c'était George... — Et quand c'eût été George,* s'écrie Turenne en se frottant le derrière, *il ne fallait pas frapper si fort.* Voilà donc ce que vous n'osez

chose de bien plus étonnant, lui dit Annibal. — Quoi donc ? — C'est qu'aucun d'eux ne s'appelle Giscon ». — Agésilas chevauchait un bâton pour distraire ses enfants. — Pour César, il s'agit du propos par lequel il affirmait « qu'il aimait mieux être le premier dans un village que le second dans Rome ».

1. Voir un récit relatif à cette anecdote, dans l'*Emile : l'Histoire n'est pas à la portée des enfants.*

2. *Quand* = *quand même.*

3. Ramsay a écrit une *Histoire du Vicomte de Turenne* (1735). Il ne s'y occupe que du général.

4. Le bonnet que l'on mettait au 17e et au 18e siècles quand on avait quitté la perruque et que nous montrent, par exemple, les tableaux intimes du 18e siècle (voir au Louvre : Lancret, *Le déjeûner de jambon*).

5. *En frémissant*, car les maîtres ne se privaient pas de battre violemment leurs domestiques :

[point.
Mais elle bat ses gens et ne les paye

(Molière. *Misanthrope*, v. 940)

[fletées
Deux servantes déjà largement souf-
Avaient à coups de pied descendu les
[montées.

(Boileau. *Satire sur les Femmes.*)

dire, misérables ? Soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles ; trempez, durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence ; rendez-vous méprisables à force de dignité[1]. Mais toi, bon jeune homme qui lis ce trait, et qui sens avec attendrissement toute la douceur d'âme qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il était question de sa naissance et de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectait de céder partout le pas à son neveu, afin qu'on vit bien que cet enfant était le chef d'une maison souveraine[2]. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion, et connais l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures ainsi dirigées peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les passions et les préjugés qui remplissent l'histoire et les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paraît naturel, parce que nous sommes hors de la nature, et que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes, qu'on se figure mon Émile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement intègre et un cœur sain ; qu'on se le figure, au lever de la toile, jetant pour la première fois les yeux sur la scène du monde, ou plutôt, placé derrière le théâtre, voyant les acteurs prendre et poser leurs habits, et comptant les cordes et les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs : bientôt à sa première surprise succéderont des mouvements de honte et de dédain pour son espèce : il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain, dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfants ; il s'affligera de voir ses frères s'entre-déchirer pour des rêves[3] et se changer

1. Noter que l'on s'était lassé dès cette date de cette dignité. Téniers, par exemple, et ses paysans étaient redevenus à la mode. Les romans réalistes se multipliaient (voir notamment le succès de romans tels que *Clarisse Harlowe* où s'accumulent les scènes du réalisme le plus cru). Au théâtre, la comédie larmoyante, le drame bourgeois suivaient la même pente etc.

2. Turenne était le fils cadet du duc de Bouillon. Après la mort de son frère aîné, le fils de celui-ci, son neveu, devint le chef de la famille selon le droit d'aînesse.

3. L'incohérence de la politique, l'incapacité des généraux, la brutalité des soldats de métier avaient rendu communs au 18e siècle le mépris et l'horreur du soldat et de la guerre (voir La Bruyère déjà, chapitre *du Jugement*.)

en bêtes féroces pour n'avoir pas su se contenter d'être hommes[1].

Certainement, avec les dispositions naturelles de l'élève, pour peu que le maître apporte de prudence et de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie pratique, meilleur sûrement et mieux entendu que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles[2]. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus[3], Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès à présent sans tant de tourments, nous ne voyons là qu'un bon mot qui passe : mais Emile y verra une réflexion très sage, qu'il eût faite le premier, et qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empêcher l'impression[4]. Quand ensuite, en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme, au lieu d'admirer cet héroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand politique, si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile qui devait terminer sa vie et ses projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquérants n'ont pas été tués, tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises, plusieurs paraîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires : mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs misères dans leurs succès mêmes ; il verra leurs désirs et leurs soucis rongeants s'étendre et s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes : il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque

1. Noter la violence de tout ce passage.

* On pourra chercher dans quelle mesure elle est inspirée par un retour de Rousseau sur lui-même.

2. L'opinion de Rousseau fut partagée après lui par toutes sortes de pédagogues. Citons seulement un auteur de « Manuels » réputés, Fromageot, qui raille « ces puérilités savantes, qui occupaient si sérieusement les maîtres ».

3. Pyrrhus, roi d'Epire, l'adversaire des Romains, qui fut tué par une tuile lancée par une femme du haut d'un toit, au siège d'Argos. (Anecdote racontée par Plutarque.)

4. Par exemple le préjugé de la gloire militaire.

montagne, et, quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux[1].

Auguste, après avoir soumis ses concitoyens et détruit ses rivaux, régit[2], durant quarante ans, le plus grand empire qui ait existé : mais tout cet immense pouvoir l'empêchait-il de frapper les murs de sa tête et de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées[3] ? Quand il aurait vaincu tous ses ennemis, de quoi lui auraient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espèce naissaient sans cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attentaient à sa vie, et qu'il était réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches ? L'infortuné voulut gouverner le monde, et ne sut pas gouverner sa maison ! Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il vit périr à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre[4] ; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie ; sa fille et sa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent l'une de misère et de faim dans une île déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire et pour son bonheur. Croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les[5] voulût acquérir au même prix ?

[Les exemples choisis par Rousseau montrent la vanité de l'ambition. On pourra en trouver d'autres pour toutes les passions. A cet âge, et à cet âge seulement, les fables pourront intervenir également dans l'enseignement moral.

1. Rousseau ne semble pas avoir fait des ascensions pour son plaisir. Mais il franchit les Alpes en revenant d'Italie à Genève, par le Valais.

2. « *Régir*... gouverner... En ce sens il n'est que du style soutenu » (*Dict.* de Féraud, 1787).

3. En Germanie, où trois légions, trois corps d'auxiliaires et six cohortes, commandés par Varus, furent tués ou pris dans la forêt de Teutberg par Arminius.

4. Son neveu Marcellus, son fils adoptif Caïus (ainsi que son frère Lucius), son gendre Agrippa, morts en 23, 4, 2, 12 av. J.-C. Sa fille et sa petite-fille (qui s'appelaient toutes les deux Julia) périrent exilées, l'une à Rhegium, l'autre dans l'île de Trimerum. Ses deux petits-fils, Néron et Drusus, furent déclarés ennemis publics par ordre de Tibère et moururent de faim, Néron dans l'île de Pontia, et Drusus dans les souterrains du palais, comme l'indique Rousseau, d'après Suétone. Auguste avait adopté, puisque sa femme Livie ne lui donnait pas d'enfants, le fils du premier lit de celle-ci, Tibère.

5. Cf. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 76, n. 5.

Emile apprendra ainsi à « traiter avec les hommes ». On n'en fera pas sans doute un « chevalier errant, un redresseur de torts, un paladin » ; il n'aime « ni le bruit, ni les querelles ». On lui enseignera seulement la bienfaisance, non par des sermons, mais par des actions.]

Profession de foi du Vicaire Savoyard.

[Cependant toute cette morale a « toujours un rapport direct avec lui », puisqu'elle l'instruit et qu'il y trouve une « jouissance intérieure ». Emile ignore encore le respect du devoir pour le devoir. A quinze ans « il ne savait pas s'il avait une âme ». Et par là, dit Rousseau, on a évité de lui parler mal de ce qu'il ne pouvait comprendre, et de tracer dans son esprit des « images difformes » de la divinité, qui y resteraient toute sa vie. Le moment est venu, à quinze ans, d'aborder l'enseignement des vérités religieuses. Rousseau place cet enseignement dans la bouche d'un vicaire savoyard (Souvenirs de l'abbé Gaime et de l'abbé Gâtier qu'il avait connus à Turin et au séminaire d'Annecy). Le vicaire a recueilli dans une ville d'Italie un misérable expatrié (Rousseau lui-même). Après avoir réveillé en lui « l'amour propre et l'estime de soi-même », il le mène un matin sur une haute colline qui domine le Pô (le *Monte* près de Turin) et lui enseigne la religion telle qu'il la comprend.

Cette Profession de foi a une extrême importance historique. Elle fut ardemment combattue et discutée ; elle fut pour Rousseau le point de départ de violentes persécutions. Elle suscita un courant profond d'idées religieuses qui influa sur la littérature, sur les mœurs et sur la religion même. Son importance actuelle est beaucoup moindre. La plupart des arguments de Rousseau ne portent plus. Ils sont empruntés à une logique encore scolastique, à une psychologie arbitraire et à une science encore dans l'enfance. Disons seulement que Rousseau récuse les secours de la philosophie et prétend ne faire appel qu'à « la lumière intérieure ». Grâce à elle il prouvera l'existence de Dieu. Des discussions, aujourd'hui obscures, sur la substance et la matière lui prouvent que le monde physique est gouverné par une volonté et une volonté intelligente qui est Dieu. Dans ce monde que Dieu gouverne, l'homme tient la première place. Ce roi de la création souffre, dira-t-on, de vices et de maux innombrables. Ce problème du mal se résoud par une démonstration de la liberté de l'homme : « homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'est toi-même ». D'autre part la souffrance et l'injustice s'expliquent par le fait que l'âme est immortelle et que la vie éternelle répare les maux de la vie terrestre.

Après avoir établi ces principes métaphysiques, Rousseau cherche les principes de conduite qu'ils entraînent pour la vie quotidienne. Il pose d'abord que notre guide ne doit pas être la raison, mais la conscience. La conscience nous révèle, sans obscurité, la « loi naturelle » et par elle « la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, et la source du bonheur dont on a désespéré ». Cette loi naturelle se suffit à elle-même. Rousseau discute longuement sur la nécessité et la vérité d'une religion révélée. Il conclut que tout n'est qu'obscurité et contradictions et qu'une révélation est inutile.

Nous donnons de cette très longue *Profession* le décor qui l'encadre et le morceau sur la conscience.]

« Je marquai de l'empressement à l'entendre[1]. Le rendez-vous ne fut pas renvoyé plus tard qu'au lendemain matin. On était en été ; nous nous levâmes à la pointe du jour. Il me mena hors de la ville, sur une haute colline, au-dessous de laquelle passait le Pô, dont on voyait le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne : dans l'éloignement, l'immense chaîne des Alpes couronnait le paysage : les rayons du soleil levant rasaient déjà les plaines, et, projetant sur les champs par longues ombres les arbres, les coteaux, les maisons, enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé. On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à nos entretiens[2]. Ce fut là, qu'après avoir quelque temps contemplé ces objets en silence, l'homme de paix me parla ainsi[3]. »

La Conscience[4].

Il me reste à chercher quelles maximes j'en[5] dois tirer pour ma conduite, et quelles règles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la nature en caractères ineffaçables[6]. Je n'ai qu'à me con-

1. *Le = le Vicaire Savoyard.*

2. C'est-à-dire pour que nous discutions sur la puissance inconnue qui avait créé cette magnificence.

3.* On pourra comparer ce bref tableau avec d'autres « perspectives » de Chateaubriand, ou des romantiques. Voir, par exemple, le début de *l'Isolement*, de Lamartine.

4. Rappelons que toute la Profession de foi est placée dans la bouche du *Vicaire Savoyard.*

5. *En = des vérités métaphysiques* (que Rousseau a établies plus haut).

6. Toute la question porte sur ce mot *ineffaçables*. A cette date, les « philosophes » avaient justement pris à tâche de prouver que les injonctions les plus impérieuses de la conscience, certaines tout au moins, sont constamment démenties par les injonctions contradictoires auxquelles certains siècles et certains peuples prétendent obéir. Voltaire, par exemple (*Contes*, *Essai sur l'Histoire universelle*), Helvétius (*de l'Esprit*), Diderot, avaient contesté bien des points de la morale dite universelle, par ex. les idées sur la pudeur, sur le mariage, sur l'honneur. L'opinion de Rousseau reste pourtant juste si l'on considère non les actes en eux-mêmes, mais les sentiments (dévouement, fidélité, etc.) qui les inspirent.

Fig. 12. — Gravure de Moreau le Jeune pour l'*Émile*.

Profession de foi du Vicaire savoyard. (Voir les *Extraits*, p. 238.)

sulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les casuistes[1] est la conscience ; et ce n'est que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même : cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la nature, et nous lui résistons ; en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs : l'être actif obéit, l'être passif commande[2]. La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent ? et alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe, et nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser : mais la conscience ne trompe jamais ; elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps[3] ; qui la suit obéit à la nature et ne craint point de s'égarer. Ce point est important, poursuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allais l'interrompre : souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir[4].

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne saurait être sain d'esprit ni bien constitué qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, et que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, et la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain serait un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable ; et la vertu seule nous laisserait des remords[5].

1. Les *casuistes* étaient ceux qui s'occupaient des *cas de conscience*, c'est-à-dire des circonstances où l'on peut douter qu'une action soit permise ou défendue par la religion. Pascal a violemment attaqué la casuistique dans les *Provinciales*.

2. Rousseau a établi au début de la *Profession* cette distinction entre le corps passif et l'âme active.

3. Ici Rousseau place une longue note sur l'*instinct*. Nous la supprimons, parce qu'elle demanderait des discussions philosophiques.

4. Règle : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

5. Paradoxe qui est commode pour la doctrine de Rousseau, selon laquelle l'homme est naturellement bon et ne doit ses vices qu'à la société. Même si l'homme est « méchant naturellement », comme il l'est, la mo-

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami ! examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes[1] ? Tout nous est indifférent, disent-ils[2], hors notre intérêt : et, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; et, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui[3], vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux[4] ; il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus, il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il

rale n'est pas pour cela menacée. Pourquoi l'homme qui nuit à ses semblables serait-il « fait pour leur nuire » ? Pour prendre la distinction de Rousseau, il est « fait pour leur nuire » par *sa nature*, mais par *sa nature animale*, et fait pour s'élever au-dessus de cette férocité par *la nature* de son « principe actif », de son âme.

1. * Ceci ne s'accorde pas exactement avec ce que dit Rousseau de notre sympathie au théâtre pour certains coquins. Comparer avec les *Extraits*, p. 94 et suiv.

2. *Ils*, c'est-à-dire *des philosophes*, comme La Mettrie (*l'Homme machine*, 1748, etc.) ou Helvétius, dont Rousseau avait lu et annoté le livre de *l'Esprit*. Helvétius ne part d'ailleurs du principe indiqué par Rousseau que pour essayer de constituer une morale plus efficace, parce qu'elle s'appuiera sur une connaissance exacte du cœur humain et de la vie sociale.

3. Rousseau emploie constamment les métaphores qui expriment l'égoïsme par ce mouvement de *se concentrer*, et la sympathie par celui de *s'étendre* sur les autres. Voir notamment p. 225, n. 1.

4. Cet amour larmoyant pour la vertu était depuis longtemps celui qui était enseigné par la « Comédie larmoyante » ou le « drame ». Voir le *Fils naturel*

est peu de ces âmes cadavéreuses devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite ; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice : à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur, et nous porte à prendre la défense de l'opprimé ; mais un devoir plus puissant nous retient, et les lois nous ôtent le droit de protéger l'innocence[1]. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire ! Qui est-ce qui ne se dit pas : « J'en voudrais avoir fait autant » ? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans ; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'était passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina ? Ai-je peur d'être sa victime ? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il était mon contemporain ? Nous ne haïssons pas seulement les méchants parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchants. Non seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui, et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés ; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauraient perdre tout à fait ce penchant ; souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passants couvre encore la nudité du pauvre, et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés et les met si souvent en évidence. Hélas ! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience ; et l'on voudrait étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la nature, nous connaîtrons avec quelle douceur elle règne, et quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit : il s'égaye en se jetant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse ; sans la satire amère, sans la raillerie insultante, il serait toujours triste ; le ris[2] moqueur est son seul plaisir. Au contraire,

ou le *Père prodigue* de Diderot.

1. L'affaire Calas à cette date (1762), confirmait justement les idées de Rousseau sur l'opinion publique.

2. *Ris* = *rire*. Forme encore courante à la fin du 18e siècle.

la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires; parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter[1]. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate[2]. La chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus[3]; l'intrépide Romain sacrifiait à la Peur[4]; il invoquait le dieu qui mutila son père[5], et mourait sans murmure de la main du sien[6]. Les plus misérables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages[7] : « Erreurs de l'enfance, préjugés de

1. Rousseau se trompe sur les divinités du paganisme. On les vénérait, non comme des modèles, mais comme des maîtres, de même qu'on respectait Louis XIV sans s'inquiéter des scandales de sa vie privée.

2. Un des compagnons de Platon, Diogène Laërce, raconte que les courtisanes Phryné et Laïs n'avaient pu triompher de la vertu de Xénocrate. Aussi, les Athéniens, par une exception unique, lui permirent de témoigner en justice sans prêter serment.

3. Rousseau, avec tous ses contemporains, confond la *Vénus* latine avec l'*Aphrodite* grecque.

4. Il existait en effet le dieu *Pavor*.

5. Le dieu Kronos qui mutila son père Uranus pour venger sa mère Géa.

6. Le *paterfamilias* avait en effet droit de vie et de mort sur ses enfants.

7. Ces sages sont, outre Montaigne, cité plus bas, les philosophes indiqués plus haut, p. 240, n. 2.

l'éducation ! s'écrient-ils tous de concert. Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience, et nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. » Ils font plus ; cet accord évident et universel de toutes les nations, ils l'osent rejeter ; et, contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obscur et connu d'eux seuls[1], comme si tous les penchants de la nature étaient anéantis par la dépravation d'un peuple, et que, sitôt qu'il est des monstres, l'espèce[2] ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourments qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice[3] ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux écrivains les plus célèbres ? Quelques usages incertains et bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale[4] tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, et d'accord sur ce seul point ? O Montaigne ! toi qui te piques de franchise et de vérité, sois sincère et vrai, si un philosophe peut l'être, et dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux ; où l'homme de bien soit méprisable et le perfide honoré.

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour son intérêt[5]. Mais d'où vient donc que le juste y concourt à son préjudice ? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt ? Sans doute nul n'agit que pour son bien : mais s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchants : il est même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce serait une trop abominable philosophie que celle où l'on serait embarrassé des actions vertueuses ; où l'on ne pourrait se tirer d'affaire qu'en leur controuvant[6] des intentions

1. Cette habitude que Rousseau reproche nommément à Montaigne était celle d'un grand nombre de moralistes et philosophes contemporains de Rousseau. Le goût très vif pour les récits de voyages (on en publiait de grandes collections, par ex. celles de l'abbé Prévost, 80 vol. ou de l'abbé de Laporte, 42 vol.) avait fourni d'abondantes anecdotes (Voir les œuvres de Voltaire, de Diderot, d'Helvétius, de Rousseau lui-même dans le *Discours sur l'Inégalité*, etc.).

2. C'est-à-dire *l'espèce normale*.

3. Voir notamment dans les *Essais*, l. I, ch. 22. « Les lois de la conscience que nous disons naître de nature, naissent de la coutume ». Par exemple, les Indiens, par piété, mangent, dit Montaigne, leurs pères trépassés.

4. *La conclusion générale*.

5. C'était par exemple la doctrine d'Helvétius.

6. « *Controuver*... inventer une fausseté » (*Dict.* de Féraud, 1787).

basses et des motifs sans vertu ; où l'on serait forcé d'avilir Socrate et de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvaient germer parmi nous, la voix de la nature, ainsi que celle de la raison, s'élèveraient incessamment contre elles, et ne laisseraient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi.....

Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe[1].

[Le livre IV s'achève, comme les livres II et III, sur un portrait d'Emile au moment où il entre dans la vie sociale.]

Emile dans le monde.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple et sans éclat : à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller ! Les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugements des hommes pour en mettre à leurs préjugés, et ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connaître. Sa manière de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle et vraie ; il ne connaît ni gêne ni déguisement, et il est au milieu d'un cercle ce qu'il est seul et sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au contraire ; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compterait-il pour rien vivant avec eux ? Il ne les préfère point à lui dans ses manières, parce qu'il ne les préfère pas à lui dans son cœur ; mais il ne leur montre pas non plus une indifférence qu'il est bien éloigné

1. On pourra comparer ce passage avec celui de Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme* :

« Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, etc. ».

* Comparer avec des évocations purement dramatiques de la conscience : V. Hugo, *La Conscience*, *Le Parricide* (*Légende des Siècles*).

d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne ; il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force[1].

Quoique en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint et s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que, les leur ôtant à pure perte[2], il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant[3]. Il n'est donc point disputeur ni contredisant ; il n'est pas non plus complaisant et flatteur : il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, et que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu, parce qu'il ne se soucie guère qu'on s'occupe de lui ; par la même raison il ne dit que des choses utiles : autrement, qu'est-ce qui l'engagerait à parler ? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connaît assez de choses pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup parlent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde. Mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire ; il aurait trop à dire, et il voit encore plus à dire après lui ; il se tait[4].

Loin de choquer les manières des autres, Emile s'y conforme assez volontiers, non pour paraître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au

1. Comparer avec Pascal : « Le respect est : « Incommodez-vous ». Cela est vain en apparence, mais très juste ; car c'est dire : « Je m'incommoderais bien si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve », etc.

2. *A pure perte = en pure perte.* Règle : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

3. C'est justement la doctrine par laquelle Rousseau a répondu aux critiques de son premier *Discours* en disant qu'il ne voulait pas supprimer les sciences et les arts.

4. * On pourra opposer ces idées sur la conversation aux

contraire de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être aperçu : et jamais il n'est plus à son aise que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoique entrant dans le monde, il en ignore absolument les manières, il n'est pas pour cela timide et craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui ne l'inquiète guère, et le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille et de sang froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte[1]. Soit qu'on le regarde ou non[2], il fait toujours de son mieux ce qu'il fait; et toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit leurs manières avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas cependant sur sa contenance, et n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme et non suffisant; ses manières sont libres et non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'âme en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus propre aux âmes viles et vaines, qui ne peuvent en imposer que par là. Je lis dans un livre[3], qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il était: « Je suis Anglais, répond l'étranger. — Vous, Anglais! réplique le danseur; vous seriez de cette île où les citoyens ont part à l'administration publique et sont une portion de la puissance souveraine[4]! Non, Monsieur, ce front baissé,

conseils donnés par ceux qui en firent un art intéressant pour lui-même, par exemple La Rochefoucauld (*De la Conversation*), Mme de Staël (*De l'Allemagne*). Souvenons-nous aussi que Rousseau s'est avoué très mauvais causeur.

1. Rousseau, lui, était sujet à cette mauvaise honte.

2. Il faudrait aujourd'hui: *qu'on le regarde ou non.* Voir p. 173, n. 3.

3. Helvétius, *de l'Esprit* (Disc. II, chap. 1).

4. Comme s'il y avait des citoyens qui ne fussent pas membres de la cité, et qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine (*). Mais les Français, ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de citoyens, dû jadis aux membres des cités gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre *la Nouvelle Héloïse,* a orné sa signature du titre de *citoyen de Paimbœuf,* et a cru me faire une excellente plaisanterie (**). (*Note de Rousseau.*)

(*) C'est ce que Rousseau avait démontré dans le *Contrat Social.*

(**) C'est-à-dire que le correspondant de Paimbœuf donne au mot de *citoyen* le sens de *habitant de la ville,* tandis que pour un Genevois *citoyen* est un titre qui donne des *droits politiques*

ce regard timide, cette démarche incertaine, ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur[1].»

Je ne sais si ce jugement montre une grande connaissance du vrai rapport qui est entre le caractère d'un homme et son extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurais pensé tout le contraire. J'aurais dit : « Cet Anglais n'est pas courtisan; je n'ai jamais ouï dire que les courtisans eussent le front baissé et la démarche incertaine : un homme timide chez un danseur, pourrait bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.» Assurément ce M. Marcel-là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains.....

Personne ne sera plus exact à tous les égards[2] fondés sur l'ordre de la nature, et même sur le bon ordre de la société, mais les premiers seront toujours préférés aux autres; et il respectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un magistrat de son âge. Étant donc pour l'ordinaire un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paraître humble, mais par un sentiment naturel et fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages et coupe la parole aux anciens : il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux gentilhomme à Louis XV, qui lui demandait lequel il préférait de son siècle ou de celui-ci : « Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, et il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfants.»

Ayant une âme tendre et sensible, mais n'appréciant rien sur[3] le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, et qu'il sera plus touché d'une caresse que de mille éloges. Par les mêmes raisons il ne négligera ni ses manières ni son maintien; il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paraître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable;

(par opposition par exemple avec ceux qui n'étaient que *natifs*). C'est pour cela que Rousseau se plaint qu'on ait « usurpé » le nom.

1. Cette conception du caractère anglais était alors traditionnelle. Rousseau l'a développée dans *la Nouvelle Héloïse* (personnage de Milord Edouard). Voir notamment II, 3 : « un peuple intrépide et fier dont l'exemple et la liberté rétablissaient à mes yeux l'honneur de mon espèce ».

2. C'est-à-dire *exact à observer tous les égards*.

3. *Sur* = *d'après*.

il n'aura point recours au cadre doré[1], et jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement[2].....

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi ; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit : le sien sera net et borné, il aura le sens droit et le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne saurait se piquer d'esprit[3]. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires et vraiment utiles aux hommes ont été les premières connues, qu'elles font de tout temps les seuls vrais liens de la société, et qu'il ne reste aux esprits transcendants qu'à se distinguer par des idées pernicieuses et funestes au genre humain[4]. Cette manière de se faire admirer ne le touche guère : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, et en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphère de ses connaissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable[5]. Sa route est étroite et bien marquée ; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent ; il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile est un homme de bon sens, et ne veut pas être autre chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le désir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur[6] l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette

1. Au livre II, quand Emile apprend le dessin, on dispose tous ses essais autour de sa chambre ; les plus informes ont un cadre doré et les meilleurs un cadre noir tout uni, pour montrer que la valeur des choses ne tient pas à ce qui les entoure. « Quelque jour, peut-être, dit Rousseau, ces cadres dorés passeront entre nous en proverbe ».

2. On voit d'après ce long morceau qu'Emile, élevé à l'écart du « monde », doit pourtant y tenir sa place comme tout homme « bien né ». Tant de conseils seraient moins nécessaires aujourd'hui, mais à cette date la vie de société tenait encore une place essentielle dans les mœurs et dans les préoccupations des moralistes. Moncrif écrit un *Essai sur la nécessité et les moyens de plaire* (1738) ; le livre de Toussaint sur *les Mœurs* (1748) s'ouvre par les devoirs envers Dieu et se termine par un long article sur la Politesse. Les *Considérations sur les mœurs*, de Duclos (1751), font à cette politesse une place essentielle, etc., etc.

* Comparer ce portrait de jeune homme avec celui que donne Bossuet (*Panégyrique de Saint Bernard*).

3. Il y a dans la première moitié du 18e siècle un courant profond de préciosité et qui envahit la poésie, les sciences, le langage. Mais, dès 1740, un contre-courant se dessine pour protester contre Fontenelle, la peinture de Boucher, etc. A cette date (1762) il y a autour de Rousseau un retour très net à la simplicité.

4. C'est la doctrine développée dans les deux premiers *Discours*. On voit que Rousseau lui reste fidèle.

5. Entendons *pour lui et pour les autres*.

6. *Indifférent sur* = *indifférent à*.

opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre : à la course il voudra être le plus léger ; à la lutte, le plus fort ; au travail, le plus habile ; aux jeux d'adresse le plus adroit : mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, et qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, etc.[1] ; encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera surtout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon ; et, jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractère, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément : « Je me réjouis parce qu'on m'approuve ; » mais, « je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien ; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur ; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime. »

[Ainsi élevé Emile sera certainement heureux. Il saura mettre son bonheur dans les choses saines, sûres et modestes, car « c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie ». En imaginant la vie qui sera la sienne, Rousseau se substitue un instant à son élève et évoque son rêve de vie heureuse et simple.]

« Si j'étais riche... »

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement[2]. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique ; une maison blanche avec des contrevents verts ; et quoique une couver-

1. Comparer avec La Bruyère (*Du Mérite personnel*) : « Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable, etc. »

2. Ces protestations contre l'inutile magnificence des châteaux sont déjà fréquentes en 1762. On se fait construire des *ermitages*, des *logis*, des *chartreuses* (Mme de Pompadour se fait construire des ermitages dès 1750).

ture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger semblable à celui dont il sera parlé ci-après[1]. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier; et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât[2] toucher[3]. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté[4].

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses, et le panier des vendangeuses[5]. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil[6]. Le service n'aurait pas plus d'ordre que

1. C'est, plus modestement, l'organisation du château de M. de Wolmar dans la *Nouvelle Héloïse*. Voir l'extrait p. 144.

2. *Osât* = *oserait*. Cf. « M. de Beauvais ne se souciait pas qui fût roi » (Regnard). Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, 273, 2°.

3. Se rappeler que Rousseau en 1756 veillait à l'Ermitage sur les espaliers de Mme d'Épinay dévalisés par un jardinier. Il s'était même procuré un fusil et un chien.

4. Rousseau a décrit de pareilles provinces dans la *Lettre à d'Alembert* (les Montagnons, voir p. 109) et *la Nouvelle Héloïse* (les Valaisans, voir p. 118).

5. Ces distractions étaient déjà de mode même avant la *Nouvelle Héloïse*. Le marquis de Mirabeau raconte par exemple qu'il s'amusait fort à voir sa belle-fille et ses amies faner devant son château.

6. Ainsi le marquis de Mirabeau après de longues prome-

Fig. 13. — Gravure de Moreau le Jeune pour l'*Émile*.

Le repas champêtre du *Si j'étais riche*. Voir les *Extraits*, p. 250.)

d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers, une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre[1], trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin[2], plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres[3], chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter ; le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère : et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe ; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête ; j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais avec eux au bout de leur longue table ; j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique[4], et je dan-

nades champêtres ramenait ses invitées « saines et riantes, au grand détriment de son pain et de ses laitues ».

1. Entendons : *pour se servir les mets.*

2. C'est-à-dire : *des disputes joyeuses.*

3. C'est ainsi que Julie de Wolmar supprime les domestiques dans le « salon d'Apollon ». (Voir *Extraits*, p. 159).

4. Rousseau les a toujours aimées. Il rêvera plus tard au refrain de la chanson des *bisquières* qu'il entendait à Montmorency (les *bisquières* étaient des dentellières qui se réunissaient, pour travailler, dans les étables).

serais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra[1].

LIVRE V

[La vie d'Emile ne serait pas le chef-d'œuvre que Rousseau a rêvé, si pour l'achever et l'assurer il ne trouvait une femme digne de lui. Le livre V de l'*Emile* trace le portrait de cette fiancée idéale. (Sur les idées de Rousseau en matière d'éducation féminine, voir l'*Introduction* p. 49).]

Sophie à quinze ans.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, et solide sans être profond[2]; un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes[3], car le sien ne s'est point formé par la lecture[4], mais seulement par les conversations de son père et de sa mère, par ses propres réflexions, et par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté, elle était même folâtre dans son enfance ; mais peu à peu sa mère a pris soin de réprimer ses airs évaporés.....

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son père ou sa mère la rappelle et dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer et rire en

1. Le goût des fêtes champêtres était universel dès 1760. Rousseau en avait vu à la Chevrette, chez Mme d'Epinay « où les Messieurs daignent danser avec les paysannes ».

*Comparer ce tableau de vie champêtre avec la vie du château de Wolmar (*Extraits*, p. 144). Si l'on veut un autre tableau de gens du monde mêlés à la vie des champs et épris d'elle, on pourra lire le *Meunier d'Angibault* de George Sand.

2. Tout comme Emile.

3. Aux femmes, on enseignait surtout alors des arts d'agrément, et les pédagogues s'en plaignaient depuis Fénelon.

4. N'oublions pas qu'Emile lui-même n'a à peu près rien lu avant douze ans.

s'essuyant adroitement les yeux et tâchant d'étouffer ses sanglots [1].

Elle n'est pas non plus tout à fait exempte de caprice : son humeur, un peu trop poussée [2], dégénère en mutinerie, et alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle, et sa manière d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile et soumise, et l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement et de si bonne grâce qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune [3]. Elle baiserait la terre [4] devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine ; et sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie et ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres, et répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice [5]. Vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point ; le sentiment intérieur s'élève et se révolte en eux contre l'injustice ; la nature ne les fit pas pour la tolérer.....

Sophie est instruite des devoirs et des droits de son sexe et du nôtre. Elle connaît les défauts des hommes et les vices des femmes : elle connaît aussi les qualités, les vertus contraires, et les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, et cette idée ne l'épouvante point ; mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme [6], à l'homme de mérite ; elle sent qu'elle est

1. Rousseau a réuni quelque peu dans le portrait de Sophie les traits de caractère qu'il avait, dans la *Nouvelle Héloïse*, répartis entre Julie, sérieuse et tendre, et Claire, gaie et railleuse. Il faut se souvenir aussi que le grand charme de Mme d'Houdetot, qui n'était pas belle, venait de ce rare mélange d'une sensibilité délicate et d'un spirituel enjouement.

2. C'est-à-dire : *sa mauvaise humeur, quand on la pousse trop loin*...

Sur le participe équivalent d'une proposition circonstancielle, Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 438.

3. Règle : *Ils furent contraints de lâcher le pied*. Voir p. 97, n. 2.

4. Pour réparer une de ses fautes.

5. Les protestations contre cette doctrine ne commenceront clairement qu'à la fin du 18e siècle.

6. Le mot *honnête homme* garde encore à cette date quelque chose de son sens du 17e siècle (l'homme du monde, homme de bien). Le *Dict.* de Féraud le définit ainsi (1787) : « un homme qui a de la probité, ou simplement de l'éducation, et qui tient un certain rang ».

faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle sent qu'elle saura bien le reconnaître; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes : cela est de leur droit réciproque : et ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connaît ce droit et en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, et elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absents qu'avec la plus grande circonspection, surtout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisantes et satiriques est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe; et pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, et cela s'entend.

Sophie a peu l'usage du monde; mais elle est obligeante, attentive, et met de la grâce à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire, et qui plaît. Elle ne sait point les compliments triviaux[1], et n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas « qu'elle est très obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, etc. ». Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple *Je vous remercie;* mais ce mot, dit de sa bouche, en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, et ce n'est pas un compliment qu'il trouve[2]. Elle n'a jamais souffert que l'usage français l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main, en passant d'une chambre à l'autre, sur un bras sexagénaire qu'elle aurait grande envie de soutenir. Quand un galant

1. « Trivial... *commun, usé, rebattu* » (*Dict.* de Féraud). L'adjectif commençait déjà, comme le même dictionnaire nous l'indique, à prendre le sens de *bas*, qu'il n'a pas ici.

2. On pourra rapprocher tout ceci de la définition de la politesse que donnait Mme d'Épinay : « La politesse est dans un cœur sensible une expression douce, vraie et volontaire, du sentiment de l'estime et de la bienveillance ».

musqué[1] lui offre cet impertinent service[2], elle laisse l'officieux bras sur l'escalier, et s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts; elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non seulement elle se tient dans le silence et dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, et reprendra la sienne au-dessous sitôt qu'elle le pourra ; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse[3], qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, et elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes et réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse ; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décents : s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser, car elle méprise surtout le petit jargon de la galanterie, comme très offensant pour son sexe[4]. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, et jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'âme que lui donne la pureté de ses sentiments, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même et qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus[5] lui débite ses gentillesses, la

1. *Musqué = parfumé avec du musc*, d'où *élégant* et *raffiné*. La métaphore est déjà d'usage courant au 17e siècle.

2. Au 18e siècle, on donnait aux dames la main, non le bras (Cf. *Nouvelle Héloïse*, p. 59). Mais on voit que la mode de donner le bras commençait à cette date à faire partie du bon ton.

3. C'est-à-dire : *parce que l'on juge en principe que l'on est sage quand on est âgé.*

4. Rousseau avait déjà dit dans la *Lettre à d'Alembert* : « J'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants, ces compliments insultants et moqueurs... ». Les romanciers et les moralistes avaient d'ailleurs déjà protesté contre l'hypocrisie de la galanterie.

5. « *Phébus*... se dit d'un langage, d'un discours, d'un style, grandi, trop figuré ». (*Dict.* de Féraud, 1787). D'où l'expression

loue avec esprit sur le sien[1], sur sa beauté, sur ses grâces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre, en lui disant poliment : « Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces choses-là mieux que vous ; si nous n'avons rien de plus curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien. » Accompagner ces mots d'une grande révérence, et puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant[2]. Demandez à vos agréables[3] s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours[4] que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, et qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paraître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persiflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talents d'un baladin.

[Emile et Sophie sont deux êtres d'exception. Rousseau ne consent pas qu'ils se rencontrent, s'aiment et s'épousent comme tout le monde. Il entoure leurs premières tendresses d'un cadre romanesque et charmant. Ce sont les hasards calculés d'un voyage à pied qui amènent le jeune homme et son précepteur dans la demeure de celle qui lui est destinée.]

Première rencontre d'Emile et de Sophie. Les Voyages à pied.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux ter-

diseur de phébus. L'expression *un Phébus*, pour un homme *diseur de phébus*, semble appartenir à Rousseau.

1. *Sur le sien = sur son esprit.* Règle : *Tandis qu'aujourd'hui quand un nom est indéterminé, aucun pronom ne peut s'y rapporter* (parce qu'un nom indéterminé, c'est-à-dire sans article ou avec un article indéfini, est, dit Vaugelas, comme une chose vague et en l'air, où rien ne se peut attacher) — *dans l'ancienne langue* (où en général l'article était moins obligatoire) *un pronom pouvait se rapporter à un nom indéterminé. Voulez-vous avoir* grâce ? *Faites-la.* (Malherbe.)

2. Julie d'Etange n'a pas meilleure opinion d'une « manière de petit-maître », qui s'était présenté pour l'épouser (*Nouvelle Héloïse*, II, 18).

3. *Vos agréables = vos agréables amis.* « Depuis quelque temps, on appelle *l'agréable* d'une femme son complaisant, un diminutif du *Sigisbée* des dames génoises » (*Dict.* de Féraud, 1787).

4. « *Rebours = revêche, peu traitable* » (*Dict.* de Féraud.) Le *Dict.* de l'Académie de 1762 indique que le mot est du style familier.

mes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse et dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, et ne court guère en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé[1] ? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, et de faire du bien quand il le peut ? Non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval, c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant[2] et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte, on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux[3]. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant que[4] je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête et que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las... Mais Emile ne se lasse guère ; il est robuste ; et pourquoi se lasserait-il ? il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître[5], il travaille : il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore[6]. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement et s'arracher à

1. N'oublions pas en effet qu'Emile est riche.

2. *Tant* = *autant*. Le *Dict.* de Féraud en 1787 signale cet emploi comme incorrect.

3. La minéralogie était alors, comme la botanique, fort à la mode. Beaucoup d'amateurs recueillaient des collections ou *cabinets* de pierres et de fossiles.

4. Règle : *A l'heure* que *je parle*. Voir p. 80, n. 3.

5. Le *maître* était celui qui avait le droit d'exercer en titre un métier, par opposition avec l'*ouvrier* ou *compagnon*.

6. Thalès de Milet et Pythagore, philosophes grecs, qui ont fondé deux des plus anciennes doctrines. — Platon, le disciple de Socrate.

l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connaître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver? qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser[1], des cailloux sans chercher des fossiles[2]? Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets[3], ils ont des colifichets, savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Émile est plus riche que ceux des rois; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place: le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre: Daubenton[4] ne ferait pas mieux.

Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondants ou souffrants; et les piétons toujours gais, légers, et contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paraît savoureux! avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied[5].

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la manière que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée[6], il faut que

1. Rousseau n'avait pas encore personnellement le goût de la botanique qu'il ne prit, et très vivement, que pendant son séjour à Motiers-Travers.

2. La question des fossiles fut à la mode pendant toute la première moitié du 18e siècle. Buffon lui donne une large place dans sa *Théorie de la terre* (1749).

3. Les *cabinets* étaient fort nombreux, à Paris ou en province. Il y avait même des marchands spéciaux, comme Gersaint, pour vendre tout ce dont on les garnissait. Le Jardin des plantes actuel portait le nom de « Cabinet du Roi ». Le mot *colifichet* se justifie. On y mêlait toutes sortes de choses disparates, des coquillages, des fossiles, des automates, des boîtes à musique, etc.

4. Daubenton, le collaborateur de Buffon pour son *Histoire Naturelle* et qui était chargé de l'organisation matérielle du Cabinet du Roi.

5. Cet éloge des voyages à pied s'adressait à des contemporains déjà convaincus. Les environs de Paris étaient parcourus par une foule de promeneurs. Diderot et le baron d'Holbach faisaient de longues « tournées », où rien ne les arrêtait, « ni les coteaux, ni les fondrières, ni les terres labourées ». L'abbé Baston, avec des camarades, courait la campagne et dînait où il pouvait, dans une cabane de paysans, un bois, une prairie, etc.

6. Emile sait qu'il doit se marier et, depuis longtemps, il cherche une « Sophie » qui lui plaira. Mais « il importait qu'elle

je ne sois guère adroit ou qu'Émile soit bien peu curieux ; car avec tant de connaissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit ; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, et nous avançons toujours. J'ai mis à notre première course un terme éloigné : le prétexte en est facile ; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin[1].

Quelques jours après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'aperçoit aucun chemin, nous ne savons plus retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mène dans sa chaumière ; nous mangeons de grand appétit son maigre dîner. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : « Si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus... vous auriez trouvé une maison de paix... des gens si charitables... de si bonnes gens !... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étaient bien plus autrefois... Ils ne pâtissent pas, Dieu merci ; et tout le pays se sent de ce qui leur reste. »

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Émile s'épanouit. « Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage : je serais bien aise de les voir ; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien : s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs. »

La maison bien indiquée, on part, on erre dans les bois : une grande pluie nous surprend en chemin[2], elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin, l'on se retrouve, et le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence. Nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité. L'on nous fait parler au maître ; il nous questionne, mais poliment : sans dire le sujet de notre voyage, nous

ne se trouvât pas si vite, dit Rousseau, et nous l'avons cherchée où j'étais bien sûr qu'elle n'était pas ». Pour la trouver, il faut quitter Paris et c'est ainsi qu'Emile et son précepteur sont partis.

1. Pour qu'elle n'ait pas subi l'influence malsaine des grandes villes.

2. On a dit bien souvent que l'éducation d'Emile demandait des machinations bien compliquées. Et il semble que le précepteur commande même à la pluie.

disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connaître l'état des gens dans leurs manières; quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus : sur ce passe-port nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre et commode; on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes[1], tout ce qu'il nous faut. « Quoi ! dit Émile tout surpris, on dirait que nous étions attendus ! O que le paysan avait bien raison ! quelle attention ! quelle bonté ! quelle prévoyance ! et pour des inconnus ! Je crois être au temps d'Homère. — Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; partout où les étrangers sont rares, ils sont bienvenus : rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de l'être : c'est l'affluence des hôtes qui détruit l'hospitalité[2]. Du temps d'Homère on ne voyageait guère, et les voyageurs étaient bien reçus partout. Nous sommes peut-être les seuls passagers[3] qu'on ait vus ici de toute l'année. — N'importe, reprend-il, cela même est un éloge de savoir se passer d'hôtes, et de les recevoir toujours bien. »

Séchés et rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison; il nous présente à sa femme; elle nous reçoit non pas seulement avec politesse, mais avec bonté. L'honneur de ses coups d'œil est pour Émile. Une mère, dans le cas où elle est[4], voit rarement sans inquiétude, ou du moins sans curiosité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger, nous voyons cinq couverts : nous nous plaçons, il en reste un vide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence, et s'assied modestement sans parler. Émile, occupé de sa faim ou de ses réponses, la salue, parle et mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement[5] de nos

1. *Nippes* = *habits*. Le mot n'avait alors aucun sens défavorable.

2. C'est ce que Rousseau a montré pour les habitants du Haut-Valais très hospitaliers, et pour ceux du Bas-Valais qui ont pris l'habitude de rançonner des voyageurs trop nombreux. (*Nouvelle Héloïse*. I, 23.)

3. Le *Dict.* de Féraud en 1787 indique un emploi analogue (chez le naturaliste Valmont de Bomare) de *passager* = *passant*. Mais il signale cet emploi comme injustifié.

4. Quand elle a une fille à marier.

5. « *Egarement*... méprise d'un voyageur qui se détourne de son chemin ». (*Dict.* de Féraud. 1787.)

Fig. 14. — Gravure de Moreau le Jeune pour l'*Émile*.

Première rencontre d'Emile et de Sophie
(Voir les *Extraits*, p. 260 et suiv.)

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

voyageurs. « Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paraissez un jeune homme aimable et sage; et cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre gouverneur et vous, las et mouillés, comme Télémaque et Mentor dans l'île de Calypso. — Il est vrai, répond Émile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. » Son Mentor ajoute : « Et les charmes d'Eucharis[1]. » Mais Émile connaît l'*Odyssée*, et n'a point lu *Télémaque*[2]; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette et n'oser souffler. La mère, qui remarque son embarras, fait signe au père, et celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événements qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union; la vie douce et paisible qu'ils mènent dans leur retraite, et toujours sans dire un mot de la jeune personne; tout cela forme un récit agréable et touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt. Émile, ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur, hors de lui, serre une main du mari qu'il a saisie, et de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transport en l'arrosant de pleurs[3]. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus sensible que personne à cette marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctète[4]. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance;

1. Nymphe du cortège de Calypso qui s'éprend de Télémaque et essaye de le retenir dans l'île.

2. Sophie a lu le livre et elle est devenue justement amoureuse, nous dit Rousseau, de Télémaque. Rousseau avait, comme tout son siècle, la plus grande admiration pour le roman qu'il appelait « le divin *Télémaque* ».

3. La scène aujourd'hui fait sourire. Il faut noter que les démonstrations extérieures de sympathie étaient beaucoup plus vives au 17e et au 18e siècles. Alceste se plaint « de la fureur des embrassements ». Après Rousseau, on versera des larmes à tout propos, mais même avant lui, les romans s'attardent très souvent à des scènes où l'attendrissement déborde.

4. Philoctète s'était blessé avec l'une des flèches d'Hercule trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. L'infection de la plaie fut si grande que les Grecs, en route pour Troie, l'abandonnèrent dans l'île de Lemnos. L'histoire forme un des épisodes du *Télémaque*.

ses manières sont vives sans étourderie ; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante : la jeune personne le voyant pleurer est près de mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte[1], une honte secrète la retient : elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il était mal d'en verser pour sa famille.

La mère, qui dès le commencement du souper n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, et l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après, la jeune fille rentre, mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mère lui dit avec douceur : « Sophie, remettez-vous ; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parents ? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensibles qu'eux-mêmes[2]. »

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut et jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie ! est-ce vous que mon cœur cherche ? est-ce vous que mon cœur aime ? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte et de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'était peinte ; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste ; il trouve à tout mille interprétations confuses ; il donnerait la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde, inquiet et troublé ; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard : « Guidez-moi tandis qu'il est temps ; si mon cœur se livre et se trompe, je n'en reviendrai de mes jours. »

Emile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiserait-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, et dont le plus distrait en apparence[3] est en effet[4] le plus attentif ? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrants de Sophie ; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet : elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'amour encore ; mais qu'importe ? il s'occupe d'elle, et

1. C'est-à-dire : *alors qu'elle avait un si beau prétexte.*

2. Le thème du gentilhomme ruiné ou à demi-ruiné qui se retire aux champs deviendra familier, après Rousseau, aux poètes descriptifs et aux romanciers (Saint-Lambert, Baculard d'Arnaud, Loaisel de Tréogate, etc.).

3. Le précepteur qui a machiné tout cela.

4. *En effet* = *en réalité*. Sens fréquent aux 17me et 18me siècles.

cela suffit ; elle sera bien malheureuse s'il s'en occupe impunément[1].

Les mères ont des yeux comme leurs filles, et l'expérience de plus. La mère de Sophie sourit du succès de nos projets[2]. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens ; elle voit qu'il est temps de fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu[3], c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la serait pas qu'il serait trop tard pour s'en dédire[4].

1. *Impunément*, c'est-à-dire « sans se laisser conquérir par Sophie, sans l'aimer ».

2. Tout ceci était en effet concerté entre les parents de Sophie et le précepteur.

3. *Rendu = s'est rendu à celle qui l'a vaincu.*

4. * On pourra comparer cette « première rencontre » avec quelques autres de la littérature, Eudore et Cymodocée, Atala et Chactas, etc.

LETTRE A CHRISTOPHE DE BEAUMONT

[En attaquant violemment l'*Emile* dans son mandement, l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait durement calomnié Rousseau. Rousseau défendit sa doctrine, sa sincérité, la dignité de sa vie et de ses convictions, les droits de la pensée et la tolérance avec une précision dialectique, une force d'ironie et un emportement d'éloquence qui font de sa lettre un des plus beaux ouvrages polémiques. Nous en citons deux importants fragments. La plus grande partie de la lettre portant sur la philosophie aujourd'hui vieillie et souvent très obscure de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* (Voir p. 237), nous jugeons inutile d'en donner l'analyse méthodique.]

La Franchise de Rousseau.

Vous avez deux objets dans votre mandement : l'un de censurer mon livre, l'autre de décrier ma personne. Je croirai vous avoir bien répondu, si je prouve que partout où vous m'avez réfuté vous avez mal raisonné, et que partout où vous m'avez insulté vous m'avez calomnié. Mais quand on ne marche que la preuve à la main, quand on est forcé, par l'importance du sujet et par la qualité de l'adversaire, à[1] prendre une marche pesante et à suivre pied à pied toutes ses censures, pour chaque mot il faut des pages ; et, tandis qu'une courte satire amuse, une longue défense ennuie. Cependant il faut que je me défende, ou que je reste chargé par vous des plus fausses imputations. Je me défendrai donc, mais je défendrai mon honneur plutôt que mon livre. Ce n'est point la Profession de foi du vicaire savoyard que j'examine, c'est le Mandement de l'archevêque de Paris ; et ce n'est que le mal qu'il dit de l'éditeur qui me force à parler de l'ouvrage. Je me rendrai ce que je me dois, parce que je le dois, mais sans ignorer que c'est une position bien triste que d'avoir à se plaindre d'un homme plus puissant que soi, et que c'est une bien fade lecture que la justification d'un innocent[2].....

1. Règle : *Essayer* à *ou* de. Voir p. 94, n. 6.

2. Pourtant la *Lettre à Christophe de Beaumont* eut un grand

Qu'il me soit permis auparavant de vous supplier, Monseigneur, vous et tous ceux qui liront cet écrit, d'ajouter quelque foi aux déclarations d'un ami de la vérité, et de ne pas imiter ceux qui, sans preuve, sans vraisemblance, et sur le seul témoignage de leur propre cœur, m'accusent d'athéisme et d'irréligion contre des protestations si positives[1], et que rien de ma part n'a jamais démenties. Je n'ai pas trop, ce me semble, l'air d'un homme qui se déguise, et il n'est pas aisé de voir quel intérêt j'aurais à me déguiser ainsi. L'on doit présumer que celui qui s'exprime si librement sur ce qu'il ne croit pas, est sincère en ce qu'il dit croire ; et quand ses discours, sa conduite et ses écrits sont toujours d'accord sur ce point, quiconque ose affirmer qu'il ment, et n'est pas un dieu, ment infailliblement lui-même.

Je n'ai pas toujours eu le bonheur de vivre seul ; j'ai fréquenté des hommes de toute espèce ; j'ai vu des gens de tous les partis, des croyants de toutes les sectes, des esprits forts de tous les systèmes ; j'ai vu des grands, des petits, des libertins[2], des philosophes ; j'ai eu des amis sûrs et d'autres qui l'étaient moins ; j'ai été environné d'espions[3], de malveillants, et le monde est plein de gens qui me haïssent à cause du mal qu'ils m'ont fait. Je les adjure tous, quels qu'ils puissent être, de déclarer au public ce qu'ils savent de ma croyance en matière de religion ; si dans le commerce le plus suivi, si dans la plus étroite familiarité, si dans la gaieté des repas, si dans les confidences du tête-à-tête, ils m'ont jamais trouvé différent de moi-même ; si, lorsqu'ils ont voulu disputer ou plaisanter, leurs arguments ou leurs railleries m'ont un moment ébranlé ; s'ils m'ont surpris à varier dans mes sentiments ; si dans le secret de mon cœur ils en ont pénétré que je cachais au public ; si, dans quelque temps que ce soit, ils ont trouvé en moi une ombre de fausseté ou d'hypocrisie, qu'ils le disent, qu'ils révèlent tout, qu'ils me dévoilent ; j'y consens, je les en prie, je les dispense du secret de l'amitié ; qu'ils disent hautement, non ce qu'ils voudraient que je fusse, mais ce qu'ils savent que je

retentissement. Rousseau aurait pu se souvenir de ce qu'il dit du désir commun des hommes pour la justice, désir qui naît de la pitié pour le persécuté. Voir les *Extraits*, p. 70 et suiv.

1. Les protestations *que j'ai faites réellement.*

2. Le mot *libertin* avait alors les deux sens : « qui mène une vie déréglée » et « esprit fort ». Le deuxième est ici le seul acceptable.

3. Rousseau exagère. Il a été surveillé par la police, après 1762, quand il était en France ; mais son imagination seule a forgé les complots féroces dont il se croyait entouré. Tout le reste se justifie (Voir l'*Introduction*, p. 19-20.)

suis : qu'ils me jugent selon leur conscience ; je leur confie mon honneur sans crainte, et je promets de ne les point récuser.

Que ceux qui m'accusent d'être sans religion, parce qu'ils ne conçoivent pas qu'on en puisse avoir une, s'accordent au moins s'ils peuvent entre eux. Les uns ne trouvent dans mes livres qu'un système d'athéisme ; les autres disent que je rends gloire à Dieu dans mes livres sans y croire au fond de mon cœur[1]. Ils taxent mes écrits d'impiété et mes sentiments d'hypocrisie. Mais si je prêche en public l'athéisme, je ne suis donc pas un hypocrite ; et si j'affecte une foi que je n'ai point, je n'enseigne donc pas l'impiété. En entassant des imputations contradictoires, la calomnie se découvre elle-même : mais la malignité est aveugle, et la passion ne raisonne pas.....

Pourquoi serais-je un hypocrite ? et que gagnerais-je à l'être ? J'ai attaqué tous les intérêts particuliers, j'ai suscité contre moi tous les partis, je n'ai soutenu que la cause de Dieu et de l'humanité : et qui est-ce qui s'en soucie ? Ce que j'en ai dit n'a pas même fait la moindre sensation, et pas une âme ne m'en a su gré. Si je me fusse ouvertement déclaré pour l'athéisme, les dévots ne m'auraient pas fait pis, et d'autres ennemis non moins dangereux ne me porteraient point leurs coups en secret. Si je me fusse ouvertement déclaré pour l'athéisme, les uns m'eussent attaqué avec plus de réserve, en me voyant défendu par les autres[2] et disposé moi-même à la vengeance : mais un homme qui craint Dieu n'est guère à craindre ; son parti n'est pas redoutable ; il est seul ou à peu près, et l'on est sûr de pouvoir lui faire beaucoup de mal avant qu'il songe à le rendre. Si je me fusse ouvertement déclaré pour l'athéisme, en me séparant ainsi de l'Église, j'aurais ôté tout d'un coup à ses ministres le moyen de me harceler sans cesse et de me faire endurer toutes leurs petites tyrannies ; je n'aurais point essuyé tant d'ineptes censures, et au lieu de me blâmer si aigrement d'avoir écrit, il eût fallu me réfuter, ce qui n'est pas tout à fait si facile. Enfin si je me fusse ouvertement déclaré pour l'athéisme, on eût d'abord un peu clabaudé, mais on m'eût bientôt laissé en paix comme tous

1. A la fin de 1762, il avait déjà paru contre l'*Émile*, outre les comptes-rendus de la plupart des journaux, des ouvrages ou brochures du P. Griffet, de dom Deforis, de Comparet, auxquels il faut ajouter l'*Arrêt* du Parlement et la *Censure* de la Faculté de Théologie. Ces réfutations violentes se poursuivent et se multiplient ensuite d'année en année.

2. C'est-à-dire par le parti philosophique.

les autres[1], le peuple du Seigneur n'eût point pris inspection sur moi[2], chacun n'eût point cru me faire grâce en ne me traitant pas en excommunié, et j'eusse été quitte à quitte avec tout le monde ; les saintes en Israël ne m'auraient point écrit des lettres anonymes, et leur charité ne se fût point exhalée en dévotes injures[3] ; elles n'eussent point pris la peine de m'assurer humblement que j'étais un scélérat, un monstre exécrable, et que le monde eût été trop heureux si quelque bonne âme eût pris soin de m'étouffer au berceau : d'honnêtes gens, de leur côté, me regardant alors comme un réprouvé, ne se tourmenteraient et ne me tourmenteraient point pour me ramener dans la bonne voie ; ils ne me tirailleraient pas à droite et à gauche ; ils ne m'étoufferaient pas sous le poids de leurs sermons ; ils ne me forceraient pas de bénir leur zèle en maudissant leur importunité, et de sentir avec reconnaissance qu'ils sont appelés à me faire périr d'ennui.

Monseigneur, si je suis un hypocrite, je suis un fou, puisque, pour ce que je demande aux hommes, c'est une grande folie de se mettre en frais de fausseté. Si je suis un hypocrite, je suis un sot ; car il faut l'être beaucoup pour ne pas voir que le chemin que j'ai pris ne mène qu'à des malheurs dans cette vie, et que quand j'y pourrais trouver quelque avantage, je n'en puis profiter sans me démentir. Il est vrai que j'y suis à temps encore ; je n'ai qu'à vouloir un moment tromper les hommes, et je mets à mes pieds tous mes ennemis. Je n'ai point encore atteint la vieillesse ; je puis avoir longtemps à souffrir ; je puis voir changer derechef le public sur mon compte : mais si jamais j'arrive aux honneurs et à la fortune, par quelque route que j'y parvienne, alors je serai un hypocrite, cela est sûr.

1. Il avait paru en effet des ouvrages clairement athées, mais anonymes, dont les auteurs se cachaient soigneusement et dont la vente était sévèrement interdite. Des ouvrages beaucoup plus irréligieux que l'*Emile*, à principes nettement matérialistes, comme l'*Esprit* d'Helvétius, avaient été condamnés par le Parlement et censurés par la Sorbonne. Mais Helvétius, après avoir désavoué son livre, avait été laissé parfaitement en paix. On s'acharna contre l'*Emile* parce que Rousseau y avait mis son nom et parce qu'il attaquait non la religion en général, mais les dogmes précis du catholicisme et de la révélation. Rousseau d'autre part s'était brouillé depuis longtemps avec le parti philosophique qui aurait pu le défendre.

2. *Pris-inspection = pris le droit d'inspection.*

3. Il y a de ces lettres dans la collection que Rousseau conservait et qui est à la bibliothèque de Neuchâtel (Suisse). Nous ne nous souvenons pas d'en avoir vu des « saintes en Israël ».

La gloire de l'ami de la vérité n'est point attachée à telle opinion plutôt qu'à telle autre : quoi qu'il dise, pourvu qu'il le pense, il tend à son but[1]. Celui qui n'a d'autre intérêt que d'être vrai n'est point tenté de mentir, et il n'y a nul homme sensé qui ne préfère le moyen le plus simple, quand il est aussi le plus sûr. Mes ennemis auront beau faire avec leurs injures, ils ne m'ôteront point l'honneur d'être un homme véridique en toute chose, d'être le seul auteur de mon siècle et de beaucoup d'autres qui ait écrit de bonne foi, et qui n'ait dit que ce qu'il a cru[2]; ils pourront un moment souiller ma réputation à force de rumeurs et de calomnies, mais elle en triomphera tôt ou tard ; car, tandis qu'ils varieront dans leurs imputations ridicules, je resterai toujours le même, et, sans autre art que ma franchise, j'ai de quoi les désoler toujours[3].

« Mais cette franchise est déplacée avec le public ! Mais toute vérité n'est pas bonne à dire ! Mais, bien que tous les gens sensés pensent comme vous, il n'est pas bon que le vulgaire pense ainsi[4] ! » Voilà ce qu'on me crie de toutes parts ; voilà peut-être ce que vous me diriez vous-même si nous étions tête-à-tête dans votre cabinet. Tels sont les hommes : ils changent de langage comme d'habit ; ils ne disent la vérité qu'en robe de chambre ; en habit de parade ils ne savent plus que mentir[5]; et non seulement ils sont trompeurs et fourbes à la face du genre humain, mais ils n'ont pas honte de punir contre leur conscience quiconque ose n'être pas fourbe et trompeur public comme eux. Mais ce principe est-il bien vrai, que toute vérité n'est pas bonne à dire ? Quand il le serait, s'ensuivrait-il que nulle erreur ne fût bonne à détruire ? et toutes les folies des hommes sont-elles si saintes qu'il n'y en ait aucune qu'on ne doive

1. Ceci rappelle la devise de Rousseau : « *Vitam impendere vero* » (Dévouer sa vie à la vérité).

2. Rousseau se juge fièrement, mais fidèlement. Il est seulement trop sévère pour ses contemporains. Beaucoup n'ont pas eu son courage et son obstination. Voltaire use de mille subterfuges pour échapper aux poursuites ; Helvétius écrit deux rétractations ; Buffon rédige et imprime pour la Sorbonne un acte de fidélité aux Ecritures. Mais tous les trois n'ont réellement jamais rien sacrifié de leur pensée ; du moins, ils ont été aussi loin qu'ils le pouvaient pour éviter la prison ou l'exil et pour continuer leur œuvre.

3. Ici Rousseau voyait juste. Sa *Profession de foi* a traversé victorieusement toutes les injures et toutes les attaques.

4. C'était — du moins à certains jours — l'opinion de Voltaire sur la religion. Et le devoir du philosophe et de l'homme d'État était, selon Helvétius, de créer des préjugés favorables à la morale.

5. Rousseau avait déjà dit cela dans l'*Emile* à propos de l'histoire. Voir les *Extraits*, pp. 232 et suiv.

respecter? Voilà ce qu'il conviendrait d'examiner avant de me donner pour loi une maxime suspecte et vague, qui, fût-elle vraie en elle-même, peut pécher par son application.

La Tolérance[1]

Un parsi[2] de Surate, ayant épousé en secret une musulmane, fut découvert, arrêté ; et ayant refusé d'embrasser le mahométisme, il fut condamné à mort. Avant d'aller au supplice, il parla ainsi à ses juges :

« Quoi ! vous voulez m'ôter la vie? Eh ! de quoi me punissez-vous? J'ai transgressé ma loi plutôt que la vôtre : ma loi parle au cœur, et n'est pas cruelle ; mon crime a été puni par le blâme de mes frères. Mais que vous ai-je fait pour mériter de mourir? Je vous ai traités comme ma famille, et je me suis choisi une sœur parmi vous ; je l'ai laissée libre dans sa croyance, et elle a respecté la mienne pour son propre intérêt : borné sans regret à elle seule, je l'ai honorée comme l'instrument du culte qu'exige l'auteur de mon être[3], j'ai payé par elle le tribut que tout homme doit au genre

1. La question de la tolérance avait été constamment discutée depuis le début du 18e siècle. Mais elle avait pris depuis 1750 toute son acuité. La thèse de l'abbé de Prades en 1751 (condamnée comme hérétique par la Sorbonne et le Parlement), la querelle des billets de confession exigés par Christophe de Beaumont, avaient surexcité les esprits. Un censeur, Tamponet, avait refusé de laisser insérer au tome 7 de l'Encyclopédie une partie de l'article *Gomariste* où l'abbé Morellet défendait la tolérance. Pourtant les idées de liberté faisaient de décisifs progrès. Dans la *Maison et Société de Sorbonne* même (sorte d'association où vivaient à la Sorbonne, en commun, des docteurs et des étudiants), Morellet, Turgot, l'abbé de Brienne et quelques autres prenaient ouvertement parti, dans les discussions, pour la tolérance (*Mémoires* de l'abbé Morellet). Il venait de paraître en 1762 le *Manuel des Inquisiteurs* où l'abbé Morellet publiait, pour les rendre odieuses, les règles les plus affreuses de l'intolérance. Voir également l'article *Intolérance*, par Diderot, dans l'*Encyclopédie*.

2. Les parsis ou les guèbres avaient comme croyance principale l'adoration du feu. Leur religion, extrêmement ancienne (Voltaire dit 9,000 ans) avait été fondée par Zerdust ou Zarathustra ou Zoroastre, en Perse. Cette religion était fort à la mode au 18e siècle parmi les philosophes qui prétendaient y reconnaître les traits essentiels de la morale tolérante et « naturelle ». Voltaire en avait parlé longuement dans son *Essai sur les Mœurs* (I, 5).

3. La phrase n'est pas claire. Sans doute s'explique-t-elle par celle qui suit : *Dieu exige que la vie se perpétue. En me mariant, je lui ai obéi.*

humain : l'amour me l'a donnée, et la vertu me la rendait chère ; elle n'a point vécu dans la servitude, elle a possédé sans partage le cœur de son époux ; ma faute n'a pas moins fait son bonheur que le mien.

« Pour expier une faute si pardonnable, vous m'avez voulu rendre[1] fourbe et menteur ; vous m'avez voulu forcer à professer vos sentiments sans les aimer et sans y croire : comme si le transfuge de nos lois eût mérité de passer sous les vôtres, vous m'avez fait opter entre le parjure et la mort : et j'ai choisi, car je ne veux pas vous tromper. Je meurs donc, puisqu'il le faut ; mais je meurs digne de revivre et d'animer un autre homme juste. Je meurs martyr de ma religion, sans craindre d'entrer après ma mort dans la vôtre. Puissé-je renaître chez les musulmans pour leur apprendre à devenir humains, cléments, équitables ; car servant le même Dieu que nous servons, puisqu'il n'y en a pas deux, vous vous aveuglez dans votre zèle en tourmentant ses serviteurs, et vous n'êtes cruels et sanguinaires que parce que vous êtes inconséquents.

« Vous êtes des enfants, qui, dans vos jeux, ne savez que faire du mal aux hommes. Vous vous croyez savants, et vous ne savez rien de ce qui est de Dieu. Vos dogmes récents sont-ils convenables à celui qui est et qui veut être adoré de tous les temps ? Peuples nouveaux, comment osez-vous parler de religion devant nous ? Nos rites sont aussi vieux que les astres, les premiers rayons du soleil ont éclairé et reçu les hommages de nos pères[2]. Le grand Zerdust[3], a vu l'enfance du monde ; il a prédit et marqué l'ordre de l'univers : et vous, hommes d'hier, vous voulez être nos prophètes ! Vingt siècles avant Mahomet, avant la naissance d'Ismaël[4] et de son père, les mages étaient antiques ; nos livres sacrés étaient déjà la loi de l'Asie et du monde, et trois grands empires avaient successivement achevé leur long cours sous nos ancêtres, avant que les vôtres fussent sortis du néant[5].

1. Règle : *Il se faut entr'aider.* Voir p. 76, n. 5.

2. Allusion à une croyance de la religion des Parsis d'après laquelle leur religion datait de la création du Monde.

3. Zerdust, forme persane du nom de Zarathoustra ou Zoroastre.

4. Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Abraham, poussé par sa femme Sara, les chassa tous les deux. Ismaël se serait établi dans le désert et aurait eu douze fils, pères des douze tribus des Arabes.

5. Tous ces arguments portent tout aussi bien contre le christianisme que contre le mahométisme. Rousseau, comme tous ceux dont les idées menaçaient, au 18e siècle, la religion ou l'ordre établi, affecte d'attaquer des re

« Voyez, hommes prévenus[1], la différence qui est entre vous et nous. Vous vous dites croyants, et vous vivez en barbares. Vos institutions, vos lois, vos cultes, vos vertus mêmes, tourmentent l'homme et le dégradent : vous n'avez que de tristes devoirs à lui prescrire, des jeûnes, des privations, des combats, des mutilations, des clôtures : vous ne savez lui faire un devoir que de ce qui peut l'affliger et le contraindre : vous lui faites haïr la vie et les moyens de la conserver : vos femmes sont sans hommes, vos terres sont sans culture : vous mangez les animaux[2] et vous massacrez les humains; vous aimez le sang, les meurtres : tous vos établissements[3] choquent la nature, avilissent l'espèce humaine; et sous le double joug du despotisme et du fanatisme, vous l'écrasez de ses rois et de ses dieux.

« Pour nous, nous sommes des hommes de paix, nous ne faisons ni ne voulons aucun mal à rien de ce qui respire, non pas même à nos tyrans; nous leur cédons sans regret le fruit de nos peines, contents de leur être utiles et de remplir nos devoirs. Nos nombreux bestiaux couvrent vos pâturages; les arbres plantés par nos mains vous donnent leurs fruits et leurs ombres; vos terres que nous cultivons vous nourrissent par nos soins; un peuple simple et doux multiplie sous vos outrages, et tire pour vous la vie et l'abondance du sein de la mère commune où vous ne savez rien trouver. Le soleil, que nous prenons à témoin de nos œuvres, éclaire notre patience et vos injustices; il ne se lève point sans nous trouver occupés à bien faire, et en se couchant il nous ramène au sein de nos familles nous préparer à de nouveaux travaux.

« Dieu seul sait la vérité. Si malgré tout cela nous nous trompons dans notre culte, il est toujours peu croyable que nous soyons condamnés à l'enfer, nous qui ne faisons que du bien sur la terre, et que vous soyez les élus de Dieu, vous qui n'y faites que du mal. Quand nous serions dans l'erreur, vous devriez la respecter pour votre avantage. Notre piété vous engraisse, et la vôtre vous consume; nous réparons le mal que vous fait une religion destructive. Croyez-moi, laissez-nous un culte qui vous est utile : crai-

ligions ou des abus étrangers, pour que ses critiques retombent sur la religion et le gouvernement de la France. Ainsi Montesquieu (les *Troglodytes* des *Lettres Persanes*, etc.), Voltaire (*Mahomet, Alzire, Zadig*, etc.).

1. *Prévenus = qui obéissez à des idées préconçues.*

2. Les Guèbres, eux, s'interdisaient l'usage de la viande.

3. *Établissements = ce que vous avez établi.* « *Établissement* signifie aussi fondation, institution » (*Dict.* de Furetière, 1732).

gnez qu'un jour nous n'adoptions le vôtre; c'est le plus grand mal qui vous puisse arriver[1]. » ....

A l'égard des objections sur les sectes particulières dans lesquelles[2] l'univers est divisé, que ne puis-je leur donner assez de force pour rendre chacun moins entêté de la sienne et moins ennemi des autres; pour porter chaque homme à l'indulgence, à la douceur, par cette considération si frappante et si naturelle, que, s'il fût né dans un autre pays, dans une autre secte, il prendrait infailliblement pour l'erreur ce qu'il prend pour la vérité, et pour la vérité ce qu'il prend pour l'erreur! Il importe tant aux hommes de tenir moins aux opinions qui les divisent qu'à celles qui les unissent[3]! Et, au contraire, négligeant ce qu'ils ont de commun, ils s'acharnent aux sentiments particuliers[4] avec une espèce de rage; ils tiennent d'autant plus à ces sentiments, qu'ils semblent moins raisonnables, et chacun voudrait suppléer, à force de confiance, à l'autorité que la raison refuse à son parti. Ainsi, d'accord au fond sur tout ce qui nous intéresse, et dont on ne tient aucun compte, on passe la vie à disputer[5], à chicaner, à tourmenter, à persécuter, à se battre pour les choses qu'on entend le moins, et qu'il est le moins nécessaire d'entendre; on entasse en vain décisions sur décisions; on plâtre en vain leurs contradictions d'un jargon inintelligible; on trouve chaque jour de nouvelles questions à résoudre, chaque jour de nouveaux sujets de querelles, parce que chaque doctrine a des branches infinies, et que chacun, entêté de sa petite idée, croit essentiel ce qui ne l'est point, et néglige l'essentiel véritable. Que si on leur propose des objections qu'ils ne peuvent résoudre, ce qui, vu l'échafaudage de leurs doctrines, devient plus facile de jour en jour, ils se dépitent comme des enfants; et parce qu'ils sont plus attachés à leur parti qu'à la vérité, et qu'ils ont plus

1. Les idées sur la tolérance avaient été énergiquement défendues, et sous toutes les formes, avant 1763, par Montesquieu, Voltaire (*Mahomet*, *Alzire*, *Micromégas*, *Zadig* et bientôt *Traité sur la tolérance*, 1763), le marquis d'Argens (*Lettres Juives*), etc. L'originalité de Rousseau est d'abord qu'il est lui-même un persécuté, ensuite que la tolérance est défendue par un esprit profondément religieux.

*Comparer la vie telle que l'esquisse ce Parsi de Surate aux idées de Rousseau sur le bonheur de l'homme à l'état de nature ou à l'existence que se sont faite M. et Mme de Wolmar (*Extraits*, p. 144).

2. *Dans lesquelles = entre lesquelles.*

3. Ces opinions qui les unissent, Rousseau pensait les avoir réunies dans la *religion naturelle* du Vicaire savoyard.

4. *Ils s'acharnent aux = ils s'attachent avec acharnement aux.*

5. *Disputer = discuter.* Les deux mots sont constamment confondus au 17e et au 18e siècles.

d'orgueil que de bonne foi, c'est sur ce qu'ils peuvent le moins prouver qu'ils pardonnent le moins quelque doute[1].

Ma propre histoire caractérise mieux qu'aucune autre le jugement qu'on doit porter des chrétiens d'aujourd'hui : mais comme elle en dit trop pour être crue, peut-être un jour fera-t-elle porter un jugement tout contraire ; un jour peut-être ce qui fait aujourd'hui l'opprobre de mes contemporains fera leur gloire, et les simples qui liront mon livre diront avec admiration : « Quels temps angéliques ce devait être que ceux où un tel livre a été brûlé comme impie, et son auteur poursuivi comme un malfaiteur ! sans doute alors tous les écrits respiraient la dévotion la plus sublime et la terre était couverte de saints. »

Mais d'autres livres demeureront. On saura, par exemple, que ce même siècle a produit un panégyriste de la Saint-Barthélemi, Français, et, comme on peut bien le croire, homme d'église, sans que ni Parlement ni prélat ait songé même à lui chercher querelle[2]. Alors, en comparant la morale des deux livres et le sort des deux auteurs, on pourra changer de langage et tirer une autre conclusion.

Les doctrines abominables sont celles qui mènent au crime, au meurtre, et qui font des fanatiques. Eh ! qu'y-a-t-il de plus abominable au monde que de mettre l'injustice et la violence en système, et de les faire découler de la clémence de Dieu[3] ? Je m'abstiendrai d'entrer ici dans un parallèle qui pourrait vous déplaire : convenez seulement, Monseigneur, que si la France eût professé la religion du prêtre

1. Rousseau pense sans doute à toutes les querelles théologiques, et plus précisément aux interminables débats qui divisaient les Jansénistes et les Jésuites. Pour donner une idée de la violence de cette querelle au 18e siècle, disons que les Jansénistes imprimaient un journal, *les Nouvelles ecclésiastiques*. Les Jésuites, tout puissants pendant la première moitié du siècle, faisaient traquer les imprimeurs par la police, avec la dernière férocité. Pour déjouer les recherches, l'atelier avait été finalement installé dans une pile de bois sur les quais de la Seine.

2. Ce panégyriste était sans doute l'abbé de Caveirac, auteur de l'*Apologie de Louis XIV et de son Conseil sur la révocation de l'édit de Nantes..... avec une dissertation sur la journée de la Saint-Barthélemy* (1758). Diderot nous dit de lui qu'il « a passé pour un homme de sang, avec lequel il ne fallait pas partager le même toit ». Son livre n'était pas directement une apologie. En 1764, il fut condamné au carcan et au bannissement, pour avoir pris la défense des Jésuites. Rousseau devait le connaître, puisqu'il avait écrit contre ses théories musicales.

3. Rousseau songe sans doute à cette doctrine de l'Inquisition qu'il convenait de brûler les hérétiques sur cette terre pour leur mériter la clémence de Dieu et leur épargner les flammes éternelles de l'enfer.

savoyard, cette religion si simple et si pure, qui fait craindre Dieu et aimer les hommes, des fleuves de sang n'eussent point si souvent inondé les champs français; ce peuple si doux et si gai n'eût point étonné les autres de ses cruautés dans tant de persécutions et de massacres, depuis l'inquisition de Toulouse[1] jusqu'à la Saint-Barthélemi, et depuis les guerres des Albigeois jusqu'aux dragonnades; le conseiller Anne du Bourg n'eût point été pendu pour avoir opiné à la douceur envers les réformés[2]; les habitants de Mérindole et de Cabrière n'eussent point été mis à mort par arrêt du parlement d'Aix[3]; et, sous nos yeux, l'innocent Calas, torturé par les bourreaux, n'eût point péri sur la roue[4].

1. Il est vrai que Dominique, saint espagnol, y eut grande part. Le saint, selon un écrivain de son ordre, eut la charité, prêchant contre les Albigeois, de s'adjoindre de dévotes personnes, zélées pour la foi, lesquelles prissent le soin d'extirper corporellement et par le glaive matériel les hérétiques qu'il n'aurait pu vaincre avec le glaive de la parole de Dieu : « Ob caritatem, « prædicans contra Albienses, in ad- « jutorium sumpsit quasdam devotas « personas, zelantes pro fide, quæ cor- « poraliter illos hæreticos gladio mate- « riali expugnarent, quos ipse gladio « verbi Dei amputare non posset. » (Anton., *in Chron.*, p. III, tit. XXIII, cap. XIV, § 2.) Cette charité ne ressemble guère à celle du vicaire ; aussi a-t-elle un prix bien différent : l'une fait décréter (*) et l'autre canoniser ceux qui la professent.

(Note de Rousseau.)

(*) *Décréter = décréter de prise de corps*, comme Rousseau venait de l'être par l'arrêt du Parlement.

2. Anne du Bourg avait opiné, au Parlement, pour la suspension des mesures contre les hérétiques, le 10 juin 1559. Il fut arrêté le même jour et condamné au bûcher. Par grâce spéciale, il fut d'abord étranglé.

3. Mérindol et Cabrières étaient deux bourgs dont les habitants avaient été massacrés pour leurs doctrines hérétiques, en 1545, sous le règne de François Ier, au moment de la guerre contre les Vaudois.

4. Le supplice était tout récent. Voltaire allait prendre l'affaire en main. Notons pour être strictement impartial qu'on a étudié à nouveau, il y a quelques années, les pièces du procès, que rien ne prouvait la culpabilité de Calas, mais qu'il y a pourtant dans ces pièces, affirme-t-on, de vagues présomptions.

LE CONTRAT SOCIAL[1] (1762)

[En se dégageant des réalités historiques, Rousseau a voulu substituer à la puissance des faits, celle d'une construction logique rigoureuse. Il est donc très difficile de donner des extraits du *Contrat*. Les idées de Rousseau deviennent le plus souvent banales, arbitraires ou obscures, quand on les sépare de ce qui les précède en les rendant nécessaires. Nous avons préféré donner intégralement les trois premiers chapitres.]

LIVRE I

Je veux chercher si, dans l'ordre civil[2], il peut y avoir quelque règle d'administration légitime et sûre, en prenant les hommes tels qu'ils sont, et les lois telles qu'elles peuvent être[3]. Je tâcherai d'allier toujours, dans cette recherche, ce que le droit permet avec ce que l'intérêt prescrit, afin que la justice et l'utilité ne se trouvent point divisées.

J'entre en matière sans prouver l'importance de mon sujet. On me demandera si je suis prince ou législateur pour écrire sur la politique. Je réponds que non, et que c'est pour cela que j'écris sur la politique. Si j'étais prince ou législateur, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire ; je le ferais, ou je me tairais.

Né citoyen d'un Etat libre[4], et membre du souverain[5], quelque faible influence que puisse avoir ma voix dans les affaires publiques, le droit d'y voter suffit pour m'imposer le devoir de m'en instruire[6] : heureux, toutes les fois que je médite sur les gouvernements, de trouver tou-

1. Voir l'*Introduction*, p. 51.

2. *Dans l'ordre civil = dans l'organisation de la cité* (du latin *civilis*). Sens très différent de celui qui vaut, par exemple, dans l'expression *le droit civil*.

3. Formule très importante et qui marque bien que la construction de Rousseau est toute théorique et logique. Montesquieu, au contraire, partait « du droit positif des gouvernements établis ». (Voir l'*Introduction*, p. 52.)

4. Genève.

5. *Souverain = corps ou autorité qui exerce la puissance souveraine*. Sens constant dans le *Contrat Social*.

6. C'est le devoir de tout citoyen dans un pays de suffrage universel, et ce devoir a encore besoin d'être redit.

jours dans mes recherches de nouvelles raisons d'aimer celui de mon pays[1] !

Chapitre I. — *Sujet de ce premier Livre.*

L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux[2]. Comment ce changement s'est-il fait? Je l'ignore. Qu'est-ce qui peut le rendre légitime? Je crois pouvoir résoudre cette question.

Si je ne considérais que la force, et l'effet[3] qui en dérive, je dirais : « Tant qu'un peuple est contraint d'obéir, et qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut secouer le joug, et qu'il le secoue, il fait encore mieux : car, recouvrant sa liberté par le même droit qui la lui a ravie[4], ou il est fondé à la reprendre, ou on ne l'était point à la lui ôter. » Mais l'ordre social est un droit sacré qui sert de base à tous les autres. Cependant ce droit ne vient point de la nature ; il est donc fondé sur des conventions. Il s'agit de savoir quelles sont ces conventions. Avant d'en venir là, je dois établir ce que je viens d'avancer.

Chapitre II. — *Des premières Sociétés.*

La plus ancienne de toutes les sociétés, et la seule naturelle[5], est celle de la famille : encore les enfants ne restent-ils liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfants, exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père ; le père, exempt des soins qu'il devait aux enfants, rentrent tous également dans l'indépendance. S'ils continuent de rester unis, ce n'est plus naturellement, c'est

1. Affirmation sincère. Et d'ailleurs, Rousseau espérait que le *Contrat Social* serait bien accueilli à Genève. Il fit pour cela toutes les avances. Mais l'ouvrage fut condamné.

2. Voir par exemple les *Extraits*, p. 227.

3. *Effet* = *résultat*. Sens constant aux 17e et 18e siècles.

4. C'est-à-dire *le droit du plus fort*.

5. Rousseau ne veut pas dire *la seule conforme à la nature*, mais la seule que la nature nous impose *nécessairement* pour la loi de conservation de l'espèce. Quand les soins nécessaires pour faire vivre les enfants deviennent inutiles, il n'y a plus de nécessité à ce que la famille se continue. Elle peut se séparer, comme chez les animaux, sans que l'homme disparaisse.

volontairement ; et la famille elle-même ne se maintient que par convention.

Cette liberté commune est une conséquence de la nature de l'homme. Sa première loi est de veiller à sa propre conservation : ses premiers soins sont ceux qu'il se doit à lui-même ; et sitôt qu'il est en âge de raison, lui seul étant juge des moyens propres à le[1] conserver, devient par là son propre maître.

La famille est donc, si l'on veut, le premier modèle des sociétés politiques : le chef est l'image du père, le peuple est l'image des enfants ; et tous, étant nés égaux et libres, n'aliènent leur liberté que pour leur utilité[2]. Toute la différence est que, dans la famille, l'amour du père pour ses enfants le paye des soins qu'il leur rend ; et que, dans l'Etat, le plaisir de commander supplée à cet amour que le chef n'a pas pour ses peuples[3].

Grotius[4] nie que tout pouvoir humain soit établi en faveur de ceux qui sont gouvernés : il cite l'esclavage en exemple. Sa plus constante manière de raisonner est d'établir toujours le droit par le fait[5]. On pourrait employer une méthode plus conséquente[6], mais non plus favorable aux tyrans.

Il est donc douteux, selon Grotius, si le genre humain appartient à une centaine d'hommes, ou si cette centaine d'hommes appartient au genre humain : et il paraît, dans tout son livre, pencher pour le premier avis : c'est aussi le sentiment de Hobbes[7]. Ainsi voilà l'espèce humaine divisée en troupeaux de bétail, dont chacun a son chef, qui le garde pour le dévorer.

1. *Le conserver = se conserver lui-même.*

2. Tout cela n'est que raisonnement logique. Rousseau veut tout ignorer des conditions historiques où la famille s'est constituée. On sait par exemple que dans les premiers groupements familiaux, le chef était non le père, mais la mère (*matriarcat* et non *patriarcat*).

3. Noter l'ironie féroce de la phrase ; la sensibilité de Rousseau frémit à travers sa froideur logique.

4. Jurisconsulte hollandais du 17e siècle (son *Traité du droit de la guerre et de la paix* avait été traduit à nouveau en 1724 et réédité en 1729, 1746, 1759). Les passages cités par Rousseau sont au livre III.

5. « Les savantes recherches sur le droit public ne sont souvent que l'histoire des anciens abus ; et on s'est entêté mal à propos quand on s'est donné la peine de les trop étudier. » (*Traité des intérêts de la France avec ses voisins*, par M. le marquis d'Argenson, imprimé chez Rey, à Amsterdam.) Voilà précisément ce qu'a fait Grotius. (*Note de Rousseau.*)

6. *Plus conséquente = plus logique.*

7. Philosophe anglais du 17e siècle. Ses deux livres les plus célèbres sont ceux *Du Citoyen* et le *Léviathan.*

Comme un pâtre est d'une nature supérieure à celle de son troupeau, les pasteurs d'hommes, qui sont leurs chefs, sont aussi d'une nature supérieure à celle de leurs peuples. Ainsi raisonnait, au rapport de Philon[1], l'empereur Caligula, concluant assez bien de cette analogie que les rois étaient des dieux, ou que les peuples étaient des bêtes.

Le raisonnement de ce Caligula revient à celui de Hobbes et de Grotius. Aristote, avant eux tous avait dit aussi[2] que les hommes ne sont point naturellement égaux, mais que les uns naissent pour l'esclavage, et les autres pour la domination.

Aristote avait raison ; mais il prenait l'effet pour la cause. Tout homme né dans l'esclavage naît pour l'esclavage, rien n'est plus certain. Les esclaves perdent tout dans leurs fers, jusqu'au désir d'en sortir ; ils aiment leur servitude comme les compagnons d'Ulysse aimaient leur abrutissement[3]. S'il y a donc des esclaves par nature, c'est parce qu'il y a eu des esclaves contre nature. La force a fait les premiers esclaves, leur lâcheté les a perpétués[4].

Je n'ai rien dit du roi Adam, ni de l'empereur Noé, père de trois grands monarques qui se partagèrent l'univers, comme firent les enfants de Saturne, qu'on a cru reconnaître en eux. J'espère qu'on me saura gré de cette modération ; car, descendant directement de l'un de ces princes, et peut-être de la branche aînée, que sais-je si, par la vérification des titres, je ne me trouverais point le légitime roi du genre humain ? Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir qu'Adam n'ait été souverain du monde, comme Robinson de son île, tant qu'il en fut le seul habitant, et ce qu'il y avait de commode dans cet empire était que le monarque, assuré sur son trône, n'avait à craindre ni rébellion, ni guerres, ni conspirateurs[5].

1. Ecrivain juif d'Alexandrie (mort vers 54 ap. J.-C.) qui avait écrit un *Traité de la Vie contemplative*.

2. Aristote. *Politique*, I, 1.

3. Voyez un petit traité de Plutarque intitulé : *Que les bêtes usent de la raison. (Note de Rousseau.)*

Allusion à la fable de l'*Odyssée* où les compagnons d'Ulysse sont changés en bêtes par Circé et refusent de reprendre la forme humaine.

4. Rousseau devance certaines théories modernes de l'hérédité et de la criminalité. Il est prouvé que les défauts et les vices de certains individus comme de certains êtres sont une conséquence souvent nécessaire des ancêtres qu'ils ont et du milieu où ils ont vécu.

5. Sur le ton ironique de Rousseau, voir la note précédente p. 277, n. 3.

* Comparer l'indignation contenue de Rousseau et le ton de son style avec le ton et le style du *Premier Discours* (*Extraits*, p. 66).

Chapitre III. — *Du Droit du plus fort.*

Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit, et l'obéissance en devoir. De là le droit du plus fort[1]; droit pris ironiquement en apparence, et réellement établi en principe[2]. Mais ne nous expliquera-t-on jamais ce mot ? La force est une puissance physique; je ne vois point quelle moralité peut résulter de ses effets. Céder à la force est un acte de nécessité, non de volonté ; c'est tout au plus un acte de prudence. En quel sens pourra-ce être un devoir ?

Supposons un moment ce prétendu droit. Je dis qu'il n'en résulte qu'un galimatias inexplicable; car, sitôt que c'est la force qui fait le droit, l'effet change avec la cause : toute force qui surmonte la première succède à son droit. Sitôt qu'on peut désobéir impunément, on le peut légitimement; et puisque le plus fort a toujours raison, il ne s'agit que de faire en sorte qu'on soit le plus fort. Or, qu'est-ce qu'un droit qui périt quand la force cesse ? S'il faut obéir par force, on n'a pas besoin d'obéir par devoir ; et si l'on n'est plus forcé d'obéir, on n'y est plus obligé. On voit donc que le mot de *droit* n'ajoute rien à la force; il ne signifie ici rien du tout[3].

Obéissez aux puissances. Si cela veut dire : Cédez à la force, le précepte est bon, mais superflu; je réponds qu'il ne sera jamais violé. Toute puissance vient de Dieu, je l'avoue[4] ; mais toute maladie en vient aussi : est-ce à dire qu'il soit défendu d'appeler le médecin ? Qu'un brigand me surprenne au coin d'un bois, non seulement il faut par force donner la bourse ; mais, quand je pourrais la soustraire, suis-je en conscience obligé de la donner ? car enfin le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Convenons donc que force ne fait pas droit, et qu'on n'est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes. Ainsi ma question primitive revient toujours.

1. C'est ainsi que Hobbes l'avait établi.

2. C'est-à-dire qu'on semble seulement railler quand on parle du droit du plus fort, mais qu'en fait, en principe, on prétend constamment transformer en *droit* les abus de la force.

3. Le raisonnement est concis et pressant. Il peut se résumer dans la phrase : « S'il faut obéir par force, etc. ».

4. C'était la théorie du « droit divin ». On voit par quel détour ironique Rousseau lui répond.

Chapitre IV. — *De l'Esclavage.*

Puisque aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable, et puisque la force ne produit aucun droit, restent donc les conventions pour base de toute autorité légitime parmi les hommes.

.....

[On voit que, dans tout ce début, Rousseau cherche ce qui fonde en *droit* le fait que les hommes renoncent à leur liberté et obéissent à une autorité. Ce n'est pas le droit du plus fort. Le ch. IV montre que ce n'est pas davantage la *vente* faite par un peuple de sa liberté à un maître. Un particulier peut, dit Grotius, aliéner sa liberté et se rendre esclave d'un maître. Rousseau démontre qu'il ne peut en être de même pour une nation. « Le droit d'esclavage est nul, non seulement parce qu'il est illégitime, mais parce qu'il est absurde et ne signifie rien. Ces mots, *esclave* et *droit*, sont contradictoires ; ils s'excluent mutuellement ». Il faut donc (ch. V) remonter « à une première convention ». Cette convention, c'est ce que Rousseau appelle le « Contrat social » qui, logiquement, se réduit à cette formule : « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout ». (Pour l'explication, voir l'*Introduction*, p. 52). Le reste de l'ouvrage étudie les raisons qui justifient cette formule, ses avantages et ses conséquences. L'effort de rigueur et de concision logiques y conduit souvent Rousseau à des obscurités et à des contradictions apparentes. Disons seulement qu'il recherche avec soin les moyens qui empêcheront la « volonté générale » de se corrompre et de servir, non l'intérêt de la nation, mais les ambitions d'une majorité oppressive. Toutes les puissances de l'éducation, du patriotisme, des mœurs publiques et de la religion devront former et développer chez le citoyen les vertus civiles, l'abnégation devant l'intérêt de tous. On ne reculera pas même devant cette intolérance qui permet aux citoyens de construire en eux-mêmes le système métaphysique qui leur plaît, mais les oblige sous les peines les plus sévères, même la mort, à se conformer dans leurs paroles et leurs actes à un Credo religieux et moral commun à toute la cité. Enfin le gouvernement, le « pouvoir exécutif » devra être organisé selon des principes méticuleux et compliqués qui feront de lui le défenseur des mœurs et de la volonté générale et empêcheront toute tentative de corruption et de tyrannie. Cette organisation politique est ébauchée dans les livres III et IV.]

LES CONFESSIONS [1] (1781-1788)

LES RÊVERIES — LA CORRESPONDANCE

Extraits.

[La *Biographie* de notre *Introduction* servira à relier ces extraits. Nous avons dit (p. 11) que nous disposions les *Confessions*, les *Rêveries* et la *Correspondance* de manière à raconter dans l'ordre chronologique la vie de Rousseau. Nous y joignons des fragments pittoresques des *Souvenirs* de Bernardin de Saint-Pierre sur Rousseau. Ils nous font connaître de la façon la plus vivante l'existence de Jean-Jacques pendant ses dernières années.]

Le Caractère de Rousseau peint par lui-même.

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment, plus prompt que l'éclair, vient remplir mon âme ; mais au lieu de m'éclairer, il me brûle et m'éblouit. Je sens tout et je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide [2], il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr [3], de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellents impromptus à loisir, mais sur le temps [4] je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferais une fort jolie conversation

1. Voir l'*Introduction*, p. 54.

2. On pourra comparer ceci avec ce que Rousseau écrivait de lui-même, vers 1761, dans un fragment destiné à un *Portrait* resté inachevé : « l'appareil du travail me décourage ; si je m'assieds pour écrire, je ne trouve rien et la nécessité d'avoir de l'esprit me l'ôte ».

3. Rousseau, dans un premier manuscrit des *Confessions* (publié par M. Th. Dufour dans les *Annales J.-J. Rousseau*, 1909), avait d'abord écrit : « le tact sûr ». Il a corrigé, en se souvenant qu'il avait noté sur lui-même dans son livre bien des maladresses.

4. *Sur le temps* = *sur le moment.*

par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un duc de Savoie qui se retourna, faisant route, pour crier : « A votre gorge, marchand de Paris ! », je dis : « Me voilà[1]. »

Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté ; elles y circulent sourdement, elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changements de scène il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable et qui dure assez longtemps ; toutes les décorations sont entremêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine, on croit que tout va renverser[2], cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque et l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avais su premièrement[3] attendre, et puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé.

De là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits, raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée[4]. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de

1. L'anecdote est racontée dans les *Illustres proverbes* (1665). Le duc de Savoie étant à Paris reçut une réponse fort grossière d'un marchand qui ne le connaissait pas. Il sortit sans y faire attention et sans lui répondre. Puis, à sept ou huit lieues de Lyon, il y songea brusquement pour crier sa réponse. *Me voilà = C'est mon caractère.*

2. *Renverser = se renverser.* Sens fréquent au 17e siècle. Le *Dict.* de Féraud (1787) dit que l'usage n'admet plus cet emploi.

3. *Premièrement attendre = commencer par attendre.*

4. L'aveu est exact. On possède par exemple de la *Nouvelle Héloïse* un premier brouillon surchargé d'innombrables corrections (et qui n'était pas le premier), un deuxième brouillon différent, une copie pour Mme de Luxembourg différente de ce deuxième brouillon ; le texte imprimé a été à nouveau corrigé par Rousseau sur une troisième copie et sur les épreuves. Il y a en outre à la bibliothèque de la Sorbonne des brouillons sur feuilles volantes, à Neuchâtel, une ébauche au crayon de la lettre I, II, au verso d'un fragment de *Mon Portrait.*

le donner à la presse[1]. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier ; c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois[2], c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau : l'on peut juger avec quelle lenteur, surtout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, et qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur[3]. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les lettres, genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, et dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou, si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir ; ma lettre est un long et confus verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit[4].

Non seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir[5]. J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur : cependant je ne sais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance ; rien ne m'échappe[6]. Alors, sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé ; et il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon esprit, seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à propos, il faut penser à la fois et sur-le-champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances, dont je

1. A la presse de l'imprimeur.

2. Comparer un fragment de *Mon Portrait* : « Je ne fais jamais rien qu'à la promenade, la campagne est mon cabinet ».

* Etudier l'influence de cette méthode de composition sur le sentiment de la nature chez Rousseau et le décor de ses œuvres.

3. Rousseau avait d'abord écrit « vingt vers ».

4. Pour toutes ses lettres importantes, Rousseau faisait des brouillons très corrigés et dont un bon nombre subsiste à la bibliothèque de Neuchâtel.

5. *Recevoir = recevoir des spectacles qui devraient me les suggérer.* Rousseau avait d'abord écrit « former ».

6. *Vérifier cette affirmation en étudiant les scènes de la *Nouvelle Héloïse* ou de l'*Emile*, par exemple, pp. 123, 134, 142, etc.

suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle ; car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là ; il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus, ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent ; encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues : il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête à tête, il y a un autre inconvénient que je trouve pire, la nécessité de parler toujours : quand on vous parle il faut répondre, et si l'on ne dit mot il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur-le-champ et toujours[1]. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que, pour payer plus tôt ma dette, j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées, trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer[2]. . . . .

Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment, n'étant pas un sot, j'ai cependant souvent passé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma physionomie et mes yeux promettent davantage, et que cette attente frustrée rend plus choquante aux autres ma stupidité. Ce détail, qu'une occasion particulière a fait naître[3], n'est pas inutile à ce qui doit suivre. Il contient la clef de bien des choses extraordinaires qu'on m'a vu faire et qu'on attribue à une humeur sauvage que je

1. Dans sa première version, Rousseau avait poussé les choses encore plus au tragique : « je sens une angoisse, une sueur froide ; des nuages obscurs troublent mon cerveau ».

2. C'est donc en partie pour ces raisons personnelles que Rousseau a condamné avec acharnement les conversations mondaines. Il a donné à Emile non sa gaucherie et ses « balourdises », mais le dédain des entretiens de société et de ceux qui y brillent. (Voir les *Extraits*, p. 244.)

3. Cette occasion, que racontent les *Confessions*, est le jugement très sévère porté sur lui par un parent de Mme de Warens, M. d'Aubonne.

n'ai point. J'aimerais la société comme un autre si je n'étais sûr de m'y montrer non seulement à mon désavantage, mais tout autre que je ne suis[1]. Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher est précisément celui qui me convenait. Moi présent, on n'aurait jamais su ce que je valais, on ne l'aurait pas soupçonné même ; et c'est ce qui est arrivé à Mme Dupin, quoique femme d'esprit, et quoique j'aie vécu dans sa maison plusieurs années : elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce temps-là[2]. (*Confessions*. I, 3.)

Extrait d'une Lettre a M. de Malesherbes du 4 Janvier 1762[3].

Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes. Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi qu'avec ceux que je vois dans le monde[4], et la société dont mon imagination fait les frais dans ma retraite achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées[5]. Vous me supposez malheureux et consumé de mélancolie. O Monsieur ! combien vous vous trompez ! C'est à Paris que je l'étais, c'est à Paris qu'une bile noire rongeait mon cœur, et l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y suis resté[6]. Mais, Monsieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma solitude : ou je

1. * Etudier dans quelle mesure cet aveu peut expliquer, par des raisons très étrangères à la philosophie, les idées de Rousseau sur l'état de nature et la corruption de la vie sociale.

2. Corancez a raconté l'anecdote : « Mme Dupin, chez laquelle il demeurait, lui parlait un soir, au coin du feu, de l'effet qu'avait produit cet ouvrage [le Premier *Discours*] : Mais dites-moi donc, M. Rousseau, qui aurait pu deviner cela de vous ? » (Cité par Th. Dufour, *Annales J.-J. Rousseau*, 1908).

* Expliquer (en se servant de l'*Introduction*, pp. 24-25 et suiv.), comment il se fait que, malgré tout cela, tant de grandes dames se soient si vivement attachées à Rousseau.

3. Nous réunissons ces divers passages parce qu'ils complètent le portrait que Rousseau nous a fait de lui-même.

4. * Comparer avec le goût de La Fontaine pour la solitude et la distraction proverbiale qu'il apportait dans la vie courante et dans les salons.

5. On rapprochera ce passage de celui où Rousseau raconte comment il composa la *Nouvelle Héloïse* (*Extraits*, pp. 114 et suiv.).

6. Les deux *Discours*, dont le second fut pourtant composé à Saint Germain.

me suis trompé, ou vous sentirez dans ces derniers une certaine sérénité d'âme qui ne se joue point[1], et sur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver vous a pu faire porter un jugement contraire[2], mais il est facile à voir que cette agitation n'a point son principe dans ma situation actuelle, mais dans une imagination déréglée, prête à s'effaroucher sur tout, et à porter tout à l'extrême. Des succès continus m'ont rendu sensible à la gloire[3] et il n'y a point d'homme ayant quelque hauteur d'âme et quelque vertu qui pût penser, sans le plus mortel désespoir, qu'après sa mort on substituerait sous son nom à un ouvrage utile un ouvrage pernicieux, capable de déshonorer sa mémoire, et de faire beaucoup de mal. Il se peut qu'un tel bouleversement ait accéléré le progrès de mes maux ; mais, dans la supposition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'est point sûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reste de l'ouvrage à la nature[4].

Longtemps je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes ; je l'attribuais au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai, et, par contre-coup, à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyais mériter[5]. Mais quand, après avoir barbouillé du papier, j'étais bien sûr même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot ; quand je me suis vu recherché de tout le monde, et honoré de beaucoup plus de considération que ma plus ridicule vanité n'en eût osé prétendre[6], et que, malgré cela, j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venait d'une autre cause, et que ces espèces de jouissances n'étaient point celles qu'il me fallait.

Quelle est donc enfin cette cause ? Elle n'est autre que cet indomptable esprit de liberté que rien n'a pu vaincre,

1. *Se joue* = *s'affecte*.

2. Rousseau, par suite de retards des imprimeurs, s'était imaginé qu'un complot, formé par les Jésuites, avait décidé de s'opposer à l'impression de l'*Émile* pour ne le publier qu'après sa mort et complètement défiguré. En écrivant à Moultou, il s'accusera à ce sujet « d'aveuglement » et de « sombre humeur ».

3. Non pas à la gloire *littéraire*, mais à celle du *moraliste*. La suite l'explique.

4. Allusion à un projet de suicide. Voir sur le suicide la lettre de la *Nouvelle Héloïse*, p. 138.

5. Plus tard, Rousseau reviendra sur sa timidité et sa gaucherie, dans les *Confessions*. Voir l'*Extrait* précédent, rédigé en 1766.

6. Règle : *Il* se *faut entr'aider*. (Voir p. 76, n. 5)

et devant lequel les honneurs, la fortune, et la réputation même, ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse[1]; mais cette paresse est incroyable: tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile[2] lui sont insupportables; un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle; on suit son cœur, et tout est fait. Voilà encore pourquoi, j'ai toujours tant redouté les bienfaits[3], car tout bienfait exige reconnaissance, et je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnaissance est un devoir. En un mot, l'espèce de bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente[4], je consentirais cent fois plutôt à ne jamais rien faire qu'à faire quelque chose malgré moi; et j'ai cent fois pensé que je n'aurais pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là.

Extrait de la Lettre a M. de Malesherbes du 12 Janvier 1762.

Une âme paresseuse qui s'effraye de tout soin[5], un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère, et ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette opposition par des principes[6], elle existe pourtant; je

1. Règle : *Faire leçon.* (Voir p. 76, n. 5).

2. *Civile = en société* (latin *civilis*). Sens constant du mot dans le *Contrat Social*.

3. Rousseau est sincère. Il refusait les bienfaits avec une mauvaise humeur farouche. Bernardin de Saint-Pierre avait apporté de l'île Bourbon une balle de café. Il en envoya à Jean-Jacques un paquet, et Jean-Jacques lui répondit : « Choisissez de reprendre votre café ou de ne plus nous voir ».

4. Rousseau a mené une vie fort active tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel. Il faut comprendre qu'il redoute la vie où certaines formes d'activité nous sont imposées par le métier et les circonstances.

5. *Soin = occupation* (sens du latin *cura*).

6. C'est-à-dire : « *quoique je ne puisse résoudre par des principes raisonnés cette opinion contradictoire que j'ai de moi-même* »

la sens, rien n'est plus certain, et j'en puis du moins donner par les faits une espèce d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jeté dans la lecture. A six ans, Plutarque me tomba sous la main ; à huit, je le savais par cœur ; j'avais lu tous les romans ; ils m'avaient fait verser des seaux de larmes avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De là se forma dans le mien ce goût héroïque et romanesque[1] qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, et qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui ressemblait à mes folies. Dans ma jeunesse, que[2] je croyais trouver dans le monde les mêmes gens que j'avais connus dans mes livres, je me livrais sans réserve à quiconque savait m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe[3]. J'étais actif, parce que j'étais fou ; à mesure que j'étais détrompé, je changeais de goûts, d'attachements, de projets[4], et dans tous ces changements, je perdais toujours ma peine et mon temps, parce que je cherchais toujours ce qui n'était point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu à peu l'espoir de le trouver et par conséquent le zèle de le chercher[5]. Aigri par les injustices que j'avais éprouvées, par celles dont j'avais été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple et la force des choses m'avaient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains ; et, sentant que je ne trouverais point au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu à peu détaché de la société des hommes et je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle[6] m'a d'autant plus charmé, que je la pouvais cultiver sans peine, sans risque, et la trouver toujours sûre et telle qu'il me la fallait.

1. Il faut comprendre que ces romans étaient l'*Astrée*, les romans de la Calprenède, Gomberville, Mlle de Scudéry, etc., remplis d'aventures héroïques et romanesques.

2. *Que = où.* Règle : *A l'heure que je parle.* Voir p. 80, n. 3.

3. Par exemple Bâcle (voir les *Extraits : La Fontaine de Héron*) ou le faux archimandrite qu'il accompagne en Suisse. A Motiers-Travers, il se lia étroitement avec un baron de Sautterlheim dont il pensait le plus grand bien et qui se révéla comme un chevalier d'industrie et un débauché.

4. Tout ceci est largement confirmé par la vie vagabonde et instable de Rousseau (Voir l'*Introduction*, pages 20 et suivantes.)

5. * Comparer ce caractère, cette instabilité d'humeur et ces projets changeants avec la vie de Chateaubriand avant la Révolution, dans les *Extraits Canat*, H. Didier, éd.

6. Sur l'emploi de *laquelle* (*situation*), Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 183.

Extrait d'une Lettre a M. de Malesherbes du 26 Janvier 1762.

Je ne saurais vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est encore ce qui m'afflige. Oh ! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers ! chacun voudrait s'en faire un semblable ; la paix régnerait sur la terre ; les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants quand nul n'aurait intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul ? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, et d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur ; mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices et j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités [1].

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, et que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent, en songeant aux divers évènements de ma vie ; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quel temps croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi [2]. Ce sont ceux de ma retraite ; ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante [3], avec mon chien bien aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière

1. * Comparer ceci et ce qui suit avec ce que nous dit Lamartine de ses promenades et rêveries de jeunesse dans la *Préface* des *Méditations* et les *Souvenirs et Portraits*.

2. Quand Rousseau rédigera le livre 6 (Ire partie) des *Confessions* (après 1766), il se souviendra pourtant avec un bonheur sans mélange de son séjour aux Charmettes. La vérité est qu'il l'a embelli et que sa phrase est juste : il fut « trop mêlé d'amertume ». (Voir *Introduction*, pp. 17 et 25.)

3. Thérèse Levasseur.

et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin[1], quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres, ni visites, n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps[2], je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate[3], pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver[4], mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : « Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! » J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères[5] frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds[6], tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : « Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux[7]. »

1. * Comparer ce passage avec celui des *Confessions* (I, 6) qui raconte le séjour aux Charmettes : « Je me levais tous les matins avant le soleil, etc. »

2. Rapprocher du passage qui explique le dégoût de Rousseau pour toute activité qui lui était imposée, p. 287.

3. Son chien.

4. On raconte que, pour fuir ainsi les visiteurs, Rousseau, à l'île Saint-Pierre, s'était ménagé des sièges au milieu des arbres.

5. L'expression, d'un pittoresque pourtant bien simple, avait frappé les contemporains. Le marquis de Mirabeau la cite dans une lettre à Rousseau. Rousseau l'avait d'abord notée au hasard d'un feuillet qui se trouve encore à la bibliothèque de Neuchâtel.

6. Rousseau était par là tout préparé à aimer la botanique, à laquelle il fut initié par son ami Divernois, à Motiers-Travers.

7. Parole de l'*Evangile*.

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne, je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie[1], et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes[2]. Oh ! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle, et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant pour me livrer, sans distraction, aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois la contrister tout à coup. Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin[3]. Hé bien, Monsieur, cela même était jouissance[4], puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très vif, et d'une tristesse attirante[5], que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit

1. *Un siècle d'or = un âge d'or.* Rousseau s'est toujours complu à cette chimère. Voir le passage où il pensait à l'Arcadie pour décor à la *Nouvelle Héloïse*, p. 116.

2. On comparera tout ce passage à celui des *Confessions*, p. 304.

3. Il y a quelque chose de cela dans Pascal (théorie du « divertissement ») et chez tous les moralistes chrétiens. Mais l'accent, le frémissement de sensibilité est neuf et le romantisme, pour une part, vient de là. Comparer Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme* : « Il est certain que notre âme demande éternellement... l'univers entier ne la satisfait point », — dans l'*Essai sur les Révolutions* : « Je l'ai sentie aussi cette soif vague de quelque chose... un cœur miné d'un désir inconnu, etc. ». Comparer également Lamartine (*l'Isolement*) :

Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre [séjour.

4. Règle : *Faire leçon.* Voir p. 103, n. 4.

5. * Cette tristesse attirante, elle aussi, est éminemment romantique. L'étudier en rapprochant les pages 154 et suiv.

perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas, je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier[1] quelquefois: « O grand Être! ô grand Être! » sans pouvoir dire ni penser rien de plus[2].

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; et quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas assez mis à profit ma journée, je pensais en pouvoir jouir davantage encore; et, pour réparer le temps perdu, je me disais: « Je reviendrai demain. »

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content; je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets[3], mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur ma terrasse. Je soupais de grand appétit dans mon petit domestique[4]; nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous. Mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi. Ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour; j'étais bien différent quand j'avais vu de la compagnie: j'étais rarement content des autres, et jamais de moi[5]. Le soir, j'étais grondeur et taciturne: cette remarque est de ma gouvernante[6], et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin,

1. *Ecrier* = *s'écrier*. Règle:

Veux-tu que de sa mort je t'écoute [vanter (= te vanter).

Voir p. 114, n. 3.

2. * Comparer cette extase religieuse avec la religion de Chateaubriand (*Génie du Christianisme*) ou celle de Lamartine (*Premières Méditations*).

3. C'est-à-dire: *à l'impression que les objets faisaient sur moi.*

4. « *Le domestique* = l'intérieur de la maison, le ménage » (*Dict.* de Féraud, 1787).

5. * En chercher les raisons en se reportant au passage cité p. 283 et suiv.

6. Thérèse Levasseur.

après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette[1], je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennuis, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté[2] ; désormais, je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi ; et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction[3].

Le Voyage de Turin (1728).

(Voir la *Biographie*, pp. 16-17.)

Nul accident ne troubla mon voyage : j'étais dans la plus heureuse situation de corps et d'esprit où j'aie été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi et aux autres[4] ; j'étais dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations[5], et embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avait un objet qui la rendait moins errante et fixait mon imagination. Je me regardais comme l'ouvrage, l'élève, l'ami de M^me^ de Warens. Les choses obligeantes qu'elle m'avait dites, l'intérêt si tendre qu'elle avait paru prendre à moi, ses regards charmants, qui me semblaient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiraient,

1. L'épinette était plus petite que le clavecin, instrument qui a précédé le piano et où les sons étaient produits par des tuyaux de plumes qui grattaient les cordes.

2. Rousseau était alors fréquemment souffrant de la maladie de vessie que son imagination empirait.

3. C'est-à-dire la mort. Rousseau y songeait constamment. Voir p. 141, n. 2.

4. *Aux = dans les.* Cf. Règle : *A quelle utilité ?* p. 65, n. 3.

5. Rousseau avait déjà employé cette heureuse métaphore. Voir p. 225, n. 1.

tout cela nourrissait mes idées durant la marche, et me faisait rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troublait ces rêveries[1]. M'envoyer à Turin, c'était, selon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avais plus de souci sur moi-même ; d'autres s'étaient chargés de ce soin. Ainsi je marchais légèrement, allégé de ce poids ; les jeunes désirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets remplissaient mon âme. Tous les objets que je voyais me semblaient les garants de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginais des festins rustiques ; dans les prés, de folâtres jeux ; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche ; sur les arbres, des fruits délicieux ; sur les montagnes, des cuves de lait et de crème, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où[2]. Enfin rien ne frappait mes yeux sans porter[3] à mon cœur quelque attrait de jouissance[4]. La grandeur, la variété, la beauté réelle du spectacle, rendaient cet attrait digne de la raison ; la vanité même y mêlait sa pointe. Si jeune aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, suivre Annibal à travers les monts, me paraissait une gloire au-dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes et bonnes, un grand appétit et de quoi le contenter ; car en vérité ce n'était pas la peine de m'en faire faute, et sur le dîner de M. Sabran, le mien ne paraissait pas[5].

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis et de peine que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage ; car le pas de M^me^ Sabran, sur lequel il fallait régler le nôtre, n'en fit qu'une longue promenade. Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, surtout pour les montagnes et pour les voyages pédestres[6]. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, et toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter, m'ont forcé de faire le monsieur et de prendre des voitures ; les soucis rongeants, les embarras, la gêne, y sont montés avec moi ; et dès lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne sentais que le plaisir d'aller, je n'ai plus senti que le

1. On rapprochera de ceci le passage où Rousseau condamne la prévoyance. Voir p. 179.

2. * Comparer ce passage avec le *Si j'étais riche* (p. 249) et la *Vie au château de Wolmar* (p. 144) et en marquer les ressemblances ou différences.

3. *Porter* = *apporter*. Règle : *Tenir* = *obtenir*. Voir p. 99, n. 3.

4. *Quelque attrait de jouissance* = *L'attrait de quelque jouissance*.

5. Rousseau faisait le voyage sous la garde de M. et M^me^ Sabran. M. Sabran avait, dit-il, un merveilleux appétit.

6. A rapprocher des « Voyages à pied » (p. 256).

besoin d'arriver[1]. J'ai cherché longtemps, à Paris, deux camarades du même goût que moi qui voulussent consacrer chacun cinquante louis de sa bourse et un an de son temps à faire ensemble, à pied, le tour de l'Italie, sans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un sac de nuit. Beaucoup de gens se sont présentés, enchantés de ce projet en apparence, mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne, dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet[2]. Je me souviens que, parlant avec passion de ce projet avec Diderot et Grimm, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite : mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel Grimm ne trouvait rien de si plaisant que de faire faire à Diderot beaucoup d'impiétés, et de me faire fourrer à l'inquisition à sa place[3].

Mon regret d'arriver si vite à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, et par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi, car déjà les fumées de l'ambition me montaient à la tête[4]; déjà je me regardais comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprenti : j'étais bien loin de prévoir que dans peu j'allais être fort au-dessous.

La Fontaine de Héron[5] (1729).

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon espèce, je ne les aimais pas et n'en avais jamais voulu voir aucun. Mais j'avais vu quelques Genevois qui ne l'étaient pas, entre autres un M. Mussard, surnommé Tord-Gueule, peintre en miniature et un peu mon parent.

1. Il y a antithèse entre *aller* = *marcher*, et *arriver*.

2. *En effet* = *en réalité*. Sens constant aux 17me et 18me siècles.

3. Ces projets de promenades en compagnie, Rousseau les avait plus modestement réalisés à Motiers-Travers. Il partait, avec Divernois et quelques amis, en longues excursions botaniques où ils mangeaient et couchaient souvent dans les chalets de la montagne. — L'exactitude des propos prêtés à Grimm et Diderot a été contestée lors de l'apparition des *Confessions*, par un de leurs amis, Meister (*Correspondance littéraire*. Juillet 1782).

4. A la date où il écrit les *Confessions*, Rousseau a renoncé aux « fumées de l'ambition ».

5. Rousseau était alors, moitié secrétaire et moitié laquais, chez le comte Solar de Gouvon, premier écuyer de la reine de Savoie.

Ce M. Mussard déterra ma demeure chez le comte de Gouvon et vint m'y voir avec un autre Genevois appelé Bâcle, dont j'avais été camarade durant mon apprentissage. Ce Bâcle était un garçon très-amusant, très gai, plein de saillies bouffonnes que son âge rendait agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. Bâcle, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il allait partir bientôt pour s'en retourner à Genève. Quelle perte j'allais faire! J'en sentais bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le temps qui m'était laissé, je ne le quittais plus, ou plutôt il ne me quittait pas lui-même; car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel passer la journée avec lui sans congé: mais bientôt, voyant qu'il m'obsédait entièrement, on lui défendit la porte: et je m'échauffai si bien, qu'oubliant tout hors mon ami Bâcle, je n'allais ni chez M. l'abbé ni chez M. le comte[1], et l'on ne me voyait plus dans la maison. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte: elle me fit entrevoir qu'il était possible que Bâcle ne s'en allât pas seul. Dès lors, je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur, que celui de faire un pareil voyage: et je ne voyais à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour surcroît, j'entrevoyais Mme de Warens, mais dans un éloignement immense; car pour retourner à Genève, c'est à quoi je ne pensai jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages, se succédaient sans fin et sans cesse avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet semblait devoir absorber ma vie entière. Je me rappelais avec délices combien ce même voyage m'avait paru charmant en venant: que devait-ce être lorsqu'à tout l'attrait de l'indépendance se joindrait celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût et de bonne humeur, sans gêne, sans devoir, sans contrainte, sans obligation d'aller ou rester que comme il nous plairait! Il fallait être fou pour sacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine et qui, les supposant réalisés un jour[2], ne valaient pas dans

1. L'abbé de Gouvon et le comte de Favria, petits-fils du comte de Gouvon.

2. *Les supposant = en les supposant.* Règle: *Au 17e et encore au 18e siècle, le gérondif* (aujourd'hui participe présent avec **en**) *était très souvent employé sans* **en**, *même s'il ne pouvait se rattacher grammaticalement à aucun mot de la phrase:*

J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'a-[**battant** (= en l'abattant)
Le reste en profite d'autant.

(La Fontaine. *Fables*, XII, 20.)

Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 286.

tout leur éclat un quart d'heure de vrai plaisir et de liberté dans la jeunesse[1].

Plein de cette sage fantaisie, je me conduisis si bien que je vins à bout de me faire chasser, et en vérité ce ne fut pas sans peine. Un soir, comme je rentrais, le maître d'hôtel me signifia mon congé de la part de M. le comte. C'était précisément ce que je demandais ; car, sentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutais, pour m'excuser, l'injustice et l'ingratitude, croyant mettre ainsi les gens dans leur tort, et me justifier à moi-même un parti pris par nécessité[2]. On me dit de la part du comte de Favria d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ ; et comme on voyait que, la tête m'ayant tourné[3], j'étais capable de n'en rien faire, le maître d'hôtel remit après cette visite à me donner quelque argent qu'on m'avait destiné, et qu'assurément j'avais fort mal gagné ; car, ne voulant pas me laisser dans l'état de valet, on ne m'avait pas fixé de gages.

Le comte de Favria, tout jeune et tout étourdi qu'il était, me tint en cette occasion les discours les plus sensés, et j'oserais presque dire les plus tendres, tant il m'exposa d'une manière flatteuse et touchante les soins de son oncle[4] et les intentions de son grand-père. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je sacrifiais pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne visse plus ce petit malheureux qui m'avait séduit.

Il était si clair qu'il ne disait pas tout cela de lui-même, que, malgré mon stupide aveuglement, je sentis toute la bonté de mon vieux maître[5] et j'en fus touché : mais ce cher voyage était trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étais tout à fait hors de sens : je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, et je répondis arrogamment que, puisqu'on m'avait donné mon congé, je l'avais pris, qu'il n'était plus temps de s'en dédire, et que, quoi qu'il pût m'arriver en ma vie, j'étais bien résolu de ne jamais me faire chasser deux fois d'une maison. Alors ce jeune homme, justement irrité, me donna les noms

1. *Étudier dans ce passage le caractère de Rousseau en le rapprochant des *Extraits* donnés pp. 286, 291, 293.

2. C'est-à-dire : *Trouver une raison légitime à un départ qui me serait imposé par mon renvoi.*

3. Rousseau dans sa première version avait risqué une métaphore plus hardie : « et comme on voyait que ma cervelle était tellement renversée... »

4. Le comte de la Roque qui avait fait placer Rousseau chez son père.

5. Le comte de Gouvon.

que je méritais, me mit hors de sa chambre par les épaules et me ferma la porte aux talons. Moi, je sortis triomphant, comme si je venais d'emporter[1] la plus grande victoire ; et de peur d'avoir un second combat à soutenir, j'eus l'indignité de partir sans aller remercier M. l'abbé[2] de ses bontés.

Pour concevoir jusqu'où mon délire allait dans ce moment, il faudrait connaître à quel point mon cœur est sujet à s'échauffer sur les moindres choses, et avec quelle force il se plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que soit quelquefois cet objet. Les plans les plus bizarres, les plus enfantins, les plus fous, viennent caresser mon idée favorite, et me montrer de la vraisemblance à m'y livrer[3]. Croirait-on qu'à près de dix-neuf ans on puisse fonder sur une fiole vide la subsistance du reste de ses jours ? Or écoutez.

L'abbé de Gouvon m'avait fait présent, il y avait quelques semaines, d'une petite fontaine de Héron[4], fort jolie, et dont j'étais transporté. A force de faire jouer cette fontaine et de parler de notre voyage, nous pensâmes, le sage Bâcle et moi, que l'une pourrait bien servir à l'autre et le prolonger. Qu'y avait-il dans le monde d'aussi curieux qu'une fontaine de Héron ? Ce principe fut le fondement sur lequel nous bâtîmes l'édifice de notre fortune. Nous devions, dans chaque village, assembler les paysans autour de notre fontaine, et là les repas et la bonne chère devaient nous tomber avec d'autant plus d'abondance que nous étions persuadés l'un et l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, et que quand ils n'en gorgent pas les passants, c'est pure mauvaise volonté de leur part. Nous n'imaginions partout que festins et noces, comptant que, sans rien débourser que le vent de nos poumons et l'eau de notre fontaine, elle pouvait nous défrayer[5] en Piémont, en Savoie, en France, et par tout le monde. Nous faisions des projets

1. *Emporter = remporter.* Règle : *Tenir = obtenir.* Voir p. 99, n. 3.

2. L'abbé de Gouvon qui s'occupait de l'instruction de Rousseau en l'employant à son service.

3. C'est-à-dire : « viennent me persuader qu'il n'est pas chimérique de m'y livrer. »

4. Cette fontaine, imaginée par Héron (savant d'Alexandrie, vers 120 avant J.-C.), était formée de trois récipients réunis par des tubes. En versant de l'eau dans le récipient supérieur, on obtenait, par la pression de l'eau transmise par l'air, un jet d'eau au-dessus de ce récipient.

5. *Défrayer = payer les frais de quelqu'un,* pouvait, comme son sens l'indique, et peut encore s'employer sans complément indirect.

de voyage qui ne finissaient point, et nous dirigions d'abord notre course au nord, plutôt pour le plaisir de passer les Alpes[1] que pour la nécessité supposée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan sur lequel je me mis en campagne, abandonnant sans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes espérances, et l'attente d'une fortune presque assurée[2] pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la cour, l'ambition, la vanité....., et toutes les grandes aventures dont l'espoir m'avait amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine et mon ami Bâcle, la bourse légèrement garnie, mais le cœur saturé de joie[3], et ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avais tout à coup borné mes brillants projets.

Je fis cet extravagant voyage presque aussi agréablement toutefois que je m'y étais attendu, mais non pas tout à fait de la même manière, car bien que notre fontaine amusât quelques moments dans les cabarets les hôtesses et leurs servantes, il n'en fallait pas moins payer en sortant. Mais cela ne nous troublait guère, et nous ne songions à tirer parti tout de bon de cette ressource que quand l'argent viendrait à nous manquer. Un accident nous en évita la peine ; la fontaine se cassa près de Bramant[4], et il en était temps, car nous sentions, sans oser nous le dire, qu'elle commençait à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, et nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits et nos souliers s'useraient, ou d'avoir cru les renouveler avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi allègrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme[5], où notre bourse tarissante nous faisait une nécessité d'arriver.

1. Rousseau n'oubliera pas ce projet et quand il quittera Venise, en sortant de chez l'ambassadeur, il reviendra à Genève par le Simplon.

2. En effet le marquis de Breil, père de l'abbé de Gouvon, avait parlé de Rousseau au roi de Savoie. Il était devenu une espèce de favori dans la maison.

3. Métaphore alors très audacieuse. Le mot *saturer* n'est même pas donné par les dictionnaires. C'était un terme technique de chimie (= faire dissoudre la plus grande quantité possible d'un corps dans un liquide). Rousseau l'emprunte à la chimie dont il s'était beaucoup occupé.

4. Bramant ou Bramans, en Savoie, près de Saint-Jean-de-Maurienne.

5. Annecy pour Rousseau, Genève pour Bâcle.

Une Nuit à la belle étoile.

[La scène se place pendant le voyage que fit Rousseau, de Paris (où il était venu après son aventure avec l'archimandrite) à Lyon, pour venir rejoindre Mme de Warens à Chambéry (1732).]

Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé[1]. Il avait fait très chaud ce jour-là, la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose[2] ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse ; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres ; un rossignol était précisément au-dessus de moi, je m'endormis à son chant ; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable[3]. Je me levai, me secouai : la faim me prit : je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur, que j'allais chantant tout le long du chemin ; et je me souviens même que je chantais une cantate de Batistin[4], intitulée *les Bains de Thomery*, que je savais par cœur. Que béni

1. Les rives du Rhône et de la Saône étaient, dès cette date, bordées de maisons de campagne.

2. Voici un des rares passages où la description de Rousseau précise une impression de couleur pittoresque. Le même détail se retrouve d'ailleurs chez des contemporains de Rousseau, avant même la publication des *Confessions* (le romancier Loaisel de Tréogate, le poète Léonard, etc.).

3. *Etudier dans cette description l'art de la description *rapide*, nécessaire pour colorer, sans l'entraver, un récit.

4. Batistin, nom sous lequel est connu le musicien Stuck, né à Florence et mort à Paris en 1745.

soit le bon Batistin et sa bonne cantate, qui m'a valu un meilleur déjeuner que celui sur lequel je comptais, et un dîner bien meilleur encore, sur lequel je n'avais point compté du tout ! Dans mon meilleur train d'aller et de chanter[1], j'entends quelqu'un derrière moi : je me retourne, je vois un antonin[2] qui me suivait et qui paraissait m'écouter avec plaisir. Il m'accoste, me salue, me demande si je sais la musique. Je réponds : *Un peu*, pour faire entendre *beaucoup*. Il continue à me questionner : je lui conte une partie de mon histoire. Il me demande si je n'ai jamais copié de la musique. « Souvent », lui dis-je. Et cela était vrai ; ma meilleure manière de l'apprendre était d'en copier. « Eh bien ! me dit-il, venez avec moi ; je pourrai vous occuper quelques jours, durant lesquels rien ne vous manquera, pourvu que vous consentiez à ne pas sortir de la chambre. » J'acquiesçai très volontiers, et je le suivis.

Le Retour à Chambéry (1732).

C'est une chose bien singulière que mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses. Elle ne saurait embellir : elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs ; et j'ai dit cent fois que si jamais j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la liberté[3]. Je ne voyais en partant de Lyon qu'un avenir agréable : j'étais aussi content et j'avais tout lieu de l'être, que je l'étais peu quand je partis de Paris[4]. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avaient suivi dans l'autre. J'avais le cœur serein, mais c'était tout. Je me rapprochais avec attendrissement de l'excellente amie que j'allais revoir. Je goûtais d'avance, mais sans ivresse, le

1. C'est-à-dire : « pendant que j'étais le mieux en train le marcher et de chanter ».

2. Un moine de la congrégation des *antonins*, communauté de moines qui vivaient librement sans couvents.

3. On rapprochera ce passage de ceux des pp. 288 et 291.

4. En effet, il quittait Paris à peu près sans ressources, tandis qu'à Lyon il avait reçu de l'argent et du moine antonin et de Mme de Warens.

plaisir de vivre auprès d'elle : je m'y étais toujours attendu ; c'était comme s'il ne m'était rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétais de ce que j'allais faire comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étaient paisibles et douces, non célestes et ravissantes. Tous les objets que je passais frappaient ma vue ; je donnais de l'attention aux paysages ; je remarquais les arbres, les maisons, les ruisseaux ; je délibérais aux croisées[1] des chemins, j'avais peur de me perdre, et je ne me perdais point. En un mot, je n'étais plus dans l'empyrée[2] ; j'étais tantôt où j'étais, tantôt où j'allais, jamais plus loin.

Je suis en racontant mes voyages comme j'étais en les faisant ; je ne saurais arriver. Le cœur me battait de joie en approchant de ma chère maman, et je n'en allais pas plus vite. J'aime à marcher à mon aise, et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable, voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste, on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur[3]. J'eus ce plaisir, et je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéry. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas de l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appelé Chailles, court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise, car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête ; et j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avan-

1. *Croisée = croisement*. Le mot n'est donné ni par le *Dict.* de l'Académie, ni par celui de Furetière, ni par celui de Féraud. Mais il se trouve dans La Fontaine (*Psyché*).

2. L'*empyrée* (ou *ciel* empyrée) était la partie du ciel la plus élevée où l'on supposait le séjour des bienheureux.

3. Texte curieux. C'est déjà l'amour de la nature vraiment romantique. Mais c'est *le seul passage* où Rousseau vante une nature « qui lui fasse bien peur » et ce qu'on appelle à cette date de « belles horreurs ». La montagne farouche est très vaguement indiquée, même dans le « Voyage du Valais » (p. 118). Le rêve du *Si j'étais riche* se place « sur le penchant de quelque agréable colline », etc... Rousseau a surtout aimé des paysages légèrement accidentés et des montagnes *comme horizon*.

çais le nez, et je restais là des heures entières, entrevoyant de temps en temps cette écume et cette eau bleue dont j'entendais le mugissement à travers les cris des corbeaux et des oiseaux de proie qui volaient de roche en roche et de broussaille en broussaille[1], à cent toises[2] au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente était assez unie et la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allais chercher au loin d'aussi gros que je les pouvais porter[3]; je les rassemblais sur le parapet en pile; puis, les lançant l'un après l'autre, je me délectais à les voir rouler, bondir et voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéry, j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours[4]. La montagne est tellement escarpée, que l'eau se détache net et tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade et la roche, quelquefois sans être mouillé : mais si l'on ne prend bien[5] ses mesures, on y est aisément trompé, comme je le fus ; car, à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise et tombe en poussière, et, lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans apercevoir d'abord qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

Rousseau aux Charmettes (1738).

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum silvæ super his foret...

Je ne puis ajouter,

Auctius atque
Di melius fecere[6];

mais n'importe, il ne m'en fallait pas davantage, il ne m'en fallait pas même la propriété, c'était assez pour moi de la

1. Le pluriel *broussailles* est plus employé. Les dictionnaires du 18e siècle ne donnent que le pluriel, mais le singulier est correct et se rencontre, par ex. chez V. Hugo.

2. *La toise* valait 1 m. 949.

3. Règle : *Il se faut entr'aider.* Voir p. 76, n. 5.

4. Rousseau a pourtant vu, en traversant le Valais, la cascade de Pissevache, plus forte que celle dont il est ici question.

5. Règle : *Au 17e et encore au 18e siècle,* ne *s'employait quelquefois comme négation, sans l'adjonction de* pas *ou de point.*

Le chien ne bouge et dit. (La Font.)

Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 311.

6. « Voilà ce que je souhaitais : un domaine modeste avec un

jouissance; et il y a longtemps que j'ai dit et senti que le propriétaire et le possesseur sont souvent deux personnes très différentes[1].

Ici commence le court bonheur de ma vie; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Moments précieux et si regrettés! ah! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession[2]. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon: mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même[3]. Je me levais avec le soleil, et j'étais heureux; je me promenais, et j'étais heureux; je voyais maman[4], et j'étais heureux; je la quittais, et j'étais heureux; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait partout: il n'était dans aucune chose assignable[5]; il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant[6].

jardin, près de mon toit une source d'eau vive, et avec cela un peu de bois — les dieux ont fait plus et mieux. » (HORACE, liv. II, sat. 7.)

1. On pourra comparer avec la belle pièce de V. Hugo: *A un riche* (*Les Voix intérieures*):

Dis-moi, crois-tu vraiment posséder ce [royaume *(un parc)*
.....
Tous ceux qui, savourant la beauté de [ce lieu,
Aiment en quittant l'homme à s'ap- [procher de Dieu,
.....
Sont dans ce parc touffu, que tu crois [sous ta loi,
Plus riches, plus chez eux, plus les [maîtres que toi.

2. Nous avons dit dans l'*Introduction* (voir p. 25) que Rousseau, outre des erreurs importantes de chronologie, avait transformé par le rêve son séjour des Charmettes. Ou plutôt il a étendu au séjour tout entier les quelques beaux jours qu'il a dû y passer, quand Mme de Warens était avec lui et non avec Vintzenried. L'idylle des Charmettes fut fort troublée par les graves embarras pécuniaires de Mme de Warens et les querelles avec ce Vintzenried qui se faisait appeler « chevalier de Courtilles ».

3. C'est-à-dire: « d'autre objet qui fût la raison de mon bonheur. »

4. Mme de Warens.

5. *Assignable = qui puisse être assignée, déterminée.*

6. * Comparer ce passage avec les promenades à l'Ermitage (Voir p. 312).

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire[1]. Les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles ; je me les rappelle inégalement et confusément[2] : mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse allait toujours en avant[3] et maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que[4] nous allâmes coucher aux Charmettes, maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte : elle était assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur. » Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Cressier[5] avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il y a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-Vue. Je commençais alors d'[6]herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *Ah ! voilà de la pervenche !* et c'en était en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause ; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci[7]. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque.....

1. Les oublis de Rousseau sont au contraire nombreux et prouvés par des pièces authentiques (bail, billets, lettres, etc.).

2. L'aveu est à retenir quand il s'agit d'étudier l'exactitude des *Confessions*.

3. Rapprocher les *Extraits* donnés pp. 293, 296.

4. Règle : *A l'heure que je parle*. Voir p. 80, n. 3.

5. Cressier, village entre Neuchâtel et le lac de Bienne.

6. *Commencer de* = *commencer à*. Règle : *Essayer* à *ou* de. Voir p. 94, n. 6.

7. Ce fut du Peyrou qui fut chargé de publier et publia la première partie des *Confessions*.

Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin dans un très joli chemin qui était au-dessus de la vigne, et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à[1] l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre ; il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, je puis le dire, et dignes par là d'être exaucées. Je ne demandais pour moi et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes, et leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demandes ; et je savais qu'auprès du dispensateur des vrais biens le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter[2]. Je revenais en me promenant par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais.....

Nous déjeunions ordinairement avec du café au lait. C'était le temps de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût assez vif pour les déjeuners ; et je préfère infiniment l'usage d'Angleterre et de Suisse[3], où le déjeuner est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France, où chacun déjeune seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeune point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allais à mes livres jusqu'au dîner. Je commençais par quelque livre de philosophie, comme la *Logique* de Port-Royal[4],

1. *Elévation à = élévation vers.* Cf. RÉGLE : *A quelle utilité ?* p. 65, n. 3.

2. Les éditions courantes de Rousseau publient une « Prière composée par Jean-Jacques sur la demande de Mme de Warens » et qui est certainement apocryphe, comme l'a montré M. Th. Dufour. Mais M. Dufour a publié deux autres *Prières* (*Annales J.-J. Rousseau.* 1905), assez longues et qui se rattachent évidemment par le ton à ce séjour des Charmettes.

3. Il y a dans la *Nouvelle Héloïse* la description non d'un déjeuner, mais d'un dîner dans le « salon d'Apollon » (V, 2).

4. Traité de logique composé par les solitaires de Port-Royal et qui fut beaucoup utilisé au 18e siècle.

l'*Essai* de Locke[1], Malebranche, Leibnitz, Descartes, etc. Je m'aperçus bientôt que tous ces auteurs étaient entre eux en contradiction presque perpétuelle, et je formai le chimérique projet de les accorder, qui[2] me fatigua beaucoup et me fit perdre bien du temps. Je me brouillais la tête et je n'avançais point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, et à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité ; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque auteur, je me fis une loi d'adopter et suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, et sans jamais disputer avec lui. Je me dis : Commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvénient, je le sais[3], mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir pour ainsi dire et presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même, et penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages et les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser et comparer ce que j'avais lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, et à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire[4], je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur ; et quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile et de jurer *in verba magistri*[5].

Je passai de là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu

1. L'*Essai sur l'entendement humain* du philosophe anglais Locke, traduit par Coste (*Abrégé* traduit par Boisset), et qui eut au 18e siècle, avec l'abrégé, une vingtaine d'éditions.

2. Règle : *Au 17e et encore au 18e siècle, le pronom relatif pouvait être séparé de son antécédent :* « Il me faut aussi un cheval pour monter son valet, **qui** coûtera bien trente pistoles. » (Molière, *Fourberies de Scapin*, II, 5).

3. * Chercher quels sont pour Rousseau ces inconvénients, en étudiant les méthodes de l'*Emile* où tout se subordonne à la nécessité d'éviter à l'enfant les erreurs et idées fausses.

4. Les dictionnaires du 18e siècle ne donnent *judiciaire* que comme substantif (= *la faculté de juger*). Il semble bien que ce soit par erreur que Rousseau en ait fait un adjectif.

5. « Sur les paroles du maître. » — Il y avait pourtant eu un critique, dom Cajot, pour écrire en 1766, les *Plagiats de M. J.-J. Rousseau de Genève sur l'Education*. A la date où ce livre des *Confessions* fut rédigé, Rousseau ignorait peut-être le volume.

de mémoire[1] à force de revenir cent et cent fois sur mes pas et de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtais pas celle d'Euclide qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées ; je préférai la *Géométrie* du P. Lamy[2], qui dès lors devint un de mes auteurs favoris, et dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algèbre suivait, et ce fut toujours le P. Lamy que je pris pour guide. Quand je fus plus avancé, je pris la *Science du calcul* du P. Reynaud[3], puis son *Analyse démontrée*, que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géométrie[4]. Je n'aimais point cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait ; et il me semblait que résoudre un problème de géométrie par les équations, c'était jouer un air en tournant une manivelle[5]. La première fois que je trouvai par le calcul que le carré d'un binôme était composé du carré de chacune de ses parties et du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'était pas que je n'eusse un grand goût pour l'algèbre en n'y considérant que la quantité abstraite ; mais appliquée à l'étendue, je voulais voir l'opération sur les lignes ; autrement je n'y comprenais plus rien.

Après cela venait le latin. C'était mon étude la plus pénible et dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès[6]. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogoths[7] me faisaient mal au cœur, et ne pouvaient entrer dans mon oreille. Je me perdais dans ces foules de règles, et en apprenant la dernière, j'oubliais tout ce qui avait précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire ; et c'était précisément

1. Rousseau s'en est constamment plaint et il semble avoir été sincère.

2. Le P. Bernard Lami (1645-1715), oratorien, a publié des *Éléments de géométrie* (1684. 7e édit. 1758), des *Éléments des mathématiques* (où se trouve l'*Algèbre* dont parle Rousseau — 1685. 8e édit. 1765), et des *Entretiens sur les sciences* (1683. 6e édit 1752) que Rousseau avait pris pour guides pendant ce séjour des Charmettes.

3. Le P. Ch. Reyneau (1656-1728), oratorien. Son *Analyse démontrée* fut publiée en 1708 (2e édit. 1736-38) et sa *Science du calcul* en 1714-1735 (2e édit. 1739).

4. C'est-à-dire : *la géométrie analytique*.

5. La comparaison s'explique par la phrase : « cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait ».

6. Rousseau traduira pourtant le 1er livre des *Histoires* de Tacite, « tant bien que mal », écrit-il, et en réalité plutôt bien que mal.

7. Vers mnémotechniques destinés à fixer les règles dans la mémoire. « On dit encore de qui parle et qui écrit mal : Il parle, il écrit comme un Ostrogot ». (*Dict.* de Furetière de 1732.)

pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité que je m'obstinais à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendais assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route et je m'en trouvai bien. Je m'appliquais à la traduction, non par écrit, mais mentale, et je m'en tins là. A force de temps et d'exercice, je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue ; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres[1]. Un autre inconvénient, conséquent à[2] cette manière d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les règles de la versification. Désirant pourtant de sentir[3] l'harmonie de la langue en vers et en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir ; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexamètre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, et d'y marquer les pieds et la quantité ; puis quand j'étais en doute si une syllabe était longue ou brève, c'était mon Virgile que j'allais consulter. On sent que cela me faisait faire bien des fautes à cause des altérations permises par les règles de la versification[4]. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvénients[5] ; et surtout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittais mes livres ; et si le dîner n'était pas prêt, j'allais faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendais appeler, j'accourais fort content et muni d'un grand appétit ; car c'est encore une chose à noter, que, quelque malade

1. En effet, tous ceux qui avaient fait à cette époque des études régulières et bonnes parlaient et écrivaient couramment le latin.

2. *Conséquent à = consécutif à.* Les dictionnaires du 18e siècle n'indiquent pas d'exemple analogue.

3. « On peut dire aussi *je désire vous voir*, etc., mais *je désire de*, etc., vaut beaucoup mieux ». (*Dict.* de Féraud, 1787.)

4. Pour bien comprendre cette application de Rousseau à la prosodie, il faut se souvenir que les vers latins étaient un exercice scolaire essentiel et que quelques-uns des poèmes *les plus lus* au 18e siècle, sur des sujets qui intéressaient Rousseau, étaient justement en latin : le *Prædium rusticum* (*Economie rustique*) du P. Vanière (1707. 8 édit. et 3 trad. au 18e siècle, au moins); le *Hortorum libri IV* (*Des Jardins*) du P. Rapin (1665. 2 édit., 2 trad. au 18e siècle), l'*Anti-Lucretius*, 1747 (*Anti-Lucrèce*) du cardinal de Polignac (2 édit., 4 trad. au 18e siècle), etc.

5. *Etudier ces avantages et inconvénients, d'après la doctrine de Rousseau, en se servant de l'*Emile.

que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais[1]. Nous dînions très agréablement, en causant de nos affaires en attendant que maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisait beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu, que j'avais garni de houblon, et qui nous faisait grand plaisir durant la chaleur : nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre et qui nous en faisaient mieux goûter la douceur. J'avais une autre petite famille au bout du jardin ; c'était des abeilles. Je ne manquais guère, et souvent maman avec moi, d'aller leur rendre visite ; je m'intéressais beaucoup à leur ouvrage ; je m'amusais infiniment à les voir revenir de la picorée[2], leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avaient peine à marcher. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, et elles me piquèrent deux ou trois fois : mais ensuite nous fîmes si bien connaissance, que, quelque près que je vinsse, elles me laissaient faire ; et quelque pleines que fussent les ruches prêtes à jeter[3] leur essaim, j'en étais quelquefois entouré, j'en avais sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais[4]. Tous les animaux se défient de l'homme, et n'ont pas tort ; mais sont-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournais à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devaient[5] moins porter le nom de travail et d'étude que de récréation et d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner, et en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupais pourtant, mais sans gêne et presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivais le plus exactement était l'histoire et la géographie, et comme cela ne demandait point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettait mon peu de mémoire. Je voulus

1. Et un solide appétit. A Paris, à soixante ans, quand Bernardin de Saint-Pierre déjeuna chez lui, il s'était fait préparer pour lui un « mets suisse, un pot-pourri de lard, de mouton, de légumes et de châtaignes ».

2. « *Picorée*... exprime l'action de butiner... se dit des abeilles » (*Dict.* de Féraud, 1787).

3. Terme technique : *Jeter = envoyer au dehors l'essaim qui va fonder une nouvelle ruche.*

4. L'étude des abeilles avait été mise à la mode par les *Mémoires sur les insectes*, de Réaumur (1742) et un livre de Simon (1740). Le P. Rapin avait déjà écrit un poème : *Apes* (les *Abeilles*).

5. *Devaient = auraient dû.* Règle : *Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition.* Voir page 99, n. 4.

étudier le P. Petau[1], et je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie[2], mais je me dégoûtai de la partie critique[3] qui n'a ni fond ni rive, et je m'affectionnai par préférence à[4] l'exacte mesure des temps et à la marche des corps célestes. J'aurais même pris du goût pour l'astronomie si j'avais eu des instruments ; mais il fallut me contenter de quelques éléments pris dans des livres, et de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connaître la situation générale du ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer, à yeux nus, assez nettement les astres.

Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avais acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations. J'avais attaché ce planisphère sur un châssis ; et les nuits où le ciel était serein, j'allais dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous ; et pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau, à terre, entre les quatre piquets ; puis, regardant alternativement le planisphère avec mes yeux et les astres avec ma lunette, je m'exerçais à connaître les étoiles et à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret[5] était en terrasse ; on voyait du chemin tout ce qui s'y faisait. Un soir, des paysans, passant assez tard, me virent dans un grotesque équipage occupé à mon opération. La lueur qui donnait sur mon planisphère, et dont ils ne voyaient pas la cause parce que la lumière était cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre et le jeu de ma lunette, qu'ils voyaient aller et venir, donnaient à cet objet un air de grimoire[6] qui les effraya. Ma parure n'était pas propre à les rassurer ; un chapeau clabaud[7] par dessus mon bonnet, et un pet-en-l'air[8] ouaté de maman, qu'elle m'avait

1. Le P. Petau a écrit, en latin, un *Abrégé chronologique de l'histoire universelle* (1633-1634) (6 éd. en latin et 8 trad. au moins au 18e siècle).

2. Voir à ce sujet l'Extrait de la *Chronologie universelle*, qui date de cette époque, cité p. 63.

3. *De la discussion critique sur les dates.*

4. *S'affectionner à = prendre de l'affection pour.*

5. Propriétaire des Charmettes. La véritable orthographe est Noëray.

6. « *Grimoire* = livre où l'on prétend que sont contenues les conjurations [formules magiques destinées à éloigner le démon, la tempête, etc.] des magiciens » (*Dict.* de Féraud, 1787)

7. « *Clabaud* = chien de chasse qui a les oreilles pendantes... figurément, un chapeau qui a les bords pendants » (*Dict.* de Féraud, 1787).

8. « *Pet-en-l'air*... sorte de déshabillé... c'est un mot provincial » (*Dict.* de Féraud, 1787).

obligé de mettre, offraient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier ; et comme il était près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, et l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenait chez M. Noiret. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté sa plainte à deux jésuites qui venaient nous voir, et qui, sans savoir de quoi il s'agissait, les désabusèrent par provision[1]. Ils nous contèrent l'histoire ; je leur en dis la cause, et nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerais désormais sans lumière, et que j'irais consulter le planisphère dans la maison.

Rousseau à l'Ermitage (1756).

Ce fut le 9 avril 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter[2] : car je ne compte pas pour habitation[3] quelques courts séjours que j'ai faits depuis, tant à Paris qu'à Londres[4] et dans d'autres villes, mais toujours de passage ou toujours malgré moi. Mme d'Épinay vint nous prendre tous trois[5] dans son carrosse ; son fermier vint charger mon petit bagage, et je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée et meublée simplement, mais proprement et même avec goût. La main qui avait donné ses soins à cet ameublement le rendait à mes yeux d'un prix inestimable, et je trouvais délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix qu'elle avait bâtie[6] exprès pour moi.

Quoiqu'il fît froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençait à végéter ; on voyait des violettes et des primevères ; les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à

1. *Par provision = par avance.*
2. A la date où Rousseau écrivait ces pages, il n'était pas encore revenu se fixer à Paris (1770).
3. *Pour habitation = pour une habitation.* Cf. Règle : *Faire leçon*, p. 103, n. 4.
4. Il était passé à Paris et à Londres, après son départ de l'île Saint-Pierre, avant de s'installer à Wootton.
5. Rousseau, Thérèse Levasseur et sa mère.
6. Bâtie, ou plutôt réparée et aménagée.

ma fenêtre, dans un bois qui touchait la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyais encore dans la rue de Grenelle[1], quand tout à coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : « Enfin tous mes vœux sont accomplis ! » Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étais entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinais cette charmante retraite, plus je la sentais faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait en idée au bout du monde. Il avait de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes ; et jamais, en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je songeai à ranger mes paperasses et à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avais toujours fait, mes matinées à la copie et mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc et de mon crayon : car n'ayant jamais pu écrire et penser à mon aise que *sub dio*[2], je n'étais pas tenté de changer de méthode, et je comptais bien que la forêt de Montmorency, qui était presque à ma porte, serait désormais mon cabinet de travail. J'avais plusieurs écrits commencés ; j'en fis la revue. J'étais assez magnifique en projets ; mais, dans les tracas de la ville, l'exécution jusqu'alors avait marché lentement. J'y comptais mettre un peu plus de diligence quand j'aurais moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente ; et pour un homme souvent malade, souvent à la Chevrette, à Epinay, à Eaubonne[3], au château de Montmorency[4], souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, et toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte et mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés, tant à l'Ermitage qu'à Montmorency, l'on trouvera, je m'assure[5], que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

1. A l'hôtel de Languedoc, où Rousseau avait loué un petit appartement.

2. « En plein air ».

3. A la maison louée par Mme d'Houdetot (dans la vallée de Montmorency).

4. Chez le Maréchal de Luxembourg.

5. *Je m'assure = j'en suis sûr : « S'assurer que = être persuadé que...* Je m'assure que vous le ferez. » (*Dictionnaire* de Féraud, 1787).

Rousseau au château de Montmorency (1759).

Le parc ou jardin de Montmorency n'est pas en plaine, comme celui de la Chevrette. Il est inégal, montueux, mêlé de collines et d'enfoncements, dont l'habile artiste[1] a tiré parti pour varier les bosquets, les ornements, les eaux, les points de vue, et multiplier pour ainsi dire, à force d'art et de génie, un espace en lui-même assez resserré. Ce parc est couronné dans le haut par la terrasse et le château ; dans le bas il forme une gorge qui s'ouvre et s'élargit vers la vallée, et dont l'angle est rempli par une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargissement, et cette pièce d'eau entourée de coteaux bien décorés de bosquets et d'arbres, est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice et le terrain qui l'entoure appartenaient jadis au célèbre Le Brun[2], qui se plut à le bâtir et le décorer avec ce goût exquis d'ornements et d'architecture dont ce grand peintre s'était nourri. Ce château depuis lors a été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond, entre le bassin de l'orangerie et la grande pièce d'eau, par conséquent sujet à l'humidité, on l'a percé dans son milieu d'un péristyle à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant dans tout l'édifice le maintient sec malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paraît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une île enchantée, ou la plus jolie des trois îles Borromées, appelée *Isola bella*, dans le lac Majeur[3].

Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartements complets qu'il contient, outre le rez-de-chaussée, composé d'une salle de bal, d'une salle de billard, et d'une cuisine. Je pris le plus petit et le plus simple au-dessus de la cuisine, que j'eus aussi. Il était d'une propreté charmante, l'ameublement en était blanc et bleu. C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu

1. Le Nôtre (qui avait dessiné Versailles et presque tous les jardins des grands châteaux), notamment celui du château de Montmorency.

2. Le peintre Ch. Lebrun (1619-1690), premier peintre du roi, qui décora une partie de Versailles, la petite galerie d'Apollon au Louvre, etc.

3. Rousseau, qui avait vu le lac Majeur, en quittant Venise, en avait gardé un souvenir inoubliable. Il avait songé à y placer l'action de la *Nouvelle Héloïse*. (Voir p. 116).

FIG. 15. — Portrait de Rousseau à Montmorency.

Gravure intéressante par son réalisme. Rousseau nous a, en effet, raconté qu'il vivait au petit château de Montmorency avec sa chatte et son chien. La date de 1764 est erronée. Jean-Jacques avait quitté Montmorency et la France en 1762. (Voir les *Extraits*, p. 314.)

des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange [1], je composai dans une continuelle extase le cinquième livre de l'*Emile*[2], dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivais.

Avec quel empressement je courais tous les matins, au lever du soleil, respirer un air embaumé sur le péristyle ! Quel bon café au lait j'y prenais, tête à tête avec ma Thérèse ! Ma chatte et mon chien nous faisaient compagnie. Ce seul cortège m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étais là dans le paradis terrestre ; j'y vivais avec autant d'innocence, et j'y goûtais le même bonheur.

Rousseau à Motiers-Travers (1762).

Figurez-vous donc un vallon d'une bonne demie-lieue de large, et d'environ deux lieues de long, au milieu duquel passe une petite rivière appelée *la Reuss*, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Ce vallon, formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du mont Jura et qui se resserrent par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongements, lesquels, divisés en rameaux par les bras des montagnes, offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon, appelé le Val-de-Travers, du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance les uns des autres. Celui de Motiers, qui forme le milieu, est dominé par un vieux château désert, dont le voisinage et la situation solitaire et sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derrière sans passer par la rue ni devant aucune maison. On dit que les bois et les rochers qui environnent ce château sont fort remplis de vipères ; cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs, et m'étant assis à toutes sortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces villages, on voit vers le bas des montagnes plusieurs maisons éparses, qu'on appelle des *prises*, dans lesquelles on tient des bestiaux, et dont plusieurs sont habi-

1. *Fleur d'orange = fleur d'oranger.* Forme constante aux 17e et 18e siècles.

2. Celui où il est question de Sophie et du mariage d'Emile.

tées par les propriétaires, la plupart paysans. Il y en a une entre autres à mi-côte nord, par conséquent exposée au midi, sur une terrasse naturelle, dans la plus admirable position que j'aie jamais vue, et dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très commode. J'en fus si tenté, que dès la première fois je m'étais presque arrangé avec le propriétaire pour y loger ; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix et la sûreté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de rester où je suis. La maison que j'occupe est dans une moins belle position, mais elle est grande, assez commode ; elle a une galerie extérieure où je me promène dans les mauvais temps ; et ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un asile offert par l'amitié[1].

La Reuss a sa source au-dessus d'un village appelé Saint-Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon ; elle en sort au village de Travers, à l'autre extrémité, où elle commence à se creuser un lit qui devient bientôt précipice[2], et la conduit enfin dans le lac de Neuchâtel. Cette Reuss est une très jolie rivière, claire et brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à se cacher dans des touffes d'herbes. On la voit sortir tout d'un coup de terre à sa source, non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande et déjà rivière, comme la fontaine de Vaucluse, en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette source est fort enfoncée dans les rochers escarpés d'une montagne, on y est toujours à l'ombre ; et la fraîcheur continuelle, le bruit, les chutes, le cours de l'eau, m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font souvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille que celui de la rue Saint-Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'est pas excessive, mais le vallon même est montagne, étant fort élevé au-dessus du lac ; et le lac, ainsi que le sol de toute la Suisse, est encore extrêmement élevé sur[3] les pays de plaines, élevés à leur tour au-dessus du niveau de la mer. On peut juger sensiblement de la pente totale par le long et rapide cours des rivières, qui, des montagnes de Suisse, vont se rendre, les unes dans la Méditerranée, et les autres dans l'Océan. Ainsi, quoique la Reuss traversant le vallon soit

1. Mme Boy de la Tour lui avait offert une maison de son fils, inhabitée mais toute meublée.

2. Ces gorges ont été aménagées et forment une très belle excursion bien connue des touristes.

3. *Elevé sur = élevé au-dessus.*

sujette à de fréquents débordements, qui font des bords de son lit une espèce de marais, on n'y sent point le marécage, l'air n'y est point humide et malsain, la vivacité qu'il tire de son élévation l'empêchant de rester longtemps chargé de vapeurs grossières; les brouillards, assez fréquents les matins, cèdent pour l'ordinaire à l'action du soleil à mesure qu'il s'élève.

Comme entre les montagnes et les vallées la vue est toujours réciproque[1], celle dont je jouis ici dans un fond n'est pas moins vaste que celle que j'avais sur les hauteurs de Montmorency, mais elle est d'un autre genre; elle ne flatte pas, elle frappe. Elle est plus sauvage que riante[2], l'art n'y étale pas ses beautés, mais la majesté de la nature en impose; et quoique le parc de Versailles soit plus grand que ce vallon[3], il ne paraîtrait qu'un colifichet en sortant d'ici. Au premier coup d'œil, le spectacle, tout grand qu'il est, semble un peu nu; on voit très peu d'arbres dans la vallée; ils y viennent mal, et ne donnent presque aucun fruit; l'escarpement des montagnes, étant très rapide, montre en divers endroits le gris des rochers; le noir des sapins coupe ce gris d'une nuance qui n'est pas riante[4] et ces sapins si grands, si beaux quand on est dessous, ne paraissant au loin que des arbrisseaux, ne promettent ni l'asile ni l'ombre qu'ils donnent: le fond du vallon, presque au niveau de la rivière, semble n'offrir à[5] ses deux bords qu'un large marais où l'on ne saurait marcher; la réverbération des rochers n'annonce pas, dans un lieu sans arbres, une promenade bien fraîche quand le soleil luit; sitôt qu'il se couche, il laisse à peine un crépuscule, et la hauteur des monts, interceptant toute la lumière, fait passer presque à l'instant du jour à la nuit.

Mais, si la première impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé; et dans un pays où l'on croyait avoir tout vu du premier coup d'œil, on se trouve avec surprise environné

1. *Réciproque* = la même, de bas en haut ou de haut en bas, que l'on soit dans la vallée ou sur la montagne. Voir ce que dit Rousseau de la perspective des montagnes, p. 119.

2. A rapprocher ce passage de ce que nous avons dit (p. 302, n. 3) du peu de goût de Rousseau pour la nature « sauvage ».

3. Rousseau exagère. Ou bien il faut ajouter au parc de Versailles les forêts qui le prolongent.

4. Il y a, au moins aujourd'hui, d'autres arbres que les sapins (hêtres, bouleaux) dans les forêts qui couvrent ces montagnes.

5. *A ses bords* = *auprès de ses bords* (latin *ad*). Cf. RÈGLE : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

d'objets chaque jour plus intéressants. Si la promenade de la vallée est un peu uniforme, elle est en revanche extrêmement commode; tout y est du niveau le plus parfait, les chemins y sont unis comme des allées de jardin, les bords de la rivière offrent par place de larges pelouses d'un plus beau vert que les gazons du Palais-Royal, et l'on s'y promène avec délices le long de cette belle eau, qui dans le vallon prend un cours paisible en quittant ses cailloux et ses rochers, qu'elle retrouve au sortir du Val-de-Travers. On a proposé de planter ses bords de saules et de peupliers, pour donner, durant la chaleur du jour, de l'ombre au bétail désolé par les mouches. Si jamais ce projet s'éxécute, les bords de la Reuss deviendront aussi charmants que ceux du Lignon, et il ne leur manquera plus que des Astrées, des Silvandres, et un d'Urfé[1].

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du soleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté sur la plaine ; de sorte qu'en dirigeant ses promenades et choisissant ses heures, on peut aisément faire à l'abri du soleil tout le tour du vallon. D'ailleurs, ces mêmes montagnes, interceptant ses rayons, font qu'il se lève tard et se couche de bonne heure, en sorte qu'on n'en est pas longtemps brûlé. Nous avons presque ici la clef de l'énigme du ciel de trois aunes[2], et il est certain que les maisons qui sont près de la source de la Reuss n'ont pas trois heures de soleil, même en été. *(Extrait d'une lettre au Maréchal de Luxembourg, du 28 janvier 1763.)*

Le Goût pour la Botanique.

La botanique, telle que je l'ai toujours considérée, et telle qu'elle commençait à devenir passion pour moi, était préci-

1. L'*Astrée* de d'Urfé était encore très lue au 18e siècle. Rousseau l'a lue avec son père, l'a relue deux autres fois. Quand il se séparera de tous ses livres, en revenant d'Angleterre en France, il ne gardera que ses ouvrages de botanique et l'*Astrée*. Quand il quitte Paris pour aller retrouver Mme de Warens (voir p. 301), il a la tentation de faire un détour et d'aller voir les lieux où se déroule le roman, les bords du Lignon. C'est ce goût pour l'idylle qui explique son peu de penchant pour la nature « sauvage ».

2. Allusion aux vers des *Bucoliques*, de Virgile (III, v. 105):

Dic quibus in terris, et eris mihi [magnus Appollo,
Tres pateat cœli spatium non am- [plius ulnas.

(Dis-moi en quel pays, et tu seras pour moi un prophète

sément une étude oiseuse[1] propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois et dans la campagne, prendre machinalement çà et là, tantôt une fleur, tantôt un rameau, brouter[2] mon foin presque au hasard, observer mille et mille fois les mêmes choses, et toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliais toujours, était de quoi passer l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie, et pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation, ne transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du système végétal. Les autres n'ont, à l'aspect de tous ces trésors de la nature, qu'une admiration stupide et monotone. Ils ne voient rien en détail, parce qu'ils ne savent pas même ce qu'il faut regarder ; et il ne voient pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports et de combinaisons[3] qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur. J'étais, et mon défaut de mémoire me devait tenir[4] toujours dans cet heureux point[5] d'en savoir assez peu pour que tout me fût sensible. (*Confessions*, II, 12.)

Une Herborisation à la Robaila[6] (1765).

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robaila, montagne du justicier

profond, le ciel n'est pas large de plus de trois aunes.)

1. Le *Dict.* de Féraud, en 1787, ne distingue pas encore nettement *oiseux* et *oisif* : « Gens *oiseux* et fainéants ; homme *oisif*... *Oiseux* se dit plutôt des choses que des personnes ». Le *Dictionnaire de l'Académie* indiquait, dans sa seconde édition, que *oiseux*, en parlant des personnes et de la vie, commençait à vieillir. L'édition de 1762 supprime la remarque.

2. *Brouter = cueillir au hasard.* La métaphore semble appartenir à Rousseau. Comparer dans la lettre à la duchesse de Portland : « Il n'y a point autour de ma demeure d'autres herboristes que des moutons. »

3. Rapports et combinaisons (par exemple des pétales, étamines, pistils, etc.) sur lesquels reposent les classifications et celle de Linné, suivie par Rousseau.

4. Règle : *Il se faut entr'aider.* Voir p. 76, n. 5.

5. Comprendre : *J'étais* (dans cet heureux point) *et mon défaut*, etc.

6. Robaila ou Robeila, nom d'un vaste pâturage ou « montagne » du Jura dans le voisinage de Motiers-Travers (1449 m.).

Clerc[1]. J'étais seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne ; et de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux dont plusieurs tombés de vieillesse et entrelacés les uns dans les autres, fermaient ce réduit de barrières impénétrables ; quelques intervalles que laissait cette sombre enceinte n'offraient au-delà que des roches coupées à pic, et d'horribles précipices que je n'osais regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le duc, la chevêche[2] et l'orfraie, faisaient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne ; quelques petits oiseaux rares, mais familiers, tempéraient cependant l'horreur de cette solitude ; là, je trouvai la dentaire *heptaphyllos*, le *cyclamen*, le *nidus avis*, le grand *laserpitium*, et quelques autres plantes qui me charmèrent et m'amusèrent longtemps[3] ; mais, insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliais la botanique et les plantes, je m'assis sur des oreillers de *lycopodium* et de mousses, et je me mis à rêver plus à mon aise, en pensant que j'étais là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterreraient pas[4]. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparais à ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte, et je me disais avec complaisance : « Sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici. » Je me regardais presque comme un autre Colomb[5]. Tandis que je me pavanais dans cette idée, j'entendis peu loin de moi un certain cliquetis que je crus reconnaître ; j'écoute : le même bruit se répète et se multiplie. Surpris et curieux, je me lève, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venait le bruit, et dans une combe[6], à vingt pas du lieu

1. Le *justicier* était l'un des membres du tribunal civil dans chacune des 22 juridictions où *châtellenies* de la principauté de Neuchâtel.

2. *Chevêche*, espèce de chouette.

3. L'anecdote se place au moment où Divernois et ses amis Neuchâtelois avaient donné à Rousseau le goût des promenades botaniques.

4. A la date où se place l'anecdote, Rousseau n'était pas hanté par les idées de persécution autant qu'il le fut lorsqu'il rédigeait ces *Rêveries*.

5. Rousseau a fait allusion à deux de ces îles désertes, Tinian et Juan Fernandez, dans la *Nouvelle Héloïse* (Voyage de Saint-Preux autour du monde. IV, 3).

6. *Combe = petit vallon*. C'est un vieux mot français qu'on ne retrouve plus dans la langue littéraire depuis le 16e siècle. Buffon l'emploie en lui donnant un sens technique. Rousseau a emprunté le mot au patois de la Suisse romande. (Cf. A. François, *Annales J.-J. Rousseau*, 1907, p. 41.)

même où je croyais être parvenu le premier, j'aperçois une manufacture de bas[1].

Je ne saurais exprimer l'agitation confuse et contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où[2] je m'étais cru totalement seul; mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant[3] dans les antres mêmes des Alpes échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étais bien sûr qu'il n'y avait peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'était fait le chef[4] et qui tirait de plus loin ses premiers mobiles[5]. Je me hâtai d'écarter cette triste idée, et je finis par rire en moi-même et de ma vanité puérile, et de la manière comique dont j'en avais été puni.

Mais, en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice! Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage et de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est, pour ainsi dire, qu'une grande ville, dont les rues, larges et longues plus que celle de Saint-Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, et dont les maisons éparses et isolées ne communiquent entre elles que par des jardins anglais[6]. Je me rappelai à ce sujet une autre herborisation que du Peyrou[7],

1. On n'a pas trouvé trace dans les renseignements du temps d'une manufacture de bas sur la Robaila. Il s'agit sans doute d'un métier à tisser.

2. *Où = là où.* Sur l'indifférence où l'on était aux 17e et encore au 18e siècles, pour la place à donner au relatif, voir p. 307, n. 2.

3. Le participe ne se rapporte grammaticalement à aucun mot de la phrase. Règle : *La fortune vient en dormant.* Voir p. 161, n. 1. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 446.

4. Le pasteur Montmollin, avec qui Rousseau avait de constantes difficultés théologiques, et qui menaçait de l'exclure de la communion. Rousseau suppose fort à tort qu'il était le chef d'un complot et qu'il ameutait contre lui la population. En réalité, il fit tous ses efforts pour le ménager sans manquer à ses devoirs nécessaires de pasteur.

5. C'est-à-dire, pense Rousseau, de la cabale organisée contre lui à Genève et dans tout le pays de Vaud.

6. Passage important pour se rendre compte de ce qu'on a appelé, au 18e siècle, *jardin anglais*. C'est ainsi qu'un « paysagiste » cite comme jardin anglais la vallée de Grindelwald ou la vallée d'Engelberg, en Suisse. Le jardin anglais exprime déjà toute la nature romantique.

7. Du Peyrou, ami intime, à qui Rousseau légua ses manuscrits et qui publia une grande édition de ses œuvres, avec la 1re moitié des *Confessions*.

d'Escherny[1], le colonel Pury[2], le justicier Clerc et moi, avions faite il y avait quelque temps[3] sur la montagne de Chasseron, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avait qu'une seule maison sur cette montagne, et nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de celui qui l'habitait, si l'on n'eût ajouté que c'était un libraire[4], et qui même faisait fort bien ses affaires dans le pays. Il me semble qu'un seul fait de cette espèce fait mieux connaître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs. *(Extrait de la Septième Promenade des* RÊVERIES).

Rousseau à l'île Saint-Pierre (1765).

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île, mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne, d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très bonnes gens, et rien de plus; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux *far niente*[5] fut la première et la principale de toutes ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet

1. d'Escherny, écrivain neuchâtelois, qui nous a justement laissé de pittoresques souvenirs de ces promenades avec Rousseau. (*De Rousseau et des philosophes du 18e siècle.*)

2. Le colonel Pury, voisin de campagne de Rousseau à Motiers et qui le mit en relations avec du Peyrou.

3. Le 25 juillet 1764.

4. Du sommet du Chasseron (montagne des environs de Neuchâtel), on ne découvre pas sept lacs. Le libraire n'était pas installé sur la montagne. La mémoire de Rousseau n'est pas très sûre. Et au surplus, il ne se pique pas d'exactitude topographique. L'édition de Genève (dirigée justement par du Peyrou) indique que Rousseau doit confondre le Chasseron avec le Chasseral qui domine Neuchâtel.

5. Le mot que Rousseau a sans doute recueilli en Italie (=*ne rien faire*) se trouve déjà chez Mme de Sévigné.

que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué[1] à l'oisiveté[2].

L'espoir qu'on ne demanderait pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étais enlacé[3] de moi-même, dont il m'était impossible de sortir sans assistance, et sans être bien aperçu, et où je ne pouvais avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouraient ; cet espoir, dis-je, me donnait celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avais passés ; et l'idée que j'aurais le temps de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement, seul et nu, j'y fis venir successivement ma gouvernante[4], mes livres et mon petit équipage, dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées ; et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours, comme dans une auberge dont[5] j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses, telles qu'elles[6] étaient, allaient si bien, que vouloir les mieux ranger était y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés, et de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntais en murmurant l'écritoire du receveur, et je me hâtais de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin ; car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avait inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail[7], il m'en fallait une d'amusement qui me plût, et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora Petrinsularis*[8], et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de

1. *Dévoué = voué.* « *Dévouer*, dédier, consacrer. — Il a dévoué ses enfants au service de la patrie. » (*Dict.* de Féraud, 1787).

2. * Rapprocher ce que Rousseau, dans ce passage, dit de son caractère des pages citées, p. 287.

3. *Enlacé = pris comme dans un lacet, dans un piège.*

4. Thérèse Levasseur.

5. Sur *dont* complément de lieu, cf. Crouzet, *Gr. Fr.*, § 187.

6. *Toutes choses = toutes les choses.* Il serait difficile aujourd'hui de reprendre l'indéfini *toutes choses* par le pronom défini *elles*. Cf. Règle : *Voulez-vous avoir grâce ? Faites-la.* Voir p. 256, n. 1.

7. C'est-à-dire : *d'ouvrage qui fût pour moi un travail.*

8. « La Flore de l'Ile Saint-Pierre ».

mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron ; j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers ; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins, après le déjeuner, que nous faisions tous ensemble, j'allais, une loupe à la main, et mon *Systema naturæ*[1] sous le bras, visiter un canton de l'île, que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale, et sur le jeu des parties sexuelles[2] dans la fructification, dont le système était alors tout à fait nouveau pour moi. La distinction des caractères génériques dont je n'avais pas auparavant la moindre idée, m'enchantait en les vérifiant[3] sur les espèces communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la brunelle[4], le ressort de celle de l'ortie et de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine et de la capsule du buis, mille petits jeux de la fructification que j'observais pour la première fois me comblaient de joie, et j'allais demandant si l'on avait vu les cornes de la brunelle, comme La Fontaine demandait si l'on avait lu Habacuc[5]. Au bout de deux ou trois heures, je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dinée[6] au logis, en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller avec le receveur, sa femme, et Thérèse, visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux ; et souvent des Bernois qui me venaient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que je dévalais[7] ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée, et la

1. Le grand ouvrage du naturaliste suédois Linné.

2. Les étamines et le pistil.

3. Règle : *La fortune vient en dormant.* Voir p. 161, n. 1.

4. Les *brunelles* sont des plantes de la famille des labiées.

5. Habacuc, l'un des douze petits prophètes hébreux. Celui dont La Fontaine parlait un jour avec enthousiasme à tous ceux qu'il rencontrait, était non pas Habacuc, mais Baruch.

6. *Après-dinée* est la seule forme du mot au 18e siècle. On disait aussi *après-soupée*. Féraud, en 1787, signale l'usage commençant de *après-souper*.

7. Le mot *dévaler* se trouve par exemple dans *Rodogune*, de Corneille. Mais le Furetière de 1732, Féraud, en 1787, le signalent comme populaire. Nous avons indiqué (voir pp. 133, n. 2 ;

bonne humeur qui en est inséparable, me rendaient le repos du dîner très agréable ; mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre, et pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme ; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie[1]. Souvent averti par le baisser[2] du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires[3], des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette[4] et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très propres à loger des lapins, qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre, et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neuchâtel des lapins mâles et femelles, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de

187, n. 1) que Rousseau ne se piquait pas de style noble, bien au contraire.

1. * Comparer cette rêverie de Rousseau avec ses rêveries de l'Ermitage (p. 115). On notera particulièrement que son imagination à cette date ne s'attache plus à des objets précis et préfère une sorte d'extase confuse.

2. Règle : *Les infinitifs employés substantivement sont très fréquents dans l'ancienne langue*

... Vendre le *dormir*
Comme le *manger* et le *boire*.

(La Fontaine, VIII, 2.)

3. *Marceau* ou *marsault*, sorte de saule. *Bourdaine*, arbrisseau à fruits rouges, dont le bois sert à la fabrication du « fusain ». *Persicaire*, plante d'eau.

4. *Esparcette*, nom vulgaire du sainfoin en Savoie et en Suisse.

cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite, et je notais avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant[1] coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines, dans les quelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau[2], son bruit continu, mais renflé par intervalles[3], frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans effort[4].

1. * Etudier la juxtaposition des épithètes dans le style de Rousseau. On verra que souvent, comme ici, la deuxième n'ajoute à peu près rien à la première.

2. Comprenons que les légères ondulations que le vent forme à la surface de l'eau viennent frapper le rivage par alternances.

3. Rousseau note cette illusion de l'oreille par laquelle un bruit monotone et continu nous semble toujours croître et décroître, selon les oscillations inconscientes de l'attention.

4. Passage important. C'est le premier texte où s'exprime nettement dans la littérature française cette rêverie panthéistique où l'âme semble s'absorber dans les choses et se confondre avec les êtres. Des impressions ana-

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage[1] moderne, et enfin l'on s'allait coucher content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues et importunes, la manière dont j'ai passé mon temps dans cette île, durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres et si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du désir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état; et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instants fugitifs, mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais[2] dont la durée accroît le charme, au point d'y trouver[3] enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé, qui n'est plus, ou préviennent l'avenir, qui souvent ne doit point être : il n'y a rien

logues ont été maintes fois évoquées par les romantiques. Voir Chateaubriand (Une Nuit d'Amérique, dans le *Génie du Christianisme*. (*Extraits* Canat) : « l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes... », etc.

1. Le mot n'est pas donné par les dictionnaires du 18e siècle. Rousseau l'a formé du verbe *tortiller*. Il se rencontre chez Mme de Sévigné, Mme du Deffand, etc... Rousseau aimait en musique les mélodies simples et protestait contre la science harmonique des Rameau ou des Glück.

2. La construction n'est pas claire. Le premier *mais* oppose toute la fin de la phrase à la phrase qui précède. Le second oppose seulement *dont la durée accroît*, etc., à *qui n'a rien de vif en lui-même*.

3. L'infinitif ne se rapporte pas au sujet du verbe principal. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 420.

là de solide, à quoi le cœur se puisse[1] attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine est-il, dans nos plus vives jouissances, un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *Je voudrais que cet instant durât toujours.* Et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après[2] ?

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière, et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir, où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île de Saint-Pierre, dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissais dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs, au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier[3].

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence; tant que cet état dure on se suffit à soi-même, comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection[4] est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix, qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes

1. Cf. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 76, n. 5.

2. A rapprocher du passage cité p. 291. Nous y avons indiqué la fortune que ce sentiment d'inquiétude a eue dans la littérature romantique.

3. Rousseau a fini par atteindre cette conception du bonheur en réagissant instinctivement contre les hantises de ses idées de persécution. Après les années troublées qui précèdent son retour à Paris (1770), il finira, comme il le disait à Bernardin de Saint-Pierre, par vivre au jour le jour, sans penser à l'avenir, et en jouissant seulement du grand air, de la nature, de la paix. Pour retrouver nettement une pareille conception du bonheur, il faudra aller jusqu'à Leconte de Lisle.

4. Sens philosophique du mot *affection* = *tout ce qui affecte les sens, et par eux la conscience.*

les impressions sensuelles et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire, et en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continuelles connaissent peu cet état, et, ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instants, n'en conservent qu'une idée obscure et confuse, qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne serait pas même bon, dans la présente constitution des choses, qu'avides de ces douces extases ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissants leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine, et qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile et de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver, dans cet état, à toutes les félicités humaines des dédommagements que la fortune et les hommes ne lui sauraient ôter.

Il est vrai que ces dédommagements ne peuvent être sentis par toutes les âmes, ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix, et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve ; il en faut dans le concours des objets environnants. Il n'y faut ni un repos absolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré, qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort, il réveille ; en nous rappelant aux objets environnants, il détruit le charme de la rêverie, et nous arrache d'au dedans de nous, pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune et des hommes, et nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort : alors le secours d'une imagination riante est nécessaire, et se présente assez naturellement à ceux que le ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors se fait alors au dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable quand de légères et douces idées, sans agiter le fond de l'âme, ne font pour ainsi dire qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi-même en oubliant tous ses maux. Cette espèce de rêverie peut se goûter partout où l'on peut être tranquille, et j'ai souvent pensé qu'à la Bastille, et même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurais encore pu rêver agréablement[1].

1. Passage important pour comprendre l'art de Rousseau. Rousseau a mieux senti et imaginé les objets qu'il ne les a vus. De là la médiocrité de son pittoresque et la profondeur de ses impressions sentimentales. A rapprocher de ce qu'il nous dit sur la façon dont il a « rêvé » la *Nouvelle Héloïse*, p. 115.

Mais il faut avouer que cela se faisait bien mieux et plus agréablement dans une île fertile et solitaire, naturellement circonscrite et séparée du reste du monde, où rien ne m'offrait que des images riantes ; où rien ne me rappelait des souvenirs attristants ; où la société du petit nombre d'habitants était liante et douce, sans être intéressante au point de m'occuper incessamment ; où je pouvais enfin me livrer tout le jour, sans obstacles et sans soins, aux occupations de mon goût ou à la plus molle oisiveté. L'occasion sans doute était belle pour un rêveur, qui, sachant se nourrir d'agréables chimères au milieu des objets les plus déplaisants, pouvait s'en rassasier à son aise en y faisant concourir tout ce qui frappait réellement ses sens. En sortant d'une longue et douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux, et laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques[1] rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire et cristalline, j'assimilais à mes fictions tous ces aimables objets[2], et, me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même et à ce qui m'entourait, je ne pouvais marquer le point de séparation des fictions aux réalités[3], tant tout concourait également à me rendre chère la vie recueillie et solitaire que je menais dans ce beau séjour ! Que ne peut-elle renaître encore ! que ne puis-je aller finir mes jours dans cette île chérie, sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappelât le souvenir des calamités de toute espèce qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années[4]. Ils seraient bientôt oubliés pour jamais : sans doute ils ne m'oublieraient pas de même ; mais que m'importerait, pourvu qu'il n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré[5] de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon âme s'élancerait fréquemment au-dessus de cette atmosphère, et commercerait d'a-

1. *Romanesques*. Rousseau emploie déjà dans le même sens *romantique :* « Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et *romantiques* que celles du lac de Genève » (Début de cette *Ve Promenade*). *Romantique* est un mot anglais *(romantic)* qui s'introduit sous sa forme étrangère dans la Ire moitié du 18e siècle et qu'on prit l'habitude d'employer, avec des orthographes diverses *(romantic, romantik, romantique)* après 1760, en le substituant à *romanesque*, lorsqu'il s'agissait de paysages.

2. C'est-à-dire : *Je supposais que ces aimables objets faisaient partie de mes fictions.*

3. A rapprocher du passage cité p. 115.

4. Allusion aux diverses conspirations dont Rousseau à cette date se croit plus ou moins entouré.

5. *Délivré* ne se rapporte qu'à l'idée de première personne *(je)* comprise dans *mon âme*. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 446, 2°.

vance avec les intelligences célestes, dont elle espère aller augmenter le nombre dans peu de temps[1]. Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asile, où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les ailes de l'imagination, et d'y goûter durant quelques heures le même plaisir que si je l'habitais encore. Ce que j'y ferais de plus doux serait d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis ne fais-je pas la même chose? Je fais même plus; à l'attrait d'une rêverie abstraite et monotone je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappaient souvent à mes sens dans mes extases; et maintenant, plus ma rêverie est profonde, plus elle me les peint vivement[2]. Je suis souvent plus au milieu d'eux, et plus agréablement encore, que quand j'y étais réellement. Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine, et ne dure pas si longtemps. Hélas! c'est quand on commence à quitter sa dépouille qu'on en est le plus offusqué[3]! *(Extrait de la Cinquième Promenade).*

Rousseau à Paris en 1772.

[Extrait d'un Ouvrage que *Bernardin de Saint-Pierre* voulait écrire sur J.-J. Rousseau et dont les brouillons ont été publiés exactement par M. Souriau en 1907[4].]

Au mois de juin de 1772, un ami m'ayant proposé de me mener chez J.-J. Rousseau, il me conduisit dans une

1. Noter que la rêverie « panthéistique » de Rousseau, comme celle de Chateaubriand, n'aboutit jamais au panthéisme vrai d'un Leconte de Lisle et qu'elle s'accorde toujours avec la croyance à un Dieu distinct du monde.

2. C'est-à-dire : *En rêvant, à l'île Saint-Pierre, je pourrais m'absorber si profondément que je cesserais de voir le paysage. A Paris, ce paysage ne peut m'échapper, puisqu'il n'a rien à faire avec mes sens, qu'il est tout intérieur et construit par mon imagination.*

3. Sens étymologique (latin *ob*, devant; *fuscus*, sombre): *intercepter la lumière et par suite la vue.* Ici, *qu'on en est le plus offusqué* = *que cette dépouille s'interpose le plus devant l'imagination.*

4. Sur la place donnée à cet extrait de Bernardin de Saint-Pierre dans des *Morceaux choisis* de Rousseau, voir p. 281. M. Souriau a reproduit ces brouillons fidèlement. Nous nous permettons (en les signalant par [ ]) les corrections nécessaires lorsque le texte serait inextricable pour les élèves. — Texte en italiques pour le distinguer de celui de Rousseau.

maison, rue Plâtrière, à peu près vis-à-vis l'hôtel de la Poste. Nous montâmes au quatrième étage. Nous frappâmes, et Mme Rousseau[1] *vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit : « Entrez, Messieurs, vous allez trouver mon mari. ». Nous traversâmes un*[2] *fort petit antichambre où des ustensiles de ménage étaient proprement arrangés ; de là nous entrâmes dans une chambre où J.-J. Rousseau était assis, en redingote et en bonnet blanc*[3]*, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous présenta des chaises et se remit à son travail en se livrant toutefois à la conversation.*

Il était d'un tempérament maigre et d'une taille moyenne. Une de ses épaules paraissait un peu plus élevée que l'autre, soit que ce fût l'effet d'un défaut naturel, ou de l'attitude qu'il prenait dans son travail, ou de l'âge qui l'avait voûté, car il avait alors 64 ans[4] *; d'ailleurs, il était bien proportionné. Il avait le teint brun, quelques couleurs aux pommettes des joues, la bouche belle, le nez très bien fait, le front rond et élevé, les yeux pleins de feu. Les traits obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche, et qui caractérisent la physionomie, exprimaient dans la sienne une grande sensibilité et quelque chose même de douloureux. On remarquait dans son visage trois ou quatre caractères de la mélancolie par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profonde par les rides du front ; une gaieté très vive et même un peu caustique par mille petits plis aux angles extérieurs des yeux, dont les orbites disparaissaient quand il riait. Toutes ces passions se peignaient successivement sur son visage suivant que les sujets de la conversation affectaient son âme ; mais dans une situation calme sa figure conservait une empreinte de toutes ces affections, et offrait à la fois je ne sais quoi d'aimable, de fin, de touchant, de digne de pitié et de respect.*

Près de lui était une épinette sur laquelle il essayait de temps en temps des airs. Deux petits lits de cotonine[5] *rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs étaient attachés un plan de la forêt et*

1. Thérèse Levasseur. A cette date Rousseau l'avait épousée.

2. Le mot était à cette date du féminin. « Quelques-uns, dit Féraud (1787), le font mal à propos du masculin ».

3. On portait toujours bonnet quand on avait quitté la perruque.

4. Exactement soixante, étant né le 28 juin 1712.

5. « Toile faite de gros coton » (*Dict.* de Féraud, 1787).

du parc de Montmorency où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur[1]. *Sa femme était assise, occupée à coudre du linge ; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond ; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celle de l'antichambre on voyait des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté, de paix et de simplicité qui faisait plaisir.*

Les Oublies (vers 1773).

Un dimanche, nous étions allés, ma femme et moi, dîner à la porte Maillot : après le dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette ; là nous nous assîmes sur l'herbe, à l'ombre, en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une manière de religieuse, vinrent, les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux, vint à passer un oublieur[2] avec son tambour et son tourniquet, qui cherchait pratique : je vis que les petites filles convoitaient fort les oublies, et deux ou trois d'entre elles, qui apparemment possédaient quelques liards, demandèrent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante hésitait et disputait, j'appelai l'oublieur et je lui dis : « Faites tirer toutes ces demoiselles chacune à son tour, et je vous payerai le tout. » Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurais toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressaient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante je les fis ranger toutes d'un côté, et puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avaient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc, et qu'il revint au moins une oublie à

1. Le roi d'Angleterre lui avait offert une pension que Rousseau refusa pour des raisons compliquées.

2. « *Oublieur*, qui vend des oublies par les rues. L'*Acad.* (le *Dictionnaire* de l'Académie) avait d'abord écrit *oublieux;* ensuite elle a écrit *oublieur*, en avertissant qu'on prononce *oublieux.* » (*Dict.* de Féraud. 1785.)

3. *Disputer* et *discuter* se confondent constamment pour le sens aux 17e et 18e siècles.

chacune de celles qui n'auraient rien[1], qu'aucune d'elles ne pouvait donc être absolument mécontente, afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourrait, et que je lui en tiendrais compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois; car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences, qui produiraient des mécontentements. Ma femme insinua à celles qui avaient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint presque égal, et la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grâce, tira comme les pensionnaires, et prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, et je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, et qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal; et ces petites filles, venant plaider tour à tour leur cause, me donnèrent occasion de remarquer que, quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisait oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très contents les uns des autres, et cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête, au reste, ne fut pas ruineuse : pour trente sous qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, et que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs fois à la même place, à la même heure, espérant d'y[2] rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à peu près de même espèce, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'était dans le malheureux temps où, fauflié parmi les riches et les gens de lettres, j'étais quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étais à la Che-

1. Il faut sans doute comprendre que, lorsque le tourniquet s'arrêtait sur une case sans chiffre, l'oublieur remettait pourtant une oublie.

2. Règle : *Au 17me et encore au 18me siècle, beaucoup d'infinitifs compléments étaient, après certains verbes (prétendre, s'imaginer, avouer, reconnaître, etc.), construits avec la préposition* de : « Quoique vous vous imaginiez d'être heureux ». (Bossuet.)

vrette[1], au temps de la fête du maître de la maison ; toute sa famille s'était réunie pour la célébrer, et tout l'éclat des plaisirs bruyants fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avait pas le temps de prendre haleine, et l'on s'étourdissait au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenait une espèce de foire. On dansait ; les messieurs daignèrent danser avec les paysannes, mais les dames gardèrent leur dignité[2]. On vendait là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter, pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, et l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manants se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le même plaisir : et pains d'épice de voler à droite et à gauche, et filles et garçons de courir, de s'entasser et s'estropier. Cela paraissait charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoique en dedans je ne m'amusasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai là la bonne compagnie, et je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa longtemps. J'aperçus entre autres cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille qui avait encore sur son éventaire une douzaine de chétives pommes, dont elle aurait bien voulu se débarrasser. Les Savoyards, de leur côté, auraient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avaient que deux ou trois liards à eux tous, et ce n'était pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet éventaire était pour eux le jardin des Hespérides, et la petite fille était le dragon qui les gardait. Cette comédie m'amusa longtemps ; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, et les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs mêmes, en la voyant, la partagèrent ; et moi, qui partageais à si bon marché cette joie, j'avais de plus celle de sentir qu'elle était mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venais de quitter, je sentais avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains et des plaisirs naturels à ceux que fait naître l'opulence, et qui ne sont guère que des plaisirs de

1. Au château de la Chevrette, chez Mme d'Épinay.

2. Sur ces fêtes et danses champêtres, voir p. 252, n. 1, et les Souvenirs de B. de Saint-Pierre, p. 338.

moquerie, et des goûts exclusifs engendrés par le mépris[1]. Car quelle sorte de plaisir pouvait-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misère s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement, pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds et couverts de boue ?

De mon côté, quand j'ai bien réfléchi sur l'espèce de volupté que je goûtais dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistait moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contents. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénètre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation[2]. Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serais sûr, je n'en jouirais qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désintéressé, qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car, dans les fêtes du peuple, celui de voir des visages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été souvent frustrée en France, où cette nation, qui se prétend si gaie, montre peu cette gaieté dans ses jeux. Souvent j'allais jadis aux guinguettes[3], pour y voir danser le menu peuple ; mais ses danses étaient si maussades, son maintien si dolent, si gauche, que j'en sortais plutôt contristé[4] que réjoui. Mais à Genève et en Suisse, où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités, tout respire le contentement et la gaieté dans les fêtes. La misère n'y porte point son hideux aspect. Le faste n'y montre pas non plus son insolence. Le bien-être, la fraternité, la concorde, y disposent les cœurs à s'épanouir, et souvent, dans les transports d'une innocente joie, les inconnus s'accostent, s'embrassent et s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour[5]. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai

1. C'est-à-dire sans doute : *des goûts qui veulent exclure de nos plaisirs des classes sociales que nous méprisons.* Le sens est peu clair.

2. *De sensation = un plaisir qui ne s'adresse qu'aux sens.*

3. « *Guinguette,* petit cabaret hors de la ville, où l'on va faire des parties de plaisir, des repas. » (*Dict.* de Féraud, 1787.) Le *Dict.* de Furetière, en 1732, indique que le terme est nouveau. Depuis le début du 18e siècle, ces guinguettes s'étaient multipliées aux environs de Paris, surtout à Vincennes et au bois de Boulogne. On avait également organisé des salles de bal que l'on appelait les « bals de bois ». La mode s'était répandue dans la société distinguée, entre 1730 et 1760, d'aller prendre part à ces bals ou tout au moins d'y assister.

4. Le terme a vieilli. Le *Dict.* de Féraud, en 1787, le donne encore comme d'usage courant.

5. * Les voyageurs, les moralistes du 18e siècle, ne sont pas tous d'accord avec Rousseau sur l'aspect maussade de ces réjouissances populaires. Chercher quelle peut être dans ce jugement la part du système, des

pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir : en les voyant, je les partage ; et, parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien. *(Extrait de la Neuvième Promenade.)*

Une Promenade à Romainville avec Bernardin de Saint-Pierre.

[Extrait des Brouillons de Bernardin de Saint-Pierre.] Voir p. 331, n. 4.

Je donnai rendez-vous [à Jean-Jacques Rousseau] à l'allée de Breteuil ; je lui dis : « Vous m'avez mené à un paysage ; je veux vous en montrer un de mon goût... » Nous côtoyâmes le chemin de sable, laissant à droite le parc de Saint-Fargeau ; nous suivions des chemins de terre, et des sentiers qui vont vers l'Orient, gardant toujours la hauteur. Après quoi nous arrivâmes à une fontaine qui porte gravée : fontaine de Saint-Pierre. Elle est bâtie comme un monument avec de larges dalles de pierres de taille : « Vous m'avez amené ici [dit-il][1], parce qu'elle porte votre nom... » Là sont de petits prés, des bouquets de saule, des pépinières, des champs de blé, de groseillers, des noyers, des cerisiers dont les fruits étaient demi-rouges, des pommiers encore en fleurs, [des] pieds d'alouette ; au loin, à travers des échappées de bois, les coteaux de Sèvres qui fuient en bleu, des châteaux bâtis sur leurs croupes, d'autres dans la plaine dont nous ne savions point le nom ; des clochers de village, sur la droite, devant nous, se montraient en perspective éloignée, à travers les marronniers en fleurs ; et au milieu de ces vallons paisibles et solitaires, derrière nous en avançant, les bois de Romainville ; [dans les bois] les fauvettes, les rossignols, les merles ; [en l'air] les alouettes. Il me dit plus de dix fois : « Oh ! que cela est charmant : Oh ! le joli paysage ! Ah ! vous m'avez fait plaisir ». Un ciel serein, de beaux nuages et les rayons du soleil ajoutaient à la pureté du jour.

idées préconçues de Rousseau. Rousseau tenait à son jugement puisqu'il en causa avec Bernardin de Saint-Pierre. Voir p. 338.

1. Rappelons que nous ajoutons entre [], au texte exact des brouillons de B. de Saint-Pierre, les mots nécessaires pour que le texte soit aisément lisible.

« Voilà une grande preuve, lui dis-je, combien les petites propriétés enrichissent la terre : voyez ces vastes plaines nues de la gauche, sans habitants, avec une seule récolte à peine par an; ici la terre en donne trois, les unes sur les autres (car il y avait du blé, des cerisiers et de grands noyers encore au-dessus). Ce n'est point sur les champs, mais dans les bras des cultivateurs que le Père des hommes verse les fruits de la terre. Quel spectacle enchanteur, si toute la France était divisée en petite propriété; la facilité de vivre bannit les crimes. » — « Ces beaux lieux, me dit-il, les dimanches, sont gâtés par les débauches du peuple de la ville; vous y voyez danser et sauter; il faut qu'on veille sur eux, dans le temps des fruits. Si vous voyiez la Suisse! Dans leurs danses, leurs pieds ne touchent pas à terre. » Il se remettait à regarder les montagnes, et puis les plaines traversées par de vastes chemins, ces longues avenues qui font communiquer les empires : « Que cela est auguste [disait-il]! » A chaque pas le paysage changeait, et les objets voisins de nous. Nous vînmes à des ruisseaux, à une mare couverte de lentilles, à des petits tertres formant des vallons abrités dans les bois..... Lui cependant s'occupait à herboriser : « Voilà la numulaire, voilà la sauge des bois, des hyacinthes, la croisette, [une] multitude de petites fleurs en croix sentant le miel, [une] espèce de hyacinthe bleue dont les grains, l'odeur, la forme, la couleur ressemblent à la prune; la coryphilène, dont la racine a l'odeur de girofle.

J'avais une boîte; il me disait d'y mettre des fleurs.

Nous vîmes l'escarpement des carrières, une pelouse où est une montée. Nous fûmes à Romainville, dans un cabaret dont le maître avait épousé la rosière[1] : « Avez-vous de bon vin? » — « Je n'ai que du vin du pays ». — Il le goûta : « Il est un peu vert. » — « Je n'en ai point de meilleur ». Il eut l'honnêteté rare de nous indiquer un autre cabaret qui en avait de fort bon. « Mais ne pouvez-vous pas, dit Rousseau, en envoyer chercher? Et nous dînerions chez vous. » — « Cela n'est pas permis, dit-il ». Nous sortîmes fâchés qu'un homme si honnête eût pour lors de si mauvais vin. Nous fûmes à l'autre cabaret; on nous mit dans une petite chambre sans vue, comme celle de presque tous les cabarets des environs toujours tournés sur la rue, parce qu'ils ne conçoivent rien de plus beau que de voir passer des carosses, et que, dans les plus riants paysages, ils ne voient que l'ins-

1. La mode des rosières, dont la première avait été couronnée à Salency, s'était répandue dans toute la France après 1760.

trument de leur néant. La femme nous fit une grande omelette avec force lard. Rousseau me dit : « Si vous m'aviez parlé d'omelette, je l'aurais faite; car je sais bien les faire. » Il vint des asperges dont il mangea peu : « Elles nuisent à ma vessie; pourtant je mange de tout, une fois en passant pour n'en pas perdre le goût. »

Il me parla d'Emile, me fit part de ses vues..... Le petit garçon entra, et dit tout haut : « Le café que vous avez commandé est prêt. » — « Oh ! le maladroit [m'écriai-je] ; je t'avais dit de m'avertir en secret quand l'eau serait bouillante. » — « Oh ! nous avons du café ! Ah ! se mit-il à rire, je ne m'étonne pas que vous ne vouliez rien mettre dans votre boîte : le café y était. Nous boirons encore bien une demi-bouteille, puisqu'il y a du café..... »

Nous revînmes... en parlant des Romains, des Grecs. Son chemin aboutit au parc Saint-Fargeau, [à] de superbes marronniers en fleurs. Il en voulut abattre avec sa petite faulx..... [Il fit le] projet d'aller à la huitaine sur les hauteurs de Sèvres : « Il y a des sapins et des bruyères toutes violettes. Nous partirons de bon matin; j'aime ce qui me rappelle le Nord; je vous parlerai de mes amours. » Il me serra la main, me dit : « J'avais besoin de passer ce jour avec vous. J'étais triste ce matin. » — « A dimanche, aux Champs-Elysées. » — « Si je peux », me dit-il.

CORRESPONDANCE[1]

A Mme d'Epinay[1].

....1755.

J'ai lu avec grande attention, Madame, vos lettres à Monsieur votre fils[2]; elles sont bonnes, excellentes, mais elles ne valent rien pour lui. Permettez-moi de vous le dire avec la franchise que je vous dois. Malgré la douceur et l'onction[3] dont vous croyez parer vos avis, le ton de ces lettres, en général, est trop sérieux ; il annonce votre projet ; et, comme vous l'avez dit vous-même, si vous voulez qu'il réussisse, il ne faut pas que l'enfant puisse s'en douter. S'il avait vingt ans, elles ne seraient peut-être pas trop fortes, mais peut-être seraient-elles encore trop sèches. Je crois que l'idée de lui écrire est très heureusement trouvée, et peut lui former le cœur et l'esprit, mais il faut deux conditions : c'est qu'il puisse vous entendre[4] et qu'il puisse vous répondre. Il faut que ces lettres ne soient faites que pour lui, et les deux que vous m'avez envoyées seraient bonnes pour tout le monde, excepté pour lui. Croyez-moi, gardez-les pour un âge plus avancé : faites-lui des contes, faites-lui des fables dont il puisse lui-même tirer la morale ; et surtout qu'il puisse se les appliquer. Gardez-vous des généralités ; on ne fait rien que de commun et d'inutile en mettant des maximes à la place des faits ; c'est de tout ce qu'il aura remarqué, en bien ou en mal, qu'il faut partir. A mesure que ces idées commenceront à se développer, et que vous lui aurez appris à réfléchir, à comparer, vous proportionnerez le ton de vos lettres à ses progrès et aux facultés de son esprit. Mais, si vous dites à Monsieur votre fils que vous vous appliquez à former son cœur et son esprit, que c'est en l'amusant que vous lui

1. Voir *Introduction*, p. 57.

2. Mme d'Epinay avait formé le projet d'écrire à son fils, âgé de douze à treize ans, une suite de lettres pour le diriger dans ses sentiments et dans sa conduite. Elle avait déjà écrit deux lettres qu'elle communiqua à Rousseau pour qu'il lui donnât son avis.

3. *Onction.* Le terme est réservé d'ordinaire à la langue de la piété. Rousseau étend son sens à l'enseignement de la morale.

4. *Entendre = comprendre.* Sens constant aux 17e et 18e siècles.

montrerez la vérité et ses devoirs, il va être en garde contre tout ce que vous lui direz ; il croira toujours voir sortir une leçon de votre bouche ; tout, jusqu'à sa toupie, lui deviendra suspect. Agissez ainsi, mais gardez-en bien le secret.

A quoi sert-il, par exemple, de l'instruire des devoirs de votre état de mère[1] ? Pourquoi lui faire retentir toujours à l'oreille les mots soumission, devoir, vigilance, raison ? Tout cela a un son effrayant à son âge. C'est avec les actions qui résultent de ces termes qu'il faut l'apprivoiser[2] ; laissez-lui ignorer leurs qualifications jusqu'à ce que vous puissiez les lui apprendre par la conduite qu'il aura tenue ; et encore faites-lui bien sentir, avant tout, l'avantage et l'agrément qu'il en aura recueilli, afin de lui montrer qu'un acte de soumission et de devoir n'est pas une chose si effrayante qu'il pourrait se l'imaginer[3].

Quant à la seconde lettre, si elle ne renferme pas des choses si contraires à votre but, elle est au moins remplie d'idées et d'images trop fortes, non seulement pour l'âge de Monsieur votre fils, mais même pour un âge beaucoup au-dessus du sien. Votre définition de la politesse est juste et délicate, mais il faut y penser à deux fois pour en sentir toute la finesse[4]. Sait-il ce que c'est que l'estime, que la bienveillance ? Est-il en état de distinguer l'expression volontaire ou involontaire d'un cœur sensible ? Comment lui ferez-vous entendre que le corps ne doit point courir après l'ombre, et que l'ombre ne peut exister sans le corps qui la produit ?

Prenez garde, Madame, qu'en présentant de trop bonne heure aux enfants des idées fortes et compliquées, ils sont obligés de recourir à la définition de chaque mot. Cette définition est presque toujours plus compliquée, plus vague que la pensée même ; ils en font une mauvaise application, il ne leur reste que des idées fausses dans la tête. Il en résulte un autre inconvénient : c'est qu'ils répètent en perro-

1. Mme d'Epinay avait commencé par justifier ses lettres en montrant qu'elles lui étaient imposées par son devoir de mère.

2. C'est-à-dire : *il faut l'accoutumer aux actions qui sont le résultat de la soumission, des devoirs, etc.*

3. * A l'aide de la *Notice* et des *Extraits* de l'*Emile*, chercher en quoi ces idées annoncent celles de l'*Emile*.

4. Voici quelle était cette définition : « La politesse est dans un cœur sensible, une expression douce, vraie et volontaire, du sentiment de l'estime et de la bienveillance ». Mme d'Epinay disait plus loin : « La louange suit la vertu comme l'ombre suit le corps ; mais le corps ne doit point courir après l'ombre, et l'ombre ne peut exister sans le corps qui la produit ».

quets de grands mots auxquels ils n'attachent point de sens, et qu'à vingt ans ils ne sont que de grands enfants ou de plats importants.

Vous m'avez demandé mon avis par écrit : Madame, le voilà. Je désire que vous vous en accommodiez, mais il ne m'est pas possible de vous en donner un autre. Si je ne me suis pas trompé sur votre compte, vous me pardonnerez ma brutalité[1], et vous recommencerez votre besogne avec plus de courage et de succès que jamais.

A M. de Voltaire.

Le 18 Août 1756.

Vos deux derniers poèmes, Monsieur[2], me sont parvenus dans ma solitude[3], et, quoique tous mes amis connaissent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne sais de quelle part ceux-ci me pourraient venir, à moins que ce ne soit de la vôtre. Ainsi je crois devoir vous remercier à la fois de l'exemplaire et de l'ouvrage. J'y ai trouvé le plaisir avec l'instruction et reconnu la main du maître. Je ne vous dirai pas que tout m'en paraisse également bon ; mais les choses qui m'y déplaisent ne font que m'inspirer plus de confiance pour celles qui me transportent : ce n'est pas sans peine que je défends quelquefois ma raison contre les charmes de votre poésie ; mais c'est pour rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

Je ferai plus, Monsieur : je vous dirai sans détour, non les beautés que j'ai cru sentir dans ces deux poèmes, la tâche effrayerait ma paresse, ni même les défauts qu'y

1. Rousseau se rendait compte de la difficulté qu'il avait à cacher ses sentiments vrais par les artifices de la politesse. Sa correspondance fait preuve très souvent de cette « brutalité », Voir la p. 353, n. 2.

2. Le poème sur *le Désastre de Lisbonne* et celui sur *la Loi naturelle*. Un tremblement de terre avait bouleversé Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et causé la mort de la plupart de leurs habitants. Voltaire en avait pris prétexte pour combattre l'optimisme et le dogme de la Providence. Ce poème avait été remis à Jean-Jacques avec celui sur *la Loi naturelle*, sur la demande de Voltaire lui-même, par l'intermédiaire de Thieriot (ami de Voltaire) et de Duclos. Rousseau avait écrit sa lettre à l'instigation de ses amis de Genève et dans l'espoir que Voltaire autoriserait la publication de la lettre. Voltaire refusa toujours.

3. A l'Ermitage.

remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi, mais les déplaisirs qui troublent en cet instant le goût que je prenais à vos leçons ; et je vous les dirai, encore attendri d'une première lecture où mon cœur écoutait avidement le vôtre, vous aimant comme mon frère, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnaîtrez dans mes intentions la franchise d'une âme droite, et dans mes discours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un philosophe[1]. D ailleurs, plus votre second poème m'enchante, plus je prends librement parti contre le premier ; car, si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pourquoi craindrais-je d'être de votre avis ? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des sentiments que vous réfutez si bien[2].

Tous mes griefs sont donc contre votre poème sur le *Désastre de Lisbonne*, parce que j'en attendais des effets plus dignes de l'humanité qui paraît vous l'avoir inspiré. Vous reprochez à Pope et à Leibnitz[3] d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, et vous chargez tellement le tableau de nos misères, que vous en aggravez le sentiment: au lieu des consolations que j'espérais, vous ne faites que m'affliger ; on dirait que vous craignez que je ne voie pas assez combien je suis malheureux, et vous croiriez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

Ne vous y trompez pas, Monsieur ; il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez. Cet optimisme, que vous trouvez si cruel, me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables. Le poème de Pope adoucit mes maux et me porte à la patience; le vôtre aigrit mes peines, m'excite aux murmures, et m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui règne entre ce que vous prouvez et ce que j'éprouve, calmez la perplexité

1. Rousseau ne s'est pas encore brouillé avec les « philosophes » (voir p. 36). Il ne se confond pourtant pas avec eux et se dit seulement « ami de la vérité ».

2. Le poème sur *La Loi naturelle* (écrit en 1751), n'était pas précisément en contradiction avec celui sur le désastre de Lisbonne. Mais, en établissant l'existence de Dieu, du devoir, etc., il pouvait sembler s'opposer au pessimisme de ce dernier.

3. Pope (poète anglais du 18e siècle) avait établi dans son *Essai sur l'Homme*, très célèbre en France à cette date, que « tout est bien ». La philosophie de Leibnitz aboutissait également à l'optimisme. Pope d'ailleurs entendait bien, comme le dit Rousseau et avant lui Voltaire, que « l'homme jouit de la seule mesure de bonheur dont son être soit susceptible. »

qui m'agite, et dites-moi qui s'abuse, du sentiment ou de la raison[1].

« Homme, prends patience, me disent Pope et Leibnitz ; les maux sont un effet nécessaire de la nature et de la constitution de cet univers. L'Être éternel et bienfaisant qui le gouverne eût voulu t'en garantir : de toutes les économies possibles, il a choisi celle qui réunissait le moins de mal et le plus de bien ; ou, pour dire la même chose encore plus crûment s'il le faut, s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux faire. »

Que me dit maintenant votre poème ? « Souffre à jamais, malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-puissant, il pouvait prévenir tous tes maux : n'espère donc jamais qu'ils finissent ; car on ne saurait voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et mourir[2]. » Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme et que la fatalité même ; pour moi, j'avoue qu'elle me paraît plus cruelle encore que le manichéisme[3]. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçait d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté ? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première[4].

Vous ne voulez pas, Monsieur, qu'on regarde votre ouvrage comme un poème contre la Providence[5], et je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre humain un écrit où je plaidais la cause du genre humain contre lui-même[6]. Je sais la distinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur et les conséquences qui peuvent se tirer de sa doctrine. La juste défense de moi-même m'oblige seulement à vous faire observer qu'en peignant les misères humaines mon but était excusable et même louable, à ce que je crois ; car je mon-

1. Du sentiment qui est optimiste ou de la raison qui conclut au pessimisme.

2. Voltaire n'affirmait pas exactement cela ; tout au plus tendait-il à le faire entendre. Sa conclusion explicite était : « Je suis comme un docteur ; hélas ! Je ne sais rien. »

3. Manès, philosophe persan (né en 240), défendit un système où il affirmait que le monde était gouverné par deux principes opposés, le bien et le mal. Il essaya de rattacher son système au christianisme.

4. C'est-à-dire l'optimisme, exposé le premier.

5. Voltaire disait en terminant :

Je ne m'élève point contre la Pro-
[vidence.

6. Le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. La lettre de remerciement de Voltaire commençait ainsi : « J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre *contre* le genre humain... »

trais aux hommes comment ils faisaient leurs malheurs eux-mêmes, et par conséquent comment il les pouvaient éviter.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu ; et quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction[1], comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie : et alors la question n'est point pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder[2], la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain à vingt lieues de là, tout aussi gais que s'il n'était rien arrivé. Mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des masures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ! Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, et que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste ?

Vous auriez voulu que le tremblement se fût fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lisbonne[3]. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts ? Mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux messieurs des villes, les seuls hommes dont nous tenions compte. Ils en font peu même aux animaux et aux sauvages qui habitent épars ces lieux retirés, et qui ne craignent ni la chute

1. C'est-à-dire : *si l'on ne peut supposer une matière (vivante) capable à la fois de sentir et de ne pas sentir.*

2. Dans le *Discours sur l'inégalité*, Rousseau avait essayé de montrer que l'homme dans l'état de nature ne peut être malheureux ni par les maladies, ni par la mort. Dans la *Nouvelle Héloïse* il reprendra les mêmes idées sur les « préparatifs » de la mort. Julie mourante fait orner sa chambre de fleurs et tout disposer pour l'égayer.

3.
Je désire humblement, sans offenser
. . [mon maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et
[de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des
(VOLTAIRE.) [déserts.

des toits, ni l'embrasement des maisons. Mais que signifierait un pareil privilège ? Serait-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos lois, et que, pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville ?

Il y a des événements qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces par lesquelles on les considère, et qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans *Zadig*[1], et la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, et qu'elle peut quelquefois passer pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs ; et, malgré ce qu'une pareille description a de touchant et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer, que les médecins assassinent dans son lit à leur aise[2] ?... Pour moi, je vois partout que les maux auxquels nous assujettit la nature sont moins cruels que ceux que nous y ajoutons[3].

Mais, quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, et de préférer le néant à notre existence, sans quoi le découragement et le désespoir se seraient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pu subsister longtemps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en serait assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, et que ces maux seraient aussi grands que vous les dépeignez. Mais il est difficile de trouver sur ce point de la bonne foi chez les hommes et de bons calculs chez les philosophes, parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens et des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence indépendant de toute autre sensa-

1. *Zadig*, conte de Voltaire imprimé en 1747.

2. Sur le mépris de Rousseau pour les médecins, voir pp. 83 et 179.

3. * Comparer ce passage aux idées exprimées dans le *Discours sur l'inégalité*.

tion[1], et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie, à peu près comme ces femmes qui, avec une robe tachée et des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous pensez, avec Erasme, que peu de gens voudraient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu ; mais tel tient sa marchandise fort haute[2], qui en rabattrait beaucoup s'il avait quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela ? Des riches, peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie, et toujours tremblants de la perdre[3], peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus malsain, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux[4]. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition, ou du moins communément plus sincères, et qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ; consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie obscure et tranquille, sans projets et sans ambition ; un bon artisan qui vit commodément de son métier ; un paysan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère afin qu'ils nous fassent vivre, mais du pays, par exemple, où vous êtes, et généralement de tout pays libre[5]. J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate[6], et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis qu'il attend et qui lui est dû, le

1. Rousseau a développé le plaisir de ce « doux sentiment de l'existence », dans les *Rêveries*. Voir les *Extraits*, p. 328.

2. C'est-à-dire : *maintient sa marchandise à un très haut prix.*

3. Rapprocher des idées de Rousseau sur le luxe (p. 66).

4. Rousseau a répété à maintes reprises, dans les *Confessions*, que son bonheur n'avait commencé que du jour où il avait renoncé à écrire, et même à lire. En revenant en France, à Tryc-le-Château, il ne voudra garder que ses livres de botanique et l'*Astrée*.

5. Rousseau opposera de même dans la *Nouvelle Héloïse* la prospérité du pays de Vaud à la misère des campagnes sur la rive savoisienne du lac de Genève (IV, 17). Dans les *Confessions*, il a raconté (I, 4) comment un paysan à qui il demandait l'hospitalité ne lui avait d'abord offert que du lait écrémé et du gros pain d'orge, puis, rassuré par sa mine, lui avait apporté du pain de froment, du jambon et une omelette. Le paysan craignait qu'on ne dénonçât son aisance aux commis des fermiers généraux : « il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim ».

6. *Automate* = *automatique*. Nous n'avons pas trouvé d'autre exemple de l'emploi du mot, comme adjectif, aux 17e et 18e siècles. Rousseau a vanté le bonheur des Valaisans dans la *Nouvelle Héloïse*. (*Le voyage du Valais*. I, 23).

marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge ; et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixisse pœnitet, quoniam ita vixi ut frustra me natum non existimem*[1]. Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure et sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre de mourir. Mais, selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent ; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penser sur tous ces points m'apprennent pourquoi plusieurs de vos preuves sont peu concluantes pour moi : car je n'ignore pas combien la raison humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, et qu'entre deux hommes d'avis contraire, ce que l'un croit démontré n'est souvent qu'un sophisme pour l'autre.

Quand vous attaquez, par exemple, la chaîne des êtres si bien décrite par Pope, vous dites qu'il n'est pas vrai que, si l'on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister. Vous citez là-dessus M. de Crousaz[2] ; puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise ni à aucune forme précise ; que nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération ; que la nature n'agit jamais rigoureusement, qu'ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que sur tout cela, Monsieur, je suis plus frappé de la force de l'assertion que de celle du raisonnement, et qu'en cette occasion je céderais avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de Crousaz, je n'ai point lu son écrit contre

1. « Je ne me repens pas d'avoir vécu, puisque j'ai vécu de manière à croire que ma naissance n'a pas été vaine. »

2. La doctrine de *la chaîne des êtres* affirmait en principe que tout est lié dans l'univers, que des événements malheureux par leurs conséquences font partie de cette chaîne, et que la Providence ne pourrait les supprimer qu'en supprimant le tout. Voltaire développe son raisonnement et cite M. de Crousaz dans une note de son poème.

Pope[1], et ne suis peut-être pas en état de l'entendre[2] ; mais ce qu'il y a de très certain, c'est que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai disputé, et que j'ai tout aussi peu de foi à[3] ses preuves qu'à son autorité. Loin de penser que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités et des figures, je croirais, tout au contraire, qu'elle seule suit à la rigueur[4] cette précision, parce qu'elle seule sait comparer exactement les fins et les moyens, et mesurer la force à la résistance. Quant à ces irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique, et suffit-il de ne la pas apercevoir pour nier qu'elle existe? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques lois que nous ignorons[5], et que la nature suit tout aussi fidèlement que celles qui nous sont connues ; de quelque agent que nous n'apercevons pas, et dont l'obstacle ou le concours a des mesures fixes dans toutes ses opérations[6] ; autrement il faudrait dire nettement qu'il y a des actions sans principe et des effets sans cause, ce qui répugne à toute philosophie.

Supposons deux poids en équilibre et pourtant inégaux ; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils diffèrent : ou les deux poids resteront encore en équilibre, et l'on aura une cause sans effet ; ou l'équilibre sera rompu, et l'on aura un effet sans cause : mais si les poids étaient de fer, et qu'il y eût un grain d'aimant caché sous l'un des deux, la précision de la nature lui ôterait alors l'apparence de la précision, et à force d'exactitude elle paraîtrait en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi dans le monde physique à laquelle on ne puisse appliquer quelque exemple semblable à celui que je viens de proposer sur la pesanteur[7].

1. L'*Examen de l'Essai sur l'Homme*, qui parut à Lausanne en 1737. Il avait eu à cette date trois éditions.

2. Voir la note, p. 340.

3. *A* = *en*. Cf. Règle : *A quelle utilité ?* p. 65, n. 3.

4. *A la rigueur* = *avec rigueur*. Comparer l'expression constante au 17e siècle : *à peine* = *avec peine*.

5. C'est ainsi que l'on a peu à peu rendu compte des légères irrégularités dans la marche des planètes, par l'action d'attractions que Newton avait ignorées.

6. C'est-à-dire : « *qui fait obstacle ou qui concourt au phénomène dans des proportions déterminées.* »

7. M. de Voltaire ayant avancé que la nature n'agit jamais rigoureusement, que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération, il s'agissait de combattre cette doctrine et d'éclaircir mon raisonnement par un exemple. Dans celui de l'équilibre entre deux poids, il n'est pas nécessaire, selon M. de Voltaire, que ces deux poids soient rigoureusement égaux pour que cet équilibre ait lieu. Or, je lui fais voir que, dans cette supposition, il y a nécessairement

Vous dites que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; je vous demande, Monsieur, s'il y a quelque figure qui ne le soit pas, et si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi régulière aux yeux de la nature qu'un cercle parfait aux nôtres. J'imagine, au reste, que si quelque corps pouvait avoir cette apparente régularité, ce ne serait que l'univers même, en le supposant plein et borné ; car les figures mathématiques, n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à[1] elles-mêmes, au lieu que toutes celles des corps naturels sont relatives à d'autres corps et à des mouvements qui les modifient ; ainsi cela ne prouverait encore rien contre la précision de la nature, quand même nous serions d'accord sur ce que vous entendez par ce mot de *précision*.

Vous distinguez les événements qui ont des effets de ceux qui n'en ont point : je doute que cette distinction soit solide. Tout événement me semble avoir nécessairement quelque effet, ou moral, ou physique, ou composé des deux, mais qu'on n'aperçoit pas toujours, parce que la filiation des événements est encore plus difficile à suivre que celle des hommes. Comme en général on ne doit pas chercher des effets plus considérables que les événements qui les produisent, la petitesse des causes rend souvent l'examen ridicule, quoique les effets soient certains ; et souvent aussi plusieurs effets presque imperceptibles se réunissent pour produire un événement considérable. Ajoutez que tel effet ne laisse pas d'avoir lieu, quoiqu'il agisse hors du corps qui l'a produit. Ainsi, la poussière qu'élève un carosse peut ne rien faire à la marche de la voiture, et influer sur celle du monde : mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit nécessairement sur l'univers même.

Ainsi, Monsieur, vos exemples me paraissent plus ingénieux que convaincants. Je vois mille raisons plausibles pourquoi[2] il n'était peut-être pas indifférent à l'Europe qu'un certain jour l'héritière de Bourgogne fût bien ou mal coiffée, ni au destin de Rome que César tournât les yeux à droite ou à gauche, et crachât de l'un ou de l'autre côté,

effet sans cause, ou cause sans effet. Puis, ajoutant la seconde supposition des deux poids de fer et du grain d'aimant, je lui fais voir que, quand on ferait dans la nature quelque observation semblable à l'exemple supposé, cela ne prouverait encore rien en sa faveur, parce qu'il ne saurait s'assurer que quelque cause naturelle ou secrète ne produirait pas en cette occasion l'apparente irrégularité dont il accuse la nature. *(Note de Rousseau.)*

1. *A* = *avec*. Cf. RÈGLE : *A quelle utilité ?* Voir p. 65, n. 3.

2. *Pourquoi* = *pour lesquelles*. RÈGLE :

Ce n'est pas le bonheur **après quoi** [je soupire.

Voir p. 76, n. 3.

en allant au Sénat le jour qu'il y fut puni[1]. En un mot, en me rappelant le grain de sable cité par Pascal[2], je suis, à quelques égards, de l'avis de votre bramine[3], et, de quelque manière qu'on envisage les choses, si tous les événements n'ont pas des effets sensibles, il me paraît incontestable que tous en ont de réels, dont l'esprit humain perd aisément le fil, mais qui ne sont jamais confondus par la nature.

[Rousseau continue sa lettre, en réfutant un à un les arguments de Voltaire. Il s'efforce d'établir contre lui qu'une théorie scientifique toujours incertaine ne peut intervenir dans une discussion sur des principes métaphysiques ; que le mal particulier n'est pas niable, mais qu'il faut seulement le croire nécessaire au bien général, affirmé seul par l'optimisme ; qu'il ne faut pas faire appel à la Providence ou proclamer son injustice pour tant d'événements particuliers infimes dans l'ordre de l'univers ; que d'ailleurs l'optimisme est une conséquence nécessaire de la croyance à Dieu et à l'immortalité de l'âme ; qu'il ne faut pas troubler les âmes par des affirmations toujours impossibles à prouver. La lettre se termine par une discussion sur la tolérance où Rousseau ébauche l'organisation religieuse proposée dans le *Contrat Social*. — Voltaire esquiva la discussion proposée par Rousseau en ne lui répondant que par un court billet de politesse.]

A un Jeune Homme,

Qui demandait à s'établir à Montmorency, où Rousseau demeurait alors, pour profiter de ses leçons[4].

Vous ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et, de plus, fort occupé, qui n'est

1. Le rapprochement s'impose avec le mot de Pascal : « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé ». C'est la théorie de l'influence des petites causes.

2. Dans les *Pensées* : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli ».

3. Le bramine (prêtre indou) à qui Voltaire prête sa doctrine. L'habitude est constante à cette date de prendre ces religions orientales (doctrines du brahmanisme, des Guèbres, de Confucius) comme des modèles de sagesse. Voir Rousseau lui-même. (Extrait sur la *Tolérance*, p. 269.)

4. Vers 1758. La lettre fut publiée sous ce titre dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1772. Le titre n'est pas de Rousseau. Rousseau devait, par la suite, recevoir bien des lettres où on lui demandait non seulement des entretiens, mais encore la faveur de s'établir auprès de lui. Il en reçut par exemple à Motiers-Travers (elles sont conservées à la Bibliothèque de Neuchâtel).

guère en état de vous répondre et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrais vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous la fait désirer ; mais, sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale : rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez ; et je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience quand vous voudrez la consulter[1]. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être ; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations[2]. Travaillez donc, Monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence ; voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille, servez, soignez vos vertueux parents : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose[3]. Une vie dure est plus facile à supporter, en province, que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manèges y font plus de fripons gueux

1. C'est la doctrine que Rousseau devait développer dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*.

2. * Ceci est en opposition avec le passage des *Rêveries* (donné p. 328) où Rousseau fait l'éloge de la vie contemplative. Expliquer les raisons qui ont poussé Rousseau à renoncer à l'action.

3. Les conseils de Rousseau ne manqueraient pas d'actualité aujourd'hui, et ne manquaient pas alors d'à-propos. Il recevait, et recevra par la suite, nombre de lettres de jeunes gens tentés par la carrière littéraire, qui abandonnent leur province pour courir à Paris les hasards de la fortune d'écrivain et connaître la misère. Ils s'adressaient à Rousseau dont ils admiraient, comme une promesse, la vie aventureuse et le succès aussi éclatant que soudain.

que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait Monsieur votre père, et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, Monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre ; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très humbles[1].

A Julie[2]

10 Novembre 1761.

Il est vrai, Madame, que je n'ai pas répondu à vos six pages, et que je n'y répondrais pas en cent. Mais, soit que vous comptiez les pages, les choses, les lettres, je serai toujours en reste ; et si vous exigez autant que vous donnez, je n'accepte point un marché qui passe[3] mes forces. Je ne sais par quel prodige j'ai été jusqu'ici plus exact avec vous, que je ne connais point, que je ne le fus de ma vie avec mes amis les plus intimes. Je veux conserver ma liberté jusque dans mes attachements ; je veux qu'une correspondance me soit un plaisir et non pas un devoir ; je porte cette indépendance dans l'amitié même ; je veux aimer librement mes amis pour le plaisir que j'y prends : mais, sitôt qu'ils mettent les services à la place des sentiments, et que la reconnaissance m'est imposée, l'attachement en souffre, et je ne fais plus avec plaisir ce que je suis forcé de faire[4].

1. Si l'on veut lire l'histoire d'un jeune homme qui renonce à la vie obscure du petit commerçant pour courir, sans aucune ressource personnelle, les hasards d'une carrière intellectuelle, on consultera les *Mémoires d'un Père*, où Marmontel raconte sa propre vie.

2. Pour intéresser Rousseau, Mme Latour de Franqueville avait imaginé de lui écrire, sans se faire connaître, sous le pseudonyme de *Julie*, pendant qu'une de ses amies lui écrivait sous celui de *Claire* (noms des deux héroïnes de la *Nouvelle Héloïse*). Claire ne tarda pas à se fâcher d'une lettre hargneuse de Rousseau. Mais Mme Latour continua infatigablement la correspondance et sut désarmer toutes les mauvaises humeurs de Jean-Jacques. Elle ne l'aurait d'ailleurs vu que trois fois.

3. *Passe* = *dépasse*. Règle ; *Tenir* = *obtenir*. Voir p. 99, n. 3.

4. *Comparer avec ce que dit Rousseau de lui-même dans le passage cité p. 287.

Tenez vous cela pour dit, quand vous m'aurez envoyé votre M. Sarbourg. Je comprends que vous n'exigerez rien ; c'est pour cela même que je vous devrai davantage, et que je m'acquitterai d'autant plus mal. Ces dispositions me font peu d'honneur, sans doute; mais les ayant malgré moi, tout ce que je puis faire est de les déclarer; je ne vaux pas mieux que cela. Revenant donc à nos lettres[1], soyez persuadée que je recevrai toujours les vôtres et celles de votre amie *avec quelque chose de plus que du plaisir*, qu'elles peuvent charmer mes maux et parer ma solitude ; mais que, quand j'en recevrais dix de suite sans faire une réponse, et que vous écrivant enfin, au lieu de répondre article par article, je suivrais seulement le sentiment qui me fait prendre la plume, je ne ferais rien que j'aie promis de ne pas faire, et à quoi vous ne deviez vous attendre.

C'est encore à peu près la même chose à l'égard du ton de mes lettres. Je ne suis pas poli, Madame, je sens dans mon cœur de quoi me passer de l'être, et *il y surviendra bien du changement si jamais je suis tenté de l'être avec vous.* Voyez encore quelle interprétation votre bénignité[2] veut donner à cela, car pour moi je ne puis m'expliquer mieux. D'ailleurs, j'écris très difficilement quand je veux châtier mon style : j'ai par-dessus la tête du métier d'auteur ; la gêne qu'il impose est une des raisons qui m'y font renoncer. A force de peine et de soin, je puis trouver enfin le tour convenable et le mot propre ; mais je ne veux mettre ni peine ni soin dans mes lettres; j'y cherche le délassement d'être incessamment vis-à-vis du public[3], et quand j'écris avec plaisir, je veux écrire à mon aise. Si je ne dis ni ce qu'il faut, ni comme il faut, qu'importe? Ne sais-je pas que mes amis m'entendront toujours, qu'ils expliqueront mes discours par mon caractère, non mon caractère par mes discours, et que, si j'avais le malheur de leur écrire des choses malhonnêtes, ils seraient sûrs de ne m'avoir entendu[4] qu'en y trouvant un sens qui ne le fût pas ? Vous me direz que tous ceux à qui j'écris ne sont ni mes amis, ni obligés de me connaître. Pardonnez-moi, Madame ; je n'ai ni ne veux avoir de simples connaissances ; je ne sais ni ne veux savoir comment on leur écrit. Il se peut que je mette mon commerce à trop haut prix, mais je n'en veux rien rabattre, *surtout avec*

1. Règle : *La fortune vient en dormant.* Voir p. 161, n. 1.

2. « *Bénignité*... douceur, humanité » (*Dict.* de Féraud.) Le mot était encore d'usage courant.

3. C'est-à-dire : *Je me délasse par mes lettres du souci que j'ai, dans mes ouvrages littéraires, de songer au public.*

4. *Entendre = comprendre.* Voir la note 4, p. 340.

vous, quoique je ne vous connaisse pas ; car je présume qu'il m'est plus aisé de vous aimer sans vous connaître, que de vous connaître sans vous aimer. Quoi qu'il en soit, c'est ici une affaire de convention : n'attendez de moi nulle exactitude, et n'allez plus épiloguant sur mes mots. Si je ne vous écris ni régulièrement ni convenablement, je vous écris pourtant : cela dit tout, et corrige tout le reste. Voilà mes explications, mes conditions : acceptez ou refusez, mais ne marchandez pas ; cela serait inutile[1].

A M. Séguier de Saint-Brisson[2]

Motiers, le 22 Juillet 1764.

Je crains, Monsieur, que vous n'alliez un peu vite en besogne dans vos projets ; il faudrait, quand rien ne vous presse, proportionner la maturité des délibérations à l'importance des résolutions. Pourquoi quitter si brusquement l'état que vous aviez embrassé, tandis que vous pouviez à loisir vous arranger pour en prendre un autre, si tant est qu'on puisse appeler un état le genre de vie que vous vous êtes choisi, et dont vous serez peut-être aussitôt rebuté que du premier? Que risquiez-vous à mettre un peu moins d'impétuosité dans vos démarches, et à tirer parti de ce retard pour vous confirmer dans vos principes, et pour assurer vos résolutions par une plus mûre étude de vous-même ? Vous voilà seul sur la terre, dans l'âge où l'homme doit tenir à tout ; je vous plains, et c'est pour cela que je ne puis vous approuver, puisque vous avez voulu vous isoler vous-même au moment où cela vous convenait le moins. Si vous croyez avoir suivi mes principes, vous vous

1. La lettre est intéressante pour juger la correspondance de Rousseau, son caractère et quelques-unes des raisons qui le brouillèrent avec bien des amis. Même avec Mme Latour, il faillit rompre deux ou trois fois, parce qu'elle se plaignait d'être sans nouvelles.

2. Séguier de Saint-Brisson était un jeune officier au régiment de Limousin. Il s'enthousiasma pour Rousseau, lui rendit visite à Montmorency, et, pour mieux suivre l'exemple de son modèle, il quitta le service et résolut d'apprendre le métier de menuisier en se brouillant avec sa mère, fidèle à ses traditions de classe et de religion. Rousseau, aidé d'une amie du jeune homme, parvint à le faire revenir sur ces périlleuses décisions. Nous citons cette lettre pour bien montrer avec quelle ferveur on crut parfois à Rousseau, et comment Rousseau savait dédaigner ces chimères théoriques, pour conseiller l'obéissance aux simples devoirs de la vie pratique.

trompez : vous avez suivi l'impétuosité de votre âge ; une démarche d'un tel éclat valait assurément la peine d'être bien pesée avant d'en venir à l'exécution. C'est une chose faite, je le sais : je veux seulement vous faire entendre que la manière de la soutenir[1] et d'en revenir demande un peu plus d'examen que vous n'en avez mis à la faire.

Voici pis. L'effet naturel de cette conduite a été de vous brouiller avec Madame votre mère. Je vois, sans que vous me le montriez, le fil de tout cela ; et, quand il n'y aurait que ce que vous me dites, à quoi bon aller effaroucher la conscience tranquille d'une mère, en lui montrant sans nécessité des sentiments différents des siens ? Il fallait, Monsieur, garder ces sentiments au dedans de vous pour la règle de votre conduite, et leur premier effet devait être de vous faire endurer avec patience les tracasseries de vos prêtres, et de ne pas changer ces tracasseries en persécutions, en voulant secouer hautement le joug de la religion où vous étiez né. Je pense si peu comme vous sur cet article, que, quoique le clergé protestant me fasse une guerre ouverte, et que je sois fort éloigné de penser comme lui sur tous les points, je n'en demeure pas moins sincèrement uni à la communion de notre Église, bien résolu d'y vivre et d'y mourir s'il dépend de moi : car il est très consolant pour un croyant affligé de rester en communauté de culte avec ses frères, et de servir Dieu conjointement[2] avec eux. Je vous dirai plus, et je vous déclare que, si j'étais né catholique, je demeurerais catholique, sachant bien que votre Église met un frein très salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fond ni rive quand elle veut sonder l'abîme des choses ; et je suis si convaincu de l'utilité de ce frein, que je m'en suis moi-même imposé un semblable, en me prescrivant, pour le reste de ma vie, des règles de foi dont je ne me permets plus de sortir[3]. Aussi je vous jure que je ne suis tranquille que depuis ce temps-là, bien convaincu que, sans cette précaution, je ne l'aurais été de ma vie. Je vous parle, Monsieur, avec effusion de cœur, et comme un père parlerait à son enfant. Votre brouillerie avec Madame votre mère me navre. J'avais dans

1. *De la soutenir = d'y persévérer.*

2. *Conjointement.* L'adverbe a vieilli, mais Féraud le donne encore sans remarque en 1787.

3. Passage important pour connaître la religion de Rousseau. Il est exact que dans ses pratiques religieuses il se soumettait, à Motiers, aux usages courants. Mais, dans la discussion écrite, il n'a jamais rien concédé, et ce sont les polémiques théologiques qui lui aliéneront toute la Suisse protestante.

mes malheurs la consolation de croire que mes écrits ne pouvaient faire que du bien ; voulez-vous m'ôter encore cette consolation[1] ? Je sais que, s'ils font du mal, ce n'est que faute d'être entendus ; mais j'aurai toujours le regret de n'avoir pu me faire entendre[2]. Cher Saint-Brisson, un fils brouillé avec sa mère a toujours tort : de tous les sentiments naturels, le seul demeuré parmi nous est l'affection maternelle. Le droit des mères est le plus sacré que je connaisse ; en aucun cas on ne peut le violer sans crime : raccommodez-vous donc avec la vôtre. Allez vous jeter à ses pieds ; à quelque prix que ce soit, apaisez-la : soyez sûr que son cœur vous sera rouvert si le vôtre vous ramène à elle. Ne pouvez-vous sans fausseté lui faire le sacrifice de quelques opinions inutiles, ou du moins les dissimuler ? Vous ne serez jamais appelé à persécuter personne ; que vous importe le reste ? Il n'y a pas deux morales. Celle du Christianisme et celle de la philosophie sont la même ; l'une et l'autre vous imposent ici le même devoir ; vous pouvez le remplir, vous le devez ; la raison, l'honneur, votre intérêt, tout le veut : moi, je l'exige pour répondre aux sentiments dont vous m'honorez. Si vous le faites, comptez sur mon amitié, sur toute mon estime, sur mes soins, si jamais ils vous sont bons à quelque chose. Si vous ne le faites pas, vous n'avez qu'une mauvaise tête ; ou, qui pis est, votre cœur vous conduit mal, et je ne veux conserver des liaisons qu'avec des gens dont la tête et le cœur soient sains.

A M. le Marquis de Mirabeau[3].

Wootton, le 31 Janvier 1767.

Je n'ai pas eu, Monsieur, sur vos écrits, l'indifférence de M. Hume, et je pourrais si bien vous en parler qu'ils sont,

1. A cette date Rousseau avait pourtant reçu des lettres où on l'accusait d'être un écrivain corrupteur. On lui écrivait par exemple que la *Nouvelle Héloïse* avait été trouvée dans le cabinet de toilette d'une jeune fille qui s'était enfuie avec un homme marié (lettres conservées à la Bibliothèque de Neuchâtel).

2. *Entendre* = *comprendre*. Voir la n. 4, p. 340.

3. Le marquis de Mirabeau, père de l'orateur, était devenu fameux par son ouvrage *L'Ami des hommes ou Traité sur la population* (1756), où il proposait une série de mesures économiques et politiques pour favoriser l'agriculture et multiplier la population. Sous ses apparences philanthropiques, c'était un homme rude, violent et grossier. Il resta pourtant en bons termes avec Rousseau.

avec deux traités de botanique, les seuls livres que j'aie apportés avec moi dans ma malle; mais, outre que je crois votre sublime amour-propre trop au-dessus de la petite vanité d'auteur pour ne pas dédaigner ces formulaires d'éloges, je suis déjà trop loin de ces sortes de matières pour pouvoir en parler avec justesse et même avec plaisir: tout ce qui tient par quelque côté à la littérature et à un métier pour lequel certainement je n'étais pas né, m'est devenu si parfaitement insupportable, et son souvenir me rappelle tant de tristes idées, que, pour n'y plus penser, j'ai pris le parti de me défaire de tous mes livres, qu'on m'a très mal à propos envoyés de Suisse: les vôtres et les miens sont partis avec tout le reste. J'ai pris toute lecture dans un tel dégoût, qu'il a fallu renoncer à mon Plutarque [1]; la fatigue même de penser me devient chaque jour plus pénible. J'aime à rêver, mais librement, en laissant errer ma tête et sans m'asservir à aucun sujet; et, maintenant que je vous écris, je quitte à tout moment la plume pour vous dire en me promenant mille choses charmantes, qui disparaissent sitôt que je reviens à mon papier. Cette vie oisive et contemplative que vous n'approuvez pas, et que je n'excuse pas [2], me devient chaque jour plus délicieuse: errer seul, sans fin et sans cesse, parmi les arbres et les roches qui entourent ma demeure; rêver, ou plutôt extravaguer à mon aise, et, comme vous dites, bayer aux corneilles; quand ma cervelle s'échauffe trop, la calmer en analysant quelque mousse ou quelque fougère; enfin me livrer sans gêne à mes fantaisies, qui, grâce au ciel, sont toutes en mon pouvoir: voilà, Monsieur, pour moi la suprême jouissance, à laquelle je n'imagine rien de supérieur dans ce monde pour un homme à mon âge et dans mon état. Si j'allais dans une de vos terres [3], vous pouvez compter que je n'y prendrais pas le plus petit soin en faveur du propriétaire; je vous verrais voler, piller, dévaliser, sans jamais en dire un seul mot, ni à vous ni à personne: tous mes malheurs me viennent de cette ardente haine de l'injustice, que je n'ai jamais pu dompter. Je me le tiens pour dit: il est temps d'être sage, ou du moins tranquille; je suis las de guerres et de querelles; je suis bien sûr de n'en avoir jamais avec les hon-

1. Nous avons indiqué que Plutarque était, avec Tacite et Gessner, la lecture préférée de Rousseau.

2. Comparer avec l'extrait cité p. 352.

3. Mirabeau lui avait offert un asile, en lui envoyant la description de ses châteaux. Rousseau ne séjourna que du 5 au 21 juin 1767 dans le château de Fleury-sous-Meudon, avant de s'installer au château de Trye, chez le prince de Conti.

nêtes gens, et je n'en veux plus avec les fripons, car celles-là sont trop dangereuses. Voyez donc, Monsieur, quel homme utile vous mettriez dans votre maison. A Dieu ne plaise que je veuille avilir votre offre par cette objection ! mais c'en est une dans vos maximes[1], et il faut être conséquent.

En censurant cette nonchalance, vous me répéterez que c'est n'être bon à rien que n'être bon que pour soi : mais peut-on être vraiment bon pour soi, sans être, par quelque côté, bon pour les autres ? D'ailleurs considérez qu'il n'appartient pas à tout ami des hommes d'être, comme vous, leur bienfaiteur en réalité. Considérez que je n'ai ni état ni fortune, que je vieillis, que je suis infirme, abandonné, persécuté, détesté, et qu'en voulant faire du bien je ferais du mal, surtout à moi-même. J'ai reçu mon congé bien signifié par la nature et par les hommes : je l'ai pris, et j'en veux profiter. Je ne délibère plus si c'est bien ou mal fait, parce que c'est une résolution prise, et rien ne m'en fera départir. Puisse le public m'oublier comme je l'oublie ! S'il ne veut pas m'oublier, peu m'importe qu'il m'admire ou qu'il me déchire; tout cela m'est indifférent; je tâche de n'en rien savoir, et, quand je l'apprends, je ne m'en soucie guère. Si l'exemple d'une vie innocente et simple est utile aux hommes, je puis leur faire encore ce bien là; mais c'est le seul, et je suis bien déterminé à ne vivre plus que pour moi et pour mes amis, en très petit nombre, mais éprouvés, et qui me suffisent : encore aurais-je pu m'en passer, quoique ayant un cœur aimant et tendre, pour qui des attachements sont de vrais besoins; mais ces besoins m'ont souvent coûté si cher, que j'ai appris à me suffire à moi-même, et je me suis conservé l'âme assez saine pour le pouvoir. Jamais sentiment haineux, envieux, vindicatif, n'approcha de mon cœur[2]. Le souvenir de mes amis donne à ma rêverie un charme que le souvenir de mes ennemis ne trouble point. Je suis tout entier où je suis, et point où sont ceux qui me persécutent. Leur haine, quand elle n'agit pas, ne trouble qu'eux, et je la leur laisse pour toute vengeance. Je ne suis pas parfaitement heureux, parce qu'il n'y a rien de parfait ici-bas, surtout le bonheur; mais j'en suis aussi près que je puisse l'être dans cet exil. Peu de chose de plus comblerait mes vœux; moins de maux corporels, un climat plus

1. C'est-à-dire : *si l'on veut se conformer à vos maximes.*

2. Rousseau est peut-être sincère, malgré les innombrables querelles qui l'avaient à cette date séparé de tant d'amis. Il faut comprendre que, pour lui, il avait voulu, par ces querelles, non haïr et se venger, mais se mettre simplement à l'abri d'ennuis qui le persécutaient.

doux ; un ciel plus pur, un air plus serein[1], surtout des cœurs plus ouverts, où, quand le mien s'épanche, il sentit que c'est dans un autre. J'ai ce bonheur en ce moment, et vous voyez que j'en profite : mais je ne l'ai pas tout à fait impunément : votre lettre me laissera des souvenirs qui ne s'effaceront pas, et qui me rendront parfois moins tranquille. Je n'aime pas les pays arides, et la Provence m'attire peu : mais cette terre en Angoumois, qui n'est pas encore en rapport, et où l'on peut retrouver quelquefois la nature[2], me donnera souvent des regrets qui ne seront pas tous pour elle. Bonjour, Monsieur le Marquis. Je hais les formules, et je vous prie de m'en dispenser[3]. Je vous salue très humblement et de tout mon cœur.

A Madame B.

Monquin[4], le 19 Janvier 1770.

..... Ce vide interne dont vous vous plaignez ne se fait sentir qu'aux cœurs faits pour être remplis : les cœurs étroits ne sentent jamais de vide, parce qu'ils sont toujours pleins de rien ; il en est, au contraire, dont la capacité vorace[5] est si grande, que les chétifs êtres qui nous entourent ne la peuvent remplir[6]. Si la nature vous a fait le rare et funeste présent d'un cœur trop sensible au besoin d'être heureux, ne cherchez rien au dehors qui lui puisse suffire : ce n'est que de sa propre substance qu'il doit se nourrir[7]. Madame, tout le bonheur que nous voulons tirer de ce qui est étranger est un bonheur faux : les gens qui ne sont susceptibles d'aucun autre font bien de s'en contenter : mais si vous êtes celle que je suppose, vous ne serez jamais heureuse que par vous-même ; n'attendez rien pour cela que de

1. Rappelons que pour cadre à la *Nouvelle Héloïse*, Rousseau avait rêvé des îles Borromées. Voir p. 116 et n. 4.

2. Terre proposée par Mirabeau et dont il avait envoyé une description « romantique ».

3. Comparer ce que dit Rousseau de ses manies quand il correspond avec des amis, p. 353.

4. Sur cette résidence de Rousseau après son retour d'Angleterre, voir l'*Introduction*, p. 20.

5. *La capacité vorace = la capacité de dévorer les sujets de bonheur.* L'adjectif *vorace* ne se disait d'abord que des animaux. Le *Dict.* de Furetière, en 1732, signale encore comme une audace de style son emploi en parlant des hommes. Nous n'avons pas trouvé d'exemple, au 18e siècle, avec le sens métaphorique ; c'est une hardiesse de Rousseau.

6. *La peuvent remplir = peuvent la remplir.* Règle : *Il se faut entr'aider.* Voir p. 76, n. 5.

7. Sur cette expression d'une sensibilité déjà toute semblable à celle des romantiques, voir p. 291 et n. 3. On comparera aussi la lettre de la *Nouvelle Héloïse* (VI, 8), où Julie explique à Saint-Preux le vide de son

vous. Ce sens moral, si rare parmi les hommes, ce sentiment exquis du beau, du vrai, du juste, qui réfléchit toujours sur nous-même[1], tient l'âme de quiconque en est doué dans un ravissement continuel qui est la plus délicieuse des jouissances : la rigueur du sort, la méchanceté des hommes, les maux imprévus, les calamités de toute espèce, peuvent l'engourdir pour quelques moments, mais jamais l'éteindre ; et, presque étouffé sous le faix des noirceurs humaines, quelquefois une explosion subite peut lui rendre son premier éclat[2]. On croit que ce n'est pas à une femme de votre âge qu'il faut dire ces choses-là ; et moi je crois, au contraire, que ce n'est qu'à votre âge qu'elles sont utiles, et que le cœur s'y peut ouvrir[3] : plus tôt, il ne saurait les entendre[4] ; plus tard, son habitude est déjà prise, il ne saurait les goûter.

Comment s'y prendre ? me direz-vous ; que faire pour cultiver et développer ce sens moral ? Voilà, Madame, à quoi j'en voulais venir : le goût de la vertu ne se prend point par des préceptes, il est l'effet d'une vie simple et saine ; on parvient bientôt à aimer ce qu'on fait, quand on ne fait que ce qui est bien. Mais pour prendre cette habitude, qu'on ne commence à goûter qu'après l'avoir prise, il faut un motif : je vous en offre un que votre état me suggère : nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections ; tout haut[5], les embarras, point de lait, un mari qu'on importune... tout bas, une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, les soins ignobles[6], l'abstinence des plaisirs... Des plaisirs ? Je vous en promets, et qui rempliront vraiment votre âme. Ce n'est point par des plaisirs entassés qu'on est heureux, mais par un état permanent qui n'est point composé d'actes distincts : si le bonheur n'entre, pour ainsi dire, en dissolution dans notre âme, s'il ne fait que la

cœur : « L'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité... Mon ami, je suis trop heureuse, le bonheur m'ennuie... Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir... »

1. *Qui réfléchit* = (sans doute) *qui se réfléchit*, expliqué par toute la lettre (« vous ne serez jamais heureuse que par vous-même »). Au 17e et au 18e siècles un grand nombre de verbes aujourd'hui réfléchis s'employaient sans le pronom réfléchi (*abîmer, arrêter, calmer*, etc.)

2. * Etudier la métaphore en la rapprochant de toutes celles de cette lettre.

3. *S'y peut ouvrir = peut s'y ouvrir.* Règle : *Il se faut entr'aider.* Voir p. 76, n. 5.

4. *Entendre = comprendre.* Sens constant aux 17e et 18e siècles.

5. *Tout haut*, etc. = *on objecte tout haut.*

6. Le sens primitif d'*ignoble* est simplement *qui n'est pas noble.* Au 18e siècle et dans ce passage, le sens est encore moins fort qu'aujourd'hui. « On fait un grand usage de ce mot dans le jargon moderne ». (*Dict.* de Féraud, 1787).

toucher, l'effleurer par quelques points, il n'est qu'apparent, il n'est rien pour elle.

L'habitude la plus douce qui puisse exister est celle de la vie domestique, qui nous tient plus près de nous qu'aucune autre[1] : rien ne s'identifie plus fortement, plus constamment avec nous, que notre famille et nos enfants ; les sentiments que nous acquérons ou que nous renforçons dans ce commerce intime sont les plus vrais, les plus durables, les plus solides qui puissent nous attacher aux êtres périssables, puisque la mort seule peut les éteindre; au lieu que l'amour et l'amitié vivent rarement autant que nous : ils sont aussi les plus purs, puisqu'ils tiennent de plus près à la nature, à l'ordre[2], et, par leur seule force, nous éloignent du vice et des goûts dépravés. J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur, s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là... Les comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais ; elles ne se font pas nourrices et gouvernantes ; mais il faut aussi qu'elles sachent se passer d'être heureuses ; il faut que, substituant leurs bruyants plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussitôt qu'elles respirent ; et il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral qui charme quand on s'y livre, et qui pèse quand on l'élude, se résolvent à sentir incessamment gémir et soupirer leur cœur, tandis que leurs sens s'amusent.

Mais moi qui parle de famille, d'enfants... Madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil bonheur ; plaignez-les s'ils ne sont que malheureux ; plaignez-les beaucoup plus s'ils sont coupables. Pour moi, jamais on ne me verra, prévaricateur de la vérité[3], plier dans mes égarements mes maximes à ma conduite ; jamais on ne me verra falsifier les saintes lois de la nature et du devoir pour exténuer[4] mes fautes. J'aime mieux les expier que les excuser : quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai dû faire[5], je l'en crois moins que mon cœur qui gémit et qui la dément. Condamnez-moi donc, Madame,

1. La phrase s'explique par celle qui suit : « *rien ne s'identifie plus fortement*, etc.) ».

2. *A l'ordre.* Rousseau dit aussi, dans ce sens, *à l'ordre de la nature = à la vie telle que la nature l'a organisée.*

3. « *Prévariquer*, c'est trahir la cause, l'intérêt des personnes qu'on est obligé de défendre. » (*Dict.* de Féraud. 1787).

4. *Exténuer = atténuer. Exténuer* était à cette date la forme normale. « *Atténuer* ne s'est dit longtemps qu'en physique et en médecine. Depuis peu il a passé dans la langue commune ». (*Dict.* de Féraud. 1787.)

5. *J'ai dû = j'aurais dû.* RÈGLE : *Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition.* Voir p. 99, n. 4.

mais écoutez-moi : vous trouverez un homme ami de la vérité jusque dans ses fautes, et qui ne craint point d'en rappeler lui-même le souvenir lorsqu'il en peut résulter quelque bien. Néanmoins je rends grâces au ciel de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie, et d'en avoir garanti mes enfants : j'aime mieux qu'ils vivent dans un état obscur sans me connaître, que de les voir, dans mes malheurs, bassement nourris par la traîtresse générosité de mes ennemis, ardents à les instruire à haïr, et peut-être à trahir leur père ; et j'aime mieux cent fois être ce père infortuné qui négligea son devoir par faiblesse, et qui pleure sa faute, que d'être l'ami perfide qui trahit la confiance de son ami, et divulgue, pour le diffamer, le secret qu'il a versé dans son sein[1].

Jeune femme, voulez-vous travailler à vous rendre heureuse? commencez d'abord par nourrir votre enfant : ne mettez pas votre fille dans un couvent, élevez-la vous-même ; votre mari est jeune, il est d'un bon naturel ; voilà ce qu'il nous faut. Vous ne me dites point comment il vit avec vous ; n'importe : fût-il livré à tous les goûts de son âge et de son temps, vous l'en arracherez par les vôtres sans lui rien dire ; vos enfants vous aideront à le retenir par des liens aussi forts et plus constants que ceux de l'amour : vous passerez la vie la plus simple, il est vrai, mais aussi la plus douce et la plus heureuse dont j'aie l'idée. Mais encore une fois, si celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte, et si l'opinion vous subjugue, guérissez-vous de la soif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais.

A LA DUCHESSE DE PORTLAND[2].

Wootton, le 12 Février 1767.

.....Je n'ose presque plus vous parler de plantes, depuis que, vous ayant trop annoncé les chiffons[3] que j'avais ap-

1. Cet aveu fait par Rousseau de l'abandon de ses enfants est intéressant, et les excuses qu'il se cherche ne le sont pas moins. Il se croyait très sincèrement poursuivi par une implacable persécution ; il croyait sincèrement aussi que le bonheur était dans « les états obscurs ». Mais le mot de « faiblesse » est fâcheusement indulgent. L'« ami perfide » c'est Diderot que Rousseau accusait d'avoir révélé à Duclos le secret qu'il lui avait confié.

2. Rousseau avait fait connaissance de cette jeune duchesse, fille du duc de Devonshire, à Wootton. Elle se montra pour lui pleine de prévenances, et leur correspondance dura jusqu'en 1776. Sur le goût pour la botanique, voir les *Extraits*, p. 318.

3. *Chiffons = les plantes sans valeur et mal préparées.*

portés de Suisse, je n'ai pu encore vous rien envoyer. Il faut, Madame, vous avouer toute ma misère : outre que ces débris valaient peu la peine de vous être offerts, j'ai été retardé par la difficulté d'en trouver les noms, qui manquaient à la plupart ; et cette difficulté mal vaincue m'a fait sentir que j'avais fait une entreprise[1] trop pénible à mon âge, en voulant m'obstiner à connaître les plantes tout seul. Il faut, en botanique, commencer par être guidé ; il faut, du moins, apprendre empiriquement les noms d'un certain nombre de plantes avant de vouloir les étudier méthodiquement : il faut premièrement être herboriste, et puis devenir botaniste après, si l'on peut. J'ai voulu faire le contraire, et je m'en suis mal trouvé. Les livres des botanistes modernes n'instruisent que les botanistes, ils sont inutiles aux ignorants. Il nous manque un livre vraiment élémentaire[2], avec lequel un homme qui n'aurait jamais vu de plantes pût parvenir à les étudier seul. Voilà le livre qu'il me faudrait au défaut d'instructions verbales ; car où les trouver ? Il n'y a point autour de ma demeure d'autres herboristes que les moutons. Une difficulté plus grande est que j'ai de très mauvais yeux pour analyser les plantes par les parties de la fructification[3]. Je voudrais étudier les mousses et les gramens qui sont à ma portée ; je m'éborgne, et je ne vois rien. Il semble, Madame la duchesse, que vous ayez exactement deviné mes besoins en m'envoyant les deux livres qui me sont les plus utiles. Le *Synopsis*[4] comprend des descriptions à ma portée et que je suis en état de suivre sans m'arracher les yeux, et le *Petiver*[5] m'aide beaucoup par ses figures, qui prêtent à mon imagination autant qu'un objet sans couleur peut y prêter. C'est encore un grand défaut des botanistes modernes de l'avoir négligée entièrement. Quand j'ai vu dans mon Linnæus la classe et l'ordre d'une plante qui m'est inconnue, je voudrais me figurer cette plante, savoir si elle est grande ou petite, si la fleur

1. *Fait une entreprise = formé une entreprise.* Voir la règle du verbe **Faire**, p. 83, n. 3.

2. Rousseau a essayé de l'écrire dans ses *Lettres élémentaires sur la botanique* à Mme Delessert (pour sa fille), écrites de 1771 à 1773. Il existait d'ailleurs en France des ouvrages sinon bons, du moins élémentaires : Duchesne, *Manuel de botanique* (1764) — Valmont de Bomare : *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* (1764) — *Introduction à la connaissance des plantes* (1760), etc.

3. Les étamines et le pistil, base de la classification de Linné.

4. *Synopsis methodica stirpium britannicarum (Tableau méthodique des plantes anglaises)*, de l'Anglais S. Ray (1690, 1724).

5. Petiver, pharmacien de Londres (mort en 1718), avait publié des planches gravées de plantes anglaises.

est bleue ou rouge, me représenter son port. Rien. Je lis une description caractéristique, d'après laquelle je ne puis rien me représenter. Cela n'est-il pas désolant?

Cependant, Madame la duchesse, je suis assez fou pour m'obstiner, ou plutôt je suis assez sage; car ce goût est pour moi une affaire de raison. J'ai quelquefois besoin d'art pour me conserver dans ce calme précieux au milieu des agitations qui troublent ma vie[1], pour tenir au loin ces passions haineuses que vous ne connaissez pas, que je n'ai guère connues que dans les autres, et que je ne veux pas laisser approcher de moi. Je ne veux pas, s'il est possible, que de tristes souvenirs viennent troubler la paix de ma solitude. Je veux oublier les hommes et leurs injustices. Je veux m'attendrir chaque jour sur les merveilles de celui qui les fit pour être bons, et dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage. Les végétaux dans nos bois et dans nos montagnes sont encore tels qu'ils sortirent originairement de ses mains, et c'est là que j'aime à étudier la nature; car je vous avoue que je ne sens plus le même charme à herboriser dans un jardin. Je trouve qu'elle n'y est plus la même; elle y a plus d'éclat, mais elle n'y est pas si touchante. Les hommes disent qu'ils l'embellissent, et moi je trouve qu'ils la défigurent. Pardon, Madame la duchesse; en parlant des jardins, j'ai peut-être un peu médit du vôtre[2], mais, si j'étais à portée, je lui ferais bien réparation. Que n'y puis-je faire seulement cinq ou six herborisations à votre suite, sous M. le docteur Solander[3]! Il me semble que le petit fonds de connaissance que je tâcherais de rapporter de ses instructions et des vôtres suffiraient pour ranimer mon courage, souvent prêt à succomber sous le poids de mon ignorance. Je vous annonçais du bavardage et des rêveries; en voilà beaucoup trop. Ce sont des herborisations d'hiver; quand il n'y a plus rien sur la terre, j'herborise dans ma tête, et malheureusement je n'y trouve que de mauvaise herbe. Tout ce que j'ai de bon s'est réfugié dans mon cœur; Madame la duchesse, il est plein des sentiments qui vous sont dus.

1. La querelle avec Hume était alors à son état aigu, et Rousseau allait quitter Wootton le 1er Mai 1767.

2. Les jardins du château de Bullstrode, résidence de la duchesse de Portland, étaient très célèbres en Angleterre.

3. Le docteur D. Solander, suédois, élève de Linné, qui était chargé de la direction des jardins et collections de la duchesse de Portland.

ŒUVRES DIVERSES[1]

[*LETTRE d'un Symphoniste de l'Académie royale de Musique à ses Camarades de l'Orchestre (1753).*]

Extrait.

[En 1752 des musiciens italiens, les « Bouffons », vinrent jouer sur la scène de l'Opéra. Ils suscitèrent aussitôt des admirations ardentes et des critiques acharnées. Ce fut une guerre furieuse entre les partisans des italiens réunis sous la loge de la reine, le « coin de la reine », et les défenseurs de la musique française assemblés sous la loge du roi, « le coin du roi ». Les pamphlets se multiplièrent inépuisablement. Grimm prit parti pour les italiens dans une spirituelle brochure, le *Petit prophète de Boehmischbroda*. Rousseau attaqua violemment la musique française, dans sa *Lettre sur la musique française*. Malgré ces efforts, les « Bouffons » furent renvoyés. Rousseau voulut les venger en écrivant la lettre ironique où un musicien de l'orchestre, de la « symphonie » de l'Opéra, se félicite de leur départ et des libertés nouvelles que ce départ leur assure.]

Voici un projet de règlement que nous avons médité avec nos illustres chefs...

I. On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire, employée avec succès dans les autres intermèdes : mais, avant que de mal parler de celui-ci[2], on attendra de le connaître dans les répétitions. Si la musique en est médiocre, nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues, afin qu'on attende des prodiges, et qu'on se trouve plus loin de compte

1. Les Œuvres diverses de Rousseau (voir p. 56), souvent intéressantes pour l'histoire de sa pensée et de son style, ne renferment à peu près rien que les grands ouvrages ne fassent connaître sous une forme plus achevée. Rousseau poète n'est que médiocre. Le Rousseau botaniste et le Rousseau musicien méritent qu'on ne les ignore pas. Pour la botanique, voir les Extraits des *Confessions* (p. 318 et suiv.) et de la *Correspondance* (p. 363). Pour la musique, l'Extrait donné fait mieux connaître l'ironie souvent heureuse de Rousseau.

2. Le symphoniste avait dit plus haut : « le sieur Bambini [musicien italien, directeur des *Bouffons*], prépare un nouvel intermède qui pourrait bien paraître encore avant son départ ».

à la première représentation. Si malheureusement la musique se trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus misérable chose qui ait été faite ; notre jugement séduira les sots, qui ne se rétractent jamais que quand ils ont eu raison, et le plus grand nombre sera pour nous.

II. Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions pour disculper les chefs, à qui l'on reprocherait sans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne seront pas pour cela à pure perte[1], car c'est là que nous concerterons entre nous les moyens d'être, aux représentations, le plus discordants qu'il sera possible.

III. L'accord se prendra, selon la règle, sur l'avis du premier violon, attendu qu'il est sourd.

IV. Les violons se distribueront en trois bandes dont la première jouera un quart de ton trop haut, la deuxième un quart de ton trop bas, et la troisième jouera le plus juste qu'il lui sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement, en haussant ou baissant subtilement le ton de l'instrument durant l'exécution. A l'égard des hautbois, il n'y a rien à leur dire, et d'eux-mêmes, ils iront à souhait.

V. On en usera pour la mesure à peu près comme pour le ton : un tiers la suivra, un tiers l'anticipera, et un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées[2], les violons se garderont surtout d'être ensemble ; mais partant successivement, et les uns après les autres, ils feront des manières de petites fugues ou d'imitations[3] qui produiront un très grand effet. A l'égard des violoncelles, ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entre eux, qui se pique avec une juste fierté de n'avoir jamais accompagné un intermède italien dans le ton, et de jouer toujours majeur quand le mode est mineur, et mineur quand il est majeur.

1. *A pure perte = en pure perte.* Cf. Règle : *A quelle utilité ?* p. 65, n. 3.

2. « *Entrée* se dit aussi du moment où chaque partie qui en suit une autre commence à se faire entendre » (Rousseau, *Dict. de Musique*).

3. La *fugue* et l'*imitation* ne sont pas synonymes. Pour comprendre la phrase de Rousseau, il suffit de rappeler que, dans les deux cas, un même chant est repris successivement et alternativement d'une partie à une autre, de manière à ce que la reprise ait lieu avant l'achèvement de la phrase musicale.

VI. On aura grand soin d'adoucir les *fort* et de renforcer les *doux*, principalement sous le chant[1]. Il faudra surtout râcler à tour de bras quand la Tonnelli[2] chantera, car il est surtout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne soit entendue.

VII. Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'est de forcer les seconds autant qu'il sera possible, et d'adoucir les premiers, afin qu'on n'entende partout que la mélodie du second dessus[3]. Il faudra aussi engager Durand à ne pas se donner la peine de copier les parties de quintes, toutes les fois qu'elles sont à l'octave de la basse, afin que ce défaut de liaison entre les basses et les dessus rende l'harmonie plus sèche[4].

VIII. On recommande aux jeunes râcleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler sur le chevalet, et de doubler et défigurer leur partie, surtout lorsqu'ils ne pourront pas jouer le simple, afin de donner le change sur leur maladresse, de barbouiller toute la musique, et de montrer qu'ils sont au-dessus des lois de tous les orchestres du monde.

IX. Comme le public pourrait à la fin s'impatienter de tout ce charivari, si nous nous apercevons qu'il nous observe de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets : alors, tandis que trois ou quatre violons joueront comme ils savent, tous les autres se mettront à s'accorder durant les airs, et auront soin de râcler de toute leur force et de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vide, précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen, nous gâterons la plus belle musique sans qu'on ait rien à nous dire ; car encore faut-il bien s'accorder. Que si l'on nous reprenait là-dessus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairait. Ainsi, soit qu'on nous permette d'accorder, soit

1. *Sous le chant = en accompagnant le chant.*

2. Célèbre chanteuse de la troupe des Bouffons.

3. « *Dessus.* La plus aiguë des parties de la musique... » (Rousseau, *Dict. de Musique*). Le dessus se divisait lui-même, selon l'élévation des notes, en « premier et second dessus ». Le chant essentiel était donné par le premier dessus. De là la recommandation du symphoniste.

4. *Quinte* ou *viole.* « La *viole* (aujourd'hui *alto*) sert à lier les dessus aux basses, et à remplir d'une manière harmonieuse le trop grand vide qui resterait entre deux ; c'est pourquoi la *viole* est toujours nécessaire pour l'accord du tout, même quand elle ne fait que jouer la basse à l'octave, comme il arrive souvent dans la musique italienne ». (Rousseau, *Dict. de Musique*).

qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X. Nous continuerons de crier tous au scandale et à la profanation : nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des dieux par des bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos acteurs ne sont pas des bateleurs, comme les autres, attendu qu'ils chantent et gesticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point ; que la petite Tonnelli se sert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence et une gentillesse ignominieuses ; au lieu que l'illustre M^lle^ Chevalier[1] ne se sert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons, ce qui est beaucoup plus décent ; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge, et que nos acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la musique italienne déshonore notre théâtre, par la raison qu'une Académie royale de musique doit se soutenir avec le seule pompe de son titre et de son privilège, et qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela de bonne musique[2].

1. Chanteuse de la troupe française.

2. * Etudier à propos de ce morceau l'ironie de Rousseau (Rapprocher l'*Extrait* cité pp. 132 et suiv.).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface 5
Avertissement 11
Explication des signes et abréviations 14

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

1re Partie : La Vie et le Caractère

I. Le culte de Rousseau 15
II. Biographie de Rousseau 16
III. Le caractère de Rousseau 21
IV. L'influence de Rousseau 26

2me Partie : L'Œuvre

I. *Discours sur les sciences et les arts* 28
II. *Discours sur l'inégalité* 30
III. *Lettre à d'Alembert* 34
IV. *La Nouvelle Héloïse* 37
V. *L'Emile* 42
VI. *Le Contrat social* 51
VII. *Les Confessions. — Rousseau juge de Jean-Jacques. — Les Rêveries* 54
VIII. Œuvres diverses 56

Exemple de Lecture expliquée 58

MORCEAUX CHOISIS

ŒUVRES DE JEUNESSE

Pages

Chronologie universelle 63

DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Comment fut composé le discours..... 64

Analyse et Extraits.

Le luxe 66

DISCOURS SUR L'ORIGINE DE L'INÉGALITÉ

Analyse et Extraits.

La pitié 70
Les premières inégalités..... 74

Annexes.

La vie sociale est le principe de tous nos maux 79
Rousseau défend son système dans une lettre à Voltaire 85

LETTRE A D'ALEMBERT SUR LES SPECTACLES

Le théâtre est impuissant à corriger les mœurs 89
Le théâtre de Molière. *Le Misanthrope*..... 93
La peinture de l'amour au théâtre. *Bérénice* 106
Les Montagnons 109

LA NOUVELLE HÉLOÏSE

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Comment le roman fut composé..... 114

Analyse et Extraits.

Pages

Le voyage du Valais 118
Saint-Preux quitte Julie 123
Le théâtre du 18me siècle jugé par Saint-Preux..... 129
Maladie de Julie 134
Du suicide 138
Retour de Saint-Preux..... 142
La vie au château de Wolmar 144
L'Elysée 147
La promenade sur le lac 153
Le Salon d'Apollon 159
La bienfaisance de M. et Mme de Wolmar 161
Les vendanges 166
Mort de Julie 172

L'ÉMILE

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Résumé des principes d'éducation de J.-J. Rousseau... 178

Analyse et Extraits.

Analyse des Livres I et II 178
L'histoire n'est pas à la portée des enfants 180
Les fables..... 183
Emile à dix ans 191
Le spectacle de la nature. Ses enseignements 196
L'enseignement des sciences. Le canard du bateleur... 201
Un principe de pédagogie : « A quoi cela est-il bon ? » 208
Emile apprend un métier 216
Emile à quinze ans 220
Les premiers germes de la moralité : la pitié 223
L'enseignement de la morale par les vices des grands hommes..... 230
Profession de foi du Vicaire savoyard 237
La conscience..... 238
Emile dans le monde..... 244
« Si j'étais riche... »..... 249
Sophie à quinze ans 252
Première rencontre d'Emile et de Sophie. Les voyages à pied... 256

LETTRE A CHRISTOPHE DE BEAUMONT

Pages

La franchise de Rousseau 264
La tolérance 269

LE CONTRAT SOCIAL

Préambule 275
Chapitre I 276
Chapitre II 276
Chapitre III 279
Chapitre IV 280

LES CONFESSIONS. — LES RÊVERIES

Le caractère de Rousseau peint par lui-même 281
Le voyage de Turin 293
La fontaine de Héron 295
Une nuit à la belle étoile 300
Le retour à Chambéry 301
Rousseau aux Charmettes 303
Rousseau à l'Ermitage 312
Rousseau au château de Montmorency 314
Rousseau à Motiers-Travers 315
Le goût pour la botanique 318
Une herborisation à la Robaila 319
Rousseau à l'île Saint-Pierre 322
(*Rousseau à Paris en 1772.* Extrait de Souvenirs de Bernardin de Saint-Pierre) 331
Les oublies 333
(*Une Promenade à Romainville avec Bernardin de Saint-Pierre.* Extrait de Souvenirs de Bernardin de Saint-Pierre) 337

CORRESPONDANCE

A Mme d'Epinay (1755) 340
A M. de Voltaire (1756) 342
A un Jeune Homme (1758) 351

Pages

A Julie (1761) 353
A M. Seguier de Saint-Brisson (1764) 355
A M. le Marquis de Mirabeau (1767) 357
A Madame B. (1770) 360
A la Duchesse de Portland (1767) 363

ŒUVRES DIVERSES

Lettre d'un Symphoniste 366

(Voir *J.-J. Rousseau par l'Image* à la fin du volume).

Imprimerie du Journal LE HAVRE (René Randolet et Paul Murer), 35, rue Fontenelle, Le Havre.

La Littérature Française illustrée

Collection Moderne de Classiques

ŒUVRES COMPLÈTES

La Bruyère. — *Les Caractères,* annotés par M. G. CAYROU, professeur au Lycée Janson-de-Sailly, 70 illustr. documentaires, 1 vol. relié toile. **9** fr. **60**
Relié demi-luxe *(Notre La Bruyère)* ..... 16 fr. 50

Boileau. — *Poésies et Œuvres en prose*, annotées par Mlle M. ORY, professeur au Lycée de Metz, 72 illustr., 1 vol. relié toile ..... **13** fr. —
Relié demi-luxe *(Notre Boileau)* ..... 17 fr. 80

MORCEAUX CHOISIS

Corneille. — *Théâtre choisi* (4 pièces entières, analyses et extraits de toutes les autres œuvres), par Mme P. CROUZET, MM. P. CROUZET, P. ANDRAUD, F. MINOUFLET, 85 illustrations, 1 vol. relié toile..... **13** fr. —
Relié demi-luxe *(Notre Corneille)*..... 17 fr. 80

Molière. — *Scènes choisies*, annotées par M. CH. GEORGIN, professeur au Lycée Henri-IV, 42 illustrations scéniques, 1 vol. relié toile ..... **8** fr. **20**
Relié demi-luxe *(Notre Premier Molière)*..... 13 fr. 50

Fénelon. — *Choix de fables et de dialogues*, annotés par M. P. ANDRAUD, professeur au Lycée Montaigne, 30 illustr., 1 vol. cart. 1/2 toile..... **6** fr. —

Montesquieu. — *Morceaux choisis*, annotés par M. M. ROUSTAN, inspecteur de l'Académie de Paris, 35 illustrations, 1 vol. relié toile ..... **8** fr **20**
Relié demi-luxe *(Notre Montesquieu)*..... 13 fr. 50

J.-J. Rousseau. — *Morceaux choisis*, annotés par M. D. MORNET, professeur à la Sorbonne, 35 illustrations, 1 vol. relié toile..... **8** fr. **20**
Relié demi-luxe *(Notre Rousseau)*..... 13 fr. 50

Chateaubriand. — *Morceaux choisis*, annotés par M. R. CANAT, professeur au Lycée Louis-le-Grand, 41 illustrations, 1 vol. relié toile ..... **9** fr. **60**
Relié demi-luxe *(Notre Chateaubriand)*..... 16 fr. 50

H. de Balzac. — *Morceaux choisis*, annotés par M. J. MERLANT, professeur à la Faculté de Montpellier, 37 illustr., 1 vol. relié toile ..... **9** fr. **60**
Relié demi-luxe *(Notre Balzac)*..... 13 fr. 50

A. de Vigny. — *Morceaux choisis*, annotés par M. R. CANAT, professeur au Lycée Louis-le-Grand, 65 illustrations, 1 vol. relié toile ..... **9** fr. **60**
Relié demi-luxe *(Notre Vigny)*..... 16 fr. 50

A. de Musset. — *Morceaux choisis*, annotés par M. J. MERLANT, professeur à la Faculté de Montpellier, 68 illustr., 1 vol. relié toile..... **11** fr. —
Relié demi-luxe *(Notre Musset)*..... 16 fr. 50

PIÈCES DE THÉATRE

Corneille. — *Le Cid,* annoté par M. et Mme P. CROUZET, 12 ill. 3 fr. 90

Corneille. — *Horace*, annoté par M. et Mme P. CROUZET, 30 ill. 3 fr. 90

Corneille. — *Cinna*, annoté par M. P. ANDRAUD, professeur au Lycée Montaigne, 15 illustrat... 3 fr. 90

Corneille. — *Polyeucte*, annoté par M. F. MINOUFLET, professeur au Lycée Condorcet, 16 illustr. 3 fr. 90

Racine. — *Andromaque*, annot. par M. et Mme P. CROUZET, 28 ill. 3 fr. 90

Racine. — *Britannicus*, annoté par M. et Mme P. CROUZET, 20 ill. 3 fr. 90

Molière. *Les Précieuses Ridicules*, annotées par M. et Mme P. CROUZET, 14 illustrations. 3 fr. 90

Molière. — *Les Femmes Savantes*, annotées par M. et Mme P. CROUZET, 14 illustrations ..... 3 fr. 90

Molière. — *Le Misanthrope*, annoté par M. F. GACHE, professeur au Lycée de Montpellier, 20 ill. 3 fr. 90

Livre complémentaire, indispensable pour l'explication française.

G. CAYROU, **Le Français classique** (Lexique de la Langue du XVIIe siècle). — Broché : 19 fr. 80 — Relié : 22 fr. — Relié demi-luxe : 25 fr.

Tous ces prix indiqués sont nets.

J.-J. ROUSSEAU

PAR L'IMAGE

Illustrations documentaires

Nous donnons de Rousseau une série de portraits qui montrent sous quels aspects différents on se l'est imaginé, ou quelles ont été les transformation de sa physionomie.

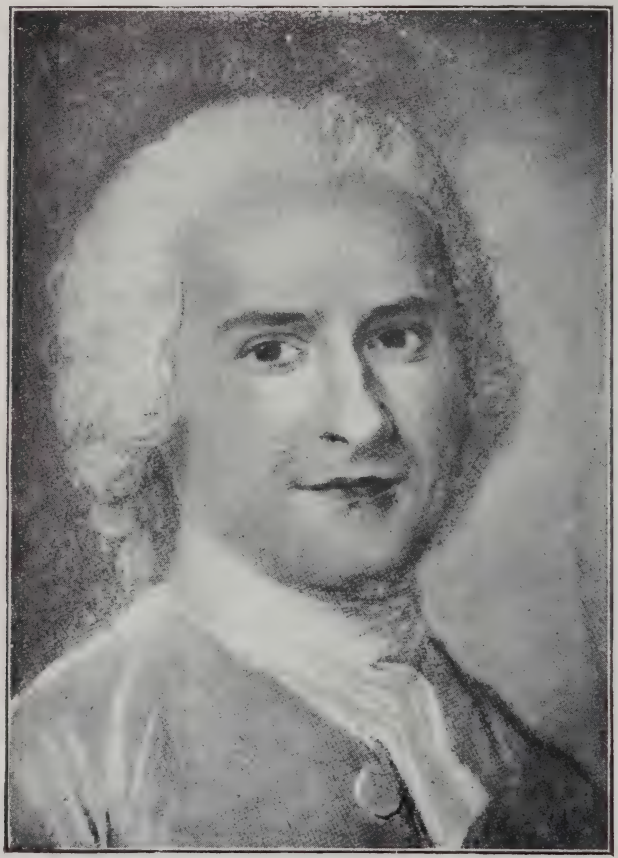


Fig. 16. — **Préparation du pastel de Rousseau par la Tour.**

(Reproduction d'après les *Annales J.-J. Rousseau*, t. III.)

Noter la ressemblance avec le portrait de son père donné ci-après.

Fig. 17. — Deux portraits d'Isaac Rousseau, père de Jean-Jacques.

(Reproduction d'après les *Annales J.-J. Rousseau* 1908.)

Ils sont intéressants par leur ressemblance avec le portrait de Jean-Jacques par la Tour.

Fig. 18. — Rousseau en habit d'Arménien.

Exemple des estampes plus ou moins fantaisistes qui se répandirent à profusion à la fin du XVIIIe siècle. Rousseau porte le costume d'Arménien qu'il avait adopté. Par la fenêtre on voit le lac et les montagnes de Neuchâtel.

Fig. 19. — Les derniers moments de J.-J. Rousseau.
(Gravure de Moreau Le Jeune.)

Toutes sortes de légendes se répandirent sur les derniers moments de Rousseau. On les embellit et les dramatisa. Aucun document digne de foi ne nous a transmis ses « dernières paroles ».

Fig. 24. — Rousseau herborisant dans le parc d'Ermenonville.

(D'après un dessin souvent reproduit de G. F. Mayer.)

Fig. 25. — J.-J. Rousseau composant son « Emile » dans la vallée de Montmorency.

C'est le Rousseau « sensible » et romantique, tel qu'on le conçut surtout vers 1830.

Nous donnons une série de gravures qui feront connaître les résidences de Rousseau et surtout les paysages qu'il aima et dont il subit l'influence.

(*Photo Grimal, Chambéry.*)

FIG. 26. — Les Charmettes.

« Une terre de M. de Conzié, à la porte de Chambéry... Entre deux coteaux assez élevés est un petit vallon nord et sud. La maison était très logeable. Au-devant était un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous... » (*Confessions.*) On distingue le monument récemment élevé à Jean-Jacques Rousseau (voir les *Extraits*, p. 303).

Fig. 27. — Vue du village de Clarens.

Gravure extraite de l'ouvrage de J.-B. Delaborde et Zurlauben : *Tableaux topographiques, pittoresques, etc... de la Suisse* (1780-1781). En rapprochant de la photographie authentique que nous donnons des montagnes qui dominent Clarens, on verra avec quelle fantaisie on reproduisait, à cette date, la nature, généralement pour en exagérer le « romantisme ».

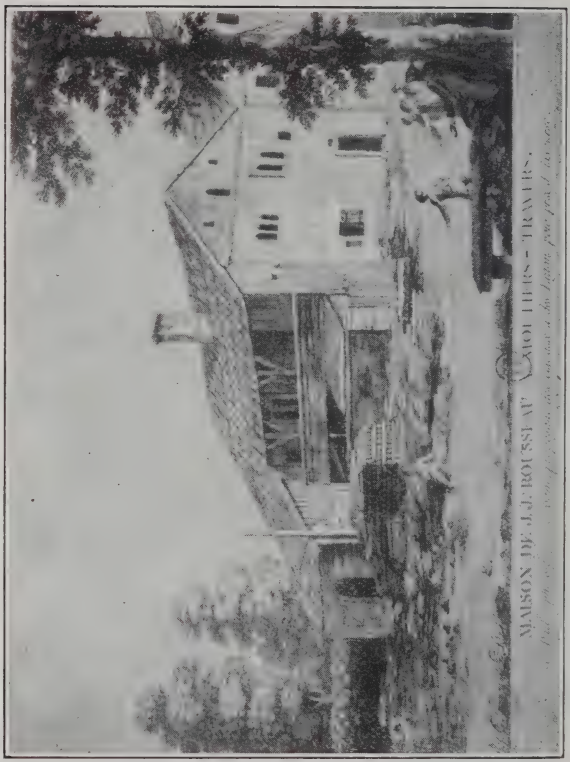


Fig. 30. — Maison de J.-J. Rousseau à Moutiers-Travers.

Gravure tirée de l'ouvrage de J.-B. Delaborde et Zurlauben : *Tableaux topographiques, pittoresques, etc... de la Suisse* (1870-1871). La scène de la course s'inspire de l'épisode de l'*Emile* où Rousseau apprend à Emile à lutter de vitesse avec de jeunes camarades.

Fig. 31. — Vue de Moutiers-Travers, dans le Jura suisse.

Où Rousseau vécut pendant trois ans (1762-1765).
(Voir les *Extraits*, p. 315.)

Fig. 34. — L'Etang du Désert et la cabane de Rousseau à Ermenonville.
(Peinture à l'huile non signée.)

De la collection de M. le marquis de Girardin, d'après son ouvrage *Iconographie de J.-J. Rousseau* (Eggimann, éditeur, Paris).

La cabane est celle où Rousseau aimait, dit-on, à se reposer.

Fig. 35. — La Glacière d'Ermenonville et l'Ile des Peupliers (où fut enterré Rousseau).
(Peinture à l'huile par Chatelet, 1776.)

Cette gravure et la suivante donneront une idée exacte de ce qu'était un jardin anglais vers 1780. Les temples antiques seront plus tard délaissés, mais c'est déjà pleinement la vraie nature romantique. Tableau de M. le marquis de Girardin. Reproduit d'après son ouvrage : *Iconographie de J.-J. Rousseau* (Eggimann, éditeur, Paris).

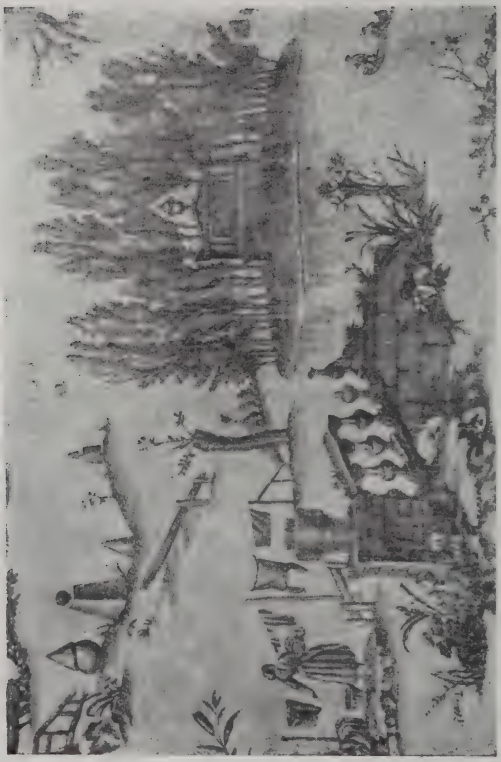
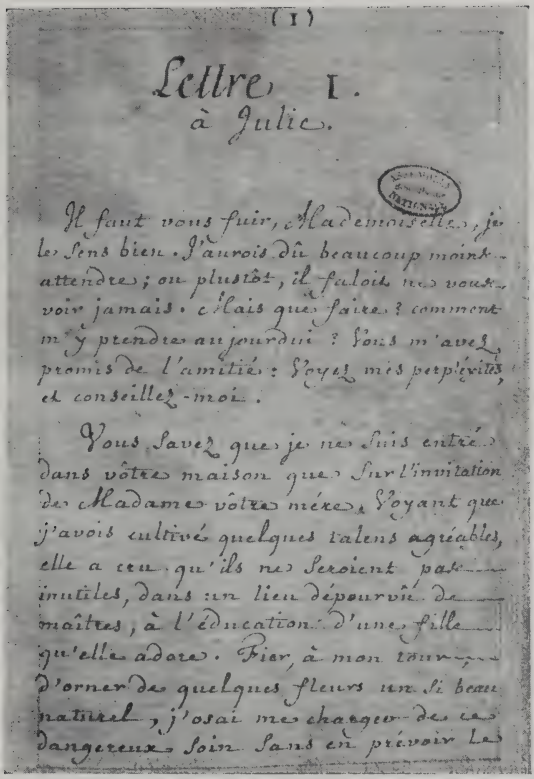


FIG. 36. — Toile de Jouy (pour tentures murales).

où se trouve reproduite l'Ile des peupliers et le tombeau de Rousseau. A joindre aux documents que nous donnons pour comprendre l'influence profonde de J.-J. Rousseau. Reproduit d'après l'ouvrage de M. le marquis de Girardin : *Iconographie de J.-J. Rousseau* (Eggimann, éditeur, Paris).)



(1)

Lettre I.
à Julie.

Il faut vous fuir, Mademoiselle, je le sens bien. J'aurois dû beaucoup moins attendre; ou plustôt, il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire? comment m'y prendre aujourd'hui? Vous m'avez promis de l'amitié: Voyez mes perplexités, et conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans vôtre maison que sur l'invitation de Madame vôtre mére, Voyant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvû de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir les

Fig. 37. — Première page de la copie de la *Nouvelle Héloïse*.

J.-J. Rousseau, avant la publication de la *Nouvelle Héloïse* en fit une copie pour Mme d'Houdetot et une autre pour Mme de Luxembourg.

Nous donnons la première page de cette dernière, à laquelle il joignit les dessins de Gravelot, et qui se trouve à la Bibl. de la Chambre des Députés.

TABLE DES GRAVURES

		Pages
1.	Portrait de Rousseau, par Ramsay	*Frontispice*
2.	Pages du premier manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*	5
3.	Scènes de pugilat entre Voltaire et Rousseau	86
4.	Page de titre de la première édition de la *Nouvelle Héloïse*	114
5.	Maladie de Julie (Gravure de Gravelot)	134
6.	Arrivée de Saint-Preux au château de Clarens (Gravure de Moreau le Jeune)	144
7.	Les monuments des anciennes amours (Gravure de Gravelot)	152
8.	Mort de Julie (Gravure de Moreau le Jeune)	172
9.	Frontispice de l'*Emile* (Gravure de Cochin fils)	178
10.	Promenade dans la forêt de Montmorency (Gravure de Moreau le Jeune)	214
11.	Frontispice d'Eissen pour le Livre IV de l'*Emile*	222
12.	Profession de foi du Vicaire savoyard (Gravure de Moreau le Jeune)	238
13.	Le repas champêtre (Gravure de Moreau le Jeune	250
14.	Première rencontre d'Emile et de Sophie (Gravure de Moreau le Jeune)	260
15.	Portrait de Rousseau à Montmorency	314
	J.-J. Rousseau par l'image	376
16.	Pastel de Rousseau, par La Tour.	
17.	Deux portraits du père de Rousseau.	
18.	Rousseau en habit d'Arménien.	
19.	Les derniers moments de J.-J. Rousseau.	
20.	Portrait de Rousseau à l'antique.	
21.	Houdon. Buste de J.-J. Rousseau.	
22.	— Masque de J.-J. Rousseau.	
23.	Statuette populaire de J.-J. Rousseau.	
24.	Rousseau herborisant à Ermenonville.	
25.	J.-J. Rousseau composant son *Emile*.	
26.	Les Charmettes.	
27.	Vue du village de Clarens.	
28.	Vue de Clarens.	
29.	L'Ermitage de Rousseau.	
30.	Maison de J.-J. Rousseau à Moutiers-Travers.	
31.	Vue de Moutiers-Travers.	
32.	Le Creux du Van et la Ferme Robert.	
33.	Maison habitée par Rousseau dans l'île Saint-Pierre.	
34.	L'étang du désert et la cabane de Rousseau à Ermenonville.	
35.	La glacière d'Ermenonville et l'île des Peupliers.	
36.	Toile de Jouy représentant le tombeau de Rousseau.	
37.	Première page de la copie de la *Nouvelle Héloïse* pour Mme de Luxembourg.	

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 069884259